LES AVENTURES PLAISANTES

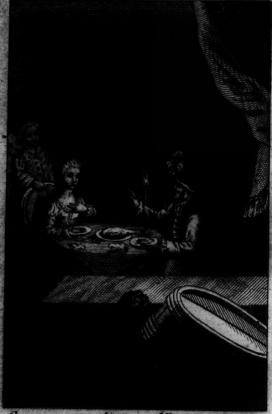
DE

GUSMAN D'ALFARACHE.

TOME PREMIER.

Frontispice!

Tom. I.



Gusman est Dupé par une fille du monde qui lai fait passer une très mauraise muit. Voyet le Chap XI. Alman M.) K LES

AVENTURES

PLAISANTES

DE

GUSMAN D'ALFARACHE,

Tirées de l'Histoire de sa vie, & revues sur l'ancienne Traduction de l'Original Espagnol.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.





AVERTISSEMENT.

ON peut dire, fans trop hafarder, que le Gusman d'Alfarache étoit tombé dans l'oubli depuis près de trente ans. Toutes les Éditions épuifées, il étoit devenu très-rare, & n'étoit connu que des perfonnes d'un âge déja avancé, qui l'avoient lu dans leur jeunesse, & à qui il restoit seulement une idée des impressions agréables que leur avoit causé la lecture de cette Histoire: ensorte qu'aujourd'hui il est presque inconnu à tout ce que hous appellons la Jeunesse. On a donc cru obliger en quelque forte le Public de tirer Gusman de cet oubli. & de faire revivre ce singulier perfonnage dans ce qu'il a de phis amulant.

Ce seroit une critique injuste, que d'objecter que la vie de Gusa iii





AVERTISSEMENT.

ON peut dire, fans trop hafarder, que le Gufman d'Alfarache étoit tombé dans l'oubli depuis près de trente ans. Toutes les Éditions épuifées, il étoit devenu très-rare, & n'étoit connu que des perfonnes d'un âge déja avancé, qui l'avoient lu dans leur jeunesse, & à qui il restoit seulement une idée des impressions agréables que leur avoit causé la lecture de cette Histoire: enforte qu'aujourd'hui il est prefque inconnu à tout ce que hous appellons la Jeunesse. On a donc cru obliger en quelque forte le Public de tirer Gusman de cet oubli. & de faire revivre ce singulier perfonnage dans ce qu'il a de plus amulant.

Ce seroit une critique injuste, que d'objecter que la vie de Gus-

VI AVERTISSEMENT

man n'étant qu'une suite de friponneries & de tours d'escroc, cette lecture peut fournir de dangereuses leçons; mais ce n'est pas ainsi que les personnes sensées & équitables en jugeront. Il seroit aisé de faire voir qu'une semblable vie peut suggérer des réslexions de sagesse à tous ceux qui y seront une sérieuse attention.

Il en résulte au contraire une excellente leçon pour ceux des jeunes gens qui abandonnent quelquefois la maison paternelle pour courir le monde; car se trouvant sans ressource, & livrés à tous les hasards de la mauvaise fortune, ils tombent dans la plus affreuse misere qui les jette dans toute sorte de crimes, & qu'ils sont souvent une sin des plus malheureuses: c'est ce qui arrive à Gusman, comme, on le verra par la maniere dont se retrainent ses Aventures. On y ap-

prend encore que l'habitude dans le crime & le vol ne se corrigent que bien rarement. En esset Gusman a beau se trouver dans une sorte de prospérité, il ne peut renoncer à son vice savori. Ce sont toujours de nouveaux tours qu'il imagine y pour se procurer plus d'argent il ne sauroit arrêter son mauvais penchant. Mais ensin, soit par son libertinage, soit parce que ses friponneries sont découvertes, on le voit retomber dans le plus triste état, & s'attirer la juste punition de sa mauvaise conduite.

Il nous reste à faire connoître le Livre en lui-même & son Auteur.

On attribue la vie de Gusman d'Affarache à Matteo Aléman. Cet Ectivain étoit des environs de Séville en Elpagne, & il vivoit sous le regne de Philippe II. Après avoir passé plusieurs années à la Cour, il la quitta, & s'occupa à composer

viij AVERTISSEMENT.

plusieurs Ouvrages, dont le plus célebre est l'Histoire romanesque de Gusman.

Comme les Auteurs Espagnols mettent presque toujours à la tête des productions d'esprit qu'ils donnent au Public, des Sonners, ou bien des Eloges en prose qui leur font adressés par leurs amis, on rrouve à la tête de l'Histoire de Gusman un discours d'un certain Alfonse de Barros, dans lequel il donne des grandes louanges à cet Ouvrage. Il y expose que les porteraits des insignes fripons ne sont pas moins propres que ceux des hommes vertueux à la correction des mœurs; parce que, si les vertus de ces derniers nous excitent.à les imiter, les mauvaises actions des premiers nous inspirent de l'horreur pour le vice. Cette Histoire, dit-il, est admirable par la vraisemblance dont elle ne sort jamais, & par la variété du bon-

heur & des disgraces qui arrivent successivement au Héros. En effet, lorsqu'elle parut pour la premiere fois en Espagne, elle y fut reçue si favorablement, qu'on appella par excellence son Auteur le Divin Espagnol. Il en fut fait depuis ce tems - là vingt - six Editions. Elle a été traduite en Italien, en François, en Allemand, & elle n'a guere moins plu dans toutes ces Langues que dans la fienne. La plus ancienne Traduction Françoise parut en 1632. Elle porte pour titre : Le Gueux, ou la Vie de Gusman d'Afarache, image de la vie humaine, dans laquelle toutes les fourbes & toutes les méchancetés qui se pratiquent dans le monde, sont plaisamment & utilement découvertes.

Ce titre est dans l'exacte vérité; car il y a dans l'Histoire de Gusman des tableaux de la vie civile, & des portraits qui corrigent sans qu'on s'en apperçoive, & qui sont

Si La

plus d'impression que ne pourroient faire tous les préceptes de la morale. Mais l'Auteur devoit s'en tenir à ces leçons, & ne pas couper à tout moment le fil de sa narration pour se jeter dans des déclamations contre les mœurs, & par des épisodes qui forment autant d'histoires particulieres, entiérement étrangeres à la vie de son Héros.

» Le Gusman d'Alfarache, dit un
» homme d'esprit de nos jours dans
» ses Mémoires Littéraires, se fera
» toujours lire avec plaisir. Il nous
» manque; mais si on le réimprime,
» il faudroit ôter tout ce qui est
» étranger, tel que le Roman trop
» long d'Osmin & de la belle Daraxa,
» toutes les Histoires lugubres, dans
» l'une desquelles on voit une main
» coupée à une fille, & l'horrible
» vengeance qui en est tirée. »

C'est là précisément le plan que

AVERTISSEMENT. X

nous avons suivi, en retranchant de notre Recueil toutes ces digressions. Par là nous avons réduit à deux petites l'arties les trois volumes de la Traduction de M. le Sage, qui parut il y a quarante-quatre ans. Comme cette Edition est épuisée, & que les Exemplaires en sont très-rares, & fort chers, nous avons recueilli ce qu'il y a de plus piquant dans la vie de Gusman, pour ne pas laisser perdre entiérement un Ouvrage agréable dans ce genre de littérature.

Le Lecteur intelligent s'appercevra que dans cette suite d'aventures les caracteres y sont frappés de main de Maître, & que les tableaux de ce genre de vanité, qui est le propre de certaine nation plus que d'une autre, y sont parlans. A l'égard du style c'est celui que présente la traduction dont

xij AVERTISSEMENT.

nous venons de parler, c'est-à-dire, qu'il est très-pur, la narration coulante & animée; avantages qui en rendent la lecture d'autant plus agréable.

OHADINE STILL STREET

4 MA 59

qu'il y a de plus piquane chus la vie de Cuferen, pour ne pasigif-

Le Le Sent invellegent cans



TARLE

n

S t

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

- CHAPITRE I. ORigine de Gufman. - Histoire de ses Pere & Mere, page 1
- CHAP. II. Gusman sort de Séville. Sa premiere Aventure dans une hotellerie.
- CHAP. III. Il rencontre un Anier & deux Ecclésiastiques. De la conversation qu'ils eurent enfemble , &c. 12
- CHAP. IV. L'Hôte vole le Manteau de Gusman : grande rhumeur dans l'Hôtellerie.
- CHAP. V. Il arrive un nouveau malheur à Gusman & à l'Anier.
- CHAP. VI. Gufman fe fait Garçon d'un Maître d'Hotellerie. Tome I.

xiv TABLE

- CHAP. VII. Il se dégoûte de sa condition, abandonne l'Hôte & l'Hôtellerie, & se rend à Madrid, où il s'associe avec des Gueux.
- CHAP. VIII. Il s'engage au service d'un Cuisinier. 66
- CHAP. IX. Du service du Cuisnier il repasse au métier de Gueux & vole un Apothicaire.
- CHAP. X. De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Tolede & de ce qui se passa entreux. 97
- CHAP. XI. Il arrive à Tolede; il y fait le personnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ses Aventures galantes.
- CHAP. XII. Suite des galanteries de Gusman, & quelle en fut la fin, 125
- CHAP. XIII. Gusman prend une fausse alarme & sort brusquement de Tolede.

 Autre Aventure galante, Origine de ce Proverbe, &c. 136

DES CHAPITRES. XV

- CHAP. XIV. Gusman se présente pour servir dans une Compagnie de nouvelles levées, &c. 144
- CHAP. XV. Gusman se rend avec la Compagnie à Barcelonne. Il y joue un tour à un Orfévre, & s'embarque pour l'Italie.

0

e

6

L

5

ic

7

y 1-

5

le

5

Te e.

le

6

- CHAP. XVI. Gusman arrive à Gênes, prend la résolution d'aller se présenter devant ses parens. De quelle maniere ils le resoivent.
- CHAP. XVII. Du parti que Gusman prit en sortant de Gênes. 179
- CHAP. XVIII. De l'agréable vie que Gusman menoit avec ses Confreres, &c.
- CHAP. XIX. De la compassion que Gusman sit à un Cardinal, & quelle en sut la suite.
- CHAP. XX. Il devient Page de fon Eminence, & fait mille espitgleries.

xvi TABLE DES CHAP.

GHAP. XXI. Gusman continue de faire des tours de mains chez le Cardinal, qui lui donne ensin son congé.

CHAP. XXII. Gusman entre au service de l'Ambassadeur d'Espagne. Caractere de ce Ministre. Nouvelles espiégleries de Gusman. 246

CHAP. XXIII. De la piece que sit Gusman à un Capitaine & à un Avocat, qui vinrent un jour diner chez l'Ambassadeur, sans y avoir été invités.

4 MA 59 258

CHAP. XXIV. L'Ambassadeur devient amoureux d'une Dame Romaine. Gusman entreprend de servir son amour. Succès de cette galante entreprise. 263

CHAP. XXV. De l'Aventure du Cochon, & quelle en fut la finie. 273

Finde la Table du Tome Premier.

LES

AVENTURES

PLAISANTES

D E sonadana

GUSMAN

ré.

37

er-

ie.

fit

in-

48

ne.

fon

163

Co-

73

rio

LES

D'AL FARACHE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de Gusman. Histoire de ses Pere & Mere.

Mon Pere étoit originaire du Levant; mais étant venu s'établir à Gênes dans sa jeunesse, il passoit pour Génois. Il y fut aggrégé à la noblesse, & s'attacha au négoce du change & du rechange, emploi ordinaire des nobles de cette ville. Ayant essuyé une grosse banqueroute, il se vit obligé de passer en Espagne, pour y attaquer son banqueroutier, qui s'étoit résugié à Séville, & Ilvint à bout d'en tirer une partie de ce qui lui étoit Tome I.

Aventures plaisantes

dû. Cette affaire terminée, il continua de faire le négoce d'argent dans cette ville; il s'y conduisit d'une maniere si honnête. & affecta de montrer dans ses actions tant de droiture & de bonne foi, qu'il gagna l'estime & l'amitié des meilleurs marchands de Séville.

Il pouvoit bien avoir en tout la valeur de quarante mille livres : ce qui n'étoit pas une petite somme pour un homme qu'savoir à merveille trancher du gros négociant. Personne à la bourse ne faisoit autant de bruit que lui : enfin il fit si bien ses affaires, qu'il fut en état d'acheter une maison à la ville, & une

autre à la campagne.

Il les meubla toutes deux magnifiquement, sur-tout sa maison de plaisance, qui étoit à Saint-Jean-d'Alfarache, dont j'ai pris le surnom. Mais comme il aimoit fort les plaisirs, cette maison le ruina par les fréquentes occasions qu'elle lui fournit de faire de la dépense. Insenfiblement il négligea ses affaires, & s'en reposa sur ses commis. Ce fut dans ce tems-là qu'il prit du goût pour la maîtresse d'un vieux commandeur; & il eut avec elle de si étroites liaisons, que ce commandeur étant venu à mourir ; il résolut d'épouser cette dame, que l'on appelloit dans Séville la comman-

de Gusman d'Alfarache. nua deuse. Je fus le premier & unique fruit ette de ce mariage. Ma mere étoit une fort belle femme & encore plus habile pour fes ses intérêts. Mon pere n'ignoroit pas la foi. réputation qu'elle avoit. Ou'importe? Il savoit bien ce qu'il faisoit. Dès le tems qu'il lia connoissance avec elle, ses Vaaffaires commençoient à se gâter. La qui dame qui étoit ménagere & encore plus un friponne, avoit su si bien mettre à profit les complaisances qu'elle avoit eues urle pour le vieux commandeur, qu'elle posofin sédoit au moins dix mille bons ducats. Avec une somme si considérable, mon une pere se sauva d'une banqueroute qu'il étoit sur le point de faire, & se trouva ueplus en état que jamais de figurer parmi ce, les négocians. Tout alla assez bien penont dant les premieres années : mais mon aipere aimoit fort le faste, l'éclat & le bruit : c'étoit là sa passion dominante. elle Comme il ne pouvoit la satisfaire longtems, sans retomber dans le même embarras d'où l'argent de ma mere l'avoit tiré, il arriva quelque tems après.

qu'il se vit obligé de faire sa derniere

banqueroute. Je dis sa derniere : car se

voyant alors sans ressource, & hors d'é-

tat d'entretenir sa maison sur un bon

pied, il aima mieux se laisser mourir de

z il

que

nr I

que

an-

chagrin, que de survivre à son malheur. A ij 4 Aventures plaisantes

Sa mort affligea vivement ma mere; nos maisons n'étoient plus à nous; il avoit fallu les abandonner aux créanciers; il ne nous restoit de rous nos biens que quelques bijoux, avec des meubles assez beaux; ma mere en sit de l'argent. & prit le parti de se retirer dans une petite mailon, pour y vivre tranquillement : ce n'est pas qu'elle n'eût pu soutenir encore notre ménage par de nouvelles galanteries. Quoiqu'elle eût déja quarante ans, elle s'etoit toujours si bien conservée, que ce n'étoit pas une conquête à dédaigner : mais elle auroit été obligée de faire les avances; & c'est à quoi elle ne pouvoit se résoudre, après avoir vu toute sa vie les hommes rechercher ses bonnes graces avec empressement. Cette noble fierté s'accommodoit si mal avec nos affaires domestiques, qu'elles empiroient à vue-d'œil. J'entrois alors dans ma quatorzieme année; & comme j'avois déja du senti-

J'entrois alors dans ma quatorzieme année; & comme j'avois déja du sentiment, la misere dont nous étions menacés me sit prendre la résolution d'abandonner ma mere & ma patrie, pour aller chercher fortune ailleurs. Je me proposois de voyager pour apprendre à connoître le monde; & j'avois raison de vouloir commencer de bonne heure. Ma plus grande envie toutefois étoit de

de Gusman d'Alfarache.

passer à Génes pour y voir mes parens paternels: si bien, qu'un beau jour, ne pouvant résister au desir qui me pressoit d'exécuter mon dessein, je sortis de Séville la tête pleine de chimeres, & la bourse presque vuide d'argent.

n-

ns

es

ne leu-

ja

en

n-

à

ès

e-

(-

0-

i-

il.

ne

i-

e-

2-

ur

10

à

le

e.

e

CHAPITRE II.

Gusman sort de Séville. Sa premiere Aventure dans une Hôtellerie.

COMME je me souvenois d'avoir oui dire qu'il importoit aux aventuriers de se parer d'un nom de conséquence, sans quoi ils passoient pour des misérables dans les pays étrangers, je me donnai le nom de Gusman que portoit ma mere, & qui sans doute étoit le plus honorable de notre maison; j'y ajoutai la seigneurie d'Alfarache: cela me sembla fort bien imaginé, & me voilà déja dans mon esprit l'illustre seigneur Gusman d'Alfarache.

Ce seigneur de fraîche date ne s'étant mis en chemin que l'après-dîné, n'alla pas fort loin le premier jour, quoiqu'il marchât aussi vîte que si on l'eût poursuivi, ou qu'il eût cru ne pouvoir assez

Aiij

6 Aventures plaisantes

tôt s'éloigner de Séville. Effectivement je bornai ma journée à la Chapelle de saint Lazare, à une demi-lieue de cette ville. J'étois déja las; je m'assis sur les degrés de l'église, où remarquant que la nuit approchoit, je commençai à m'attrister & à sentir quelque inquiétude sur ce que je deviendrois. Là-dessus il me vint une idée pieuse que je contentai, i'entrai dans la chapelle où je me mis à prier Dieu de m'inspirer. Ma priere fut fervente, mais courte : car on ne me donna pas le tems de la faire longue. L'heure de fermer l'église arriva; l'on m'obligea de sortir, & on me laissa sur le perron, où je demeurai fort en peine de ma personne.

Représentez-vous en esset pour un moment à la porte de cette chapelle un enfant de famille aussi chéri qu'un sils de marchand de Tolede, & nourri dans l'abondance. Considérez, que je ne savois où aller, ni à quoi me déterminer. Il n'y avoit là, ni près de là aucune hôtellerie; je ne voyois que de l'eau claire qui couloit à quelques pas de moi : le mauvais commencement de voyage! Pour comble de misere, mon ventre m'avertissoit qu'il étoit tems de souper. Je connus alors la dissérence qu'il y a entre un homme qui a faim & un homme rassa-

de Gusman d'Alfarache. 7
sié; entre celui qui se voit à une bonne
table, & celui qui n'a pas un morceau
de pain à manger. Ne sachant donc que
faire, ni à quelle porte aller frapper, je
me résolus à passer la nuit sur le perron,
puisque la nécessité le vouloit ainsi. Je
m'y couche tout de mon long, le nez
& les yeux couverts de mon manteau,
mais non sans appréhension d'être dévoré par les loups, que je m'imaginois
quelquesois entendre autour de moi.

Le sommeil pourtant vint suspendre mes inquiétudes, & se rendit si bien maître de mes sens, que je ne me réveillai que deux heures après le lever du soleil; encore ne fut-ce qu'au bruit que firent avec des tambours plusieurs paysannes qui alloient en chantant & en dansant apparemment en quelque fête. Je me levai promptement, n'ayant aucune peine à quitter mon gîte; & trouvant en cet endroit divers chemins qui m'étoient également inconnus, je choisis le plus beau, en disant : Puisse cette route, que je prens au hasard, me conduire tout droit au temple de la fortune. Je faisois comme cet ignorant médecin de la Manche, qui portoit ordinairement un sac rempli d'ordonnances, & qui, quand il étoit auprès d'un malade, en tiroit la premiere qui se ren-

nent e de cette r les que n'atfur me tai,

me gue. l'on fur ine

fut

un de l'avois n'y llequi auour

er-Je tre controit sous sa main, & disoit : Dieu te la donne bonne. Mes pieds faisoient l'office de ma tête, & je les suivois sans

savoir où ils me conduisoient.

Je fis deux petites lieues cette matinée; ce n'étoit pas peu pour un garçon quin'en avoit jamais tant fait; je croyois déja être arrivé aux Antipodes, & avoir découvert un nouveau monde, comme le fameux Christophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'étoit rien autre chose qu'une misérable taverne, où j'entrai tout en sueur, couvert de poussiere, fatigué & mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner; on me dit qu'il n'y avoit que des œufs frais. Des œufs frais, m'écriai je! Soit, je m'en contenterai; hâtez-vous de m'en accommoder une demi-douzaine; faites-m'en une omelette. L'hôtesse qui étoit une effroyable vieille, se mit à me considérer avec attention. Elle vit bien que j'étois un cadet de haut appétit; & je lui parus si neuf, qu'elle jugea qu'on pouvoit impunément me servir pour œufs frais des demi-poussins. Dans cette confiance, elle s'approcha de moi, & me riant au nez; d'où êtes-vous, mon fils, me dit-elle d'un air gai? Je lui répondis que j'étois de Séville, & je la pressai de nouveau de m'apprêter les

de Gusman d'Alfarache. 9
ceus: mais avant que de faire ce que
je lui disois, elle me passa sa vilaine
main sous le menton, en disant: Et où
va le petit badin de Séville? En même
tems elle voulut me baiser, mais je détournai la tête brusquement pour esquiver l'accolade. Je ne sus pourtant
pas assez adroit pour l'éviter entièrement. La vieille me sit sentir son halei-

·u

nt

n

is

ir

C

1-

e

ù

C

it

S

n

1-

n

e

e

n

r

n

me, & il me sembla qu'elle venoit de me communiquer sa vieillesse & ses infirmités; heureusement je n'avois que du vent dans l'estomac, sans cela je lui

aurois rendu des poires pour des prunes. Je lui dis que j'allois à la cour, & je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit affeoir fur une escabelle boiteuse devant une table de pierre, qu'elle couvrit d'une nappe, qui avoit tout l'air d'un écouvillon de four; ensuite elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, & de l'eau dans un vaisseau de la même matiere, où ses poules buvoient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart-d'heure, elle me servit sur une assiette plus noire que de l'encre une omelette, ou pour mieux dire un cataplasme d'œufs. L'omelette, l'affiette, le pain, le pot, la saliere,

10 Aventures plaisantes le sel, la nappe & l'hôtesse paroissoient de la même couleur. Mon cœur auroit dû se soulever contre des choses si dégoûtantes : mais outre que j'étois un voyageur tout neuf, il falloit entendre le bruit que mes boyaux faisoient dans mon ventre creux; on eût dit qu'ils s'entre-mangeoient : cependant, malgré la mal-propreté du couvert & le mauvais assaisonnement des œufs, je me jettai sur l'omelette, comme un cochon sur le gland; i'eus beau la sentir deux ou trois fois croquer sous mes dents, quoique cela dût me devenir suspect, je ne laissai pas de passer outre : néanmoins, lorsque j'en fus aux derniers morceaux, il me sembla que cette omelette n'avoit pas tout-à-fait le même goût que celles qu'on mangeoir chez ma mere : ce que j'attribuai bonnement à la différence des climats, m'imaginant que les œufs pouvoient n'avoir pas la même qualité dans tous les pays, comme si j'eusse été à cinq cents lieues du mien. Enfin, quand j'eus expédié cet excellent mets, je me fentis tout autre que je n'étois auparavant, & je m'estimois trop heureux d'avoir fait ce repas. Tant il est vrai qu'à bon appétit il ne faut point de sauce.

Le pain m'amusa plus long-tems que les œufs, attendu qu'il étoit très-mau-

de Gusman d'Alfarache. ent vais, & que pour l'avaler, il falloit en roit dépit de moi y aller lentement, ou bien déj'aurois joué a m'étrangler. Il n'y avoit un pas de milieu, sur - tout lorsqu'après dre avoir mangé la croûte, ce que je fis d'aans bord, je voulus en venir à la mie, qui ils étoit encore tout en pâte, j'en sortis gré pourtant à mon honneur; mais ce fut à ais l'aide du vin, qui dans ce quartier-là est délicieux. Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner, je payai mon ois hôtesse & me remis gaiement en che-HIC min. Mes pieds qui avoient commencé ifà refuser le service en arrivant à l'hôtelrflerie, reprirent une nouvelle vigueur. , il J'étois déja pour le moins à une bonne oit les ue ce ifs

lieue de la taverne, & tout alloit bien jusques-là, quand la digestion, qui se faisoit, excita peu-à-peu dans mon estomac un tumulte qui sut suivi de rapports, dont je tirai un très-mauvais augure; je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avoient trouvé en broyant les œuss, & je sis là-dessus des réslexions qui me mirent au fait; je ne doutai plus que je n'eusse mangé une omelette amphibie. Aussi ne pouvant la porter plus loin, je sus obligé de m'ar-

rêter pour me soulager.

ité

be

ne

aa-

1-

and noted to the former selligist production of the noted to the noted

CHAPITRE III.

Il rencontre un Anier & deux Ecclésiastiques. De la conversation qu'ils eurent ensemble, & de quelle façon l'Anier & lui furent régalés dans une hôtellerie à Cantillana.

E demeurai quelque tems appuyé contre une muraille qui servoit d'enclos à une vigne; j'étois pâle & abattu des efforts que j'avois faits. Il passa par cet endroit un ânier avec plusieurs ânes qui n'étoient point charges; il s'arrêta pour me regarder : & touché de compassion en me voyant dans l'état où j'étois, il me demanda ce que j'avois. Je lui contai l'accident qui venoit de m'arriver: mais je ne lui eus pas fi-tôt dit, que je l'imputois à certaine omelette que j'avois mangée dans la derniere hôtellerie, qu'il se mit à rire, mais à rire d'une fi grande force, que s'il ne se fût pas tenu à deux mains au bât de son âne, mon homme en seroit infailliblement descendu la tête la premiere.

Quand nous sommes affligés, nous n'aimons pas qu'on se moque de notre

affliction.

de Gusman d'Alfarache. affliction. Mon visage, qui étoit plus pâle que la mort, devint plus rouge que le feu; je regardai de travers ce maraud, & lui fis connoître par un petit air mécontent, que son procédé ne me plaisoit point du tout; je ne fis par-là que l'exciter à continuer ses ris: alors jugeant que plus je me fâcherois, plus il auroit envie de rire, je le laissai s'en donner tout son saoul; aussi - bien je n'avois ni épée ni bâton pour en venir avec lui aux voies de fait, & je crois qu'à coups de poings, je n'aurois pas été le plus fort; cette considération fut cause que je filai doux, en quoi je marquai bien de la prudence. Il est d'un homme d'esprit, quelque offensé qu'il soit, de ne pas faire le brave pour s'en repentir: d'ailleurs, je voulois ménager l'ânier à cause de ses ânes, dont je comptois bien que quelqu'un me porteroit jusqu'à la couchée, qui étoit encore affez loin de-là. Néanmoins, je ne pus m'empêcher de lui dire : Hé bien , mon ami , pourquoi tous ces éclats de rire? Est-ce que j'ai le nez de travers? Pour toute réponse à ces paroles, le voilà qui renouvelle ses ris immodérés. Il plut pourtant à Dieu que cela finît.

L'ânier n'en pouvant plus, reprit peu

à peu son sérieux . & me dit tout essou-

Tome I

ils

3/4

on-

s à

ef-

cet

qui

wir

on

10-

ri:

je a-

e,

e fi

nú

oh

us

tre

on.

14 Aventures plaisantes

flé: Mon petit seigneur, je ne me moque point de votre aventure ; elle est assurément bien trifte pour vous : mais c'est qu'en me la racontant, vous m'avez fair ressouvenir d'une autre qui vient d'arriver dans la même hôtellerie à cette vieille sorciere qui vous a si maltraité. Deux soldats qu'elle a régalés comme vous, lui ont fait payer le tout ensemble; puisque nous allons le même chemin, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à monter sur un de mes ânes, & je vais à loifir vous conter cette histoire. Je ne me le sis pas dire deux fois; je montai sur un de ces animaux, & me préparai à entendre ce que l'ânier avoit à me dire de ces deux soldats, que j'avois effectivement vu entrer dans l'hôtellerie, dans le tems que j'en fortois.

Ces deux grivois, me dit-il, ont demandé à l'hôtesse ce qu'elle avoit à leur donner. Elle leur a répondu, ainsi qu'à vous, qu'elle n'avoit que des œus ; làdessus ils ont ordonné qu'on leur fît une omelette, & la vieille leur en a peu de tems après apporté une. Ils ont voulu la couper; & trouvant quelque chose qui résistoit au couteau, ils l'ont examinée attentivement, ils ont apperçu trois petits paquets qui ressembloient fort à trois têtes mal formées de pous-

de Gusman d'Alfarache. 15 fins, & dont les becs déja un peu fermes, ne permettoient nullement de douter de ce que c'étoit. Les soldats, après avoir fait une si belle découverte, sans en rien témoigner, ont couvert l'omelette d'une assiette, & demandé à l'hôtesse si elle n'avoit pas quelqu'autre chose qu'ils pussent manger; elle leur a proposé deux ruelles d'une alose qu'elle venoit de faire griller; ils les ont acceptées & expédiées à la sauce blanche: après cela, l'un des deux grivois s'étant approché d'un air doucereux de la vieille, comme pour compter avec elle; lui a appliqué sur le visage l'omelette qu'il tenoit dans sa main, & lui en a si bien frotté les yeux & le nez, qu'elle s'est mise à pousser de grands cris. Alors l'autre soldat feignant de blâmer son camarade, & d'avoir pitié de cette malheureuse femme, a couru à elle sous prétexte de la consoler, & lui a passé sur la face ses mains barbouillées de suie; ensuite ils sont sortis tous deux de la taverne, en chargeant encore d'injures la vieille, qui n'a point reçu d'eux d'autre paiement. Je vous asture, poursuivit l'anier, que c'étoit une chose à voir que l'hôtesse en cet état, & les mines agréables qu'elle faisoit en pleurant & en criant.

0-

est

ais

ez

té.

ne

m-10-

rà

sà

ne

tai

rai

me

ef-

de-

ur

là-

ne

ılu

a-

çu

ent

Bij

Le récit de cette ridicule aventure me consola un peu de la mienne, & me fit oublier les ris de l'anier, qui ne manqua pas de se remettre à rire aussitôt qu'il eut achevé de parler ; sans cela, il n'auroit pas été content de sa narration. Pendant ce tems-là, nous avancions toujours : nous rencontrâmes deux ecclésiastiques, qui, nous ayant apperçus de loin, nous attendoient pour profiter de la commodité des ânes. Ces bons prêtres, qui étoient fatigués, en avoient un très-grand besoin pour se rendre à Caçalla, où ils alloient aussibien que l'ânier. Ils eurent bientôt fait leur marché avec lui. Ils monterent chacun sur une âne, & nous continuames tous quatre notre chemin.

Le maître des montures étoit encore trop occupé du plaisir qu'il avoit eu dans l'hôtellerie de la vieille, pour n'en plus parler. Il ne put s'empêcher de dire, qu'il y avoit dans cette histoire à rire pour lui pendant le reste de ses jours. Et moi, m'écriai-je en l'interrompant brusquement, je me repentirai toute ma vie de n'avoir pas fait pis que ces soldats à cette vieille empoisonneuse; mais patience, elle n'est pas encore morte, & tout se paie à la fin. Les ecclésiastiques prirent garde à la

de Gusman d'Alfarache. 17 vivacité avec laquelle je prononçai ces paroles, & furent curieux de savoir pourquoi je les avois dites: l'ânier qui ne demandoit pas mieux que de recommencer cette histoire, pour avoir une nouvelle occasion de rire, en fit part à ces messieurs; & comme il étoit en train, il leur conta aussi la mienne: ce qui ne fut pas un petit sujet de mortification pour moi.

e

e

,

-

1-

1t

ır

25

n

i-

it

nt ì-

u

ır

à

ri-

is

i-

1.

Les ecclésiastiques désapprouverent fort la conduite de la vieille hôtesse, & ne blâmerent pas moins mon ressentiment : Mon fils, me dit le plus âgé des deux, vous êtes jeune, un sang bouillant vous emporte & vous ôte l'usage de la raison : sachez que c'est un aussi grand crime d'être fâché d'avoir manqué l'occasion d'en commettre un, que de l'avoir commis en effet. Le prêtre ne borna point là sa remontrance ; il me fit un long discours sur la colere & sur le desir de se venger. Il sembloit que ce fût un sermon. Je suis persuadé même, que c'en étoit un qu'il avoit prêché plus d'une fois, & qu'il étoit bien-aise de répéter, pour s'en rafraîchir la mémoire. Il est certain que la plupart des choses qu'il me débita, étoient au dessus de ma portée & de celle de notre ânier, qui, toujours plein de sa vieille, rioit

B iii

Pour moi, je n'abandonnai point l'anier, qui me dit : Je vais vous mener dans une des meilleures hôtelleries de cette ville : l'hôte est un excellent cuifinier; & l'on ne nous donnera point là des œufs couvés. Cette assurance me fit d'autant plus de plaisir, que mon estomac avoit besoin d'un bon repas pour se rétablir. Nous allâmes descendre à la porte d'une maison d'assez belle apparence, & dont le maître vint nous accabler de civilités : c'étoit bien le plus grand fripon qu'il y eût peut-être dans ces quartiers-la, & je ne fis que sauter, comme on dit, de la poële à frire dans le feu. L'anier conduisit ses bêtes à l'écurie, où il demeura quelque tems à pourvoir à leurs besoins, & moi je me couchai par terre comme un homme qui avoit les cuisses rompues & la plante des pieds enflée, pour avoir été trois ou quatre heures sur une âne sans étriers. Je me reposai dans cette situation, jusqu'à ce que l'ânier, m'étant tevenu

de Gusman d'Alfarache. 19 joindre, me dit: Voulez-vous bien que nous soupions? j'ai résolu de partir demain dès la pointe du jour, pour arriver avant la nuit à Caçalla; je serois bienaise de me coucher de bonne heure. Je lui répondois que je ne demandois pas mieux que de me mettre à table, pourvu qu'il voulût bien m'aider à me relever, & même à marcher, attendu que je ne pouvois me soutenir: il me rendit ce service avec une complaisance dont je lui

fus très-bon gré.

x

n

t

r

it

)-

IL

1-

-

13

18

1-

-

1-

ii

is

S.

u

Nous appellames l'hôte, à qui nous dîmes que nous avions envie de bien souper : Messeigneurs, nous répondit le matois, il ne tiendra qu'à vous de faire bonne chere: vous n'avez qu'à parler; j'ai chez moi d'excellentes provisions. Sa réponse fut fort de mon goût, mais il avoit l'air fourbe, & paroissoit hableur en diable; il n'importe, dis-je en moi-même, qu'il soit tout ce qu'il lui plaira, & qu'il nous serve bien; il faisoit aussi le plaisant & l'homme de belle humeur. Souhaitez - vous, poursuivitil, que je vous présente une partie de la fressure d'un veau que je tuai hier? je vous en ferai un ragoût des dieux : c'étoit un veau, ajouta-t-il en me prenant les mains d'une maniere caressante, le meilleur petit veau que vous

m

bo

qu

ap

va

an

tre

CO

de

ce

ju:

fi

av

je

di

du

in

da

fa

m

m

pa

j'e

po

je

m fa

10

do

Je laissai mon compagnon se jetter fur la salade dont je ne me souciois gueres, & je commençai à manger de la fressure; elle n'avoit pas mauvaise mine : & ce qui m'en déplaisoit, c'est que je trouvois qu'il y en avoit bien peu pour deux ventres affamés; j'avois plutôt avalé un morceau, que je ne l'avois dans la bouche, & la faim ne me permettoit pas de juger de ce que je mangeois. L'ânier remarquant à la façon dont je m'y prenois, que bientôt il n'y auroit plus rien dans le plat de viande, quitta la salade, pour venir du moins me disputer les derniers morceaux, qui disparurent dans le moment; nous dede Gusman d'Alfarache. 21 mandâmes encore de la fressure, le bourreau d'hôte nous en apporta moins que la premiere fois, pour irriter notre appétit & nous en faire souhaiter davantage: en esset, le second plat ne nous amusa pas long-tems, & sut suivi d'un

troisieme.

1-

F

à

S

e

r

-

Il n'en fut pas tout-à-fait de celui-ci comme des deux autres; étant alors à demi-rassasse, j'y allois un peu plus doucement, & je pouvois rendre plus de justice à la fressure; je ne la trouvai plus si bonne, & je dis à l'hôte, que s'il avoit quelqu'autre mets à nous servir, je le priois de nous l'apporter; il répondit que si nous voulions de la cervelle du même veau, il nous en feroit dans un instant un ragoût exquis; & qu'en attendant il nous donneroit une andouille faite des tripes & de la fraise de la même bête; ce qui, disoit-il, étoit un morceau très - friand : je n'en portai pas un jugement si favorable, lorsque j'en eus goûté: elle sentoit si fort la paille pourrie, que j'en fis d'abord la grimace; je ne m'en plaignis pourtant point : je me contentai de lâcher prise & de laisser faire mon camarade, qui mangeant toujours de la même force, dévora l'andouille en moins de rien.

Enfin, la cervelle arriva, j'espérois

22 Aventures plaisantes

VE

VI

CC

m

fic

uı

po

fu

je

Vá

re

fic

pl

de

ri

de

ba

fo

pe

pé

pl

V

âg

je

qu'elle réveilleroit mon appétit; elle étoit accommodée avec des œufs, de maniere que c'étoit une espece d'omelette: ce que l'indiscret ânier n'eût pas si-tôt remarqué, qu'il sit un éclat de rire : cela me chagrina je m'imaginai que c'étoit pour me dégoûter de cette omelette, en me faisant souvenir de celle de la dînée. Je lui reprochai samalice, mais il n'en rabattit pas un ris: ce qui produisit une affez plaisante scene. Car l'hôte qui ne savoit pourquoi l'un rioit tant, ni pourquoi l'autre se fâchoit, nous écoutoit en homme qui se croyoit intéressé dans cette affaire, ne se sentant pas la conscience nette sur la cervelle, non plus que sur l'andouille & la fressure, il se troubla comme un criminel à qui tout fait peur, & son trouble redoubla, quand il m'entendit dire en colere à l'ânier, que s'il continuoit à se moquer de moi, je jetterois la cervelle contre le mur. L'hôte pâlit à ces paroles; il lui sembla qu'on lui reprochoit son crime: mais voulant paroître ferme & résolu, il affecta de nous envisager tous deux, & de nous dire d'un air de fureur, en enfonçant son bonnet: Vive Dieu! il ne faut point tant rire; je vous soutiens & vous soutiendrai toujours que c'est une bonne cervelle de yeau: si vous ne voulez pas m'en croire; je m'offre à vous le prouver par témoins; il y a plus de cent personnes qui m'ont

vu tuer le veau.

lle

de

e-

as

ai

tte

de

12-

ce

ie.

un

it,

oit

n-

er-

80

ri-

ou-

ire

oit

er-

ces

ro-

tre

VI-

air

et:

je

ou-

de

Nous ne fûmes pas peu surpris, mon compagnon & moi, de cet emportement d'un homme à qui nous ne pensions point du tout; ce fut pour l'anier un sujet de rire sur nouveaux frais, & pour le coup je ne pus m'empêcher de fuivre son exemple, quoique d'ailleurs je n'en eusse aucune envie; nous achevâmes par-là de déconcerter notre hôre, qui ne doutant plus que nous n'eussions découvert la mêche, en devint plus furieux; il ôta brusquement le plat de dessus la table, en nous disant : Allez rire & manger ailleurs, je ne loge point de gens qui se moquent de moi à ma barbe; vous n'avez qu'à me payer & fortir de ma maison : après quoi, je vous permets de rire tant qu'il vous plaira.

Mon camarade qui se sentoit de l'appétit, ne vit pas sans peine emporter le plat; il prit son sérieux, & dit à l'hôte d'un ton aigre-doux: A qui en avez-vous, cousin? Qui vous demande votre âge? & qui vous appelle grosse tête? Grosse tête, ou non, répliqua l'hôte, je dis que c'est une tête de veau bien fraîche & des meilleures. Il prononça-

24 Aventures plaisantes

ces mots avec toutes les démonstrations d'un homme qui se preparoit à nous battre; mais l'anier qui le connoissoit mieux que moin & qui étoit bon pour lui, le leva de table, & faisant à son tour le rodomont : Par Saint Jacques, s'écria-t-il, est-ce qu'il y a quelque ordonnance qui regle de quoi l'on doit rire dans cette hôtellerie? ou fi l'on a mis une taxe la-dessus? Je ne vous dis pas cela, répondit l'hôte d'un air radouci; je dis seulement que je ne souffrie pas qu'on me tourne en ridicule chez moi, ni qu'on me fasse passer pour un homme qui traite mal ses hôtes. Qui vous parle de mauvais traitement, reprit l'anier ? Qui songe à se moquer de vous? Remettez promptement sur la table cette cervelle, vous verrez que ce n'est point de cela que nous rions. Croyezmoi, laissez rire & pleurer les gens chez vous, lans y trouver à redire

Ce discours de l'anier sie son effet; le délicieux ragoût qui nous avoir été comme arraché des mains, nous sur rendu, & nous voilà tous d'accord. Mon compagnon reprit sa place, & continuant de parler à l'hôte: Apprenez, sui dit-il, que si je me moquois de vous, je ne vous en cacherois pas la cause, tant je suis franc; c'est mon caractère: ce

n'est

11

d

Pic

te

tr

gi

fe

ju

pr

l'â

D cl:

tif

m

di

VO

ne

de Gusman d'Alfarache. 25

AS

us

it

UF

ne

5.,

II-

re

ns

as

cz

un

ш

C

de

la

ce

cz

151

été

fut

on

ICI-

, ic

ant

ce

est

n'est donc pas de vous que nous rions; c'est de cette façon d'omelette que vous nous donnez-la; elle m'a fair souvenir de certaine aventure que mon petit camarade, que vous voyez, a eue aujourd'hui dans une taverne où nous avons dîné: si l'anier en fut demeuré la, j'en aurois été quitte à bon marché; mais il me fallut avoir la patience d'essuyer, pour la troisieme fois, l'histoire des deux foldats & la mienne, dont il fit impitoyablement le récit à notre hôte, dans des termes, & avec de si grandes démonstrations de joie, qu'il sembloit se baigner en eau role en failant cette narration.

L'hôte eut tout le loisir de reprendre ses esprits pendant un si long détail, & jugeant qu'il avoit pris l'alarme mal-àpropos, il s'avisa de jouer un autre perfonnage. Il interrompoit à tout moment l'anier par des sainte Vierge! Grand Dieu du Ciel! & autres semblables exclamations, dont toute la maison retentissoit, & qu'il accompagnoit de grimaces hypocrites : Que Dieu punisse. dit-il, quand l'autre eut cessé de parler. Que Dieu punisse toute personne qui fait mal son devoir ! Comme le sien étoit de voler & qu'il s'en acquittoit fort bien, il ne le croyoit pas apparemment intéresse Tome I.

Aveneures plaifances 26 dans cette imprécation. Après avoir achevo ges mots, il le tut & le promena quelques momens dans la falle, puis tout a coup reprenant la parole d'une s'écnia-til, que la terre n'ait pas encore englouti cette méchante vieille, & que sa maisan ne soit pas abimée? Il n'y a pas un voyageur qui ne se plaigne de cette créa-ture-la . A de ce qu'elle donne à manger. Il ne fort pas de chez elle un paffager qui ne la maudisse & fasse serment de ne plus s'arrêter dans sa taverne. Si les officiers de justice, qui par le devoir de leurs char-ges sont phiges de mettre ordre à ses stiponneries, les souffrent sans rien dire, ils savent bien pourquoi. O ciel! dans quel temps vivons nous en cer endroit poulla un protond foupit & garda le filence, mais d'un air à nous perfuader qu'il en pendoit encore plus qu'il n'en avoit du. Je comptois qu'il ne nous etout dit. Je comptois qu'il ne nous etout dit, Je comptois qu'il ne nous etout dit, Je comptois qu'il ne nous etout dit, plus de pareils discours je comptois sans mon hôte. Il se remit de plus belle sur la fripperie de la vieille, & lans exagération, nous en eumes pour une grolle demi heure. Après quoi , il finitien disant : Je rends un million de graces an Ciel de ne pas ressembler à cette maudite hôtesse, & d'être un hom-

Cinn

To fi

qà

de Gusman d'Alfarache.

me de bien & d'hontfeur. Je vais tête levée par-routle monde, sans craindre que quelqu'un m'ole faire le moindre reproche. Tour pauvre que je fuis, il ne se fait point de semblables trafics dans ma maison. Toute chose, Dien merci, s'y vend pour ce qu'elle est aun chat n'y passe pas pour un lievre, ni une vieille brebis pour un agneau. Que personne ne songe a tromper les autres. C'est s'abuser soi-même. Oui mal fair, ne la mandiffe Blaffe Jeen

mal trouvera.

2-

a

IS

ne -

re Ca

25

a-

r.

ui

fs:

r-

7-

o, it

le

er

h

15

e

il

le

1-

Heureusement pour l'anier & pour moi, l'Hôte manquant d'haleine fut oblige de s'arrêter-la; je sains ce moment pour lui demander s'il n'avoir point de fruits; il tepondit qu'il lui étoit arrive depuis peu de très-bonnes olives: tandis qu'il nous en alla chercher, mon camarade acheva de dévorer la cervelle; j'avois fait peu d'honneur à ce ragout. ne l'ayant pas trouve meilleur que l'andouille: cela n'empecha pas qu'il ne fût expédie comme tout le reste. Jamais loup affame n'a mange avec tant de sufeur que l'anier; il ne pouvoit se rassa-sier; il y avoit pour le moin une heure que nous étions à table, & l'on ent dit, à le voir, qu'il ne faisoit que de s'y mettre. Pour moi je m'accommodai fort bien des olives qui croient excellentes,

discommençames par aller entended and and an aller fife and aller fife and aller fife and and and aller entended and aller ente

n

H

9

Ç

n

n

n

and sind botte found the hous devious partir de grand matra le jour suivant maous recommandames à notre Hôre de nous préparer de panne heure a déjeuner. Enfaite nous allames nous coochendur ide vlativieille paille paille paires avoir étendu desfus quelques conveitus res pour nouvfervir de matelats La fa tigac de la journée & la quantité de vin que pavoisibame procurerent un fomo meil fuprofond pour les parces ; dont je fus da proie toute la nuit, n'eurent pas le pouvoir de de roubler que serois que j'aurois pdormi que qua u lendemain sau fois I folianier ne menteveille autever dep'aucore jopour m'avertir ogu'il étoit rems ido songeroa sacre départ Jenfus bichtapmengies aleus qu'in me le couer Songibaioter dei mes chevenx les Brins de paille dont ils étoient mêles pl'avois tout l'aind'un perit monftre dans l'état où les puces m'avoignt réduit ; elles mavoient itellementa défigatéq le vilage y qu'odmiaurdir pu prendre pour un gart con voli ravoitula brougeole; fildans ce moment la jeufferété uransporté dans la discir , le gout m'en parut désagréable ;

de Gusman d'Alfarache. 29
place de Séville, je doute que quelqu'un
m'ent reconnu.

00

35

ir

re

re

ds

ès

in

G

je

eu

2

İC

15

1

is

916

24

0

quorqu affez méchant il-lianoan ilianoan ilian man leodanamib au iliana leodanamib au iliana leodanamib au iliana iliana leodanamib commençames par aller entendre la messe, puis nous revînmesa l'hôtellerie. où mon gourmand de camarade n'oublia pas le déjenner : ce fut le premier soin dont il s'embarraffa Meffeigneurs nous dit l'hôte, j'ai mis en ragour un morceau de ce même veau dont vous avez loupé hier au loit, & je puis dire que j'ai employé tout mon art pour en composer un plat digue de svous être présenté. L'anier à qui ce discours fais foir venir l'eau à la bouche decourur se me tre a table , & le jeta fur le ragoût qui lui parut aussi bon que s'il out été de chair de Faisan; je demeurai queiques momens à le regarder a fans me fentie la moindre envie de l'imiter , soit que mon appétit ne fût pas ouvert de si bon matin loit que j'euffe encore mon fous per fur l'estomag : mais il ly alloit d'une maniere à perfuader qu'il mangeoit la meilleure chafe du monde Outre cela craignant de me repentir à la dînée de n'avoir pas profité d'un fi bon déjeuner? je fis un effort pour avaler quelques morceaux; bien loin de trouver le veau auffi ragoûtant que mon camarade le disoit, le goût m'en parur désagréable;

Ciij

30 Aventures plaisantes

quant à la sauce, comme l'hôte avoit eu fes railons pour y prodiguer le poivre & le fel veelle prenoit fi fort à la gorge, qu'il miy fallut renoncer auffir tôt que j'en rus tâte : de plus la viande étoit fi duren due je ne upus m'empêcher de dire: Voila un veaun bien coriace; j'ajoutair même qu'il n'avoit pas le goût de son espece. Notre hôte, qui m'entendoit, prit la parole en rougiffant un peu malgré fon impudence : Ne voyezwous pas siditil aqu'il m'est pas affez mortifiéo L'ânier croyant ce qu'avançoit l'hôre , ou du moins que j'avois cort diêtre si délicat, s'écria d'un ton railleur: Ge n'estras cela, c'est que notre jeune cadet de Séville a toujours été nourri d'œufs frais & de craquelins ; toute autre those oft mauvaise pour lui. on of

Je hausai les épaules à ce trait de mon camanadeque ne dis pas un mot, ne sachants i e nétois pas effectivement trop difficile, our plutôt m'imaginant être déja dans un autre monde; cependant je ne pus une résoudre à mettre la main au plat, se je commençai à faire des réslexions qui n'étoient pas d'un homme de mon âge. Je me rappelai l'emporrement de l'hôte, dorsqu'il nous avoit vul rire de soir à souper, le serment qu'il nous avoit vul rire de soir à souper, le serment qu'il nous avoit sair sans néces-

po la

de Gusman d'Aifarache. 31 fire & comme toute personne qui weut le justifier avant qu'on l'accuse le rend suspecte, je jugeai qu'il vavoit de la friponnerie là dedans. Des que monimagination fut une fois prévenue contre lui, la vue & l'odeur de son vilain veau commencerent à me faire mal au cœub; je ne pus demeurer plus long tems à table & je me levai en attendant qu'il plut a l'anier d'en faire autant : ce qui arriva bientôt. Quoique le morceau de veau fut une piece de résistance, mon compagnon n'en fit qu'un fort leger repas; après quoi, je lui dis de compter avec l'hôte si pour favoir desquite nous devions; mais il me répondir d'un air honnête ; que c'étoir si peu de chôse, qu'il se chargeoit de le satisfaire, que je ne devois point m'embarraffer de

cu

re

e.

ue

a-

nût In-

un

Z-

CZ

oit

ort

Ir:

ne rri

ite

de

t,

ne

nt

na

la

re

m

ai

us

f.

celaisis es sellinge sel inflicad et l'Ce procédé noble d'un ânier; me surprit extrêmement, on pour mieux dire, me charma; si j'eusse été biens en espectes, je me serois sans doute piqué d'honneur; je n'aurois pas soussert qu'il eût payé pour moi : mais ma bourse étoit si plate qu'il ne me convenoit point de disputer de générosité; je de laissai donc sans façons faire tous les frais; par reconnoissande je l'aidai à étriller, à frotter à mener boire ses

Aventures plaisantes
anes, à leur faire manger leur orge;
& à les accommoder. Il n'y avoit rien
que je ne fusie prêt à faire, pour lui
marquer jusqu'à quel point j'étois pér
néue de ses belles manieres à mon
égard.

1

p

b

fo

Ce

fa

la

de

pe

pa

111

je

pi

qt

Ot

co

ta

m

De

delf is. V Incang ThriftiA rhoonan-

L'Hôte vole le Manteau de Gusman : grande rumeur dans l'Hôtellerie.

Pour être plus propre à rendre service à mon ami l'ânier, & mieux l'airder à mettre ses ânes en état de partir, je sis un paquet de mon manteau que je posai sur un banc; mais peut être un quart d'heure après, ayant jeré la vue de ce côté-là, je m'apperçus que mon manteau n'y étoit plus: cela m'alarma d'abord, néanmoins je ne m'en mis pas fort en peine, croyant que l'hôte ou l'ânier l'avoient caché exprès pour me le faire chercher, & se divertir un peu de l'inquiétude que cela me causeroit.

deux hommes de m'avoir fait ce tour, attendu qu'il n'y avoir qu'eux qui fui-

de Gufman d'Alfarache. lent entrés dans l'écurient où mon man teau avoit été pris. Je le demandai pre mierement à mon camarade, qui me dit qu'il ne s'amuloit point à ces fortes de jeux. Je m'adressai ensuite à l'hôre qui d'abord eut recours aux sermens? pour me persuader qu'il n'avoit aucune part au vol dont je lui parlois; ladessus je me mis a chercher mon manteau dans la maison; je la parcourus depuis le bas jusqu'en haur, sans oublier le moindre endroit qui pouvoit le receler ; l'acculois de ce larcin dans le fond de mon ame notre hôte, dont la seule physionomie justifioit mon accufatfon xusim x vice a mon ami l'anter,

n

i.

th

n

up

oa

id

ÓI

01

n

C

n

S

F

Fo

e

(1)

J'entrai par hafard dans une artiere cour, dont le h'ouvris pas sans perne la porte, & la j'apperçus des objets qui deroumetent pour quelques instans ma pense de mon manteau; je vis sur le pavé une grande martie de lang stachement répandu. & à côté la peau d'un jeune mole éténdue avec les quanes pieds qui y renoient encore, aussi bien ouverte, pour en liter la cervelle so couper la langue; je considérai ée spectacle, mon sans diorient, se je dis en moi même . Voilà donc la déposible de notre excellent véaus vil est juste que

Aventures plaisantes

mon compagnon la voie de ses propres yeux; il y a pour le moins autant d'intérêt que moi j'allai vîte à l'écurie retrouver l'anier, a qui je dis tout bas que je voulois lui faire voir quelque chose qui en valoit bien la peine; il me suivit; je le menai a l'arriere-cour, ou lui montrant les restes des deux bons repas que nous avions faits: Hé bien, mon ami, lui dis-je, que pensez-vous de tout ceci? Est-ce que je ne me nourris que de craquelins & d'œufs frais? Contemplez avec volupté ce yeau délicat, dont l'hôte nous a fait ces ragours que vous avez trouvé si friands. Voyez de quoi cet habile cuinnier nous a regalest not qu'h zib

I

Le bon ânier demeura si honteux, qu'il ne put me répondre; c'est donc là, pour suives je a cet homme de bien qui ne vend pas des chars pour des lievres, ni des brebis pour des agneaux, mais qui ne se fait pas un scrupule de nous donner du mulet pour du veau; mon compagnon triste & rêveur regagna l'écurie, & moi je cherchai l'hôte pour lui parler vigoureusement; je m'imaginois, que pour l'obliger à me restituer mon manteau, je n'avois qu'à lui saire connoître que j'avois tout découvert, & le menacer d'en avertir la justice;

de Gusman d'Alfarache.

res

ın-

re-

Das

ue

II,

ons

n,

us

ur-

5 3

ûts

ez

ré

à,

uı

s,

ais

us

on

na

ur

Ti-

er

re

t,

6 3

comme en effet, il est désendu par une loi expresse, & sous de grosses peines en Andalousie, d'avoir chez soi de pareilles bêtes, & de faire couvrir les jumens par des ânes. Il se soucioir foir peu d'observer cette soi, ayant en depuis huit jours un mulet d'un âne & d'une petite jument galicienne, qu'il mettoir sur leur bonne soi dans la même ceurie : il s'étoit smagine qu'il pouvoir impunément le présenter pour du veatt à des passagers, qui d'ordinaire ne manquent pas d'appetit.

Je le renconitai dans la cour auprès du puits, où il s'occupoir à laver une piece du veau supposé; il la éacha sirôt qu'il m'appercut; je l'abordai d'un air d'assurance, & lui dis d'un ton férme de me rendre mon manteau, ou bien que j'irois me plaindre à la justice. A ces mots, qui ne l'épouvanterent point; il me regarda d'un œil méprisant, m'appella petit fat, & me dit qu'il me donuncroit le fouet.

Je fus moins sensible à la perte de mon manteau qu'à la maniere dont il me traitoit; je m'abandonnai à mon ressentiment; & sans avoir égard à l'inégalité de nos forces, je lui répondis qu'il n'étoit qu'un voleut & qu'un srippon, que je le désiois d'oser mettre la main

Aventures plaifantes sur moi. Il parut pique de ma reponfe 8 s'avança comme pour me malitaiter s mais fans attendre ce geant; car c'en étoit un par rapport a moi, je lui jettaj à la tête une pierre que j'avois ramassée par bonheur pour lui, elle ne fit que frifer les oreilles. Alors, au lieu de me venir joindre pour m'accabler du poids de son corps ; il courur à la chambre, d'où il revint un instant après avec une longue épée nue à la main. Loin de fuir devant ce Matamore, je me mis à l'apostropher dans des termes injurieux, julqu'à le traiter de lache & de polmon, qui n'avoit pas honte de le fervir d'une rapiere contre un enfant qui n'avoit point d'autres armes que des pierres pour se défendre.

Au bruit de mon apostrophe, les valets & les servantes accournent, & furent tout effrayés de voir leur maître armé d'une épée; d'un autre côté, mon camarade irrité contre le fripon auquel il en vouloit pour les ragoûrs détestables qu'il lui avoit fait manger, vint à mon seçours avec une fourche; de sorte que l'ânier & moi, d'une part; l'hôte, sa femme, ses enfans & ses domestiques, de l'autre, nous faissons un vacarme de tous les diables. On eut dit de dehors qu'indubitablement il se passoit une san-

de Gufman d'Alfarache. glante feene dans l'hétellerie ; rous les voifins en font en peine ; tout le monde accourt fon frappe à la porte qui étoit encore fermée ; on l'enfonce pour être plutôt au fait de cet effroyable bruit du'on entend une troupe de gens de justice parole, des archers, des grefs fiers & des alcatdes lear, pour les peches des habitans, il y avoir deux juges dans la ville de Cantillana. b bard Ces alcaldes ne furent pas pluror dans la maifon avec toute feut fequelle que chacun d'eux prétendit que la connoil fance de cette affaite lui appartenoit; ce qui forma deux partis. Les greffiers & les archers fe diviserent auffi leion leurs divers intérêts, & leur partage fur la compétence excita une fuffeule dispute entreux, Nouvelle guerre, nouveau bruit; on he s'entend plus; voila les Juges & les Greffiers qui s'echauffent les uns contre les autres; ils fe font des reproches, le difent d'horribles verites; ils en viennent aux injutes; & des injures ils en feroient peut être venus aux mains, fi quelques honneres bourgeois de la ville, qui étoient en tres avec cux dans I hotellerie . pour savoir de quoi il s'agissoit, ne se sufsent entremis pour les accorder; ce qui ayant ere fait, Dieu fait comment, N Fome I.

ai-

ra-

ne

eu

du

nec in

nis

de

nt

10

2-

U.

re

n

Aventures plaisantes

ne fut plus question que de notre querelle. On débuta, comme de raison, par me sain: c'est toujours par l'endroit le plus foible que la corde se rompt. J'étois un étranger sans appui & sans connoissance; la justice ne pouvoit manquer de commencer par moi.

Il faut pourtant que je rende justice à ces alcaldes; ils voulurent bien m'entendre avant que de me faire emprisonner; je leur contai tout naturellement le sujet de mon démôlé avec l'hôte pour mon manteau ; ensuite les ayant tirés à part, l'ajoutai à cette bistoire celle du mulet ; je leurs dis qu'ils trouveroient encore la peau de cer animal dans l'arriere cour , & quelques morceaux en etuvee dans la cuifine. Sur ce dernier article de ma déposition, les juges laisserent la mon manteau, pour courir à l'arriere-cour, après avoir, par provifion, fait arrêter l'hote, qui n'en fit que rire, s'imaginant que c'étoit au lujet du manteau, que personne no lui avoit vu prendre; mais lorsqu'on lui produifit la peau du mulet avec toutes les aurres pieces justificatives, il devint pale comme un criminel confondu, & dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il en dit plus qu'on ne lui en demandoits il ne marqua de la fermeté que sur mon

ti

manteau. Le scelet at har un eight de vengeance, ne voulut jamais convenir ou'il l'eur vole.

nfe

ui

u-

n-nc

ent

our s à

du

ent

ar-

en

ier

rà

VI-

fit

lu-

lui

tes

ent 80

II.

oits

non

Les alcaldes envoyerent ce milerable en prison; ce qui me causa quelque joie au milieu de mes peines? le d's au milieu scar je metois pas encore bout. Les greffiers, gens auffi humains que définterelles , jugeant que j'étols un garçon de famille, & que je pouvois avoir un pere riche , confeiller nt chretiennemeht aux juges de me faire atrêter authi à tout hafard ; ce confeil qui se trouva fort du goût des alcaldes alloit erre flivi, if les boargeois qui étoient présent ne le fussent obbo fes a une fi grande injustice, en dilant tout haut, de fi cela s'executoff, le battu paieroit l'amendel Les murmures de ces honnétes gens l'emporterent pour le coup fur la bonne volonte des officiers de juffice , qui me firent grace par s imaginani que c ecsupinloq

D'une autre part, l'anier, triffe tel moin de tout ce qui le passoit, & mourant de peur qu'on ne se laisit de les anes & de lui, me dit à l'oreille de nous éloignet promprément de ce pays de bénédiction, où le moindre malheur qui pouvoit arriver à un homme de bien, éroit de perdie son mantreau.

Pij

Ad Aventures pluisantes l'approuvai foit fon aves nous montames à la llate fur nos bêtes; se nous fortimes de l'hôfellèrie que par en avenus l'avenus de l'hôfellèrie que que par l'approus l'approuve l'appr

sil avoit lijet de revet de agreadre nent. Ve iAerstraf qla faissait des anages qui venoient soffin a inon ele anages qui venoient soffin a inon ele anages qui lle étoile anagent en la visitation de ma mer sink dince à pamiud pied de ma mer sink dince à pamiud pied de

hors, que tout m'est devenu contraite Novs avions tant d'envierd'etre hors de la ville que nous commençames à donner du talon à mos anes, qui les vitent bien horre impatience guil sembloit qu'à notre exemple is eulent pris en averfion cette hotellerie, so qu'ils craigniffent d'v laisser leur peaus mais quand nous hunes dans la eampagne, nous n allames plus qu'air petit pas, tous deux gardant un profonde filence berghacun occupe de les pensées; il faisoit beau l'anier; il n'avoir phis envie de crire, depuis qu'il avoit va la déponille du mulets il n'étoit nullement tente de me craignois trop les reparties que jaurois pu lui faire ; il avoit mange la fois plus que mot del'andouille & de la cervelle;

& pour le ragout du marin il l'avoit encore tout entier dans le ventre : enfin j'aurois eu de quoi triompher, s'il fe fut avilé de vouloir plaisanter : mais il

éroit bien éloigné d'y penser.

tà-

or-

NIT.

TIME

CER.

m

116

dus

HYL

ra

erif-

rid

us

ux

un

au

mi e,

11-

nc

il

is

us 3 i

S'il avoit sujet de rêver désagréablement, je njérgis pas plus sarisfait des images qui venoient s'offrir à mon esprit. O ciel! disois - je, quelle étoile malheureule m'a tire de la maison de ma mere? A peine ai-je mis le pied dehors, que tout m'est devenu contraire; un malheur p'a fait que m'en prélager un autre Pour premier gite, il ma fallu coucher à la porte d'une chapelle. & cela sans souper; le lendemain jai diné d'une proclette aux poullins. l'on m'a régalé le soir de divers ragours de mulet travelti en veau; la nuit l'ai été dévoré de puces : heureulement, je n'en ai rien senti; aujourd'hui il n'atenu qu'à moi de faire aussi bonne chere, & qui pis est, on m'a vole mon manteau: il ne me manquoit plus que d'aller en prison renir compagnie au voleur, & il n'a pas temu aux greffiers que cela ne me foit arrive momelly not

Tontes les fois que je pensois à ce vol, je sonpirois amérement; son souverir m'affligeoit plus que tout le reste: en effet, j'avois bien raison d'en être

Din

touché : l'estomac peut se remettre d'un mauvais tepas; une délagréable nuit est réparée par une bonne : mais le moyen de réparet la perte d'un manteau, quand on a aussi peu d'argent que j'en avois ; néanmoins, le mal étant sans remede, je me tésolus à prendre patience; j'avois oui direque la vie de l'homme étoit un mélange de donheur & de malheur, de plaisir & de peine. Si cela est, disois-je, console toi, Gusman, tu es sur le point de persurer quelque bonne fortune puisque tu n'as éprouvé que des disgraces depuis ton départide Séville,

Plein d'une si douce espérance, je commençois à reprendre courage, lorsque deux hommes, qui avoient allez l'air de ce qu'ils étaient, & qui venoient derriere nous au grand trot fur des mules, nous ayant atteints, me considérerent avec attention , comme des gens qui cherchoient quelqu'un qui me refsembloit pleur figure toute seule n'étoit que trop capable de me troubler : jamais la Sainte Hermandad a dort ils avoient l'honneur d'être membres , n'a peut-être ou des confreres d'une mine plus effroyable. Je leur parus furpris & même un peu effrayé de qu'ils me regardoient cotre deux yeuxa lane leux on fallus pas dayantage pour fauter à

de Oufmand Alfarache. terre ; en même tems ils vincent fondre für mor lam & Pautre gals me jetterent à coups de poing de mon ane en bas; puis me faillfant parun brass l'un des deux me die d'un ton d'archer : Ah! te voila! Tipon de voteur! nous reseenons enfin. Allons peritumilerable. rends cer argent, rends ces pierteries, ou bien hous te pendrons tout au heure à cet arbre due tu vois à deux pas d'iei. A ces mots duelque chole que je puffe dire pont, ma defenle suls le mirent à me doufoiller & a me fouffleter de maniere qu'un foufflet n'attendoir bas Plein d'une si douce espérancermel

d

5

n

Le crop charitable anier; conché de compassion de me voir traiter speruel lement, vouler représenter à ces fui ricux of que lans bequevalende amépre notione! A fire fort mal paye de la rel montrante smile sluire of the same same corps of duand its futene tas de le bate the file lule direct qu'il écoie montrece leur . & Parrêtefent avec tous fesanes p en lui demandant on il avoit mis det an gent & cesupierteries up commendiare pouvoir denre répondre autre choles finon qu'il rignoroit de quelvargent 80 de quelles pierreries ils nous parloient ce fur un nouvel erage de coups de haz ton qui creva sur hin Je confesseich ha

44 Aventures plaifantes

mauvaile inclination ; je reffentis une maligne joic en voyant maltraiter ainsi ce pauvre diable , a qui je portois guignonistie m'imaginois que c'étoit à lui que je devois imputer la perre de mon manteau & notre borrible louper. Après qu'ils nous curent bien étrillés, il nous fouillerent exactement & & ne trouvant pas ce qu'ils chetchoient, ils nous lierent les mains avec des cordes dans le delsein de nous mener en lesse à Séville. Nous étions déja tous deux attachés comme des lévriers, lorsque celui des archers qui m'avoit liés les mains, dit avec surprise à son compagnon : Hola, ho, camarade, nous faisons les choses avec bien de la précipiration; je crois, Dieu me pardonne que nous nous sommes trompés Le drôle que nous poursuivonsina point de pouce à la main gauchens & il ne manque pas un doigt à deluische l'autre archen fur cela s'avisa do tiher de la poche leurs instructions & de les lipe à haute voix Le voleur après lequel ils couroient, y était peint d'une facon qui ne s'accordoit point avec ma figure. Outre qu'il y étoit marqué qu'il lui manquoit un ponce, il étoit dir qu'il avoit dix neuf à vingt ans & des cheveux moirs & longs quillui tomboient fur le dos en queue de cheval ; au lieu

I

n

de Gusman d'Alfarache. qu'on ne pouvoir me donner cout au plus que quatorze ans, & que j'avois des cheveux très-courts, roux & crépés; ils virent bien qu'ils avoient fait un qui-pro-quo quis nous délierent prirent pour leurs vacations quelques téaux que l'anier avoir dans fa poche; nous firent des excuses en nous riant au nez . & remonterent fur leurs mules, laiffant les battus tout roués de coups ; principale ment mon amil'anier y dont les épaules épailles surobultes avoient été moins ménagées que les miennes : en récompense pavois la bouche pleine de sang. & les denrs ébranlées des coups de poing ho, camarade, nous taupor siovalioup

fi-

i-

n

IS

at.

e.

s

25

,

-

n

a

ie

2

il

il

ıt

u

Cela ne nous empêcha pourtant pas de nous remettre fur nos ânes & de continuer notre route; Imais aufli trifitement que tu le pourrois faire dans une femblable conjoncture. Quand nous filmes à un quart de lieue du village de le Pedolo, nous apperçumes & joignumes nos deux recelétastiques, qui marachoient pas à pas en nous attendant. Je leur appris le sujet de notre retardement car dans l'état où étoit l'ânier, il n'avoir pas le courage de desserter les

dement par dans l'état où étoit l'ânier il n'avoir pas le courage de desserrer les dents. Les bons prêtres nous plaignirent fort : la derniere de nos aventures sur-tout leur parut la plus sâcheuse, &

Aventures plaifantes 46 donna occasion à un de ces messieurs de dire : Dieu garde tout honnête homme de trois saintes qui sont en Espagne; savoir : la sainte Inquisition, la sainte Hermandad & la sainte Cruzada. Dieu préserve un innocent parriculiérement de la sainte Hermandad. Il y a encore quelque espérance de justice avec les deux autres; mais tout ce que je puis dire de celle là : Bienheureux sont ceux qui ne tombent point entre fes mains. L'eccléfiastique qui m'avoit régalé d'un sermon le jour précédent, & qui se sentoit une grande démangeaison de prêcher encore, fit adroitement rouler, la conversation sur les plaisirs du monde, pour avoir occasion de nous dire. qu'il n'y en a que de faux sur la terre; & que si l'on en vouloit trouver de véritables, il falloit les aller chercher au ciel : que toutes les fêtes même, où l'on fe promettoit les plus grands plaisirs, étoient toujours accompagnées ou suivies de quelques chagrins.

n

à

n

de

Il

Va

the por a skoir inc mere, thated to the correct ment about de groemanger.

The correct arrogament avoid de groemanger.

The correct arrogament avoid groemanger.

The correct arrow and decided as tallout arrow avoid groen arrows and decided arrows arrows.

to la vie the st bond avon un pers

de

e; te

nt

re

is

IX

S.

lé

ui

le

er,

1-

u n

CHAPITRE VI.

Gusman se fait garçon d'un Maître

Sur la fin de ce beau discours nous arrivâmes à Caçalla. Les bons prêtres & l'anier poursuivirent leur chemin; pour moi j'allai loger dans une des meilleures hôtelleries. L'on m'y donna bien à souper pour le reste de mon argent, & l'on me fit coucher dans un bon lit; cependant, au lieu de dormir d'un sommeil profond, que les vapeurs des viandes & du vin me devoient procurer, j'eus une insomnie cruelle, & qui fut aussi longue que la nuit. L'érat de mes affaires vints offrir à mon elprit, & lui présenter mille affligeantes images. Julqu'ici , difois - je j'ai bu, & j'ai mange. Mais presentement ce n'est plus cela. On peut avec du pain supporter toutes les afflictions de la vie. Il est bon d'avoir un pere. Il est bon d'avoir une mere; mais il vaut encore mieux avoir de quoi manger.

Je voyois déja la nécessité avec son visage d'excommunié, & elle me faisoit peur. J'aurois volontiers pris le parti de 48 Avontures plaifantes

waller pas plus avant | & de retournera Séville, fi je n'eufle comidéré que l'algene ne me manquoit pas moins pour reparer ma fotnie, que pour la pouffer plus toin. Je reisemblois à un pauvre chien etranger, qui sufe trouvant au milieu d'une rue , voit devant & dertiere lui pluseurs dogues qui aboient après lui. De plus, quelle honte ne m'imaginois-je point que ce seroit pour mor de paroître comme un miférable chez ma mere , après en être ford avec tant de resolution. La pene de mon manteau entroit aufi dans mes reflexions. Il me fembloit qu'elle donneroie il nouveau ridicule à mon rétour Cette dernière considération acheva de m'ôter l'envie de reprendre la route de Séville.

D'un autre côré encore, il me fâction fort de m'arrêter en fi beau chemin, & le point d'honneur enfin l'emporta. Je me diterminai a pour uivre mon voyage, en m'abandonnant à la providence. Je me mis en fantaine d'aller droit à Madrid, féjour ordinaire de nos monarques, pour y voir un peu la cour, que j'avois oui dire être très brillante par le grand nombre de feigneurs qui la composition , & sur tout par la présence d'un jeune Roi nouvellement marié. Cela me paroissoit mériter ma curiosité.

de Gifman d'Alfanache. 849 Il me vintinge la destis de bellesidées. Je batis des chareaux fur le fable. Je me flattai qu'un garçon de mon air & de ma figure leroit bientôt remarqué dans ce paysila i qu'il s'y feroit des amis 8 ne manqueroit pas de bonnes fortunes. La tête échauffée de ces visions flatteules. j'avois paud'envie de dormin, & j'attent dis le jour avec impatience pour pamit. Mais à prine furil venu à prine eus-je pris le chemin de Madrid que toures mes agréables chimeres s'évanquirent Il ne me refta plus devant les yeux qu'une longue & penible traite à faire sionne Je ne laissai pas de me dire pour m'encourager Allons Seigneur Gulman longez que vous êtes embarqué. Contre fortune hon cour, mon amis Au lieu d'avoir sur vos épaules un manteau qui ne feroit que vous embarraffer dans cette saison, vous avez à la main un bâton qui vous aide à marcher. Je passai la journée entiere sans manger, & la nuit je m'étendis sur l'herbe au pied d'un gros arbre qui me couvroit de ses feuilles. J'étois si las que je m'endormis dans cet endroit, & ne me réveillai qu'au lever du soleil. Je sentis alors que j'aurois fort bien déjeuné, si j'eusse en quelques provisions; mais n'ayant pas seulement un morceau de pain bis, il fallut Tome I.

trà

our Ner

vic

au

res

gi-

de

eau

mic

eau

Oit

1c

me

Je

ar-

JUC

te

m-

ace

rić.

ité.

50 Aventures plaisantes

me remettre en marche a jeun, avec un appétit qui dividici de moment en moment. Vers le midt, ma faim devint telleg que je ne pouvois plus avancer, tampérois foible. Monventre avoit beau offer famine, dres jambes ne le portoient qu'à regrett appui eu en jeun de marchaille de la portoient

El Houreulement sil spaffa dprès de moi delix hommes qui avoient l'air d'être de riches marchands. Ils étoient montes sur des mules qui alloient le grand pas A cetté vue à la courage me devinte Dieu foit loudydis je en mot-même ; voici des davaliers qui ont bien la mine de me defrayer aujourd'huit Suivons-les : l'efpérance de faire un bon repas à leurs dépens, minspire une nouvelle vigueur. Effectivement diner étoit alors pour moi une affaire très importante. Aussi jeles suivis de sippes, que l'arrivai en mêmestems qu'eux à l'hôtellerie où ils s'arrêterent. J'avois un visage de défuntideme mis en devoir de leur rendre service. Je m'empressai à tenir la bride de leurs mules, pendant qu'ils en descendoientin & m'offris a porter dans leur chambre leurs valifes avec un grand fac misétoient leurs vivres Mais soit que mon empressement leur devint suspect, foit qu'ils fussent naturellement brusques ou défians des que je mis la main

de Gusman d'Alfarache.

rec

int

er,

ац

ent

ma

de

Cur

A

içu

me

ef-

urs

ur.

OFS

tc. Vai

où

dre

ide

en-

eur

fac

ne

ul-

ain

fur le sacy l'un des deux me cria d'une voix à me faire trembler : A quartier. l'ami, a quartier. A ces paroles terribles. je demeurai rout interdit. J'en concus pour mon estomac un presage funeste. Cela toutefois ne me rebuta point. Je marchai derriere eux jusqu'à leur chambre d'un air humble , & le chapean à la main. Ils avoient of thivant infage diefpagne papporté avec beux de bonnes provisions. Je vis tirer du sac une épaule de mouton rôti quiparorceau de jambon avec du pain-so du vin. Ce qui une faifoit qu'irriter l'envie que j'avois de les fervir pour capter leur bienveillance. Je ni avancari & pris un verre dans le deffein de le rincers mais l'autre marchand quin'avoit point parlé, me l'arracha des mains cen me difant lencore plus brufquement que fon camarade: Non, nonlaisse la ce verre. Nous n'avons pas befoin d'mefervireur comme con le sale

Dieu & du genre humain l' cours impitoyables! Je m'apperçois que je me suis vainement mis hors d'haleine pour vous suivre jusqu'iei. Je m'obstinai pourrant à ne me pas éloigner d'eux. J'espérai qu'ils pourroient devenir plus charitables, quand ils seroient bien saouls ; & qu'ils me jetteroient par compassion un

E ij

Aventures plaifantes
osa rouger, un morceau de pain, enfin
quelque chose à mettre lous la dent. Je
me trompai. Rien ne vint. Ils mangerent lans daigner, me regarder seulemente l'avois beau les dévoirer des
yeux, cela ne me raflation point. Pour
comble d'affliction, je remarquai que
ces inhumains renfermerent dans seur
sac tous les restes de seur diner, jusqu'à
un morceau de pain, avec quoi ils s'en
allerent. Quelle barbarie! Quel spectaclespour un homme que la faim réduisoit aux abois. I alsois expirer de douleur et d'inantion, sorsqu'il entra dans
la même chambre un religieux de Saint
François.

A gette vue, je ne concus pas une fort grande espérance d'être soulage. Quel secours pouvois je attendre d'un pativité moine qui voyageoit à pied? d'un mendiant qui paroissoit avoir besoin lui même qu'on l'assista? Il suoit à grosses gouttes, & avoit l'air d'être sort saigué. Cependant il portoit une besage, qu'il posa sur la table, & que je considérai avec beaucoup d'attention. I'en aurois pris sur l'autel. Elle me sit venir seau à la bouche, avant même que je susse ce qu'il y avoir dedans. Quand sa révérence en tita sa provision, qui consistoit en un assez grand.

pi

10

di

ch ce tre aff

rer un de Gusman d'Alfarache. 53 pain blanc, avec un morceau de salé qui m'auroit fait envie, même chez ma mere, j'attachai mes regards dessus, & demeurai la bouche ouverte de ravissement. J'aurois bien voulu être son petit frere. Je croyois avoir dans la gorge chaque morceau qu'il avaloit.

11

e s r e

r

n

163

S

t

Il jetta les yeux sur moi par hasard pendant qu'il mangeoit, & remarquant que j'avois un visage parlant! Vive Dieu, s'écria-r-il, anime d'une sainte ardeur, approche, mon enfant, je ne te laisserai pas languir dans la nécessité ou je te vois; quand je n'aurois qu'un morceau de pain, il seroit à toi. Tiens, mon fils, ajouta-t-il, en me donnant la moitié de son pain & de sa viande, prends un peu de nourriture, je serois indigne de vivre, si je ne te secourois pas.

O providence, qui fais subsister des bêtes dans la pierre même, ta bonté divine a soin de tour! A ce beau trait de charité, je prodiguai ses bénédictions à ce bon pere, & commençai à lui montrer qu'il n'avoit pas mal jugé de mon air assamé. M'étant un peu remis l'estomac, je rendis graces au ciel d'une si heureuse rencontre. Qu'il m'eût été doux d'avoir une trentaine de lieues à saire avec ce religieux. Mon sott eût été digne d'en

Aventures plaininges vie : mais pour mes peches, il alloit à Seville, & nous nous guirrames après le diner, Il est vrai qu'avant porre lepararion il remit la main dans la belace & me donna encore la moirie d'un petit pain qui s'y trouva, pour pantager avec moi a difoit il tout ce qu'il avoit dells grand soin de serrer dans ma poche cette dernière piece de pain, après avoir mangé la première avec le motceau de (ale; puis ayant bu de helle eau fraiche, comme i en avois vu bour au charitable Cordeliet, in repris garement le chemin de Madridov do in mod Je fis encore trois lieues ce jour la Larrivai avec la muit à Campanario. gros village de la Castille nouvelle. J'enmieux je foupai du pain que l'avois dans ma poche. C'étoit la couchée des muletiers de Truxillo : il en vint pluheurs ce foit-la ; tous les lits furent pour ces honnêtes gens ; l'hôte m'envoya guer au grenier, ou je montautres docile-ment, n'étant pas en état de faire le difficile. Je m'étendis (nr la paille & dorms tranquillement jusqu'au jour; je me levai légérement en homme qui n'avoit point l'estomac trop chargé; & maudit hote me vint incivilement ar-

de Gulman d'Alfarache. rêter pour me demander le palement de mon gite. Il s'agissoit de quatre maravedis; je ne les avois pas, & je me débattois pour m'échapper de les mains ; mais il tenoir bien, & s'appercevant que mon habit étoit de bon drap, il le disposoit à me l'ôter pour finir la dispute; il regardoit deja cela comme une affaire faite; & il en feroit aisement venu à bout, si par bonheur pour moi un mulerier, qui étoit présent, n'eut été touche de ma peine! Laissez-la ce petit gareon; dit-il a l'hôte, je paierai pour lui. On voit bien que cest un jeune homme qui a quitte la maison de son pere ou celle de son maître. ces mots l'hôre me regarda e me proposa de le servir, en disant qu'il avoit besoin d'un valet dans son hôtellefic. Dans un aufte tems, une pareille proposition m'eut paru ridicule; je m'en lerois mette offense: mais la misere applanit les difficultes & leve les scrupules. Apres y avoir reve quelques momens. l'idee de la l'aim me détermina le lé-pondis que je voulois bien. Cela érant, me dit il, tu peux correr dans cette mailon, & je rexige de toi que deux choses; la premiere, que un donnés de la paille & de l'Orge aux personnes qui

e

C

s

-

u

d d

n-

le us

rs

es

e-

le

&

f; ui

le arAventures plaisantes
t'en demanderont; & la leconde, que
tu m'en trennes un bon & fidele compre.
Je promis de m'acquitter de ce digne
emploi le mieux qu'il me leroit possible.
Après cette promesse, me voila engage
d'une maniere à ne pouvoir plus m'en

C

p

Pu gcl

lo bo fa

le bé

pe

qu fo ra

cie

dedire. Quelque dure que fur la fervitude pour moi qui etois accourume à me faite letvir, le ne laillai pas d'abord d'erre allez content de ma condition. Il palloit par-la peu de cavaliers dans la journée; de sorte que le plus souvent je ne failois que boite & manger julqu'à la nuit, qui étoit le tems où les mule-tiers arrivoient. L'appris bientor toutes les manœuvres qui le font dans les hôtelleries; comment avec de l'éau bouil-lante on fait enfler l'orge d'un riers, & de quelle façon il faut qu'on la mesure, pour que l'hôtellier y trouve son compte. Il ne fallut pas me montrer deux fois la revue des mangeoires; j'en savois ôter un bon tiers de l'orge des pallagers & des muletiers même qui nous confidient le soin de seurs montures. Mais lorsqu'it nous venoit de ces jeunes cavaliers, diltingués par leurs moultaches & par leurs jarretieres . & qu'ils p'avoient point de valets, c'etoit a ceux la a qui nous en donnions a garder. Nous courions d'a-

de Gusman d'Alfarache. bord à eux pour les aider à descendre. Ces messieurs, pour la plupart, faisant les gens d'importance, ne daignoient pas sculement entrer dans l'écurie; ils se contentoient de nous recommander leurs chevaux ou leurs mules. Aufli cette recommandation étoit si puissante, que nous menions ces pauvres betes dans un endroit ou il n'y avoit pas un brin de paille ni un grain d'orge. Nous les arrachions au rarelier, ou nous les laissions fort bien macher a vuide; quelquefois pourrant par pitie, nous leur donnions un moment avant leur départ, une poignée d'orge pour leur faire la bonne bouche; encore les poules & les cochons du logis en mangeoient-ils la moitie. La bourrique même quelquefois en attrapoit la part,

la

Voilà de quelle maniere ces beaux eavaliers, qui s'en repoloient sur notre bonne foi, étoient lervis; & si nous leur faissons bien payer ce que leurs bêtes n'avoient point mangé, juge s'il leur en coûtoit bon pour leur propre dépense. Je triomphois quand c'étoit moi qui allois compter avec eux; je leur difois: Il y a tant de reaux & tant de marayedis, & j'ajoutois à cela d'un air gracieux: Y haga les buen provecho. Compliment ordinaire qu'on saiteà la sin des

58 Aventures plaifantes compres, & qui me valoit toujours quelque chose! Tu r'imagines bien que nous demandions à ces passagers une fois plus qu'ils ne devoient, malgré les régle-mens de police qu'il y avoit là deflus. C'étoit de quoi notre maître ne se soucioit guere; quoiqu'ils fusient affichés en divers endroits de la mailon, il fuffisoit de les avoir, & d'en payer exacrement les droits à l'alcalde & au grefsier pour être dispensé de les observer. ubes habites voyageurs qui n'ignoroient pas cette pratique ? donnoient, fans dire mot, ce qu'on leur demandoit; mais ceux qui n'en étoient pas instruits, s'avisoient souvent de faire du bruit & de vouloir compter avec l'hôte. Alors ils combolent de fievre en chaud mal; notre maître , en faisant un nouveau compre, augmentoit, de peur de le meprendre, le prix de chaque chose; & quand une fois il avoit taxé l'écot à une certaine somme, c'étoit une sentence fans appel; il falloit délier la bourse. Malheur à un passager qui, croyant tirer meilleur parti des hôteliers d'Espagne, les menace & fait le méchant avec eux. Comme ils sont presque tous officiers de la sainte Hermandad, ils le font arrêter au premier bourg ou vil-

lage par où il doit passer; ils l'accusent

de Gulman d'Alfarache. d'avoir su dessein de brûler leur maison, de les avoir frappés ou d'avoir violé leurs femmes ou leurs files & il est trop heureux quand il peut fortir d'affaire en payant doublement son écot & en demandant patdonna don bôteois Nous avious aufli dans notre hôtellerie de jolies lervantes mais ilvétoit dangereux de s'y amuser. Il droit bon encore d'avoir l'esprit présent, quandon fortoir de cerre maison; car tout ce qu'on y pouvoit oublier, étoit autant de perdu. Que de friponneries! Que d'infamies Que de méchangetés le commettent dans ces lieux là L'on n'y craint nullement Dieu, & l'on s'y accommode avec les gens de justice. Des qu'on est hôtelier il semble qu'on ait permission de tout faire, & un pouvoir absolu sur le bien, ainsi que sur la personne de ceux qui sont obliges de s'y arrêter, xuq el endre quand une fois il avoit taxé l'écot à une certaine somme, c'étoir une sentence sans appel, il falloit délier la bourse, Malheur à un passager qui, croyant nret meilleur parti des hôteliers d'Elpagne, les menace & fait le méchant avec eux. Comme ils sont presque tous officiers de la fainte Hermandad, ils ic font arrêter au premier bourg ou village par où il dou paller; ils l'acculent

5

3

i

é-&c

e

e.

i-

nt

15

le

1-

nt

rund. IeVep & In Tort of Mache Oapres avoir demande mon congé a mon mai-

ti

2 ti

ir gi

mfc

pl

ch

ba

av

pi

ga

à

fo pl

pi

It se degoute de sa condition, abandonne l'Hôte & l'Hôtellerie & fe on rend a Medrid ou it s'affocie avec laiflai pas d'avancer chenemunou sabiameux pont d'Arcolis sur le Tage, d'ou

Ourat due l'avois l'élette trop volage pour aimer long tems la même vie, je ne tronyois pas celle que je memoistonvenable a un homme qui merdie forth de la maifon matethelle que pour voit le monde. De plus, un valet d'hôrellette me paroiffoit au deffous meme d'un valet d'avengle. D'ailleurs il palloit rous les Jours devant noure porte des garçons de ma raille & de mon age! Its demandoit it la paffade puisils continuotentleur chemin d'un dir gai. Cela me fit Honte off jour. Comment, disols je , faudra Vil donc que la crainte de manquer de pain me retienne ici toujours, pendant due ces jeunes gens, qui n'ont pas plus de force que mot, vexpolent courageules ment a fonfir la faim e la foir pai peut etre autant d'espire du elix , & je endrand of point came laveur, lavoir

reflexions minipiserent du course ! & montrant les dents à la mauvaile fortune, jevepres la route de Madeld après avoir demandé mon congé à mon maîtres, qui me donna trois réaux nous les

services que je lui avois rendus.

13 2

n-se

ec.

si

117

10

W.

ti

Te

25

16 11 5

iH

Hi Hi

38

le di le es

n's

Avec cet argent & le peu que l'avois rech de la liberalité des parlagers, je ne laiffai pas d'avancer chemin jusqu'anfameux pont d'Arcolis sur le Tage, d'où je pourfuivis ma route en failant comme les autres, je veux dire en tendant la main dans les villages & aux cavaliers que je rencontrois; mais la récolte avoir eté fi mauvaile cette année la, que le monde faifoit peu de charités. Je vendis mon habit, de lorte que j'étois dans un fort bel equipage quand parrival à cerce célebre capitale de l'Elpagne. Je n'avois plus que le haur de chausses avec une chemile noire & déchirée, une paire de bas pleins de trous, & des souliers qui avoient pour semelles la plante de mes pieds. J'avois plus l'air d'un échapé des galeres, que d'un enfant de famille. Austi ce fut inurilement que je cherchai à me mettre au service de quelque personne de qualité; re qui étoit alors la plus haute fortune à laquelle je pusse afpirer. Avec un milérable habillement qui ne prevenoit point en ma faveur, j'avois Tome 1.

63 Aventures plaisanses, la mine, li fripponne, qu'il falloit être bien haidi pour le résoudre à me prendre, On de Bonkor de resarder attentive droje dhi tera diejone pou cond des droje dhi tera diejone pou cond des droje dhi tera diejone pou cond des voyant que ma figure étoit telle, qu'on ne vonloit de moi dans auguns mailon, bont base, majour ladvais, pas même me troube de guent que pappe tens y la norre d'une églife. de me mis à les sond laids and le censine pouvoit mienx faire que de m'enroler dans leur compagnie Je me joignis done a eux . & ils me recurent comme un lust dont l'air & L'equipage n étoient pas indignes de avec, des cabas pour s'efféré de la serie de la serie de la serie de la la serie de la ser pour pe homine a pred Si 18 n suite pas encore été défait de certe et velle en pemis de la faim, je n aurois pas manque de la perdre bientor avec de li honneres gens, om etgient tons des ones na gobtore ton om etgient tons des ones na gobtore ton vois d'allissant, en attendant que l'eulle allez d'expérience pour contribuer à taire bouillis leur marmite, qui pe le ren-

à

to

fifo

m

rii

fre

va

av les toi

gui

qui je ,

len

Bef

dias

cft

Fin

de Gulman d'Atfarache. 63 verloit jamais Ils avoicht deur fois se jour une coniedle foupe dont Petois sur de manger in part, Poutvu due je sie tendisse positivellenient aux beures du diner & du souper autrement Prviteur au festin, 12 hadrois filis trouve que la terrine, allat tous augus me up taky

36

95

in lès

Lis

on n,

ne

ers

14

HX

III S

air

a.v.c

235

ns,

fest

que

en-

Apies le repas nous nous divertifions a youer s graphies to worker . Refrence & tours de carres. J'avois des dispositions si heureuses, que je profitois à vue d'æil four ces extellens maîtres. Te fentois que mon espire devenoit plus subtil & plus tille de Jour en Jour Tout detir due l'étois, je voulus miter ceux de mes confteres du de peur d'ette châties comme vagabonds', anotette dans les matches avec des cabas, pour s'offrit à borter les provisions que les bourgeois y achetoient. Cette been attom the parut un peu rude dans les commencemens : mais ie my accould mat fibre dans la latte and the Bold application of the sum of the s ie "Bue Havoit biffice & Benefice" fans हारहे विभावत है सिन्नियं प्रदेश है सिन्द्र । बाहित सिन् le mante au se le ville bredum; de mavon Beloid bout fubliffer due d'att cabas & d'un beu d'industrie! La vie d'un que un est un morceau (ans os un enchame-

F ij

Aventures plaisantes ment de plaisirs, un emploi exempt de chagrins. Que mes parens etotent infensés de se donner tant de peines pour vivre nifferablement! Dans combien d'embarras Te Bat-ils jettes pour Toutenit leur commerce & leur reputation. O'les hou-neur du monde, tu n'es qu'un pélant fardeau pour les fous qui veulent le charger de toi pi De portois un four dans mon cabas do quartier de mouton que venoir d'achèrer un honnete cordonnier gul marchou de-Fant mol in lapper cus a mes preise dans thient de vieux couplets de chanlons ie me was a les nie 1824 les chanter dout BASO TE WORTSHAFE TUEFTS DE MET-Thereway with the harresondis Je? Est-il possible, repliquat-il d'un ait lerieux? Vive Dieu, mon ami, si tu voulois m'apprendre à signer seulement mon nom, je te paierai bien. Je lui demandai à quoi lui pourroit servir sa signature toute seule; & il me dit, qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain personnage qu'il me nomma, & dont il chaussoit pour rien toute la maifon, il étoit bien aise, quand l'occasion se présenteroit de mettre son nom, de

- []

m

I

75

RI

26

de Guman d'Atfarache. 65 clarer qu'il ne lavoit pas ligher) ob sol Auffi for que nous filmes arrivés chez du papier & de l'enere. Je commençai à trancher du maître écrivain ; je montrai a mon écolier a fenir la plume, & lui conduilant la main, je lui his tant de fois former les lettres qui composur barbouille cinq ou lix seuilles de papier , ill fur li content de moi au'il me fir essayer une parte de souligrs neufs qui sembloient avoir été faits pour moi-& qu'il me laista. Je prisephite conge de lui, en l'assurant que toutes les tois qu'il me faudrou des souliers, je viendrois lui donner de nouvelles leçons pour Ell-il polible in the land is a supplied in the state of the supplied in the s rieux? Vive Dieu, mon ami, fi tu voulois m'apprendre à figner seulement mon nom, je të pajeraj bien. Je lui demandar à quoi lui pourroit servir sa fignature toute seule; & il me dit; qu'ayant abtenu un emploi par le crédic d'un ectrain perlinnage qu'il me nomma, & dont il chaussoit pour rien toute la maisen, il étoit bien aile; quand l'occasion se présenteroit de mettre son nom, de

r-

1-

れいいしのはられるれ、はられらいるい

nai

re

br-

& i-

n

& le bonnet de marmiton, c'est-a-dire a nonnet de puit avec un tablici blant & l'an me donna d'abque d'Apque l'alphabet de H sengage an fervice d'un cuismier gente de vie jue jouisois de la libetté le destrée de tant de monde, havantée par les philosophes, ex tant de fois chanre par les poetes. Le possédois ce pré-cieux tréfor qui est prétérable à l'or se à l'argent: mais, par malheur, je ne le conferval pas long tems; unitraithe de cuffihier me l'enleva bientôt. Ce cuilinier étoit de mes chalans; il m'avoit fouvent employe. Mon any me digitun jour, cu mas plu je veux faire ta forrune ; quitte la faincantile, & viengrem plir une place de marmiton chez le seiamitie la cuiline & te mettrai en etat de devenit cuilinier du Roi même. En tout cas, le moindre fruit que tu puilles recueillir de ce bel att, c'eft de c'en ce tourner riche dans ton pays. En un moto il meniolla fi bien par les beaux difcours, que l'acceptat la propolition de mena donc à l'hôtel du leigneus Brishers salarish af by A Stellowier

ic

V

co

ra

lit

de

fin

di

pe

co

les

me

la

de Gulman d'Alfardche. & le bonnet de marmiton , c'est-à-dire , un bonnet de nuit avec un tablier blanc & l'on me donna d'abord du perfil-à hacher, ce qui est comme l'alphabet de ceux qui visent au doctorat de la cuifine. Le cuisinier mon maitre étoit marie. Il avoit dans le voilinage une mailon où la femme demeuroit, & où nous allions concher toules les nuits; mais je passois presque toute la journée à l'hôtel, où je m'attachois à rendre service à tout le monde. Je me montrois si officieux & il fempli de bonne volonte que tous les doffleffiques, rant males que femelles, concurent de l'amitie pour moi! Chacun me chargeoit de quelque commission & je m'en acquittois avec tant d'exactitude, de lecret & de fide-lité, que je m'actirois de petits préfens des uns & des autres. Offant a la cuifine , je faifors mon devoit à tavir ; & mon maître étoir si content de moi, qu'il disoit souvent que j'étois ne pour marcher fur fes traces.

20

II tá éq

tit éva le

u-

In

A.

i-

ati

n

es

611

00

m Si Te conviens que je n'avois pas peu de peine à servir si bien; mais si cela me coutoit; j'en étois affez récompense par les douceurs dont mes travaux étoient melés. Après la greuserie , oui, sans contredit, est la première condition de la société civile, je ne pouvois erre mieux

68 - 3 Aventures plandantes Que dens seue mailon pour faire gland cheres moi principalement qui avoit ete nourri dans l'abondance je me sentois noutri dans l'abondance le me lentois la dans mon élément. Il n'y avoit point de plat ou je ne mine la main, point de lauce dont je ne gouraile & je puis dire que mon maitre failoit des ragolits exquis Que les traiteurs de S. Gilles, de S. Dominique, de la porte du Soleii. de la grande place & de la rue de Tolede me pardonnent fi je l'élève audeslus d'eux malgré la réputation qu'ils fe lont faire par leurs fricaliées de loies de sont faire par leurs fricaliées de foies gras 10 % par leurs tranches de jambon it agree Chacup lailoit de son michir je ne mei fulle point abandonne au jeu; mais en voyant les pages & les laquais battre la carte toute la journée je me fentis tenter violemment de me mettre quelquefoiside la partie, & je cédai enfin à la rentation de nem amulois d'abord qu'un quart-d'heure ou tout au plus une demi-heure a jouer avec eux; puis m'abandonnant à cette maudite inclination i & ne pouvant la latisfaire pendant le jour autant que je l'aurois desire, le me dérobois la nuit de la maison de mon maître, litôt que je le croyois endormi. mestiques de mon humeur, avec lesquels

du

la loi la ge Aviva

çe

pa pi

de Gusman d'Alfarache. 69 ie m'en donnois jusqu'au lever du soleil. Si le cuminier eur ete informe de ma cons duite, if mauton lans doine en ale de la bonne façon, mais personile de voste la bonne façon, mais personile de voste loit l'en avertir, de peur de me faire de la peine Cependant je persols tout l'arbigent que j'avois attlaté en faisant des communions, fans persone le goût du jeur Au contraire, je n'en eus que jells d'ellivie de jouer, et cela me festa dans la necessité de voiet pour avoir des fonds ce, que je n'avoir son arcase. ce que le n'avois point fait effectes par mon maitre, tout le monde a Photel pilloit, & laillfoit tout ce qu'il pouvou attrapper. Chacun y failoit de son mieux? Ce qu'il y a de plus étomant, c'est que les uns n'ighordicht pas de que les autres failoient. & que tous, par un intérêt commen, le gardollent le fectet. Quand je h antois pas été joueur jusé que je n'eusle pas el un penebant naturel à m'approprier le bien d'autrus je me ferois laille corromité par les mauvais exemples on ils me dominient Je com mencar dengeranbiller avec ces dedson je fegardolis, je furetoisdansila mailon sand us the series of series of supplied to the series of mestiques de mon bumeur, avec lesquels

été

int

de ires de la serie

fi de e

Aventures platfantes meh avois pas platot pfait de l'argent ; nOgradi hord out lexert of la fubrilité de mes mainey & qui eté ie comitte uite mer ouverte atons les pecheurs, q'avois encore laumas son paraentiere de cuiffu niels mon maître, laquelle, à la verite, n'epoit qu'une petite Aviere edit you he podvoir pêther de gros poision! Jei ne laiffai pas wouldfois de falle un jour un bon coup de filet Le centinier donna larcollation a queloues unsede les estants? tous gens gaillards 1 & nes sour la table? Ils mangerent des andouilles & des trano chesiade immbon ani les firent boile à triple meline. Pendant ceteins-la perois aniphôtel a d'où amprés avoit achève de que l'avdis à faire dans la cuiffire mie re wins du logis pour voie fel on n'y and roiclinas ubeloin the mons Les convives écdiemodéja partisi de trouvas la falle aus festin encore échanssée & pleine de boul fieres le convent for la table, 30 la terre idhchee de bonreilles vuides & caffées point la spherard len pauron ou on one voyoit point mais qui fe fail on the Phisour il modernionischem clanding grande force v que route la mailen en tremblie, seda patronne ingin de portore

aufficien que fon mari, cormoir aupres

auth eftrontemennadelinicsiantos intob

Jdéb

ieté

qui

voi

pas

me

let

les

te,

mg

lh

aya

fin

de

de

gr

le

lu

le

fe,

Pc

PA

te

av

m

au

de Gulman de Alfarache. Je sontidérais quelques momens des débris de cette débauches Ensuite ayanç jest les yeur fur un gobelet dangent qui étou lur la table o ils menigrit cenvie de le voler de la réflexion que persona neine in a rousing outrestio & quelle pout vois lortir de mêmes Il ne mientfallun pas davantage pour céder au defirmin me preflaith Allons, monfidurde gober let distie sout bas, en le fourragt dans ma pokhe nyous paieret, stil vous plairus les pass callés al catique aufinontialporel te la après avoir mis en lieu de surarés mon largin, ich iretournai froidement al l'hôtel. Vers le foir me quismier paproso avoir cuye fon vin x acriva danis la chifine avec une migraine qui le irendoite de fi mauvaile hume unis quilome dip d'abord une quetelle d'allemand ul me gronda pour javoir fait un feu milion avois pour erro une buche de stope de le laiflais dires tout see qu'ils voulne fains? lui repondre olecie l'accompagnail aprèsit le touper a lorsquille se reniral chezolulado le coucha des que nous fumes au logis Pour la famme juglie se étoit fobiente poléga qu'il ne dembloit pas qu'elle bût tenutêre à cinqueur fix divognes el Elle avoit deulement l'ain un speu willemes mortifié. Jer lui en demandab la chilles aussi effrontement que si je l'enste igno-

nt idsb

hile fois file te,

ne ne ut

निया जिया डिट्री

n's

43

0

200

Aq.

gri

18

Mentures pidefalites quelle den feroit par quitte pour des न्द्राम् १८६ वर्षाः वर्षाः वर्षात्रे वर्षात्रे वर्षात्रे । वर्षात्रे वर्षात्रे वर्षात्रे वर्षात्रे वर्षात्रे व मार्ग्यारातार, व्याप्तिकारी विश्वासी की रहत मार्ग medit possible reas bertonne ne le pouestern brenigge mot frammoch tur tepté-tentale que le gobelet pérdip n'étoit pas une piece o hilgarene puri ne ren particon ver une parelle y Madrid; que la ville colt bonfic voc qu'il h'y avoit des le Jendemain marin qu'à faire emplette d'un autre gobelet a peu pres de ceromete memercurelle avoit fait le blandlir; ou bien un Beuf gu elle avolt acherenen donnant avec le vieux duct ques reaux de recour. La dame apstorya Tinvention & Te me chargeal durfain de la faire reuffir. En effet, des lejour fuivant, je portai legobelet vou lédans un quartier éloigné du nôtre , & le donnaira blanchir a un orfevre, qui m'affura qu'il feroit en peu de tems ce que je demandois, & de manière que te gobelet paroittoit tout acuffullet an I some Fallai

E Y

m

THE

in co

na

be SI

-dign

記され

ma big

CD

ce

qu

m.c

les filo

oul

un

iell

de Gulman d'Alfarache. 73 l'allai porter cette bonne nouvelle à ma maitrelle : Maname : lui dissie : i gi eu le bonheur de trouver chez un orfévic un gobelet qui cessemble partaitement a celui qu'on vous a pris. Mais le marchand le veut vendre qu durnier mot cinquante fix réaux, tant pour la matiere que pour la facen. La patronne impatiente d'avoir de guoi prévenis les coupts cette fomme lans balancer, & me don-na même un demi-réal pour ma peine. le lui portai sur la fin du jour ledit go-belet, qui sui parut si semblable à l'autre, qu'elle pe doutoit point disoit L'argent qui me revint de cette aventure me remit en état de jouer fur nonmais, helas L tous ces reaux allerent bienrot tomber dans le gouffre qui avoit englouti le produit de mes larcins précédens. Les gens avec qui je m'embar quois an jeur, en savoient plus long que mai quaique j'ensse appris parmi les gueux à filer la carte à faire de faus les coupes 8 pluseurs autres tours de massura qu'il feroir en peu de te suold Il arriva dans ce tems languily our un festin a préparet a pour un dannes Tome I.

Hr.

ar

H-

18-

na Pil

di-

on en

tre

m-

de

He-

RF.

cai

des

164

38

qui

ce

llai

Aventures plaisantes etranger qui étoit depuis peu à Madrid. Geroit un diner. La veille du jour de ce repasmile cumpier me mend de grand matin avec dui dans la suifine, où le pouryousur, venois de faire apporter les yiandes destinées pour le festion Mon maire & moi, pendant que nous étions fouls, nous commençarios à mottre à part se que nous jugions devoir nous appartenir pour nos menus droits. Nous remplimes un grand fag de longes de veau, de jambons, de langues de becuf, & de poutes forres de volailles de nous le machames dans un jendroit outil demeura route la journée. Quand la nuit fur venue, il me le mit fue les épaules, m'ordonna de la porter secrétement chez lin. Ce que je na la pas lans fuer à grolles gouttes, tant la charge étoit pelance, le revins ensuice à la cuifine, on il m'ogcupa julqu'à minuit à plumer & a larder Alors & mel chargeance d'un fecond fac, dans lequel ilor avoir quelques levraurs, des faifans sedes pendrix, il me dit; Tiens, Gulinan remporte encore cela au logis a & va ter cepoler, mon ami. Tu diras à ma femme que je ne fais quand je pourrai l'aller mouver. Le menteur, Il savoit bien qu'il devoit paller la nuit a l'hôtel, où saprésence étoit nécellaire, ayant des ordres à don

b

U

D

cl

m

fo

ur

ba

qu

ba

fi D

de Guman d'Alfarache. nor altant ud'autres cuinniers din tra vailloient fous la direction. Mais il croit un peu jaloux, quoique la feinme fut affer laide just all me parloit ainfi que pour la tenit en respect. Il craignoit ap paremment aqu'elle ne laisat remair la place par quelque bon voffin. Office que ton srendiquelquefois aux cuifimers y comme with diffes unaris ab appartenir pour nos menus droits. Sand b Erano revenu dans notre mailon gretalai dans une galerie toutes nos viandes, que de pendis à des clous le long du mun Cebqui formoit une tabifferie rrès agrécible à la vuel Après cela, le songear a prendre le repos dont l'avois beloin Ma marreffe qui educhert dans une falle baffe était déja au lit. Je montai dans mon appartement, out étoit un grenier ou il ne failoit pas moins chaud la nuiv que le jour, à caule que le le le le le y donnoirdepuis le matin jufqu'au foif. Lorai ma chemile pour être plus fraichemene 2 86 je m'étendis tout nud fur mon grabat on je m'endormis. Mais mon fommeil, quoique des plus profonds, fut dishpé une heure après par un bruit épouvantable de chats qui le battoient à outrance, & il me l'embla que la galerie leur servoit de champ de bataille. Celam'inquiéta. Ce feroit bien

Gij

IS

is

le is

tit

ŝi,

nt

ori

8

Ce-

el-

m-

er,

eric

er.

mit

nee

on

de Gufman d'Alfarache. 762 % Aventures pleifentes ny 100 il diabite, dis je sed mado mame; ili ses desimaus trargueux en vouloi ent à noue tapisferien Ilstaut que j'aille voir de quoi 12 sagios & quel peut être le l'hijes de deur différence of à destus me voila debout; & sans perdre un sems fincher à remettre ma chemife, ije miemprellai à delcendre dans lagalorie; maisa peuts edistje polé lapind fur mon échellé gicar Jern'avois passd'aunre le dalier a que mes veux flirons frappés dinne grande lusmiere qui amei funprire & miaricra attet vécuris Je roamai la têre pour découvrir The cause de cette clatter je wie uno figure toute mue domnie la mienne; & fi-noise auto per mimaginai volto cieroity lendiable upen treofiaillis ides peur in Cerphanrome recost, manmhiereffe penti, prétant Ecventevun benit ndur combat des maetausinvenoit avec unculampe à la main au fecours demos failans & de nos per-Whix: Commovelle s'étois duffi couchée 2 th quirimnimiralibus elle avoit dans Por empressement amégligérausse bien que moi, de reprendre la chemile, Nous reroyantdand'autre endomisulcette pré-Seaution hous avoit panus luperflue. Nous · Hous appergames tous deux en même--Trèms? Si je lisptis pour un démon l'elle

poussai un cri horrible. Elle y repondit

2

P

P

á

n

210

a

C.C.

n

de Gusman d'Alfarache. par un alite de la monie forre, & s'onfuit Mansman chambre aves efficie Je voolus tre folo exemple greghgner mon galeras paraislie gliffan pati malbeur de long de l'échable y 80 dombas dans la galerie li radement) que je me fis que lques bout; & fans perdre un coudifriquem s Je me ielevai aveci allez de peinen & cherchama zâtons um androit ou je 12wois bion qu'il y avoit un perit fulls. de la mêche d'Allemagnes descallamerres & phrheursubours de chandelles wien allumairain, avenquoi jerparquunusma galerie pour voir a les combattans n'y étojem point jencore. Maisobos pris les avoiente épouvantés sumission fuite. Nous voyant déliviés de nos ememis. j'examinai toutesbles piebes de notre tapisserie lique après diautre, 380 en ayant fait mexactrexamen une trouvai que la barailles sanglaney dont lonbruit pous avoir rébeillés la Parronne & moi vendivide leidonnes pouls underrautz tout lardé ji que les chais s'étaient disputés aveciliantoge rage juquilinon reliquit que mois de reprendre la oleshoup andes ong Celasfueienulenquenie plachimosolonges, nos failans conos pordrixodo maniere que des croyant nhors dinfulte, l'allai me becoucher. Mais je ne pus fermeritailuOutre que je meblentois inpoullit a cri horrible Elle y repondit

i

ai

¢

ı

5

-

at

ir

C

e I-

1

at

-

n

r-

is

n 15

é-

rle

le

. Aventures platfuntes 28 commode de ma chare in Pinde de ma que instant. Je in imaginois avoir en-core devent les yeux la peat balance. L'effroyable refeature ? a di une pareille femme coure nice! Enfin le jour écant veux chaffes les ombres d'une il delagreable huit ; en devant etre par ordie de monomante de grand hatin à la cuiime gie me levas & mhabilla bont m'y entilliter me demanda des Houvelles de Carbenme & de la matton. It les this que lab Stenora Teoportoit a thervelle; & "que roal écoir ellez les en voll braies le lie parles du demete des matolis? de pent qu'il ils savisat de manquiet la title destince du levraut, & de punit ma negligence - O deoko un beau stableau anvoir das les préparatifs qui se faisoient à l'horel pour régaler le Prince qu'on y arten-doint se le saive le monvent list, fait des gons volupés dans la camada que de ceux qui a moient & venuent a man handingour de vole se de versione de vole se de la vole se de la vole se de la versione de la ve rout te munde faifoit fort fibreillehe. O'com une diffication de biens qu'on ne peuts exprimer. Les provisions fon Jis B Shy We sith shuke into of Musico

L'un disputidonnez-moi du flusterpous les toutes son disputidonnez-moi du flusterpous de la moire criois : A moire pour les toutres de lucre 186 minfedp refte il ne falloit feulement que chaos die chole bont copient gens on trois get nu ben's tacou de demander anch zous en alla de con de demander anch des Jubiles, compre le nous enflons en gagner des indulgences on moison le Seignent Houndain wavenousile bains slots 42, 18012 etter mene jes bailiaus su paiguis su configues su configue de la Ciomanos des abarras de 1656888 bellt eberniet lattendois bont jones de la griffs bidyeles gree Milans confect leurs letter pleines. Je lentis poursant une li forte demange allon dans les mains dans un Banier d'Aufet & d'en gissaure doucement dans ma poche una demiles préparatifs qui (e faisoiem aniexuob Le malheur me suivoit encore ce jour que Mon maître remarqua cette action b & s'avilant ames dépens de vouloir faire bont leset de la bonque aux aenz de blus heurs domestiques qui expient présent di vint aimoi d'un aix futieux, & me renveria par tente d'un coup de piod Jes tombai intrement, du côté de la pocher ou étoient, mes cruss danni le geaffercat

TO THE PARTY OF TH

80-Aventures plaifantes & firent une omelette du on vit bientotschiller fe libig de marainbe, & que fournit à la compagnie une occasion de me. De cuiliniei leug garda son le ricur. & joignant al'affront qu'il m'au voit fait les infures & les reproches dil me dit qu'il in apprendioit à voler dans l'hôtel d'un Teigneur tel que celuiqu'il servoit. Dans la fureur ou Terbis contre ce traître de cuisimer, je fus tente de lur repondre, que personne en esset ne podyble mieux menleigner celaiguelill, & que ces trufs pour lefquels il me chations venoicht des poules paril mavoir fait porter dans la mailon le loit precedene. Mais je resins ma langue, 8 parla Pevitar de nouveaux coups de pieds ? qui n'autoient pas matique d'être le prix d'une reponte à éauthque. Belle leçon pour tof lecteur, "Il tu'as he Bonheur de t'en souvenir, quand tu auras envie de Tacher flueldues bons mors qui pourroientuavoir de mauvailes fuices. Evusio

Malgre la confusion que me laula ce triste levenement; je ne laula pas de fourrer dans mes chausses deux perdire, quatre cailles; & la moirie d'un faisan rôti avec quelques ris de veat. Ce que je sis moins par intérêt que par gaillardire. Je ne voulois pas qu'on dit que j'avois été à la cour, saus avoir vu le roi. ma no ma am pal le c plu Je ic ic ic ic i ay

vinsic noise role & g

ven pris pou fooi gue sur que bel

qu'i

de Gulman d'Alfarache. 815. marice Le banquet fini, comme nous nous en retournions le soir au logis mon maitre & moi, il me dit Gulman, mon ami , ne lois plus fache de ce qui s'est passé ce magin dans la cuiline. Oublie le coup que je s'ai donné. Il m'impossoir i plus que tu ne pentes de te maltratter Jell'ai du fame par politique. J'en étois martiffe dans le fond, Mais éconte mon enfant prourte confolet de cet accidents je t acheteral demain une paire de sous liers roun neuts. Ceroin une chole done j'avois un ties-grand beloin, Austi de vins-je fi sensible à cette promesse, que je ne gardai plus aucun ressentiment contre luit Cependant il ne tint pas la pan role. Un modent delagreable pour moi & que je vais te dire, me priva de ce der en fouvenir quand un auf de sent Mariam sM.

(III

Ö

5

P

8

C

h

IL

C

123

e

le

'n

ie

raMa maîtreffe, ce fourlà, me ha très mauvaile mine le jugeai que depuis l'aventure de la nuit dernière, elle m'ayoir pris en avertion. & je ne me trompois point dans mes foupcons; elle p'oloir foutenir mes regards; & il me l'embloir qu'elle avoir un air honteux; mais je tus sur gu'elle etoir moins piquée dence que j'ayois nu les legrets appas, que du bel eloge que j'en pouvois faire. Quoi qu'il en foit, je m'allai coucher fans me

Aventures plaifantes

ma

ten

en

qu

mé

ibo

COI

fai

dif

lan

ou

ma

qu

Vie

at-

PIC

IC

qu

lev

ar

de

-vie

acl

SIE

ma

VO

ple

-pri

mettre forten beine de les semimons & dans la réfolution de vendre le jour suivant le gibier & les risde veau que j'avois escamorés. Je me devai de fi bon matin ? que mon maître étoit encore au Ht quand je fortis. Je cours aumarché, comptant que flaurois tout le doifir de me defaire de ma marchandife : & de me trouver à l'hôtel avant luis Effecti-Vement, aufli-tôt que je fus arrivé dans la grande place, un vieil écuyer doue Te mandis toutes les fois que j'y penle, le présenta pour achetes tout ce que j'avois à vendre J'étois fi prefié que nous fûmes bientôt d'accord. Je convins de Hi donner pour fix reauxive qu'il marchandeit, & je n'attendois que l'argent pour partir de la comme un dain. Mais autano que j'avois d'impatience & de Vivacité l'aftrant le viel écuyer montroit de flegme & de lenteur Ilfallut d'abord qu'il mit lous son bras un peut registre gir I avoit à la main, avec un grand chapelet dont il étoit entortillés puis il bia les gants craffeux pour les attacher à la ceinture ; enfuite ayant tiré fes lunetres, il passa plus d'une demiheure à les nettoyer, pour mieux voir la monnoie qu'il me donneroit à auc J'avois beau le prierode se dépêcher,

& ful dire qu'imenaffaire importante

de Gusman d'Alfarache. m'appelloit ailleurs ni il étoit fourd à ma priere. Combien employattil de tems à délier la bourse, & quelles pieces en tira-tile viune après l'autre ? Des quarts des demi quarts de real même des manavedis; encore les miroitil deux ou trois fois chacun, en me les comptantidans la main. Tout cela me faifoit mourir : Ah! vieux Roquenun disois rije entre mes dents, chien de lambing voux ru donc me faire enrager ou m'amuser ich jusqu'à ce que mon maître, qui deja le defie de moi qui peup dere me cherche par rout vienne me furprendre ? someid somii

ni-

a-

on

áu.

de

de

bi-

ns

ae

ar

us

le

rnt

is

le

it

d

re

d

is

1-

į-

r

C

O'est ce querje n'avois pas tortid'appréhendes Decenianies m'avoit entendu le marin bfornie de chez luis ma diligence hi avoir paru affez extraordinalre some foundonnant d'avoir en tête quelque induvelle respiéglerie siales était leve & habille a la hate pour le mettre à mes trousses; de forte qu'il se trouva derriere moi dans le moment que le vieil écuyong après toutes les lenteurs, achevoir de me payer Ho, ho l garçon, steoria mon maîtne en me faififfant la maint & diangent, quel marché faitesvous donoici ? A ces mots, je demeurai plus for qu'in contrebandier qui le voit pris fur le faio Je ne répondis rien si eus

Aventures plaifantes même la patience d'effuyer un coup de picd-ar-at avec un million d'injeres . & il ne fe retira qu'après m'avoir interdit la mailon & menacé de miafformer fi j'avois la hardiesse de passer jamais devant l'hôtel Mon marchand pour fes peches, demeura la julgo a la fin de la scene, qui ne fut gueres moins trifte pour lui que pour moi; car m'en prenant à ce vieux sorcier du mauvais succesquiavoir eu la vente de mamarchail dife, je me jettai fur lui de rage , & lui arrachai mes perdrix & mes cailles l'en dilant que je roulois avoir mon bien se qu'il n'avoit qu'à courir après le fripon qui emportoit fon argent. En mêmecems je disparus auffi prompte ment qu'un eclair pour aller vendre mon gibier dans un autre marché laidfant dans celui la mon flegmatique écuyer penfer ce qu'il lui plairoit de ceme aventure, qu'il regarda pensière comme invourque le cuilmier & moi nous zvions concerté tous deux as his regions much a guaranterist.

house is an anguage truck quits force in house in house, featman, and his accelence in all was to purdue dans to reliavious monales. On the nous, mone are 11? A mon cabas, initiopondratic anti-tôt; ori, and mone abas, lequel, étant de la commone de que l'éloquence de le commone de le commone de l'éloquence de le commone de l'éloquence de le commone de le com

H

CHAPITRE IX.

W

I sai

D

41

199

QH

n

de

ell

die

DO

PE

ch.

les

voi fei

nie

210

tu ral

cat

mo

de

87 die

6

e-

es

fte re-

wi

en

80

OR

163

177

er

~

ce 11

le

té 5

414

1866

12

60

121. at

K.

il me de retres qu'appessan troir tinte de S IS GHEAD BH TER E 28 TOXON avois la bridiefic de paffer inmais del

THE STATE OF THE ACT OF THE REAL PROPERTY OF THE PARTY OF

Du fervice de tuisinier il repasse au metier de Gaeux & vole un Apo-

mant a ce vocita noncica du mi con si luc IL vaus mieux posséder un salens utile que des nichesses, puisque la fortune n'est qu'une inconstante qui nous donne aujourd humme choic qu'elle nous ôtera demains Pendans de cours de notre vie elle nous rend femblables aux come diens, qui paroiffent fans ceffe fous de nouvelles figures. Qui m'eur dit, qu'a presiavoir a bien fervile cuifinier, if me chasseroit de chez lui pour une bagarelle. Il oft vrai qu'ainfi va le monde , & que les plus honnéres gens, pour prix d'avoir rendu mille services à de grands seigneurs, sont traités de la même maniere à la moindre faute qu'ils font.

Arrête, Gulman, me dira quelqu'un, tu vas re perdre dans tes réflexions morales. Où cela nous menera-t-il? A mon cabas, lui répondrai-je aussi-tôt; oui, mon ami, à mon cabas, lequel, étant devenu pour moi ce que l'éloquence

Tome IN

Sg Aventures plaisantes ésoitpout Démothenes, & les stratage-mes pour Hulle, mempécha de sentir wavement ma lituation prefente. Vive le cabas, il en selt de lui comme des peignets; il tant k tekenit bus tantanie
peignets; il tant k tekenit and duand on de le austrer; caris payois pasimis en rente ce que l'axois friponne dans mon emploi de marmiton. Tout ce qui mespirsken s'en étoitallé, à la référe dien habit am valorium peu mieux que Selvi que davois augaravantionarisass chet ancie de le contidor y mon bremier maries que par pure faineantile avant que d'acheren un nouveau gabas, je crus devois aller offrir mes letviges à quelques chilmiers and croient amis de mon maitrans augis connocidors. Sus les eullent acceptés of autors actione de ma rendre lavant dans leur ers, dont l'avois déja de bons principes, & pour lequel je pousois me vanter d'avoir à heureules dif-politions de mais ils lavoient que i aimois le jeu 1881 qu'il n'y avoir chez mes maitres rien de lacré pour ma griffe, lorfque j'émis lans argent Ainh me voyant desigrandes mailons, le repris mon pre-

n

d

P

n

ti

C

b

f

C

n

Hij

de Gulman d'Alfarache. mier meriet. T'endoffai que cabas & que commencal a fervir le bourgeois. Si je ne failois pas it bonne there avec mes car marades qu'à l'hôtel d'où je venois d'êrre congédie, je redevenois en récom-pense indépendant & mairre de mes actions; & cette force de viel etore fans donte preferable a Pantre. Onthe diverant naturellement affez fobre, je devois peu regretter une mariton 1881 egilor Piatent perance. Nous avions dans la place, ampres de Tainte Croix? title habitation out fieus appartenoit en propre? C'étoit un perit des dehiers de public. Nous temons la nos juntes a libus y faifions nos fell tins. Je me levois avet le folette pur courois les Bouriques ; l'affors chez les boulangers & they les bouchers; je fai-fois ma recoire pour toute la fournée. Ceux de hos voilins out it avoient point de valets pour porter les provisions qu'ils acheroient, prenoient platfir a mem-ployer, & je les lervois avec une adelite qui me mit en reputation dans les marches. C'étoit a qui m'auttoit & m'occuperoit.

ve les

on

le lie

en on

ve

He

ge-

ier

ies articles

il-

ai÷ riint

es

ic-

On donna dans ce tems la des commissions à quelques officiers pour faire des levées. Quand cela arrive y le bruir s'en repand par tour; le peuple emu s'allemble par pelotons pour raijonner ladefius & il n y a point de mailon ou il
ne le tienne un conteil d'état. Dans la
hôtre, comme de raijon don ne fut pas
muet un les deseins de la cour. Nous
avions parmi nous des specularits dont
les conjectures n'étoient pas toujours
éloignées de la vérité. Le bon seus est
de route condition. Quand nous étions
tous rastembles le foir & que chacun
rapportoit ce qu'il avoir yn ou entendu
pendant la journée dans les principales
maisons de la ville pous nous entreteusons de tout cela; & je tassifute que
s'il y en avoit parmi nous qui ditoient
des impetimences, il y en avoit d'aures
qui formoient des faisonnemens, dont
la inteste & la solidité le rouvoient
juffisées dans la finte, par les evénemens. Je me souviens que nous avions
entrautres un certain gueux qui avoit
deux rambes se bons, & qui se tenoit
tour son poste ce droit la raisonnoit
d'une maniere qui auroit conné un ma bout son porte Ce droic-la raisonnoit dante maniere qui auroit etonne un me अभार केरबेर ³ Hind de die dans notte confeit , que les levees on dir Pailoit & dont on cadale aldering to don's live as light and

it Til

Hiij

de Gulman d'Alfarache. que je le dirat el apres. La premiere fois que l'entendis parier de ces frouges, cela fir une si forte impression for mon esprit, que je n'en pus dornir toute la mit. Pour comble de tourment je me remis dans la têre mon voyage de Gênes Me volla plus que jamais preffe de l'envie de voir mes parens, aupres de qui le ne doutois pas qu'une fortune orile fante ne martendit, pui qu'ils éroient tous puissamment riches, & quelquesuns meme lans enfans. Je m'imaginois fur-rout que ces derniers seroient charmes d'avoir un heritier de mon merite. il eft viai qu'à cette agreable penies j'en failois succeder de triffes : Pourraije bien, dilois je, avoit le front dem al-let presenter devant de nobles Génois fous un misérable habillement? Et quand je leur apprendrai que je luis leur parent, ajouteront-ils foi a mes discours. Je veux qu'ils foient affez limples pour le croire ; ils ne manqueront pas de me traiter de fourbe & d'imposseur, pour garder le decorum de leurs excellences. Peut-etre meme n'en serois-je pas quitte à si bon marché. Mon pere la qui le genie de la nation étoit bien connu disoit souvent qu'on ne devoit point le fier aux Génois, quard il s'agissou de leur intérêt ou de leur réputation. Mais

2000

ήüe

ent

res

opt ent

ne-

ons

OL

oit

oili

joit

m

ue car

Hiii

Aventure's plaisantes in untimomentuapres, je ijugiebis palas favocablement de mos parensu Ils me pas rolfforent d'honnêres gensecomme feu mon pere, done jiécois persuadé que la mémoire teur étoniem trop grande vés métation , spour ones refulbrideling affifitance dans l'étation ils me verroient bls is openomedire, ajomoistica ophe jeshuis up menteurgails font atop pruden's pour mentanes de la forte, fant m'avouvatparavantinterrogé fur les affaires de nome famille , & o'estiouijo les attends. Je leur en Idirai des sparcicularités qui leurs ferom bien connoître squ'il n'ye la quitualifits de mon pere qui puife vies favoirneDe : plus prees nehofes partiontierenfontstellesusqu'il no feroit pashomorable pourueux que je les vallaffelrenedge publiquesa de quirles obligera fans fi bien dire; puis negerellarelle surbe. nor Ja fottoiside dette maniere entre da -drainte & l'espérante l'Fanton il me semisloit duce jeunesflattois arop 51 80 tantôt -que imimalarmoisumate à eproposinge m'afretaicà cotte demiere pense na lanquelles mon esprit mouvoitules mioux - Tomogéompte 108 138 proverbe xqui Vid xSoxu vduk emei Rapen mersicoi--ile bien udans la téco; qiemesolus de pro--ifine der lacciation, favorable que m'ofolfwiehrstesundnyelles devéess de daire

64

10

96

XD

od

10

-00

10

ore

de Gulman d'Alfarache. le veryageidenalie Un jour que j'étois affis pres d'une boutique dans mon botte ordinaire o Serque ge revois laux plaifirs infinis que j'aurois à Gênes, j'entendis une voix qui me tira de ma rênevio en mlappelant deux outrois fois. Joijettai des weur de toutes parts, pour vois qui favoit fibien mon nome, So je remarqu'ai que e étoit un vénérable aporbicaine que ilavois deja fervi. Il me fie higne d'aller aluisifys courus): mais odeux ndo mes camarades qui en étoient plus proches me prévintent 980 d'emproffacent di faire agréer leurs bervices avant que j'atrivaffeng copendant ibdes deponifacium air brufque ven leur difant : Mon imon. ridez y sosfeauxi de mauvals augurea see n'est pas sviande pour vous voc'est pour mon fideldo Gufman. H ne condvoit spas si bien dire; puis m'adressantla parole. quandeje fus auprès de duisio Outre Lton cabasa lajouta Tils Jectioneriss &canfiracit jetta grois lacs d'argent qu'il tenleit enveloppes dans run ionins idenson manreau. A quel chaudronnien faun il porx torree-cuivecului dissie alors aykouun ofouris? Ge mirrey repondichiapouhiionire densfouriant autonutour li Voyez co Ghenro qui prend dela pour dil citidivire. Altoublaliamil, continual tell ; mirochons, je fris preffey ibfauroque j'aille

facu la

véligbls wis

aulde lds.

qui ya a vies ou-

hoenans

emnha

not nJe daoux

oux abe

ororofaire

Aventures plaifances payer un marchand étranger qui m'a fur mon pallage, i essusotbussburbass - C'éroir bien la Con deffein pmais j'en format un amre des que j'ens sentendu prononcer ces mors charmans q Ouvre ton cabasi Launduvelle de la maissance dun fils unique caufe moins de joie à untaendre perets que jelinfenereffenris à ocs douces marples, mai fe graverent en lettres d'or dans mon cour que l'on peut parler minlu De regardai ress ervis facs comme un prélent que la fortune me faifoir pour menneure en étar de louce un beau rôte à Gênest Je er dyois deja les reniremma pollettion Monthomme quiche de adefioir point de moi ayant fait obisidaine éprenve de maufidélité prie les de vansques je commençaj à les fuivrey feignant de tems en tems d'avoit beloinde on arreter un inflantipour me repoter commo spituse trouvéla charge un peutrop forte san lieu que dans le fondite d'aurois voulurencere plus per fance. Je mourois d'envie de rencontrer une foule de peuple dou biens quelque décour qui me donnat moven de disparottre fubitement aux yeux de l'Apochicaire, lorique nous paisames justement devant une mailon que je connoissois, 80 qui avoir na porte de derriere, j'en trai dedans avec précipitation; & abtes

fu

IU

le

m

ne

ie

t

de Gulman d'Alfarache. l'avointraverfee planstrouver personne fur mon passage, j'enfilai douz ou trois rues en moins d'incominue jd avec autant do légéreté que si jousse eu desnaol les and predstrumais quand jo jugarique mon homine about pordumed traces, ije ne marchaeuplus qu'au spotini pas mist d'un air stanguille en apparenche afin de ne donner aucun, foupçon du coupo lettres d'or dans monishab sientavas aup L'allairde cette façon jufqu'à la porte lau Vaganot celtiandire de lau Plainco d'ou failant soujours bonne contenance? ie gagnaide bond du Manganatesu Dellau traversant das maison del scampourie fis une bonne lieue au traversides buillous & des tances. A l'entrée de la huit, jet me gliffai parmi des peupliers al & m'anretai dans un endroie des plus convertsu) & fort weifin de la riviere a pour penfer murement au parijoue janois à prendre ancar il me suffin pasar differiera d'au vou bien sommened oil staus continuer & finis de même, Desquei ma fervisoie d'avoir fair june of bonne prise di le ma pouvois la conferent Sine inenoisis être pingés jeuserois sobligés de mendre gorge of & demendre avec solo mes denis oreilles Cherchens donc autour nd'ich quelque lieu ou ma proie puisse ctre ene trai dedans avec précipitation : & aparil

TU

ida

vre

nce

e a

Bul

ics

ne)

ice

ja

ne

nt é 38

le

nt ne

16

67

er ie

かんだられ

Aventures plaifances ahAprès quote leve long tems à cela. ich m'avidals de faire un trou de deux pieds de profondeur au fond de la ti vierens to by mettre mon callas avec mes crois face dedans. Purs l'avant couvortide deux groffes preries, renfonçai tout auprès dans le lable un long baron podsimieux ine faire reconholtre l'endroiting receivie thou chef trefor. Cette grande opération fille ille me couchai au quied d'un arbreu, wis avis de la Balife and yopatianta nuit hon Tans vin quierude 31 que que foit latisfait de me voirghiblest dansonseto affaires! Le fout etant ivenuiliaeline Cachar dalis un Hall lier our eus Ma patience de demeurer jusquiau lore alors la faim dui chaffe lesloup visors du bois me fit fortir de mongice pour allet acherer des vivres. non dans les villages des environs, ou l'apochicaire pouvoir avoir envoye des alguable & des archers pour me cher cher, mais a Madrid meme; comme en effet , o eich le phis für. Independammenute mon magbe l'avbis dans ma podle affet d'argent pour faire cette depentenoJeorevournai donc le long du Manchares à la ville, d'où je Tevins trois heures après par le même chemin. avecun panier of Il y avoit des provisions pour huie jours. Femployai en

ho ce pa

le mi que co à co

Te de de de de de

l'e: mo lac cei rél tro

je

av qu

da

de Gusman d'Alfasache. homme affame la meilleure parricAde cette nuit a me bourfer l'estomain de pain & de yiande & le refte à dormire Le lendemain en me réverlantiais lever de l'aurore, je me sentois violeme ment agite du defit cunieux de favoir ce dat l'Alaxoft dans les trois facen d'ens beau faire reflexion que c'étoit de diable qui me tentou saque id pe pouvois contenter ma curiofità a lans mexpoles a core vu de quelqu'un dilla'y but pas mayen d'y tenter l'étois comme celail quen m'y abandonnant Il fallut power mon reposine dopner se plaisir qui fans doute froit le plus grand que j'euse en depuis que jerois au monde Je miape prochat de la riviere & après avource garde a droite & a gaughe pour toin fi je n'appercevrois personne e le ricai de l'eau mon cabas que l'emportai tout mouille dans ma cage & lai ouvrismes facs. Il y avoir dedans denx mille cinq cents reaux; le tout en bon argent, alle referve de trente pittoles d'es, quenjer trouvai enveloppées d'un perit linge dans un des lacs Je pallai la journée lenniere a compter & a recompter mes safpenes que la nuit fut arrives innes nemis dans mon cabas que j'allai reporter dans

dux

1159

ou-

n en-

tte

Hai

Ba-

H.

dut

ret

The

SE

ou

fes

et.

ch

le-

du

ins

340

cn.

fon trou.

N'avant pas envie de faire un journal, je te dirai, lecteur, qu'après avoir été caché de cette forte dans le bois du Prado deux semaines entieres, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour moi, & que tous les lévriers de la justice s'étoient lassés de me poursuivre. J'allai repêcher mes sacs, que je mis au fond de mon panier, sous de nouvelles provisions que j'avois été encore acheter à Madrid. Pour mon cabas, je le laissai dans l'eau sous les deux pierres. Je coupai ensuire deux bâtons, dont I'un me servit à porter mon panier sur mon cou, & je fis de l'autre une maniere de bourdon, avec quoi, nouveau pélerin, je pris la route de Tolede tout au travers des champs, croyant devoir par précaution m'éloigner des grands chemins. cau made calles Paule l'enn

mobile deservation in la la la conservation

their of the wash asshably nove y. H. . Post

centerianus i le tenerea bon arcent, elso

rélegye de victor pylosfer d'est, outrasse trouvai envectorieste l'estechte d'este

un des lice, de la la longed care var

a comparer for economic and imprison a

average extract an engine and year

due la nuic de la reversa que las recons

re

V

la

fo

fa

n

fes

fer

fio

CI

gu

ge fai dirat, tedeur, du apris avoit

T

oir lu

i-

n-

IS

IT-

n-

ernt

ur a-

au

ut

oir

ds

The cack does tempore contents, to the

De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Tolede, & de ce qui se passa entreux,

Sulvina. mis au fond de mon panier, J'arrois de li bon pied, qu'après une marche de deux nuits, je me trouvai le maun au milieu de la Sagra, pres d'un bois que l'on appelle Açuqueyca, & qui n'est qu'à deux petites lieues de Tolede. J'entrai dans ce bois, pour m'y repoler presque route la journée, ne voulant point arriver dans la ville avant la nuit. Je m'assis à l'ombre d'un arbre fort touffu, & je commençai à rêver aux emplettes que je ferois. Il m'eut fallu quatre fois plus d'argent que je n'en avois, pour acheter toutes les choses que je me proposois d'avoir. Il me feroit impossible de dire toutes les visions qui me passerent par l'esprit. Je ne craignois plus de paroître comme un gueux devant mes parens; car je ne songeois uniquement qu'à Gênes, & je ne faisois tant d'achats que pour y briller par ma magnificence.

Tome I

n

u

C

p

V

to

En me repaissant l'imagination de toutes ces chimeres, je ne pus voir couler à mes pieds un ruisseau d'une onde pure & nette, sans être tenté de me rafraîchir un peu; avec cela, comme je commençois à me sentir de l'appétit, je mis la main dans mon panier, & j'étalai sur l'herbe le reste de mes provisions pour déjeûner. A peine eus-je mangé quelques morceaux que j'entendis du bruit. Je tournai aussi-tôt la tête, & vis, avec une frayeur mortelle, un homme à quatre pas de moi, appuyé contre un arbre, au pied duquel il étoit assis; mais l'ayant considéré avec attention, je me rassutai : c'étoit un garçon à-peu-près de mon âge. Il paroissoit si neuf, qu'il avoit encore, comme on dit, le lait sur les levres. Quoiqu'il fût fort bien vêtu, & qu'il eût à côté de lui un gros paquet, où j'entrevoyois des habits & du linge, il avoit un air piteux qui ne prévenoit pas les yeux en faveur de sa bourse. Je jugeai que ce devoit être un chevalier errant de mon espece, lequel avoit aussi fait la sottise de quitter sa famille pour voir le pays. Nous nous envisageames l'un l'autre pendant quelques momens, Sans nous rien dire : mais comme je remarquai qu'il attachoit ses regards sur mes provisions, d'une maniere à me

de Gusman d'Alfarache. persuader qu'elles lui faisoient envie j'eus pitié de ce pauvre enfant. Sa mine me rappella celle que j'avois devant ce moine qui me fit part de son diner dans une hôtellerie, & je ne fus pas moins charitable que sa révérence. Je demandai à ce jeune garçon, fort poliment, s'il vouloit me faire l'honneur de déjeuner avec moi. La honte l'empêcha de se rendre d'abord; cependant, lorsque je l'eus prié une seconde fois de se mettre de la partie, il ne fit plus de façons, & alors il m'avoua qu'il y avoit près de vingt-quatre heures qu'il n'avoit mangé. Ce que je n'eus pas de peine à croire, quand je vis de quelle maniere il expédioit les morceaux de pain, de viande & de fromage que je lui servois.

tou-

uler

ure

chir

en-

s la

fur

our

ues

Je

itre

au

ant

Tu-

non

en-

le-

et,

ge,

oit

Je

ier

iffi

ur

es

s,

e-

ur

10

Nous nous fîmes, pendant le repas, des questions réciproques sur nos voyages. Il me dit qu'il venoit de Tolede, & qu'il alloit à Madrid; & moi, je lui dis que je venois de Burgos, & que j'allois à Cordoue. Il me sit un roman du sujet de son pélerinage, & je ne sus pas plus sincere que lui. Pour un novice, il savoit assez bien mentir, & il ne démentoit point la réputation que les gens de Tolede ont d'avoir de l'esprit. Je lui demandai pourquoi il se mettoit en chemin sans munition de bouche. Il

I ii

me répondit qu'il n'avoit pas eu le tems de s'en pourvoir, ayant été obligé de partir avec précipitation, & qu'il étoit plus charge de bagage que d'argent. Tant pis, lui dis je, tant pis. L'argent est la meilleure piece du sac d'un voyageur. Quand vous iriez à Saint Jacques en Galice par dévotion, je ne vous confeillerois pas de compter sur la charité du monde, car elle s'est fort refroidie. Il faut au Pélerin une autre ressource que son bourdon. J'en demeure d'accord, repartit le Tolédan. Je sais bien que c'est une imprudence que de s'embarquer sans biscuit; mais je n'ai pu faire autrement, & il est inutile de parler de cela davantage.

Il ne tiendra pourtant qu'à vous, repris-je, de réparer votre faute, en vous défaisant d'une partie de vos hardes; aussi-bien je crois que ce gros paquer doit vous charger; l'argent est plus portatif. J'en conviens, dit le jeune garçon, & vous imaginez bien que je vendrai la moitié de mes nipes, sitôt que je serai dans un endroit où je pourrai trouver des acheteurs. Peut-être, lui répliquai-je, que sans aller plus loin, vous avez rencontré un homme disposé à vous décharger de la meilleure partie, & à vous compter des especes sonnantes,

de Gusman d'Alfarache. Montrez-moi ce qu'il y a dans votre paquet, & je mettrai à part ce qui m'accommodera. Mon petit homme pâlit à ces paroles. Il me prit pour un fripon qui avoit envie de lui faire payer son écot, en lui enlevant quelques - unes de ses hardes, ou du moins, pour un gaillard qui vouloit s'égayer; car mon habit, dont il n'auroit pas donné quatre maravedis, ne lui permettoit pas de croire que j'eusse parlé sérieusement. C'est ainsi que le monde juge aujourd'hui. L'habillement nous fait bien ou mal penser des personnes que nous ne connoissons point. Tel je te vois, tel je te crois.

25

le

it

t.

nt

1-

es

1-

té

2.

e

-

n

-

u

Je remarquai bien à son trouble, ou pour mieux dire, je lus dans son ame que mes intentions lui étoient suspectes; & comme il ne répondoit pas, je tirai froidement de mon panier un de mes sacs; je le déliai, mis la main dedans, & faisant briller à ses yeux une poignée de réaux: Mon petit seigneur, lui dis-je, il me semble qu'en voilà bien assez pour payer quelqu'une de vos nipes. Il changea de visage à mon action. Il cessa de manger; courut d'un air gai à son paquet, & me l'apporta, en me disant, que tout ce qu'il avoit étoit à mon service; en même tems il vou-

I iij

hut me montrer ses plus belles hardes : mais je m'y opposai. Attendez, lui disje; cela ne presse pas. Achevons de déjeuner auparavant. Cet mots furent une nouvelle sauce pour son appétit. Il se remit à manger, comme s'il n'eût pas déja fait honneur à mes provisions; & de tems en tems il laissoit éclater des transports de joie qu'il ne pouvoit retenir.

33

23

22

33

33

22

33

23

bi

bo

ba

bl

h

m

qu

lu

VC

je

bi

ré fî

pa

qu

ar

Pour détruire la mauvaise opinion qu'il avoit de ma figure, & l'empêcher de soupçonner que l'argent qu'il venoit de me voir fût un bien mal acquis, je lui tins ce discours : » Seiso gneur Cavalier, tel que je vous pa-20 rois, je ne laisse pas d'être d'aussi so bonne famille que vous. C'est ce que » je veux vous apprendre pour vous » faire connoître que les apparences so nous trompent souvent. J'avois en » partant de Burgos un habit & des hardes aussi propres que les vôtres. w Je les vendis à la premiere ville par » où je passai, pour me débarrasser » d'un fardeau incommode, & je me » couvris de ces haillons pour faire » peur, ou du moins compassion aux » voleurs, qu'un riche habillement auso roit tentés. Si je n'eusse pas eu l'es-» prit d'en user ainsi, j'aurois éte volé

de Gusman d'Alfarache. 103

so cent sois pour une, & je serois à l'heuso re qu'il est sans argent. Comme j'ai

so dessein de m'arrêter à Tolede & d'y

so faire même un assez long séjour,

so avant que de me rendre à Cordoue,

j'ai besoin présentement d'un bon

so habit, & si vous en avez un qui

so me convienne, je suis prêt à l'a-

o cheter o.

é-

ne

(e

as

82

es

e-

n

e-:-

lli

e

IS

S

n

S

.

r

r

0

Le Tolédan brûlant d'impatience de faire affaire avec moi, la bouche encore pleine, étala sur le gazon un habit complet avec le manteau d'un bel & bon drap gris-musc, qu'il accompagna de deux chemises fines & d'une paire de bas de soie. J'essayai le tout, qui sembloir avoir été fait pour moi. Le jeune homme ne cessoit de me le dire, pour m'en donner plus d'envie. On eût dit qu'il appréhendoit que mon argent ne lui échappat, ou que je ne vinsse à changer de sentiment. Ce qu'il ne devoit pas craindre. Il vouloit vendre; je voulois acheter. Notre marché fut bientôt conclu. Il me demanda cent réaux; je les lui comptai. Ensuite nous fîmes un troc. Il me donna pour mon panier un sac de cheval où étoient quelques hardes, & dans lequel je mis mon argent avec les deux chemises & les

bas de soie; pour l'habit, je le laissai sur mon corps, & je pendis le vieux à un arbre avec tout le reste de mes guenilles, comme un monument de ma gueuserie. Le Tolédan de son côté remplit le panier de nipes & des vivres qui restoient; car je les lui donnai de bon cœur. Pendant que nous étions occupés de tous ces soins, le soleil baissoit insensiblement; enfin l'heure de notre séparation arriva. Nous nous embrassâmes avec mille démonstrations d'amitié; après quoi chacun continua sa route. tous deux également satisfaits de notre rencontre. Nous tournâmes même la tête l'un vers l'autre, après nous être quittés, pour nous dire encore adieu par fignes, & nous souhaiter un heureux voyage.

on the supplementation of the supplementation of

lan edictivities paper (see a company all sees the

estable of the SDr. magnification of algerials

or subject influence the resemble or strong story

and shousedomakle treatment and govern

bana shannah kut k mananda cana

remarks to located and the second an

tinies and such these those rough seinis

expense in acceleration of a second visit of the state of

quas luardes contidued logacy feature (nume

arealous voltacado aproblem povenedante

Il a

j'en Je n furpiec effre carri hôte de f

con men I

On

par

CHAPITRE XI.

Il arrive à Tolede; il y fait le perfonnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ses Aventures galantes.

It étoit plus de neuf heures, lorsque j'entrai dans la célebre ville de Tolede. Je me donnai deux coups de peigne, & fur-tout j'eus grand soin d'essuyer mes pieds poudreux, afin de pouvoir dire effrontément, que je venois d'arriver en carrosse. Je me sis enseigner la meilleure hôtellerie, où j'allai demander à souper & à coucher en jeune homme qui paroissoit en état, & dans la disposition de faire de la dépense. Voilà les gens qu'on aime dans ces sortes d'endroits. On me donna une belle chambre où il y avoit un bon lit, & l'on me servit comme un prince. Je soupai parfaitement bien, & dormis encore mieux.

Le lendemain, après m'être fait donner mon chocolat, afin que l'on crût par-là que je n'étois pas un homme du commun, j'ordonnai qu'on envoyât cher-

m

pa

qu

to

da da

po

m

fo

de

de

M ta

l'e

pa

ar

m

mZ

m

que

fo ta

m

fe

cher un chapelier, un cordonnier & un fourbisseur, pour avoir un chapeau, des souliers & une épée qui répondissent au reste de mon équipage. Mais l'essentiel étoit de faire venir un tailleur pour déguiser autant qu'il seroit possible l'habit que j'avois acheté, de peur, que si par hasard je venois à rencontrer dans la rue quelques parens du jeune garçon qui me l'avoir vendu, je ne donnasse matiere à des soupçons dangereux pour moi. Comme en effet, je devois craindre que cet habit ne fût reconnu, & que l'on ne m'accusat de l'avoir volé, & peut-être assassiné le jeune homme qui le portoit. La Justice sur cela s'en seroit même mêlée, & il n'en auroit pas fallu davantage pour me perdre. Je demandai donc un tailleur, on m'en amena un qui me servit à souhait; en moins de quatre ou cinq heures, il déguisa si bien l'habit, en couvrant les manches de taffetas, en changeant les boutons, & en metant un colet de velours au manteau, que le diable lui-même y auroit été trompé.

Je contentai mon tailleur; & ravi de pouvoir sortir sans que mon habillement me sît des affaires, j'allai vers le soir me promener au Zocodover, où il y a ordinairement de sort beau monde. Tout de Gusman d'Alfarache. 107 métamorphosé que j'étois, je ne laissois pas d'appréhender de rencontrer quelqu'un de ma connoissance. Cette crainte toutesois ne m'empêcha pas de prendre plaisir à me voir agacer par de jolies dames de moyenne vertu, qui me regardant comme un jouvenceau qui n'avoit point encore été à Cythere, vouloient m'en montrer le chemin; mais j'eus la force de me défendre contre leurs œilla-

des séduisantes.

Ce qui m'étonna dans cette promenade, ce fut la propreté des Cavaliers. Mon habit, malgré la peine que mon tailleur s'étoit donnée pour l'ajuster & l'enjoliver, paroissoit si vilain en comparaison des leurs, que je résolus d'en avoir un autre. Dans le tems que je formois cette résolution, un gentilhomme monté sur une belle mule traversa le Zocodover. L'habit qu'il portoit me charma. Je le trouvai d'un goût si galant, que je me proposai d'en faire faire un semblable. Peu s'en fallut, que dès le soir même je n'envoyasse chercher mon tailleur pour cela. Je gagnai pourtant sur mon impatience d'attendre jusqu'au lendemain. Il est vrai que sans pouvoir fermer l'œil de toute la nuir, je ne fis que penser à la bonne mine que j'aurois sous cet habit nouveau. Néanmoins,

quelque envie que j'eusse de m'en voir revêtu, des réslexions sensées venoient la combattre, lorsque je songeois à combien pourroit monter cette dépense.

Hé bien, monsieur Gusman, me disois-je, vous prétendez donc vous habiller magnifiquement, & damer le pion aux galans de Tolede! C'est fort bien fait à vous. Courage, mon ami. Dépensez vos réaux sans considérer que vous avez joué gros jeu pour les gagner. Cela ne mérite pas votre attention. Vous voulez que votre argent s'en aille; il s'en ira. Faites voir ce bel habit que vous avez dans la tête, & vous jetez dans le commerce des femmes, vous serez bientôt obligé de reprendre le cabas. Comptez la-dessus; mais on ne rencontre pas tous les jours des apothicaires qui se laissent purger.

Toutes ces réflexions ne firent que se présenter à mon esprit sans le frapper. Il ne fut pas sitôt jour que j'envoyai chercher mon tailleur, à qui je dis mes intentions, après lui avoir dépeint sidélement l'habit que j'avois vu, & il promit de m'en faire un tout pareil. Il se chargea du soin d'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour cela, m'assurant que je serois servi promptement; car je lui demandai sur-tout de la diligence, comme si je

n'euffe

n'eu ler 1 l'app hab fiqu qua de 1 étoi à pe alor faje blai blo dan vie dar que fair fon **sci** m'i ne me me J'e l'a

rei

ne

de Gusman d'Alfarache. 109 n'eusse attendu que cet habit pour m'aller marier. Il ne manqua pas de me l'apporter au bout de deux jours. Jamais habit ne fut plus galant ni plus magnifique. L'or y brilloit de toutes parts. quand je l'eus sur le corps, je fus ébloui de ma bonne mine & de ma taille, qui étoit déja bien marquée, quoique j'eusse à peine quinze ans. Je crois que j'étois alors la vivante image de mon pere dans sa jeunesse, ayant ainsi que lui le teint blane & vermeil, & les cheveux d'un blond roux. Je me regardois sans cesse dans le miroir; & bientôt il me prit envie de sortir pour aller me faire admirer dans la ville. Il falloit être aussi enchanté que je l'étois de ma figure, pour latisfaire mon tailleur sans le chicaner sur son Mémoire, que j'aurois pu en conscience réduire aux deux tiers; mais je m'imaginois qu'un habit de si bon goût ne pouvoit trop se payer. Mon hôtesse me voyant si bien vêtu, me dit qu'il me manquoit tout au moins un laquais. J'en arrêtai sur le champ un qui avoit l'air d'un page, & je le fis habiller de neuf, afin qu'il parût plus digne d'un maître tel que moi.

nt à e.

1-

ń

ń

1-

Š

a

-

n

S

Dès le premier dimanche, je me rendis à la grande église avec mon laquais, à qui j'avois donné des leçons sur

Tome I. K

la maniere dont il devoit me suivre pour me faire honneur. J'y trouvai beaucoup d'hommes & de femmes du bel air; je fendis siérement la presse & visitai les chapelles l'une après l'autre; ce qui sit penser à bien du monde, que ce n'étoit pas sans dessein, & toutesois je n'en avois point d'autre que de me montrer. Je me plaçai entre les deux chœurs, ayant observé que les principales dames

se mettoient dans cet endroit. C'est là que je jouai le rôle que j'avois vu faire à quelques jeunes fous de Madrid, & que j'avois répété vingt fois ce matin-là dans mon miroir. Je choisis d'abord une place d'où je pouvois être examiné depuis les pieds jusqu'à la tête. Ensuite j'avançai l'estomac & me soutins sur une jambe, pendant que je tendois l'autre avec tant de roideur qu'elle ne touchoit presque point à terre, affectant avec cela de faire voir que j'étois bien chaussé, & que j'avois des jarretieres à la mode de ce tems-là, c'està-dire, à l'allemande. Comme cette posture me génoit fort, j'étois obligé d'en changer à tout moment, & je faisois diverses grimaces aux dames qui me regardoient. Je souriois à l'une; j'envilageois l'autre d'un air froid, j'avois des yeux languissans pour celle-ci

de Gusman d'Alfarache. & des yeux éblouis pour celle-là; enfin, i'en fis tant que les femmes & les hommes dont mon visage inconnu attira les regards, s'en étant apperçus, commencerent à rire à mes dépens : mais c'est ce que je n'eus garde de remarquer; j'avois trop bonne opinion de moi, pour m'imaginer qu'on pût trouver du ridi-

cule dans mes manieres.

ur

ip

je

es

ui

n

r.

,

S

e

Cependant toutes les dames ne se moquerent point de mes airs extravagans; il y en eût même parmi elles qui en furent charmées : car sans vouloir offenser les femmes en général, on peut dire qu'il y en a pour qui les hommes les plus impertinens semblent être faits. J'eus entr'autres le bonheur de plaire à deux jolies personnes, qui ne purent se défendre de me le témoigner. La passion de l'une sut l'ouvrage de mes regards & de mes grimaces: mais pour les sentimens de l'autre, je ne les dûs qu'à mon étoile. La premiere de mes deux conquêtes étoit une éveillée qui avoit l'œil fripon & le visage piquant. Je la lorgnai en novice; ce qui ne lui déplut point, les femmes aimant beaucoup mieux les apprentifs que les maîtres. Elle répondit à mes mines, & cela me suffit pour me croire en droit de la suivre après la messe pour savoir

Kij

sa demeure. Elle marchoit fort lentement, comme pour m'avertir que ce seroit ma faute si elle m'échappoit. J'allois derriere elle du même pas, en lui disant de tems en tems des choses flatteuses, le plus spirituellement que je le pouvois à mon âge. Elle gardoit le silence, & se contentoit de tourner quelquefois la tête pour me regarder d'une façon qui me persuadoit qu'elle n'osoit me rien dire à cause de la Duegne dont

elle étoit accompagnée.

Nous arrivâmes auprès de St. Cyprien, dans une petite rue détournée où elle demeuroit. Elle me fit en entrant chez elle un signe de tête, pour me témoigner qu'elle ne trouvoit pas mauvais que je l'eusse suivie, & elle n'oublia pas de me lancer une œillade qui me remplit d'amour & de joie. Je remarquai bien sa maison, & me proposant de venir dès ce jour-là même me présenter devant ses fenêtres, je repris d'un pied léger le chemin de mon hôtellerie.

Je fus à peine dans une autre rue, qu'une espece de soubrette, couverte d'une épaisse mante, me dit en passant près de moi assez vîte : Seigneur Cavalier, je vous prie de vouloir bien suivre mes pas; j'ai à vous parler d'une affaire très-importante. Je ne balançai

de Gusman d'Alfarache. 113 point; je marchai sur ses talons, & nous nous arrêtâmes tous deux à l'entrée d'une porte-cochere que nous rencontràmes ouverte. Là, voyant que personne ne pouvoit nous entendre, elle m'adressa ce discours : Charmant inconnu vous êtes si bien fait & si aimable, que vous ne serez pas surpris, sans doute, quand je vous dirai qu'une femme de qualité, qui vient de vous voir dans une église, est enchantée de votre air noble & galant. Elle voudroit avoir avec vous un entretien secret. C'est une dame nouvellement mariée, & si belle que .. Mais, ajouta-t-elle en s'interrompant elle-même, je ne vous en dirai pas davantage; il faut vous laisser le plaisit de la surprise que sa vue doit vous causer. J'avalois tout cela doux comme lait, & je ne me possédois pas, tant j'étois enivré de mon mérite. J'affectai pourtant de me montrer modeste; je répondis à cette intrigante, que sa maîtresse me faisoit trop d'honneur, que j'en étois confus; que je ne doutois pas que ce ne fût une dame de la premiere volée, & qu'enfin j'avois une grande impatience d'aller chez elle me jeter à ses

genoux pour la remercier de ses bontés. Seigneur, me répliqua la confidente,

tc-

ce

al-

lai

at-

le

fi-

el-

ne

it

10

vous ne sauriez la voir dans sa maison; (K iij

ce seroit trop risquer; elle a un mari des plus jaloux: mais enseignez moi où vous logez, & je vous promets que dès demain matin vous aurez avec elle chez vous une conversation particuliere. Je parus très sensible à cette promesse; j'appris ma demeure à l'officieuse suivante, qui sur le champ me quitta d'un air empressé, pour aller rejoindre sa maîtresse, qui l'attendoit impatiemment, disoit-elle, pour savoir si elle avoit des graces à rendre à l'amour ou

T

le

P

21

S

d

re

fe

q

P

n

P

n

n

d

des reproches à lui faire.

Me voila donc occupé de deux affaires; mais je crus devoir donner toute mon attention à la premiere : ce n'est pas que la seconde ne me fît plaisir; elle flattoit infiniment ma vanité. Qu'il est agréable, disois-je, d'être un joli homme! A peine suis-je arrivé à Tolede, que j'enchante deux femmes, qui, selon toutes les apparences, sont des plus qualifiées. Que sera ce donc, si je demeure longtems dans cette ville ? J'y enflammerat toutes les dames. Je retournai a mon hôtellerie, l'esprit tout plein de ces charmantes chimeres, qui pourtant ne m'empêcherent pas de bien dîner, après quoi je me remis en campagne sitot que je le pus, sans être incommodé du soleil. Je volai vers Saint Cyprien; je passai & re-

de Gusman d'Alfarache. II ? passai devant les jalousies de la maison ouj'avois vu entrer la dame qui m'avoit regardé favorablement. Point de nouvelles; aucune femme ne se montra: cependant je ne me rebutai point; je fis le pied de grue jusqu'au soir, & ma persévérance fut enfin récompensée; une petite fenêtre basse s'entr'ouvrit ; je m'en approchai; & dans une nymphe qui vint s'offrir à mes yeux comme à la dérobée, je reconnus ma princesse qui me dit d'un air inquiet, qu'elle avoit pour voisins des gens fort médifans, qu'elle me prioit de ne plus paroître dans la rue, & de me retirer pour quelque temps; que je revinfle dans deux heures; qu'elle étoit seule au logis avec ses domestiques, & que si je voulois nous souperions ensemble. Je fis le pâmé à cette ravissante proposition, que j'acceptai en baisant tendrement une main de la belle. En même tems je demandai qu'il me fût permis de faire apporter mon plat. Cela n'est pas nécessaire, me répondit la dame; mais comme les choses que j'ai à vous donner pourroient n'être pas de votre goût, vous ferez ce qu'il vous plaira.

les

où

lès'

ęz

Je

; i-

in Ca

1-

e

u

ine -

Dès que nous fûmes convenus de nos faits, je disparus de peur de faire jaser les voisins, & d'abuser des bontés qu'on avoir pour moi, Je rejoignis mon page

pu

av

fr

CI

li

re

V

C

B

I

qui m'attendoit par mon ordre au bout de la rue. Je lui donnai de l'argent pour aller chez un traiteur faire préparer une poularde fine, deux perdreaux, une tourte de lapin, avec quatre bouteilles d'un vin délicieux, du pain & des fruits excellens. Tout cela fut prêt & envoyé à neuf heures précises chez la dame où je me rendis en même tems. Elle me recut d'un air gracieux, me prit par la main & me conduisit dans une chambre affez bien meublée. C'étoit là qu'elle couchoit dans un lit de brocard jaune à fleurs d'argent, & je remarquai que dans la ruelle, sous un pavillon de taffetas couleur de rose, il y avoit une cuve où la Sénora se baignoit quelquefois. Je trouvai dans cette chambre une table dressée, un couvert propre avec un buffet paré de mes bouteilles & de mes fruits. Je considérai, avec plaisir, ces préparatifs qui me promettoient quelques heures agréables. J'aurois seulement souhaité que mon aimable hôtesse eut paru d'une humeur plus gaie. Elle avoit beau s'efforcer de me faire bonne mine, je m'appercevois qu'elle avoit quelque peine fecrete.

Mon Infante, lui dis-je, souffrez que je m'informe du sujet de cette tristesse qui est peinte sur votre visage, & que

de Gusman d'Alfarache. 117 vous voulez en vain me cacher. Bel inconnu, me répondit-elle en soupirant. puisque je n'ai pu empêcher ma douleur. de se découvrir à vos yeux, je vous avouerai que je suis mortifiée d'un contre-tems qui est arrivé depuis tantôt. Mon frere, de qui je dépends, & que je croyois encore occupé à la cour a solliciter une charge considérable, est de retour à Tolede depuis une heure; je vous en aurois fait avertir, si j'eusse su votre demeure; néanmoins, ajoutat-elle, comme il est allé souper en ville chez une dame dont il est amoureux, je ne crois pas qu'il revienne au logis avant minuit. Nous aurons du moins la satisfaction de souper & de nous entretenir ensemble; & ce qui doit achever de nous consoler, c'est qu'il retournera dans deux jours à Madrid, où il demeurera trois mois. Je vous jure que sans cela je serois inconsolable de son arrivée; c'est un homme des plus violens qu'il y ait au monde, & d'une délicatesse outrée en matiere d'honneur. Je ne puis vous dire jusqu'à quel point je suis gênée quand il est ici; mais nous en serons, s'il plaît à Dieu, bientôt délivrés. pour long-tems.

ut

ur

ne

ne

es

ts

ré

uì

n

Z

it

r-

c

a

S

n

Cette confidence modéra bien ma joie; le retour imprévu d'un frere, & d'un

frere violent, ne présenta pas à mon esprit une image riante. J'en tirai un trèsmauvais augure. J'enrageois entre cuir & chair de n'avoir pas plutôt reçu cet avis. Quoique je ne fuste pas des plus poltrons, j'aimois mieux me battre dans une rue, que dans une maison où il falloit nécessairement se défendre ou bien se laisser couper les oreilles. Je crus toutefois, puisque le mal étoit sans remede, devoir marquer du courage & de la fermeté. Je priai la dame de faire toujours fervir à bon compte, en lui disant, d'un air d'intrépidité, que si son frere venoit nous troubler, quelque parti qu'il voulut prendre, il auroit affaire à un gaillard qui lui feroit voir du pays. On apporta les viandes, & nous nous assimes tous deux à table. Nous n'avions pas encore mis la main au plat, que nous entendîmes frapper rudement à la porte. O ciel! s'écria la dame, en se levant avec toutes les démonstrations d'une fille éperdue, voici mon frere, que vaisie devenir?

On croit peut-être, que pour soutenir l'opinion de bravoure que ma fansaronade pouvoit avoir donnée à la belle, je me préparai à recevoir courageusement le perturbateur de nos plaisirs, comme je m'en étois fait fort; tout au de Gusman d'Alfarache. 119 contraire, je fus si étourdi, si esserayé de ce qu'il s'avisoit de revenir sitôt, que je ne songeai qu'à chercher un asyle contre sa fureur. J'avois envie de me mettre sous le lit; mais la sœur jugeant que je serois mieux dans la cuve, m'y fit entrer & me couvrit d'un tapis. Malheureusement pour mon habit doré, la cuve étoit fort sale & encore toute mouillée; de plus, je n'y étois pas trop à mon aise.

n

r

t

S

On ouvrit la porte pendant ce temslà à ce diable de frere, qui ne fut pas sitôt dans la chambre, qu'étonné, ou faisant semblant de l'être, d'y trouver une table & un buffet si bien garnis, il demeura quelques momens sans parler; puis tout-à-coup rompant le silence : Que vois-je, ma sœur, dit-il d'un air de maître? Pourquoi toutes ces viandes? Qui de nous deux se marie aujourd'hui? Ouelle nouveauté est-ce donc que ceci? Pour qui ce festin ? Pour vous, répondit la tremblante sœur; je vous attendois. A d'autres, répliqua-t-il, est-ce que vous avez coutume de me traiter si magnifiquement? Vous ne sauriez me faire accroire que c'est pour célébrer mon retour de Madrid, puisque je vous ai dit tantôt que je soupois en ville. Je conviens de cela, mon frere, repartit la

120 Aventures plaisantes dame; mais vous savez bien qu'il vous arrive assez souvent, après m'avoir dit la même chose, de venir me surprendre; & s'il vous en souvient, vous vous êtes quelquefois mis en colere contre moi à cause que vous n'avez pas trouvé votre souper prêt. Je ne suis pas satisfait de vos railons, reprit le frere, & je crains fort que les médifances de nos voifins ne soient que trop bien fondées. Pour une fille de qualité, vous n'avez point affez de circonspection dans vos démarches. Ecoutez: vous connoissez ma délicatesse sur la réputation; gardez-vous de faire quelque pas qui puisse la blesser; mais, ajouta-t-il, soupons; je veux bien, pour ce soir, penser que vous n'avez pas eu de mauvaises intentions.

A ces mots, il se mit à table; sa sœur s'y assit aussi, & ils commencerent tous deux à manger, à gruger mon pauvre souper. Ce matamore faisoit le grondeur en se bourrant l'estòmac à mes dépens. La dame ne disoit pas une parole, qu'il ne s'emportât. Il juroit, il blasphémoit; & quand elle osoit le contredire, il se débatroit comme un possédé, l'accabloit d'injures, & sembloit vouloir l'assommer. Je levai doucement deux ou trois sois un coin du tapis qui me cachoit, pour voir la mine de ce méchant homme;

de Gusman d'Alfarache. 127 homme; mais l'appréhension que j'avois qu'il ne m'apperçût, ne me permettoit guere de le considérer attentivement.

lvous

oir dit

is êtes

moi à

votre

ait de

crains

oifins. Pour

point

émar-

a dé-

-vous

blef-

veux

vous

tions.

t tous

auvre

gron-

s dé-

role,

Sphé-

dire.

l'ac-

uloir

и оц

ca-

hant

ame;

Le tems lui duroit moins à table qu'à moi dans la cuve. Je ne comprenois pas comment un homme si colere & si emporté, pouvoit avoir tant de patience à manger. Il fut plus d'une heure à jouer des mâchoires, & cette heure me parut un siecle. S'il mangeoit bien, il buvoit encore mieux. Il vuida trois de mes bouteilles pendant le repas; & quand on eut desservi, il se fit apporter des pipes & du tabac, pour expédier, disoit-il, la quatrieme. Alors la dame, pour me persuader qu'elle ne demandoit pas mieux que de se défaire de cet incommode, le pria d'aller fumer dans sa chambre, & de la laisser en liberté dans la sienne; mais il lui répondit brusquement qu'elle n'avoit qu'à se retirer où il lui plairoit, que pour lui, il prétendoit passer la nuit dans l'endroit où il se trouvoit.

Ces terribles & dernieres paroles acheverent de me désoler. Jusques-là j'avois compté que cet abominable homme, lorsqu'il auroit bu & mangé tout son saoul, s'en iroit dans sa chambre, & que je demeurerois dans celle de sa sœur à ronger les os qu'il auroit laissés. J'espérois, du moins, que la fin de la nuit

Tome I.

seroit plus agréable pour moi que le commencement; mais je ne pouvois plus me flatter de cette espérance. La dame, comme si elle eur partagé mes peines, essaya de le détourner de sa résolution; & n'ayant pu en venir à bout ni par ses prieres, ni par ses pleurs, elle sortit en faisant toutes les grimaces d'une personne fort affligée. Elle ne fut pas hors de la chambre, qu'il se mit à faire les actions d'un homme ivre ou privé de jugement. Tantôt il se tenoit assis, & tantôt il se promenoit la pipe à la bouche; ensuite il dansoit; puis prenant son épée, il s'escrimoit contre la muraille. Enfin, il fiffloit, il chantoit, il parloit tout seul, en jurant comme un juif, en menaçant d'exterminer tous ceux qui oseroient le regarder entre deux veux.

Après avoir employé la moitié de la nuit à faire ce que je viens de dire ; il posa, par précaution, son épée nue avec deux pistolets auprès du lit, sur lequel il se jetta sans se déshabiller, & s'étendit sur le dos tout de son long. Dieu soit béni, dis-je alors en moi-même, je crois que pour s'endormir il n'a pas besoin qu'on le berce. Il va bientôt jouer des narines de la belle maniere. Je me trompai encore dans mon calcul. Son vin

de Gusman d'Alfarache. n'étoit pas de la nature des autres. Cet enragé, au lieu de s'abandonner au sommeil, ne fit pendant deux heures que s'assoupir & se réveiller de moment en moment, en criant de toute sa force: Qui va là? comme s'il eût entendu du bruit dans la chambre. Je n'en faisois pourtant point d'autre dans ma cuve, que celui que je pouvois faire en levant le tapis pour mieux entendre s'il dormoit; ce qui m'arrivoit assez souvent dans l'impatience où j'étois de fortir de cette maudite maison : enfin le ciel eut pitié de moi; ce rodomont, à la pointe du jour, se mit à ronfler. Alors m'exposant à tout événement, je sortis de la cuve le plus adroitement qu'il me fut possible. Je gagnai la porte de la chambre, en marchant sur la pointe du pied, & mes souliers à la main; je levai tout doucement le loquet; puis ayant eu le bonheur de trouver la clef attachée à la porte de la rue, je pris le large & me fauvai vers mon hôtellerie.

us

13

es

tit

r-

rs

es

le

82

u-

nt

1-

il

n

13

X

il

C

el

1=

it

Ś

n

1-

Tout le monde y dormoit encore, & particuliérement mon page, qui, s'imaginant que je devois passer la nuit dans les bras de l'amour, s'étoit couché tranquillement sans se mettre en peine de moi. Je ne voulus réveiller personne; & remarquant que l'on ouvroit chez

Lij

un patissier du voisinage, j'entrai dans la boutique, en disant au maître, qu'il voyoit en moi un gentilhomme mourant de faim , & qu'il me feroit plaisir de me donner quelque chose à manger. Il me répondit qu'il y avoit dans son four des petits pâtés dignes d'être présentés à l'archevêque de Tolede, & qu'ils seroient cuits dans un instant. Je ne jugeai point à propos de perdre une si belle occasion de me refaire un peu; & en attendant que l'on tirât les pâtés du four, je m'occupai l'esprit de ma cruelle aventure, à laquelle plus je pensois & plus je m'estimois heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le pâtissier n'avoit pas eu tort de me vanter sa marchandise; je trouvai ses pâtés excellens, ou bien mon appétit leur prêta un goût exquis qu'ils n'avoient point. Quand je sortis de la boutique, il étoit jour dans mon hôtellerie; je montai dans ma chambre & me mis au lit, où je m'endormis prosondément, après avoir été plus d'une heure agité du souvenir du frere & de la sœur, & des rôles dissérens qu'ils avoient joués tous

englichen in de mertie en peute du moi: Vene verlandvelilat fet onner 8. Terminander nut "Ion oder oll cale

deux.

CHAPITRE XII.

r

n

s

1-

fi

u

e

e

it

12

,

1-

1-

:5

15

Suite des galanteries de Gusman, & quelle en fut la fin.

J'AUROIS fort bien dormi la grasse matinée, si deux dames ne me sussent pas venu demander à l'hôtellerie. Il y en avoit une si richement vêtue, que mon laquais ébloui de la magnissicence de ses habits, ne crut pas pouvoir se dispenser de troubler mon repos. Il me réveilla donc pour m'annoncer cette visite. Je jugeai bien d'abord que c'étoit la soubrette à qui j'avois parlé le jour précédent, & qui pour me faire connoître qu'elle aimoit à tenir sa parole, m'amenoit chez moi sa maîtresse.

Je n'eus pas sitôt dit qu'on les sît entrer, que je vis paroître une grande dame fort bien saite & de très-bon air. A sa démarche noble & à ses manieres aisées, je m'imaginai que ce devoit être quelque dame titrée. Elle s'avança aussi tôt & s'assi sur une chaise dans la ruelle de mon lit. Je me mis en mon séant, & tenant mon bonnet de nuit à la main, je lui sis cinq ou six inclina-

L iij

tions de tête très-respectueuses. Ensuite je la priai de m'excuser, si je la recevois de cette sorte, en lui disant que j'aimois mieux pécher contre la benséance, que de laisser attendre à la porte une dame de son mérite & de sa qualité. Passons là-dessus, me répondit-elle, & venons d'abord au fait. Contentez ma curiosité; depuis quand êtes-vous à Tolede? Quelle assaire vous y amene? Y

ferez-vous long-tems.

Ces questions n'embarrasserent point du tout un homme qui savoit composer fur le champ des fables; & je lui en fis de si belles sur ma naissance & sur les vues de fortune que j'avois, qu'elle demeura persuadée que j'étois un illustre seigneur; mais il m'échapa une vérité qui gâta tous mes mensonges : au lieu de lui dire que j'étois à Tolede du moins pour trois ou quatre mois, je dis que j'y venois seulement pour me divertir quelques jours. Je m'apperçus que cela ne produisoit pas un fort bon effet. Elle avoit apparemment formé sur moi quelque dessein que ces paroles déconcertoient; & me regardant comme un oiseau de passage qu'elle alloit incessamment perdre de vue, elle résolut de m'arracher quelques plumes auparavant. Pour en venir à bout, elle commença

de Gusman d'Alfarache. par ôter fa mante d'un air libre & gracieux, découvrant un visage d'une beauté parfaite, des mains plus blanches que la neige, avec une partie de sa gorge qui me charma; elle leva fa robe qui étoit du plus beau taffetas d'Italie, & sans affectation elle tira de sa poche un grand rosaire de corail, ou étoient atrachés quelques reliquaires avec plusieurs croix d'or & autres bijoux, elle sembloit n'avoir aucun dessein, & badinoit avec ce rosaire en me parlant, comme si elle n'eût pas pris garde à ce qu'elle faisoit, lorsque tout-à-coup elle affecta une extrême surprise en le regardant; elle n'acheva pas un discours qu'elle avoit commencé, & elle se mit à fouiller dans sa poche avec une inquiétude qui augmentoit de moment en moment. Je lui demandai de quoi elle paroissoit être en peine. Au lieu de me répondre, elle ne fit que chercher à terre , devant , derriere & autour d'elle; puis appellant sa suivante qui se tenoit à la porte de la chambre : Marcie , lui dit-elle , ma chere Marcie, j'ai perdu la grande croix de mon chapelet, cette grande croix que mon mari m'a donnée! Que je suis malheureuse! Il croira que j'en aurai fait présent à quelqu'un. Madame, répondit

la soubrette, vous vous affligez peut-

ite ois ai-

ne afvecu-

int fer fis

detre rité

ieu ins j'y

ne Elle

cer-

her

nça

128 Aventures plaisantes

être mal-à-propos. Que savez-vous si elle n'est point au logis? Je crois même l'avoir remarquée dans votre cabinet. C'est de quoi je veux tout-à-l'heure être éclaircie, reprit la dame. Retournons sur nos pas. Je ne puis vivre dans cette

incertitude.

Je fis inutilement tous mes efforts pour la retenir, en lui représentant qu'il y avoit de pareilles croix chez les orfévres, & que si elle vouloit bien y consentir, je lui en acheterois une. Elle rejetta mon offre, & me dit d'un air engageant: De grace, Seigneur Cavaher, ne vous opposez pas au dessein que j'ai de m'en aller. Que je trouve au logis macroix, ou qu'elle soit perdue, je ne manquerai pas de me rendre ici demain à la même heure. En achevant ces mots, elle sortit de ma chambre, où elle me laissa fort content de sa figure & fort affligé de son départ précipité.

n

n

p

c

a

C

i

n

n

n

n

Il n'y eut plus moyen de dormir après cela; je ne sis que rêver à ma bonne fortune & aux plaisirs qu'elle me promettoit, jusqu'à ce qu'il sût tems de me lever pour dîner; alors m'étant habillé, je m'assis à une petite table sur laquelle on me servit plus de mets que six personnes n'en pouvoient manger.

de Gusman d'Alfarache. Au milieu du repas je vis revenir Marcie, qui m'apprit d'un air triste que la croix d'or ne s'étoit point trouvée. Ce qu'il y a de chagrinant pour moi, ajoutat-elle, c'est que ma maîtresse m'accuse d'en être la cause. Je l'ai, dit-elle, trop pressée ce matin pour l'obliger à s'habiller vîte pour venir ici. J'ai ésé par curiosité chez un orfévre, pour voir s'il n'auroit point de croix d'or à-peu-près femblable, & par bonheur il m'en a montré une qui lui ressemble on ne peut pas davantage. Je compris ce que Marcie vouloit dire par là, & tranchant aufsi-tôt du généreux, je lui dis que si elle avoit le tems d'attendre que j'eusse dîné, j'irois avec elle chez l'orfevre acheter la croix qu'elle y avoit vue. Comme c'étoit justement ce qu'elle demandoit, elle me répondit qu'elle feroit tout ce qu'il me plairoit; puis se mettant à louer sa maîtresse, elle m'en dit tous les biens du monde.

Après le repas nous allâmes chez l'orfevre, où je fis l'emplette que je donnai à la suivante, en la priant de dire à sa dame, qu'étant en quelque maniere la cause de la perte qu'elle avoit faite, il étoit de mon devoir de la réparer. La soubrette ravie d'avoir son compte, disparut après m'avoir assuré qu'elle alloit 130 Aventures plaisantes bien faire valoir mon procédé galant, &

que sa maîtresse ne manqueroit pas le lendemain de m'en venir témoigner sa

ſ

q

n

b

q

a

n

n

P

reconnoissance.

Lorsque Marcie se fut éloignée de moi, il me prit envie de chercher l'occafion de revoir la dame du quartier Saint - Cyprien; quoique j'eusse tout lieu de m'imaginer que c'étoit une friponne & son frere un spadassin, j'aimois à me tromper moi-même, & oubliant le tour qu'ils m'avoient joué, je retournai dans leur rue. J'apperçus la dame à une jalousie, & j'en fus bientôt remarqué. Elle me fit figne du doigt qu'elle avoit quelqu'un avec elle, mais que je ne m'en allasse point. Je demeurai, & peut-être un quart-d'heure après, je la vis sortir de chez elle. Je la suivis de loin. Elle se rendit à la grande église, y entra, & l'ayant traversée pour gagner la rue des Patins, & de la celle des Merciers, elle se glissa dans une boutique d'où elle m'appella par figne. Je m'approchai d'elle & la saluai. Que la matoise joua bien son personnage? Elle fondit tout-à-coup en pleurs de commande; & se plaignant au ciel d'avoir un fi méchant frere, elle me témoigna la vive douleur qu'elle avoit eue pour l'amour de moi. Elle me jura cent &

de Gusman d'Alfarache. 131 cent sois que ce n'étoit pas sa faute s'il m'étoit arrivé une si triste aventure. Elle me dit ensuite, que pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avois passée, elle m'en préparoit une meilleure; que son frere alloit partir dans un moment pour la campagne, où il seroit du moins deux jours, & que je n'avois ce soir-là qu'à retourner chez elle; ensin elle me parla de saçon qu'elle m'attendrit de nouveau. J'eus la soiblesse de lui promettre que je me rendrois à sa maison d'abord que la nuit seroit venue.

s le

de

oc-

tier

out

fri-

ou-

je

tôt

igt

ais

eu-

ès,

VIS

e,

er

les

Je

la

n-

oir

na

ur &

Comme la dame étoit entrée dans cette boutique, elle n'en voulut pas sortir. sans marchander quelques bagatelles à l'usage des femmes, & elle en acheta pour cent cinquante réaux; mais lorsqu'il fut question de payer, elle dit au marchand: Vous voulez bien me laisser emporter cette marchandile & me faire crédit jusqu'à demain; je vous envoyerai de l'argent par ma femmede-chambre. Le marchand qui ne la connoissoit point du tout, ou qui peut-être ne la connoissoit que trop, refusa de se fier à elle; sur quoi le seigneur Gusman, prompt à faisir l'occasion de faire plaisir aux dames, dit au marchand: mon ami, ne voyez-vous pas bien que madame veut rire. Elle n'est pas à cette somme près, Je porte sa bourse, & j'ai l'honneur d'être son intendant. En achevant ces paroles, je tirai de ma poche, de la meilleure grace du monde, de beaux & bons écus, & je satissis le marchand. Après cela nous nous séparâmes la dame & moi. Adieu, mon poulet, me dit-elle tendrement; souvenez-vous que je vous attends à neuf heures du soir: mais je vous défends absolument de faire pré-

parerà souper; je prétends vous régaler

a mon tour. Après un ennui mortel & de vives impatiences de ma part, l'heure du rendez-vous étant arrivée, je pris le chemin de la maison de cette dame, au hasard d'y passer une seconde nuit dans la cuve. Je m'approchai de la porte avec autant d'empressement que je m'en étois éloigné le matin. Je fais le fignal dont nous sommes convenus. Point de réponse. Je recommence, je ne vois ni n'entends personne. J'en suis surpris, & je m'imagine que le frere averti du dessein de sa sœur, n'est point parti pour la campagne. Un moment après, croyant que j'avois mal fait le fignal qui étoit de frapper avec une pierre au-dessous d'une fenêtre basse, je redoublai mes coups, & c'était comme si je les eusse donnés au pont d'Alcantara. Je frappai même plufieurs

þ

n

Ċ

de Gusman d'Alfarache. 133 fieurs fois à la porte. J'y prêtai l'oreille, & n'entendant pas le moindre bruit dans la maison, je demeurai dans la rue jusqu'à minuit, sans savoir ce que je devois penser d'un silence si extraordi-

naire.

s,

re

15,

ela

oi.

re-

at-

je

ré-

ler

res

n-

ne-

au

rec

ois

ont

ré-

ni

80

ef-

·la

int

de

ne

s,

au

uırs

La patience, enfin, commençoit à m'échapper, & j'étois prêt à me retirer, quand j'apperçus une troupe de gens armés qui venoient de mon côté. Je gagnai par provision le bout de la rue, & me mis à les observer. Ils s'arrêterent à la porte de ma nymphe, y frapperent rudement; & comme on s'obstinoit dans la maison à ne vouloir pas leur répondre, ils appliquerent sur la porte de si grands coups de bâtons, qu'ils l'auroient bientôt mise en pieces, s'il n'eût pas paru à une fenêtre une servante qui leur demanda ce qu'ils fouhaitoient. Ouvrez, ouvrez, lui répondit un alguafil, c'est la justice. A ce mor terrible, je sentis quelque frayeur, & je fus tenté de prendre la fuite, ne sachant si ce n'étoit pas moi que ces archers cherchoient. Lorsqu'on se sent coupable, on ne voit pas ces gens làsans émotion. Je me rassurai toutefois en faisant réflexion que j'avois bien la mine d'être la dupe de ma Princesse & Tome I.

de son prétendu frere, qui, selon toutes les apparences, s'étoient attirés par leur bonne conduite l'attention de la

justice.

Je m'avançai même vers la maison, dès que l'alguasil & ses archers y surent entrés; & me mêlant parmi les voisins qui étoient descendus dans la rue pour voir les choses de plus près, j'en entendis un qui disoit aux autres : ils se disent frere & sœur, mais il ne le sont que du côté d'Adam; c'est un aventurier de Cordoue, qui depuis quelques mois tient ménage à Tolede avec une drôlesse de Séville aux dépens des jeunes sots qu'ils attrapent; mais pour leur malheur ces deux fripons se sont joués à un gressier, qui, pour se venger d'eux, leur fait le tour que vous voyez.

t

A ce discours, tous les voisins se mirent à rire aux dépens du greffier, d'autant plus qu'ils le connoissoient pour un homme nouvellement marié; mais quoiqu'ils fussent bien aises qu'on l'eût dupé, ils ne laissoient pas d'applaudir à sa vengeance, tant il est vrai que personne ne plaint les mal-honnêtes gens. On peut même dire que ce sut une comédie pour les témoins de cette aventure, quand ils virent l'alguasil & ses ar-

de Gusman d'Alfarache. 135 chers, mener en prison la dame tout en désordre, avec son galant bien lié & garotté. Pour moi, malgré le souvenir de la cuve, je pris peu de plaisir à voir cette misérable femme dans l'état où elle se trouvoit. Je fus le seul des spectateurs qui en eut quelque pitié, quoique je fusse celui qui devoit en avoir le moins. Ravi pourtant de n'être plus dans l'erreur sur son compte, je retournai à mon hôtellerie, affez fot encore pour me flatter que l'autre dame étoit de meilleure foi; mais je l'attendis inutilement le lendemain presque toute la journée. Je ne revis pas même sa suivante; de sorte que ne pouvant plus douter que je ne fusse aussi la dupe de ce côté-là, je me promis bien que déformais je seroisen garde contre le beau fexe.

eng States suct fra bass really guest.

grace i may to the control of the language.

des aucun sepos. Je me levat de grand

toupar

e la

on,

fu-

les

s la

es:

e le

enues

ine eu-

cur

ués ux,

ni-III-

un Oi-

u-

n-

n iee, rvisita, a felont to com or occane do concede do concede do concede no mandre de pronocede no concede do concede do concede a c

CHAPITRE XIII.

Gusman prend une fausse alarme & sort brusquement de Tolede. Autre Aventure galante. Origine de ce proverbe : A Malagon, dans chaque maison un Larron, & dans celle de l'Alcalde le pere & le fils.

TELLE fut la fin de mes galanteries de Tolede, & pour surcroît d'infortune, je rencontrai, en arrivant dans mon hôtellerie, un alguasil que l'on me dit être de Madrid, & l'on ajouta qu'il s'informoit de l'hôte avec beaucoup de soin d'un certain quidam qu'il cherchoit. Je n'appris point cela sans altération; néanmoins, tout troublé que j'étois, je tins une assez bonne contenance; mais je fus agité toute la nuit d'une inquiétude qui ne me laissa prendre aucun repos. Je me levai de grand matin; & l'esprit toujours occupé de ce maudit alguafil; j'allai me promener au Zacodover. Je n'eus pas fait le tour de la place, que j'entendis crier ; Deux mules de retour pour Almagro.

de Gusman d'Alfarache. J'employai plus de tems à écouter ce cri, qu'à en profiter. Je me déterminai dans le moment à louer ces deux mules. comme si j'eusse pressenti que je trouverois à Almagro une compagnie de soldats prêts à partir pour l'Italie. Je parlai au crieur. Nous convînmes de prix. Après quoi j'envoyai mon laquais payer mon hôte & chercher mon bagage, qui consistoit en une valise dans laquelle étoit mon habit d'homme à bonnes fortunes, avec de beau linge & le reste de mon argent. Aussi-tôt qu'il fut venu me rejoindre, je lui donnai une des mules, je montai sur l'autre, & charmé de trouver si promptement l'occasion de sortir de Tolede, dont le séjour ne pouvoit plus m'être agréable, je pris la route d'Orgaz, où j'allai coucher ce jour-là.

Il y avoit dans l'hôtellerie une jolie servante, qui sembloit s'élever audessus de sa condition par son esprit & par des manieres gracieuses. Je liai conversation avec elle, & dans cet entretien je sentis naître des desirs que je lui témoignai; ce qui ne l'effaroucha point. Elle eut même la bonté de me promettre qu'elle viendroit me trouver pendant la nuit. Mais ma mignonne, lui dis-je, ne me trompez-vous point? Puis-

M iij

je compter sur votre parole? Sans doute, me répondit-elle. Vous êtes un trop jon

seigneur, pour qu'on vous en fasse ac-

d

to

cl

to

to

d

b

to

q d J

n

croire. Vous verrez si j'y manque.

On me fit coucher dans une chambre basse où où il y avoit de l'orge, & dont j'eus soin de laisser la porte ouverte, afin que la servante y pût entrer à l'heure qu'elle jugeroit la plus commode. Je m'endormis en attendant ma belle, quoiqu'on ne dorme gueres ordinairement dans une si agréable attente; mais l'inquiétude que l'alguasil m'avoit causée la nuit précédente, ne m'ayant pas permis de goûter la douceur du sommeil, j'avois encore plus d'envie de me reposer que de faire l'amour. Cependant un petit bruit que j'entendis dans la chambre eut le pouvoir de me réveiller. Je ne doutai point que ce ne fût la servante; & voulant la recevoir avec toute la reconnoissance que son exactitude à tenir sa parole me sembloit mériter: Venez, lui dis-je tout bas; approchez, mon aimable; je vous attends avec impatience. On ne me répondit point. Je m'imaginai que la friponne en usoit ainsi pour mieux irriter mes desirs. Dans cette confiance, la moitié du corps hors du lit, j'étendis mes bras pour la sailir. Je sentis sous ma main quelque chose de

de Gusman d'Alfarache. 139 douillet, mais d'un douillet qui révolta mon imagination: Comme en effet, c'étoit l'oreille d'un âne, lequel étant sorti de l'écurie, avoit éte attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y étoit, L'animal, qui dans le tems que je le touchai, avoit la tête baissée, la releva tout à coup pour mes péchés, & m'en donna sous le menton un coup qui m'ébranla les mâchoires, & mit ma bouche tout en sang. Je me levai en jurant, & dans l'intention de percer de mon épée les entrailles de cette maudite bête, qui par bonheur pour elle, fut effrayée du bruit que je fis, & prit aussi-tôt la fuite. Je me recouchai en pestant contre l'amour, & en renouvellant le serment que j'avois déja fait de me défier de ses piéges.

זנ

e

e i-

2

Un moment avant le jour, je commençois à m'assoupir; mais le muletier vint m'avertir que le déjeûner étoit prêt, & que si je voulois arriver ce jour-là de bonne heure à Malagon, je n'avois point de tems à perdre. Je sus bientôt debout; & après avoir mangé quelques morceaux de ce qu'il plût à l'hote de me servir, je voulus monter sur ma mule, qui me lança une ruade, dont j'aurois été peut-être estropié toute ma vie, si j'eusse reçu le coup de plus loin; mais

Aventures plaisantes j'étois si près de la quinteuse bête, qu'elle ne put me faire un grand mal. Au diable toute sortes de femelles, m'écriai-je dans le moment! Je suis né pour en être maltraité; pour divertir mes compagnons de voyage, & me désennuyer moi - même, je leur contai en chemin toute l'aventure de l'âne; ce qui fut un récit bien intéressant pour le muletier, qui nous dit après avoir ri tout son saoul, que Lucia (c'étoit le nom de la servante) en avoit agi de meilleure foi avec lui; qu'elle lui avoit tenu compagnie une bonne partie de la nuit; & qu'enfin il vouloit bien m'apprendre que les servantes d'hôtellerie appartenoient de droit aux muletiers, pour le bien qu'ils faisoient gagner aux hôtes en leur menant des passagers.

Nous arrivâmes sur le soir à Malagon, d'où, graces au ciel, je partis le lendemain sans que la fortune m'eût joué quelque nouveau tour, si ce n'est que je m'apperçus, quand nous eûmes fait trois ou quatre lieues, qu'on m'avoit volé une bouteille d'excellent vin. Vive Dieu, dis-je alors en riant, ce vol justisse bien le proverbe qui dit: A Malagon, dans chaque maison un larron, & dans celle de l'Alcalde le pere & le sils. Là-dessus le muletier me demanda si je

fav por fir il', de

> le éta les do tro qu pla vo

> > vo fo tr O de er

qu

il od v

de

de Gusman d'Alfarache. 141 savois l'origine de ce proverbe. Je répondis que non, & qu'il me feroit plaisir de me l'apprendre. La voici, repritil, s'il en faut croire un bon vieillard de qu'il la riene.

de qui je la tiens.

te,

n'é-

our

om-

yer

nin

un

er,

ul,

te)

ui;

ne

il

de

ils

ie-

n,

e-

ué

10

it

it

à-53

e

En 1236, Dom Fernand, surnommé le Saint, roi de Castille & de Léon, étant à Benevente, eut avis un jour que les chrétiens venoient d'entrer dans Cordoue, & qu'ils s'étoient déja rendus maîtres du fauxbourg qu'on appelle Axarquia; mais que les Mores, à qui cette place appartenoit alors, & qui le trouvoient fort supérieurs en nombre, se préparoient à les en chasser. Ce monarque zélé pour sa religion, résolut de voler au secours des chrétiens. Il manda son dessein à Dom Alvar Perez de Castro, qui étoit alors à Martos, & à Dom Ordogno Alvarez. Ces deux seigneurs, des principaux de Castille, se rendirent en diligence auprès du Roi, qui se mit ausli-tôt en chemin avec eux. Comme il n'avoit que cent cavaliers, il envoya ordre à tous ses vassaux & à tous les gens de guerre qui pouvoient être dans les villes, bourgs & villages de sa domination, de marcher vers Cordoue. Ses ordres auroient été suivis d'une prompte exécution, si le tems l'eût permis: mais on étoir alors dans le mois de Janvier.

Aventures plaisantes & les pluies avec la neige avoient partout grossi les ruisseaux & fait déborder les rivieres; de maniere que les troupes ne pouvant avancer, se trou-

fon

le

le

au

go

pa

lei

Sé

d'l

mo

Au

qu

co

ce

de

le

au

d'

y

Ve

CI

10

tu

e

m

q

verent dans la nécessité de s'arrêter tantôt dans un endroit & tantôt dans un

autre.

Il en arriva un si grand nombre à Malagon, que l'on fut obligé de loger un foldat dans chaque maison, & deux chez les bourgeois les plus ailés. Le commandant de ces troupes & son fils, qui en étoit aussi officier, tomberent en partage à l'alcalde. Quoique le bourg fût assez gros, il y avoit tant de monde, que les vivres devinrent d'autant plus chers que le tems continuoit d'être rude. Les soldats se voyant hors d'état d'en acheter au prix qu'ils se vendoient, commencerent à voler pour subfister. Tandis que ces choses se passoient, un paylan de bonne humeur allant à Tolede, rencontra près d'Orgaz une troupe de cavaliers qui lui demanderent d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit de Malagon; sur quoi l'un des cavaliers lui dit : Apprendsnous, mon ami, ce qu'il y a de nouveau à Malagon. Le paysan lui fit cette réponse, qui depuis est devenue un proverbe: A Malagon, dans chaque maide Gusman d'Alfarache. 143 son un larron, & dans celle de l'alcalde

le pere & le fils.

par-

ébor-

e les

trou-

tan-

is un

Ma-

er un

deux

com-

qui

parfût

ide,

plus

ude.

d'en

om-

ndis

fan

ca-

oit.

fur

ids-

eau

ré-

ro-

C'est donc mal-à-propos, poursuivit le muletier, qu'on explique ce proverbe au désavantage des habitans de Malagon, puisqu'ils furent les volés & non pas les voleurs. On peut dire, même à leur gloire, que depuis Madrid jusqu'à Séville, il n'y a point de gîte, point d'hôtellerie où l'on soit mieux traité & moins écorché qu'on l'est à Malagon. Au reste, je ne prétends pas soutenir qu'il ne s'y fait point de friponneries comme ailleurs; mais je vous assure que ce ne sont pas les plus mal-honnêtes gens de ce pays.

Comme le muletier achevoit ces paroles, il passa un ânier de sa connoissance, auquel nous demandâmes des nouvelles d'Almagro d'où il venoit. Il nous dit qu'il y avoit une compagnie de soldats nouvellement levés, & destinés, à ce qu'on croyoit, pour l'Italie. Je tressaillis de joie à ce rapport, & pardonnai à la fortune tout ce qu'elle m'avoit fait souffrir, en faveur de la belle occasion qu'elle m'osfroit de contenter le desir violent

que j'avois d'être à Gênes.

CHAPITRE XIV.

Gusman se présente pour servir dans une Compagnie de nouvelles levées. Comment il est reçu du Capitaine, & de quelle façon ils vivent ensemble.

Toute ma crainte étoit que l'ânier n'eût menti; mais je fus persuadé, en entrant dans Almagro, qu'il avoit dit vrai. J'apperçus un drapeau à la fenêtre d'une maison, où je jugeai que le capitaine demeuroit. J'allai descendre à une hôtellerie tout auprès, & je ne songeai qu'à me reposer jusqu'au lendemain matin.

Alors m'étant paré de mon bel habit & de mon linge le plus fin, je me rendis à la premiere église où j'entendis la messe, & de là chez le capitaine, que je saluai d'un air à lui faire croîre que je ne pouvois être qu'un jeune homme de qualité. Je lui dis que je venois exprès à Almagro pour y prendre parti dans sa compagnie, ne respirant que l'honneur de servir le Roi. Mon ajustement ne manqua pas

de Gusman d' Alfarache. 145 pas de jeter de la poudre aux yeux de cet officier, qui savoit fort bien vivre. Il me reçut le plus poliment du monde. Il commença par me témoigner la joie qu'il avoit de me voir dans la disposition d'entrer de si bonne heure dans la carriere de la gloire; puis il me remercia de la préférence que je donnois à sa compagnie, qui se trouvoit fort honorée de posséder un cavalier de noble race, comme il étoit aifé de connoître que j'en étois un. Ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que tous les emplois sont remplis; mais si je ne puis vous en offrir un, du moins je pourrai partager le mien avec vous, & nous vivrons ensemble de même que si vous étiez capitaine comme moi.

2115

e,

m-

ier

en dit

re

pi-

ne

in

oit

lis

e,

ai

11-

a-

23

r-

as

Pour me prouver que des discours si honnêtes n'étoient pas des complimens en l'air, il me retint à dîner, & me régala fort bien. Il ne laissa pas, sans faire semblant de rien, de charger un de ses valets de s'informer du mien qui j'étois. Mon page qui m'avoit entendu dire plus d'une fois que je me nommois Dom Juan de Gusman de la Maison de Torab, assura que je portois ce nom, avouant au reste qu'il n'en savoit pas davantage. Cela su rapporté au capitaine, qui crut pieusement que j'étois un jeune cadet de cette illustre race. De mon côté, dès

Tome I.

146 Aventures plaisantes

le jour suivant je lui donnai à manger dans mon hôtellerie, & je n'épargnai rien pour rendre le repas digne d'un cavalier qui auroit effectivement été ce que mon valet avoit dit que j'étois. Je ne m'en tins pas à ce dîner. J'en donnai tant d'autres au capitaine & aux principaux officiers de la compagnie, que ce n'est pas merveille s'ils m'aimoient tous, & me regardoient comme un sujet qui faisoit honneur à leur Corps. Le capitaine fur-tout avoit tant d'attention pour moi, que j'en étois quelque fois tout honteux. Il est vrai que pour entretenir son amitié je lui envoyois presque tous les jours par mon page quelque petit préfent ; qu'il vouloit bien recevoir pour me marquer son affection.

le

Cependant ma bourse, qui n'avoit pas comme la mer un flux & un reflux, se désemplissoit à vue d'œil, sans se remplir. J'avois déja dissipé plus de la moitié de mes réaux, tant en habits, en galanteries & en frais de voyage, qu'en festins & en présens, sans compter ce que j'avois perdu en jouant avec les officiers, dont la plupart savoient encore mieux que moi se rendre au jeu la fortune favorable. J'étois pourtant assez en fonds pour soutenir quelque tems le beau personnage que je faisois, lorsque le

de Gusman d'Alfarache. 147 tems de nous mettre en marche arriva. Je suivis la compagnie en qualité de volontaire jusques sur la côte où elle avoit ordre de s'arrêter, en attendant que les galeres qui devoient la transporter en Italie avec d'autres troupes, fussent arrivées à Barcelone où elle alloit s'embarquer. Mais il plut à Dieu que cet embarquement ne se fît que trois mois après; ce qui acheva de me ruiner : car voulant continuer de vivre avec le capitaine & les autres officiers, ainsi que j'avois commencé, je me trouvai bientôt réduit à me servir de mon corps de réserve, je veux dire de mes trente pistoles d'or, auxquelles je n'avois point touché jusques-là, & que je dépensai avec aussi peu de ménagement que mes réaux. Quand je me vis au bout de mes dernieres pieces, je vendis mon bel habit, ensuire mon linge; puis je me défis de mon valet, qui alla chercher fortune ailleurs; & n'ayant plus d'argent pour jouer, je cessai de fréquenter les officiers, qui ne devinerent que trop bien les raisons qui m'obligeoient à changer

ger

mai

ca-

ce

Je

mai

nci-

e ce

us,

qui

api-

our

on-

enir

ous

oré-

me

pas

, fe

em-

itié

ga-

en

ce

of-

ore

or-

en

eau

le

de conduite.

Les réflexions vinrent alors en foule fe présenter à l'enfant prodigue. Si j'étois incapable d'en faire quand j'avois de l'argent, en récompense, j'en faisois

Nij

148 Aventures plaisantes

des millions lorsque je n'avois plus rien. Je rappelai mes folies passées, & je me fis tous les reproches qu'un pédagogue de profession m'auroit pu faire. Je pris la résolution d'être à l'avenir bon menager, comme si j'eusse encore eu des sacs de réaux dans ma valise. Je me repentois principalement d'avoir donné tant de grands repas au capitaine, qui, remarquant que j'étois mal en especes, ne m'invitoit plus depuis quelque tems à dîner avec lui. Les autres officiers, jugeant que je n'avois plus rien à perdre, me tournoient le dos. Les sergents qui venoient auparavant me rendre visite, comme à un capitaine en second, & qui se faisoient honneur de mon entretien, ne me recherchoient plus. Il n'y avoit pas jusqu'aux soldats qui ne m'évitassent. Je ne sais même si les goujats n'auroient pas dédaigné ma compagnie, si j'eusse voulu devenir leur camarade: mais il étoit juste, après avoir fait tant d'extravagances, que j'en fusse si bien puni.

d

I

9

Pd

Si quelque chose pouvoit me consoler dans un état si malheureux, c'est que pendant le cours de ma prospérité je n'avois pas fait la moindre friponnerie. Cela donna fort bonne opinion de moi à mon capitaine, qui me croyant plus

de Gusman d'Alfarache. 149 que jamais un garçon de naissance, conserva toujours pour moi de l'estime malgré ma misere. Il avoit trop profité de ma mauvaise conduite, pour ne me la point pardonner dans le fond de son ame. Il me recevoit assez bien quand je l'allois voir, sans faire semblant de prendre garde à la situation de mes affaires. Il ne laissoit pas d'en être touché; & il ne put s'empêcher de me dire un jour, que je lui parus plus triste qu'à l'ordinaire: Mon cher Gusman, il faudroit que je fusse bien dur & bien ingrat, fi j'étois insensible à vos peines, après tous les témoignages d'amitié que vous m'avez donnés. Mais apprenez que ma fortune n'est gueres meilleure que la vôtre, & que je suis vivement affligé de ne pouvoir vous marquer par mes actions jusqu'où va pour vous ma bonne volonté. Tout ce que je puis vous offrir dans le pressant besoin ou vous vous trouvez d'être secouru, c'est un logement dans ma maison, & la table de mes gens; car j'ai cessé par nécessité de manger chez moi, étant dans l'impuissance de recevoir mes amis.

lus

da-

.Je

on

eu

me

né

ii,

ms

s,

er-

n-

le-

de

nt

its

fi

na

ur

ès

e

er

10

1-

e.

1

LS

Cette proposition, qu'il ne me sit pas sans rou gir, sut accompagnée de tant de manieres obligeantes, que je l'acceptai, Il ne sied à personne de faire le

Niij

150 Aventures plaisantes

r

I

fier, encore moins à un homme qui n'a pas le sol, & qui ne sait où donner de la tête. C'est un Caméléon qui ne se nourrit que de vent. Me voilà donc devenu en quelque sorte domestique du capitaine, après avoir été son compagnon. Mais je lui dois cette justice : bien loin de me traiter comme un valet, il avoit des considérations particulieres pour moi. S'agissoit-il de faire quelque chose pour son service; il m'en prioit, au lieu de me le commander. De mon côté, pour conserver son amitié, & gagner le pain qu'il me donnoit, je me montrois plus ardent que ses domestiques à le servir. Je prévenois ses desirs. Comme il me croyoit autant de discrétion que de fidélité, & même beaucoup de prudence, quoique j'eusse assez prouvé le contraire par la dissipation que j'avois faite de mon argent, il voulut achever de m'inftruire de l'état présent de ses affaires, pour me faire connoître, disoit - il, qu'il avoit une entiere confiance en moi.

Il m'apprit donc qu'il étoit tellement à sec, que quelques bijoux qu'il avoit encore, faisoient son unique ressource. Savez-vous bien, ajouta-t-il, ce qui m'a réduit à cette extrémité? C'est le tems que j'ai été obligé de consumer à solli-

de Gusman d'Alfarache. 151 citer mon emploi, & les présens qu'il m'a fallu faire pour l'obrenir. Oui, j'y renoncerois si j'étois à recommencer, quelque envie qu'ait naturellement un gentilhomme Espagnol d'acquérir de la gloire par la voie des armes. Effectivement, outre l'argent qu'il m'en a coûté pour cela, je ne puis y penser encore sans une extrême confusion. Combien ai-je passé de journées le chapeau à la main, à prier, à flatter, à faire des révérences jusqu'à terre, à traverser des cours, tantôt pour parler à celui-ci, & tantôt en accompagnant celui-là; enfin à valeter, à ramper, à faire mille bassesses. Mais le trait le plus piquant & le plus sensible pour moi, c'est ce qui m'arriva la veille du jour auquel on m'avoit promis ma commission. Après plus de buit mois de sollicitations & de démarches, comme celle que je viens de vous dire, j'accompagnois le ministre dont j'avois besoin, & qui sortoit du palais; je le conduisis avec le plus profond respect jusqu'à son carrosse; il monta dedans, & je me couvris par malheur un moment devant que le carrosse partit. Le ministre s'en apperçut. Il me lança un regard furieux, & me fit bien sentir que mon action lui avoit déplu, puisque ma commission ne me fut délivrée que qua-

: la

ur-

nu

ai-

on.

oin

oit

01.

ur

de

ur

nin

us

ir.

é-

2,

re

de

C-

,

en

à

7

e.

15

-

ne !

Aventures plaisantes

tre mois après. Je courus même risque d'être renvoyé aux Calendes grecques, pour ma peine & pour mon argent.

CC

ſe

de

iu

ta

m

n de

P

r

ça

V

n

q

G

e

t

Dieu préserve, continua-t-il, en levant les veux au ciel! Dieu préserve tout honnête homme d'avoir affaire aux personnes qui ont le pouvoir & la mauvaise volonté tout ensemble! Dans quel aveuglement sont ces idoles de cour, qui veulent qu'on les adore comme des divinités! Ils ont apparemment oublié qu'ils ne sont que des misérables comédiens qui jouent de beaux rôles, & qu'à la fin de la piece, c'est-à-dire, de leur vie, ils disparoîtront aussi-bien

que nous.

Mon capitaine m'attendrit par ce discours, & je me sentis plus pénétré de son malheur que du mien. Je lui témoignai dans les termes les plus forts que mon cœur & mon esprit me purent fournir, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable d'entreprendre pour le tirer de l'embarras où je le voyois; en un mot, que j'exposerois volontiers ma vie pour son service. Il me remercia de ma bonne volonté; mais quel secours, poursuivit-il, en souriant, puis-je attendre de vous dans la situation où vous êtes? Je verrai ce que je pourrai faire, lui répondis-je. Si je suis jeune, en réde Gusman d'Alfarache. 153 compense, la nécessité aiguise l'esprit, & peut suppléer à l'expérience. Laissez-moi seulement rêver aux moyens de vous faire passer doucement la vie jusqu'à notre embarquement. Le capitaine sourit encore à ces paroles, & sans me répliquer, branla la tête, pour me marquer qu'il faisoit peu de fond sur des discours qu'un zele indiscret m'inspiroit. S'il eût connu mes talens, il auroit mieux jugé de moi; mais je le for-

cai bientôt à me rendre justice.

Comme les galeres tardoient à venir, nous étions obligés de changer souvent de quartier, & nous logions par, é ape dans les villages. A chaque logement, je donnois une douzaine de billets qui nous rapportoient pour le moins douze réaux chacun, & quelques - uns jusqu'à cinquante chez les riches laboureurs; pour moi, j'avois mon entrée franche dans toutes les maifons, fans loger dans aucune; & il n'y en avoit point où je ne jouasse de la griffe. J'aurois, je crois, emporté de l'eau du puits, plutôt que de sortirssans rien prendre. Par ce moyen, je relevai la marmite renversée de mon capitaine. Il se remit à tenir table, & la subtilité de mes mains lui fournissoit abondamment de quoi faire grande chere à

sque ues,

le-

faire k la Dans de om-

bles es, ire,

ce étré té-

puque our

ois; iers cia irs,

atous re, rébon marché. Les poules, les chapons, les oies, les poulets & les pigeons tomboient dru comme grêle dans sa cuisine, & je ne le laissois point manquer de

jambons.

Si par hasard il arrivoit que le maître d'une maison me prît sur le fait; si le vol n'étoit pas considérable, on n'en faisoit que rire, & s'il étoit de conséquence, j'en étois quitte pour être mené devant mon capitaine, qui me reprenoit d'un air sévere, & m'envoyoit en prison dans une chambre, où je recevois par son ordre cent coups de fouet que je ne sentois point, quoique je les accompagnasse de cris si perçans, que toute la maison en retentissoit. Il sembloit qu'on me mît en pieces, quoique l'on ne me touchât point du tout. Cela contentoit les personnes volées, & sauvoit l'honneur de l'officier. Quelquefois aussi les plaignans intercédoient eux-mêmes pour moi, & par pitié conjuroient le capitaine de me pardonner ma faute.

Du badinage on passe au sérieux. Après ces petits coups, j'en voulus faire de plus importans. Je choisis pour cela cinq ou six déterminés de la compagnie, avec lesquels je me déguisai pour aller exploiter sur les grands chemins.

No no do que co fu dé po

ce

pl

pa

de

do

ch

pa

en

fo

fu

di

de Gusman d'Alfarache. 155 Nous arrêtâmes quelques passans qui nous donnerent leur bourse avec une docilité qui nous épargna des crimes que leur résistance nous auroit pu faire commettre; mais notre capitaine ne fut pas si tôt informé d'une affaire si délicate, qu'il en craignit les suites, tant pour moi que pour lui. Il me défendit ce jeu-là, & il fallut m'en tenir à de plus innocens; comme à trouver des passe-volans, quand il étoit question de passer montre. C'est ce que j'entendois à merveille. Je savois si bien faire changer de figure au même soldat, soit par une barbe postiche, soit par une emplâtre sur l'œil, qu'il recevoit trois fois la paie, sans que l'on reconnût la supercherie; enfin, je devins si utile au capitaine, qu'il m'avoua que mon industrie lui valoit mieux toute seule que les revenant-bon de sa compagnie.

as no all amounts, real to go stated

. As prominently make a second of one of

and determined to the superior of the party
indicate the second of the second sec

om-

ne,

de

tre

ile

en

sé-

ne-

re-

oit

re-

iet

les

ue

m-

ne

la

u-

e-

nt ner

x.

a

a-

ir

Gusman se rend avec la Compagnie à Barcelone. Il y joue un tour à un Orfévre, & s'embarque pour l'Italie.

Les galeres arriverent enfin à Barcelone. Dès que nous en eûmes avis, nous nous y rendîmes pour nous embarquer; mais le tems ne se trouva point favorable pour cela, & nous fûmes obligés de faire un assez long séjour dans cette ville. Ce n'étoit plus là ce pays de ressource où l'on pouvoit avec un peu d'adresse vivre grassement à bon marché. Je vis bientôt mon capitaine tomber dans une mélancolie dont je pénétrai facilement la cause. Je devois bien connoître sa maladie, puisque j'étois le médecin qui l'en avoit déja guéri.

Pour cette fois-là, je sentois mon habileté en défaut, ignorant la carte de Barcelone, & le génie de ses habitans. Je ne laissai pas à tout événement d'offrir mon spécifique à mon malade, qui me dit là-dessus d'un air très-sérieux, que nous n'avions plus affaire à des paysans, & qu'il falloit aller la sonde à

ter qu le do

mi

ga

pa qu

mo

s'i

VO

ma

ta

A ré

pe

pa

pa

m

VC fu

sû

ja

a

m

PC

de Gusman d'Alfarache. 157 la main. Les difficultés ne firent qu'irriter mon esprit, & il me vint une idée que je résolus de suivre. J'ai déja dit que le capitaine avoit des bijoux qu'il gardoit comme une poire pour la soif. Parmi ces bijoux, étoit un reliquaire d'or. garni de quelques pierreries, & dont il parloit de se défaire pour subsister jusqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, & je lui demandai s'il avoit assez de confiance en moi pour vouloir bien me le laisser entre les mains pendant un jour ou deux, ajoutant que je le lui rendrois avec usure. A ces mots, il prit un air gai, & me répondit en souriant : Oh, oh! mon petit ami Gusman, méditeriez-vous par hasard quelqu'un de ces tours de passe-passe que vous savez si bien faire? Vous n'avez seulement, repris-je, qu'à me donner le reliquaire, & tenezvous gaillard. Si malgré toutes les mesures que je pourrai prendre pour faire sûrement le coup que j'ai dans la têre j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la justice, du moins je vous promets de sauver votre honneur, & de porter toute l'iniquité.

un

lie.

aris,

m-

fû-

our

ce

on né

je

DIS

ue ja

ade

f-

ui

.

es

la

Mon capitaine se rendit à cela. Il m'abandonna le reliquaire, en me disant, qu'il souhaitoit que je vinsse heu-

Tome I. O

Aventures plaisantes reusement à bout de mon entreprise. Personne n'y avoit plus d'intérêt que lui, puisque tout le profit lui en devoit revenir. Je mis le bijou dans une bourle que je cachai dans mon sein, & dont je passai les cordons à une boutonnière de mon jupon; après quoi j'entrai chez le premier orfévre qu'on m'enseigna, & qui, par bonheur pour moi, étoit connu dans la ville pour un insigne usurier. Je lui demandai s'il vouloit acheter un beau reliquaire, & en même-tems je lui montrai celui que j'avois. Je m'apperçus qu'il en fut très-content, quoiqu'il affectat de ne le point paroître. Je n'attendis pas qu'il me fît des questions; je lui dis que j'étois soldat dans une compagnie de nouvelles levées, laquelle devoit passer en Italie; que j'avois mangé tout l'argent que je possédois, & que n'en ayant plus, je me trouvois réduit à vendre ce bijou, pour n'être pas sans especes. Allez, poursuivisje, allez vous informer de mon capitaine, des autres officiers, & des soldats même, qui je suis. Ils vous apprendront que je me nomme Dom Juan de Gusman. Sur le rapport qu'ils vous feront de moi, vous verrez si vous pouvez acheter mon reliquaire en sûreté. Pendant que vous ferez vos informa-

tio où

> écl & où ma cie ce de pa gé j'é

> > av lie fig rei qu fu pa

po

di lu que ré à m

drob

de Gusman d'Alfarache. 159 tions, je vais vous attendre sur le port

où une affaire m'appelle.

orife.

que

urle

nt je

e de

zle

, &

nnu

r. Je

s je

ap-

loi-

. Je

ns;

une

la-

7015

is,

OIS

tre

VIS-

pi-

ol-

en-

de

fe-

ou-

té.

03-

un

L'orfévre qui ne vouloit pas laisser échapper ce bijou, prit son manteau, & courut sur le champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques officiers & des soldats même, pour savoir ce que c'étoit qu'un certain Dom Juan de Gusman, qui se disoit de leur compagnie. Les uns & les autres (car j'étois généralement aimé) l'assurerent que j'étois un jeune homme de qualité, qui avoit dessein de passer avec eux en Italie, & qu'ils m'avoient vu faire une figure des plus brillantes; enfin, ils lui rendirent un si bon témoignage de moi, qu'il vint promptement me chercher fur le port, où il n'eut garde de ne me pas trouver, puisque je n'étois là que pour l'attendre & le friponner. Il me dit, en m'abordant, qu'il me prioit de lui faire voir encore le reliquaire, & qu'il l'acheteroit. Je le veux bien, lui répondis-je; mais tirons-nous un peu à l'écart. Nous n'avons pas besoin que le monde s'assemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourse, & le lui donnai à considérer de nouveau. Il le regarda de tous côtés, & après l'avoir bien examiné, il me demanda ce que

O ij

j'en voulois. Je lui dis deux cents écus d'or, & ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il valoit. Le vieil usurier feignit d'être étonné de ce prix, & commença de dire que l'or n'étoit pas du plus sin. Outre cela, il trouva de grands défauts dans le travail, comme dans les pierreries; néanmoins, il m'en offrit cent écus. Je sis le surpris à mon tour. Ce n'est pas assez, m'écriai-je! C'est se moquer. Vous abusez de ma situation. Mais quelque besoin que j'aie d'argent, je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent-cinquante écus d'or.

pl

qu

d'

lu

re

bo

fa

CC

cl

d'

CC

20

gi

d

8

je

nid c

p

r

P

C

Il fit pourtant si bien encore, que j'en rabattis trente, de sorte que le marché fut conclu à cent-vingt. Il me pria d'aller avec lui à sa boutique pour les recevoir. Ce que je refusai de faire, en lui disant que j'attendois un homme, & que je ne pouvois m'éloigner du port; qu'il n'avoit qu'à retourner chez lui chercher la somme dont nous étions convenus, & qu'il me retrouveroit au même lieu où il me laissoit. L'orfévre voyant que je m'obstinois à ne vouloir pas l'accompagner, & craignant que la personne qui devoit me venir joindre, ne fût un de ses confreres, auquel j'avois peut-être donné rendez-vous pour le même sujet, courut au logis avec d'aude Gusman d'Alfarache. 161 tant plus d'empressement qu'il avoit

plus d'envie d'avoir le reliquaire.

cus

ce'

gnit

nça

fin.

uts

rre-

ent

no-

on.

nt,

pas

en

ché

al-

ce-

lui

82

rt;

lui

ons

au

re

oir

la

e,

DIS

le

U-

J'apperçus bientôt ce vieux fripon qui revenoit tout essoussié. Il portoit dans un petit sac les cent vingt écus d'or, qu'il me compta dans la main. Je lui demandai le petit sac dans lequel je remis l'or, & lui offris à la place la bourse où avoit été le bijou; mais faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons que j'avois exprès bien attachés, je tirai, comme par impatience, d'un étui qu'il avoit à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cette action le surprit un peu, il étoit si éloigné d'en pénétrer la caule, qu'il reprit le chemin de sa maison, très-satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, & ne se doutant nullement du piège que je lui avois tendu.

Je le laissai faire quelques pas; puis je sis signe à un de mes camarades qui ne valoit pas mieux que moi, & que j'avois posté dans un endroit avec ordre d'accourir quand je l'appellerois. Je le chargeai des écus d'or que je lui dis de porter à notre capitaine. Ensuite courant après mon orfévre que je n'avois pas perdu de vue, je l'atteignis dans un carresour, où il y avoit, par hasard, une troupe de soldats assemblés, & le

Oij

162 Aventures plaisantes

fai

no

ric

ve

pa

m

ma

po

fai

po

il

do

D

de

ь

le

de

ils

qu

pe

ét

qu

be

V

CI

V

ď

fa E

montrant du doigt, je me mis à crier: Au voleur, seigneurs soldats, au voleur. Pour l'amour de Dieu, arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé. Ne le laissez point échaper. Les foldats, dont il y en avoit quelques-uns de notre compagnie, arrêterent ausli-tôt l'orfévre, en lui demandant pourquoi il me donnoit sujet de me plaindre ainsi de lui. Il fut d'abord si troublé, si saisi de crainte & d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole. D'ailleurs, quand il auroit parlé, cela eût été inutile; la voix de son accusareur eût étouffé la fienne. On n'entendoit que moi, je criois fans cesse; & pour faire plus d'impresfion für les soldars, je me jettai à genoux devant eux, en implorant leur fecours avec de fausses larmes.

Messeigneurs, leur disois-je, vous voyez dans ce vieux scélérat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Espagne. J'étois tout-à-l'heure avec lui sur le port. Il a remarqué une bourse dans mon sein; il m'a demandé ce qu'il y avoit dedans. C'est, lui ai je répondu, un reliquaire que mon capitaine, mon maître, a oublié ce matin sur le chevet de son lit, & que j'ai pris pour le lui rendre. Ce voleur que vous tenez m'a prié, d'un air honnête, de le lui montrer, en me di-

1

de Gusman d'Alfarache. 162 sant qu'il étoit orfévre & qu'il se connoissoit en bijoux. J'ai contenté sa curiosité. Après quoi il m'a proposé de lui vendre ce reliquaire. Cela ne se peut pas, lui ai-je dit, puisqu'il est à mon maître. En même-tems je l'ai remis dans ma bourse qui étoit attachée à mon jupon. La-dessus mon voleur, en m'amusant de paroles, a tiré de l'étui qu'il porte à sa ceinture, un couteau dont il s'est servi pour couper les cordons dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de le fouiller, & vous lui trouverez la bourse avec le bijou dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près.

Les soldats le fouillerent aussi-tôt; ils tirerent la bourse & le reliquaire qu'il avoit mis dans son sein, & s'appercevant qu'en effet les cordons avoient été coupés, ils demeurerent convaincus que l'orsévre étoit un fripon. Il avoit beau protester & jurer que je lui avois vendu ce bijou, ils resuserent de le croire, ne pouvant se persuader qu'un vieil orsévre eût été capable d'acheter d'un jeune soldat un reliquaire si riche, sans le soupçonner de l'avoir dérobé. Encore une sois, seigneurs soldats,

rier: u voez ce aissez y en gnie, ii de**fujet** d'aétonprouand e; la Fé la riois prel-

rand étois Il a ein; ans.

ge-

r fe-

aire oulit, vo-

air

di-

Aventures plaisantes s'écria l'accusé, j'ai payé le reliquaire à ce jeune homme, à telles enseignes qu'il doit avoir actuellement fur lui cent vingt écus d'or que je lui ai comptés dans la main. Vous n'avez qu'à le fouiller à son tour, vous lui trouverez ces pieces d'or qu'il vient de recevoir de moi il n'y a qu'un moment. Les soldats, pour le contenter, se mirent à me visiter par-tout, & voyant que je n'avois point d'argent, ils commencerent à l'accabler d'injures, & même à le battre; néanmoins, comme il ne cessoit de les prier de nous mener l'un & l'autre devant le juge, ils nous y conduisirent tous deux.

rei

or

qu

da

av

CI

je

Ы

po

fr

à Il

de

de

po

q

fo

fi

V

Là, je rapportai l'affaire de la même façon que je l'avois contée aux grivois, lesquels ayant été interrogés par le Juge, en dirent plus qu'il n'en falloit pour faire croire que l'orfévre m'avoit effectivement pris de force le reliquaire; d'ailleurs, ce bourgeois étant connu pour un homme fort intéressé & très-peu scrupuleux, on n'étoit que trop disposé à le croire coupable. Le magistrat route-fois voulant avoir quelque considération pour sa famille, qui étoit des meilleures de la bourgeoisie, se contenta de lui faire une forte réprimande, & me

de Gusman d'Alfarache. 165 remit le bijou entre les mains, avec ordre de le reporter à mon maître : ce

qui fut exécuté sur le champ.

aire

lui

ptés

uil-

ces

de

its,

vifi-

ois

ac-

re;

les

de-

me

is,

ge,

ire

e-

il-

UF

ru-

à

e-

a-

il-

le

10

Le capitaine, quand je lui sis le récit de cette aventure, rendit grace au ciel, dans le fond de son ame, de ce qu'elle avoit eu une si heureuse sin. Il avoit craint, avec beaucoup de raison, que je ne me tirasse plus mal d'une affaire si scabreuse, & ma hardiesse le sit trembler. Quoiqu'il eût seul prosité de la friponnerie, il résolut de se défaire du fripon; il eut peur que je ne le perdisse à la sin par quelques-uns de mes tours. Il attendoit avec impatience le jour

de notre embarquement.

Ce jour, si desiré de lui, arriva peu de tems après. Les galeres sortirent du port de Barcelone, & nous transporterent heureusement à Gênes. Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que mon capitaine me dit en particulier: Mon cher Gusman, nous voici ensin dans le pays où vous avez tant souhaité d'être; car je lui avois fait considence du dessein que j'avois d'aller voir mes parens; il faut, s'il vous plaît, que nous nous séparions. J'appréhende comme tous les diables vos petits coups de main. Ils pourroient un jour me porter malheur. Adieu, mon ami, poursui-

166 Aventures plaisantes

vit-il, en me mettant dans la main une pistole; je suis fâché de n'être pas en état de mieux reconnoître vos services. En achevant ces paroles il s'éloigna de moi, me laissant si étourdi du compliment qu'il venoit de faire, que je ne pus lui dire un seul mot. Mais que lui aurois-je dit? Falloit-il lui représenter tous les périls que j'avois affrontés pour lui? Il ne les ignoroit pas. C'étoit même à cause de cela qu'il me chassoit. Je ne devois pas être si surpris de son procédé, J'avois le destin que les méchans ont d'ordinaire. On se sert d'eux tant qu'ils sont utiles; comme des viperes & des scorpions on en tire la substance pour en composer des remedes, & l'on en jette le reste.

1998, march 312, but a district record our

de main. Its poursoient on lour an gur-

pit je ge: Rii ou à

ha un des qu gn bli

& de qui mi

les

CHAPITRE XVI.

en s.

le i-

ne

ui

ır

ie é.

nt

ls

es

ır

n

Gusman arrivé à Gênes, prend la résolution d'aller se présenter devant ses parens. De quelle maniere ils le resoivent.

Aussi-tôt que j'eus quitté mon capitaine, ou, pour mieux dire, quand je vis qu'il m'abandonnoit, je ne songeai qu'à me consoler de ce malheur. Rien n'étoit plus propre à me le faire oublier, que de penser qu'enfin j'étois à Gênes, après avoir si long-tems souhaité de m'y voir. J'allai d'abord faire un tour dans la ville, où je demandai des nouvelles de mes parens. J'appris qu'ils étoient hauts & puissans Seigneurs, & des plus riches de la république. Cela me causa bien de la joie, & me fit juger que je recevrois d'eux de grands secours, lorsqu'ils sauroient que j'étois un extrait de leur noble famille.

En attendant que je fusse en état de les aller saluer chez eux, je jugeai à propos de chercher une petite hôtellerie où je pusse vivre à peu de frais. Ma pistole ne pouvoir me mener loin. Encore fallut-il en employer une partie en souliers, dont j'avois un extrême besoin. Mon habit étoit déja bien usé, aussi-bien que mes bas & mon chapeau. Tout mon équipage commençoit à menacer ruine. Tant mieux, disois-je; mes parens ne

CO

to

er

to

pa

m

re

ne

po

qu

çc

cc

au

io

fr

ce

de

eı

m

a

de

re

de

J'

te

le

re

b

je suis; ils ne voudront pas que je leur fasse déshonneur. Ne perdons point de tems, hâtons-nous de nous faire connoître, pour sortir promptement de

souffriront pas que je demeure comme

misere.

Me-voilà donc à chercher mes parens & à demander le chemin de leur maison, en me vantant publiquement d'être de leur famille; ce qui leur fut bientôt rapporté par des gens qui ne les aimoient guere, & qui jugeant que la vue d'un jeune homme si mal équipé ne leur feroit pas grand plaisir, s'étoient empressés à leur porter cette agréable nouvelle. Mes généreux parens en furent au désespoir. Il leur sembloit que ma pauvreté les couvroit d'infamie; & je ne voulois pas jurer, que s'ils eussent pu, sans se commettre, me faire poignarder, ils n'y auroient pas manqué: outre qu'ils n'eussent fait en cela que suivre l'usage de ce pays-là. Mais comme

de Gusman d'Alfarache. 169 comme on s'entretenoit déja de moi dans toute la ville, & que l'on s'y souvenoit encore de mon pere, si l'on m'eût vu tout-à-coup disparoître, on n'en auroit

pas demandé la cause.

la pif-

ncore

n fou-

esoin.

i-bien

t mon

ruine.

ns ne

omme

e leur

nt de

con-

nt de

arens mai-

d'être

ientôt

es ai-

ue la

ipé ne

toient

éable

n fu-

it que

ie; &

s eul-

faire

man-

cela

Mais

mme

Ne sois pas scandalisé, lecteur, de la mauvaise opinion que j'ai de mes parens. Je m'imagine qu'à leur place tu ne ferois pas autrement qu'eux. Suppose-toi, pour un moment, aussi riche qu'ils l'étoient, & me dis de quelle facon tu recevrois un gueux, qui tout-àcoup tombé des nucs viendroit te saluer au milieu d'une rue, en te disant : Bon jour, mon oncle, je suis fils de votre frere ou de votre sœur. Tu trouverois cela bien mortifiant. J'eus l'imprudence de me présenter publiquement devant eux. Ausi je n'en abordai pas un qui ne me traitât d'imposteur & de fripon. Ils accompagnerent même de menaces ces deux épithetes: Croyez-nous, me dirent-ils, ne vous arrêtez point à Gênes, de peur d'y passer fort mal votre tems. J'avois beau nommer mon pere, & protester qu'il avoit tenu son rang parmi les nobles Génois; tous ses mauvais parens l'avoient oublié.

Je rencontrai pourtant un soir certain vieillard qui, sans se découvrir, m'aborda d'un air doux & honnête: Mon

Tome I.

fils, me dit-il, n'est-ce pas vous qui avez sujet de vous plaindre de quelques personnes titrées qui ne veulent pas vous reconnoître pour un homme de leur sang? Je répondis qu'oui, & je lui dis qui étoit mon pere. Vous me parlez, reprit le vieillard, d'un noble que j'ai vu autresois. Il est constant qu'il a dans cette ville des parens qui sont des gens considérables. Je vous dirai même que je connois un banquier qui doit avoit été des amis de votre pere, & qui demain, car il est trop tard aujourd'hui, vous mettra au fait de toute votre sa-

mille. En attendant que je vous mene

chez lui, continua-t-il, venez loger

dans ma maison; je suis indigné de l'ac-

cueil que vos coufins vous ont fait. Ils

devoient plutôt vous recevoir avec af-

fection. Mais suivez-moi, & comptez

que le banquier vous vengera bien de

TO

S.

fo

il

ro

pa

va

ro

de

un

ilı

ve

mi

cu

po

me

re

pe

10

mi

bo

en

for

VO

no

ve

po

au

de

fai

leur dureté.
J'acceptai l'offre que ce bon vieillard me faisoit de me donner un logement, en rendant grace au ciel d'avoir fait une si heureuse rencontre. Je n'avois garde de me désier d'un pareil personnage. Il avoit l'air grave & débonnaire, sa rête chauve & sa barbe blanche rendoient sa mine vénérable. Il s'appuyoit sur un bâton, & portoit une longue

de Gufman d'Alfarache. 171 tobe; je le regardois comme un autre S. Paul. Lorsque nous fûmes dans sa maifon, qui me parut un hôtel magnifique. il vint un valet qui voulut lui ôter sa robe; mais le vieillard ne la quitta point par un excès de politesse, & renvoya le valet, après lui avoir dit quelques paroles italiennes, qui furent pour moi de l'hébreu. Ensuite il me fit entrer dans une salle, où pendant une heure entiere. ilm'entretint des affaires d'Espagne. Puis venant insensiblement à celles de ma famille, il me fit force questions, particuliérement sur ma mere, & je n'y répondis point en sor. L'entretien commençoit à m'ennuyer, quand le valer revint. Ils eurent encore ensemble une perite conversation en italien, à laquelle je ne compris rien non plus qu'à la premiere. Mais immédiatement après, le bon homine s'adressant à moi, me dit en Espagnol : Je suppose que vous avez soupé; il est tems de s'aller coucher, vous devez avoir besoin de repos. Nous nous reverrons demain. Puis fe tournant vers le domestique : Antonio-Maria poursuivit-il, conduisez ce gentilhomme au plus bel appartement de ma maison. J'avois plus d'envie de manger que de dormir, ou plutôt, je mourois de faim ; ayant par malheur dîné ce joup

iui

leŝ

US

ur

lis

Z ,

ns

ns

ue

if

e-

i,

a-

ne

er

C-

Is

f-

Z

le

d

it

is

1-

.

1-

ic

172 Aventures plaisantes

là fort sobrement à mon auberge, pour mieux ménager ma pistole qui tiroit à sa fin. Néanmoins, de peur d'abuser des bontés d'un hôte qui paroissoit si disposé à me rendre service, je suivis son valet, comme si j'eusse eu le ventre plein. Ce domestique me fit d'abord traverser une enfilade de sept à huit pieces pavées d'albâtre & toutes plus propres les unes que les autres. De là nous entrâmes dans une galerie pour aller gagner une très-belle chambre où il y avoit un lit fort riche & bien garni, avec une tapisserie magnifique. Vous voyez votre chambre, me dit Antonio Maria, & le lit qui vous est destiné. Il n'y couche jamais que des Princes ou des parens de mon maître.

pa

tre

ch

m

m

21

re

te

te

vi

di

q

P

I

f

6

Ce valet, après m'avoir laissé considérer un peu la richesse des ameublemens, s'offrit à me déshabiller, mais je m'en désendis pour cause. Outre que je n'étois pas bien aise qu'il vît une chemise toute déchirée, mon habit avoit besoin d'une main plus intéressée que la sienne à me l'ôter délicatement. Cependant, soit par malice, soit qu'il crût que je ne m'opposois à sa bonne volonté que par politesse, il revint à la charge; & se mettant en devoir de me servir malgré moi, il me prit & me tira si brusquement une manche, que si je n'eusse

de Gusman d'Alfarache. 178 pas eu la précaution de la tenir de l'autre main, il me l'auroit sans doute arrachée. Alors le priant d'un air chagrin de me laisser en repos, j'allois tout de bon me fâcher contre lui, s'il ne se fût point arrêté pour prévenir ma colere. Je me retirai dans la ruelle, où m'étant promptement défait de mes guenilles, qui ne tenoient qu'à deux lacets, je me fourrai vîte dans le lit, dont je sentis que les draps étoient propres & parfumés. Après quoi, je dis au valet qu'il pouvoit emporter la chandelle. Je n'ai garde, me répondit - il; ce seroit le moyen de vous faire passer une très-mauvaise nuit. Il se cache dans cette chambre, dont le plafond est fort élevé, de grandes chauvessouris qui sont assez communes dans ce pays-ci, & dont vous seriez incommodé si vous demeuriez sans lumiere. Ajoutez à cela, poursuivit-il, qu'il revient dans les principales maisons de cette ville certains esprits mal-faisans, dont on seroit infailliblement tourmenté, si l'on négligeoit d'avoir dans les chambres des chandelles allumées, dont ces lutins, à ce qu'on dit, fuient la clarté. Il me faisoit tous ces contes d'un air ingénu, & je les écoutois avec toute la crédulité d'un enfant, au lieu de me défier de cet An-

pour t à sa r des siposé alet, a. Ce rune d'als que s une belle

nagore, vous e des

riche

onfiblenais que chevoit

que Cecrût

ge; tvir

ulle

174 Aventures plaisantes tonio-Maria, dont la mine fourbe me

devoit être suspecte.

Il ne fut pas sirôt hors de ma chambre, que je me levai pour aller fermer la porte aux verroux, moins dans la crainte d'étre volé, que dans l'espérance d'empêcher par - la les esprits de m'y venir persécuter. Après cela, me croyant en sûreté, je me recouchai, & me mis à faire des réflexions sur les bontés du respectable vieillard chez qui je me trouvois. Bien loin de le soupçonner de quelque mauvais deffein, ce que je n'aurois pas manqué de faire, si j'eusse eu un peu plus d'expérience, je me représentai qu'il falloit que ce fût quelqu'un de mes plus proches parens, lequel n'avoit pas voulu se faire connoître ce soir-là, pour me surprendre plus agréablement le lendemain matin. Je gagerois bien, disois-je, qu'à mon réveil je verrai venir un tailleur qui me prendra la mesure d'un habit. Je puis compter que j'aurai bientôt toutes mes petites commodités. Je n'ai pas perdu ma peine d'avoir passé la mer pour venir en Italie. C'est ainsi, qu'en me berçant des plus agréables pensées, je livtai peu à peu mes sens au sommeil le plus profond.

q

V

ti

ne

qu

at

de

ur

ch be

Quoiqu'Antonio-Maria m'eût dit que

de Gusman d'Alfarache. 175 les esprits mal-faisans étoient ennemis de la lumiere, ma chandelle allumée ne put me garantir des persécutions de quatre figures de diables qui entrerent dans ma chambre. Je n'entendis pas d'abord le bruit que firent ces démons; mais leur intention n'étant pas de respecter mon repos, ils s'approcherent de mon lit, en tirerent les rideaux, me saisirent tous quatre, deux par les mains, deux par les pieds, & m'enleverent. Je me réveillai enfin, & me voyant suspendu en l'air entre les griffes de ces quatre diables, je demeurai tellement épouvanté, qu'on peut dire que j'étois plus mort que vif. Ils avoient la forme sous laquelle on représente un démon; de grandes queues, des masques effroyables & des cornes à la tête. Je perdis l'usage de la voix. A peine me restoir-il quelque sentiment. J'en eus pourtant encore aslez pour invoquer quelques Saints dont les noms se présenterent à mon esprit. Mais quand j'aurois récité des oraisons, c'eût été autant de bien perdu. Je n'aurois pu chasser ces lutins. Les exorcismes même auroient été inutiles. J'avois affaire à des diables baptisés. Ils me mirent dans une de mes couvertures, en prirent chacun un coin, & commencerent à me berner avec tant de vigueur, qu'ils me

ne

e,

te

ê-

ê-

r

û-

re

C-

is.

10

as

ai

es

as

ur

nli-

ir

re ai

s. lé

1-

1-

e

Aventures plaisantes

lançoient jusqu'au plasond, contre lequel je m'imaginois à tout moment que j'allois me casser la tête ou quelqu'un de mes bras. J'en sus quitte toutesois pour des contusons & des meurtrissures. Ils cesserent ension de me faire voltiger, soit par fatigue, soit qu'ils sentissent que ma peur étoit laxative. Ils me coucherent tout rompu. Puis m'ayant recouvert, ils éteignirent la lumière, & s'en retour-

na

mê

col

rol

me

ma

cus

30

mê

s'é

me

qu

me

de

la

au

for

à c

qu

po

gra

un

be

ie :

fui

pa

pré

fai

rec

nerent par où ils étoient veuus.

Je demeurai dans ce pitoyable état jusqu'au lever du soleil, & la frayeur dont j'avois été sais m'agitoit encure, lorsque je fis un effort pour me lever. dans le dessein de sortir au plus vîte d'une maison où l'on remplissoit si mal les devoirs de l'hospitalité; mais je ne me levai ni ne m'habillai point sans ressentir de vives douleurs, dont je ne pouvois me rappeller la cause, sans donner mille malédictions au vieillard qui m'avoit fait traiter si cruellement. Ce n'étoit plus pour moi ce personnage si digne de vénération, cet homme de bien que je m'applaudissois d'avoir rencontré. C'étoit alors un vieux sorcier, damné des ce monde.

je fus curieux de savoir par où les esprits malins y étoient entrés. J'exami-

de Gusman d'Alfarache. 177 nai d'abord la porte, & la trouvant au même état où je l'avois laissée en me couchant, c'est-à-dire, fermée aux verroux, je ne pouvois croire raisonnablement qu'ils se fussent introduits par-là; mais ayant levé une tapisserie, j'apperçus une grande fenêtre qu'elle couvroit, & qui donnoit sur le corridor. Elle étoit même encore ouverte, les lutins ne s'étant pas mis fort en peine de la fermer. Je ne fis point de bruit; de peur que les battus ne payassent encore l'amende, & je n'aspirois qu'à me tirer de ce maudit endroit. J'étois déja dans la galerie, lorsqu'Antonio-Maria vint au-devant de moi pour me dire que son maître m'attendoit dans une église à deux pas de là. Je ne lui répondis, qu'en le priant de me conduire à la porte de la rue. Ce qu'il fit d'un aussi grand sang-froid, que s'il n'eût pas été un des démons qui m'avoient si bien berné. Dès que j'eus la clef des champs, je ne demandai pas mon reste. Je m'enfuis tout-à-coup comme si je n'eusse pas eu le moindre mal. Que la frayeur prête de force! J'allois comme le vent. D'abord que je me vis en liberté, ma

faim, que la crainte avoit suspendue, recommença de se faire sentir, & devint

e le-

que

n de

our

. Ils

foit

ma

rent

ert .

our-

état

reur

re ,

er.

vîte

mal

ne

rei-

ne

on-

qui

Ce

e G

ien

tré.

nné

re,

mi-

Aventures plaisantes telle, qu'il me fallut, pour la satisfaire, acheter un peu de viande cuite & un morceau de pain, que je mangeai en marchant toujours. Je ne m'arrêtai point que je ne fusse hors de la ville; mais alors appercevant une taverne, j'entrai dedans pour boire un coup. Le vin, que je trouvai bon, ranima mon courage. De maniere qu'après un petit repas je pris la route de Rome, en m'occupant du gracieux accueil que mes parens m'avoient fait, & sur-tout de celui du vieillard. Je fis serment de ne jamais oublier la détestable nuit que ce vieux loup gris m'avoit procurée en me menant loger chez lui, & d'en tirer vengeance, si la fortune m'en fournissoit l'occasion.

qu'en le priant de me conduce à laporte le la rue. Ce qu'il a d'un aufit

grand long-field , que s'it m'ent pas etc.

un des d'anons qui ar la clef des champs. bengé, l'es que j'eus la clef des champs.

fuis rout a cons comme his nealle pareule moindre mal. Qual trayeur prese de force! Fallois com a le vent.

D'abord our je me vis gan berre, ma

faim, oue la crainte avoir lungudue;

recommença de le habe teame, de devina

la me

pie la cho rée

rée Ro mil me

J'a fui je

d'a de de

lier tite vo jul

CHAPITRE XVII.

un en

int

rai

De ris

du

a-

il-

er

ris

ger

la

Du parti que Gusman prit en sortant de Gênes.

JE m'éloignois de Gênes, sans tourner la tête pour regarder cette ville, comme si j'eusse craint d'être changé en pierre. Je ressemblois à un échappé de la bataille de Roncevaux, & je marchois toujours sans tenir de route assurée, quoique j'eusse dessein d'aller à Rome. Ensin, j'arrivai à un bourg à dix mille de Gênes, & je m'y arrêtai pour me délasser pendant quelques heures. J'achevai là de dépenser ma pistole. Ensuite m'abandonnant à la providence, je poursuivis mon chemin.

Je me retrouvai bienheureux d'être accourumé à la mauvaile fortune, & d'avoir déja quelques principes de l'art de gueuser. Sans cela, que serois-je devenu? J'aurois été fort à plaindre; au lieu qu'avec le talent d'exciter la charité du prochain, on peut sans argent voyager en Italie. Il faut rendre cette justice aux Italiens, qu'il n'y a point

Aventures plaisantes dans le monde de nation plus charitable que la leur. Pour preuve de cela, c'est que je poussai jusqu'à Rome sans dépenser même un 'sou de tout l'argent que je reçus en chemin & que je gardai. On me donnoit dans les villages plus de viande & de pain que je n'en pouvois manger. La gueuserie en ce pays-là est donc d'une grande ressource pour les gens d'esprit mal-aisés qui veulent sacrifier à la paresse. Aussi je m'accoquinai si fort à ce métier, que je n'en cherchai plus d'autre. Il est vrai que me voyant dans la capitale du monde catholique avec assez d'argent pour m'habiller, je fus au commencement un peu tenté de le faire, pour me mettre en état d'aller présenter mes services à quelque grand seigneur; mais je résistai courageuse-

n

C

V

po

fe

V

ce

m

fr

m

CT

n'

pa

II

re

pr

le

N

po

il

les

au

va

tei

PO

lar

tir

cation du diable.

Oh! oh! Gusman, me disois-je à moimeme, avez-vous envie de vous donner ici les mêmes airs qu'à Tolede? Si par malheur, quand vous aurez employé tout votre magot à vous habiller, vous ne trouvez point de condition, qui vous nourrira, monami? D'ailleurs, pensez-vous qu'un bel habit neuf soit propre à rendre le monde charitable? Détrompez-vous. Vous ferez beaucoup mieux

ment à ce desir, qui me parut une ten-

de Gusman d'Alfarache. 181 mieux vos orges vêtu comme vous êtes. Croyez-moi, profitez de vos vieilles folies, au lieu d'en vouloir faire de nouvelles. Demeurez tranquille, & n'ayez point de vamité. En me parlant de cette sorte, je tirai ma bourse & lui sis un nouveau nœud. Puis apostrophant les especes qui étoient dedans: Demeurez enfermées-là, leur dis-je, jusqu'à ce qu'il s'offre une meilleure occasion de sortir.

rita-

ela,

Cans

gent

dai.

s de

vois

est

les

fa-

inai

chai

yant

ique

r, je

aller

rand

ule-

ten-

noi-

don-

? Si

em-

ler,

on,

urs,

foit

ole?

coup

ieux

Je commençai donc à promener mes haillons dans les rues de Rome, & à demander l'aumône en gueux, qui déja se croyoit un maître, & qui pourtant n'étoit encore qu'un apprentif en comparaison des mendians de ce pays-là. Il y en eut entr'autres un jeune, qui, remarquant de quelle façon je m'y prenois, jugea que j'avois besoin de leçons, & voulut bien m'en donner. Nous nous affociâmes tous deux, & pour me rendre plus utile à la société, il m'apprit les différentes manieres, & les tons divers dont il falloit demander aux uns & aux autres, sans parler de la variété des discours qu'on leur devoit tenir. Les hommes, me dit-il, ne sont point touchés de ces voix plaintives & lamentables dont les gueux font retentir les airs. Ils mettent plus volontiers la main à la poche, quand on leur de-Tome I.

182 Aventures plaisantes

mande simplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes, continua-t-il, comme les unes sont dévotes à la sainte Vierge, les autres à Notre-Dame du Rosaire, c'est par là que nous les empaumons. Il est bon aussi de leur souhaiter qu'elles soient préservées de tout péché mortel, de faux témoignage, du pouvoir des traîtres & des méchantes langues. Ces sortes de vœux faits en termes énergiques & d'une voix sorte, leur arrachent l'argent du fond de l'ame.

me

j'e

hó

des

col

ge

de

les

de

mi

de

qu

pe

po

mo

da

no

no

me

pa

les

de

no

à

de

fr

ce

le

da

fe

Il m'enseigna de plus de quelle maniere on pouvoit inspirer de la compasfion aux riches, & ce qui est encore plus difficile, aux dévots de profession. En un mot, je reçus de lui de si bonnes instructions, que je m'en trouvai fort bien. Je ne savois que faire de tout ce qu'on me donnoit. Je connoissois déja Rome, depuis le Pape jusqu'au dernier de ses marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avois divisé la ville en sept quartiers, dont j'en visitois réguliérement un chaque jour. Je n'étois pas moins exact à parcourir les églises, quand on y célébroit des fêtes, & je faisois alors dans ces endroits-là de copieuses recettes de menues monnoies. A l'égard des morceaux de pain qui m'étoient ordinaire-

de Gusmand' Alfarache. 183 ment donnés aux portes des maisons, j'en vendois le superflu aux pauvres honteux, qui, par la secrete assistance des fideles, étoient en état de les payer comptant. Des villageois & d'autres gens qui engraissoient de la volaille & des cochons en achetoient aussi; mais les faiseurs de pain d'épices étoient ceux de mes chalands avec qui je trouvois le mieux mon compte. Je faisois encore de l'argent de toutes les vieilles hardes, que m'apportoient pour me couvrir la peau les personnes charitables, qui ne pouvoient sans pitié voir un garçon de mon âge presque nu, sur-tout pendant l'hyver.

de

il,

ite

du

m-

u-

out

du

tes

er-

te,

ne.

na-

al-

ore

on.

nes

ort

: ce

éja

ner

uer

TS,

na-

Rà

elé-

ans

de

or-

ire-

Depuis ce tems-là, ayant fait connoissance avec les premiers docteurs de
notre faculté de gueuserie, j'achevai de
me perfectionner par leurs conseils, &
par leur exemple. J'allois avec eux dans
les grandes maisons, quand on y faisoit
des aumônes publiques. Un jour que
nous étions une trentaine pour le moins
à la porte de l'hôtel de l'Ambassadeur
de France, j'entendis un de mes confreres qui disoit derriere moi: Regardez
ce vilain gourmand d'Espagnol. Il gâte
le métier. S'il arrive le ventre plein
dans un endroit où quelqu'un lui présente de la soupe ou de la viande, il n'en

Qij

veut point. Cela nous perd. On juge par là que les pauvres, pour la plupart, en ont plus qu'il ne leur en faut. Un de nos anciens qui me connoissoit, ayant oui ces paroles, dit au gueux qui venoit de les prononcer: Paix, camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'est un étranger qui n'est pas encore instruit de nos regles. Laissez-moi faire. Je veux l'endoctriner. Il n'a pas la tête dure, & je puis vous assurer que dans peu il en

r

n

r

C

re

di

n

la

ch

m

la

en

fer

CO

me

qu

de

no

fit.

un

foi

l'a

l'au

vaudra bien un autre.

Après avoir ainsi pris mon parti, il m'appellatout bas, & me tirant à l'écart, il me fit plusieurs questions. Il me demanda de quel endroit d'Espagne j'étois, comment je me nommois, depuis quel tems je demeurois à Rome; & quand j'eus répondu à tout cela très - laconiquement, il me représenta, mais avec beaucoup de douceur, les considérations mutuelles que les pauvres se devoient les uns aux autres, pour le decorum de la gueuserie; qu'ils étoient obligés d'être unis & de s'entendre comme des freres en foire. De-là, s'engageant dans un grand détail, il me révéla des secrets qui me firent bien connoître que j'étois encore fort au - dessous de ces grands hommes. Il m'apprit entr'autres choses, dont je n'avois de ma vie entendu

110

de Gusman d'Alfarache. 185 parler, de quelle façon je pouvois élargir mon estomac, & manger quatre fois plus qu'à mon ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devois, lorsque je mangerois devant le monde, faire paroître une extrême avidité. Ce qui étoit essentiel, disoit-il, pour persuader que les pauvres mouroient de faim. Après cela il finit, en me disant à quelle heure il falloit que j'eusse soin de me rendre à tels & tels endroits, dans quelles maisons il m'étoit permis d'entrer dans la cuisine, & même jusques dans la chambre, & il me marqua celles dont il m'étoit défendu de passer la porte.

t,

de

nt

e-

e.

in

le

ax

8

en

il

rt,

le-

s,

iel

nd

ni-

ec

ns

nt

de

re

res

un

ets

ois

ds

du

J'appris par cœur toutes les loix de la gueuserie que mon docteur m'avoit enseignées; mais je me contentois d'observer les plus essentielles. Néanmoins comme j'avois l'ambition de vouloir me distinguer dans toutes les professions que j'embrassois, il m'arrivoit souvent de hasarder des démarches qui ne tournoient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle sur entr'autres celle que je sis un jour du mois de Septembre. Il faisoit une chaleur excessive; je m'avisai l'après dînée, entre une heure & deux, d'aller dans les rues de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étois

Q iij

186 Aventures plaisantes

mis dans la tête qu'on ne manqueroit pas de croire qu'il falloit que je fusse bien pressé par la faim pour gueuser à pareille heure par un tems si chaud. Je comptois que ce seroit à qui m'apporteroit des vivres ou de l'argent; néanmoins je parcourus tout un quartier sans recueillir d'autres fruits des lamentations dont je faisois retentir l'air, que

u

n

V

ie

de

U

20

q

po bi

te

Q

CIC

tra

de

re

de

fo

Je

to

gin

né

VIC

qu

des rebuffades & des injures.

Je gagnai un autre quartier dans l'efpérance d'y trouver des cœurs plus sensibles à mes cris. Je frappai à une porte
avec mon bâton, personne ne me répondit. Je recommençai jusqu'à trois
ou quatre fois très-rudement; mais
dans le tems que je m'obstinois à vouloir que quelqu'un de la maison me sît
connoître qu'on m'y entendoit, il parut à une senêtre un garçon de cuisine,
qui lavoit apparemment la vaisselle, &
qui pour prix de mon opiniaureré me
versa sur la tête une chaudronnée d'eau
bouillante; après quoi il se mir à crier:
Garre l'eau bà-bas.

Si-rôt que je me sentis baptiser si chaudement, je poussai un cri si effroyable & sis mille grimaces, comme si j'eusse soussert de cuisantes douleurs. Dans un moment je me vis entouré d'une grande quantité de monde. Les

de Gusman d'Alfarache. 187 uns blamerent le garçon de cuisine; mais tous les autres me dirent que j'avois tort d'aller ainsi réveiller les honnêtes gens qui dormoient, & que si je n'avois pointenvie de prendre du repos, je ne devois pas du moins troubler celui des autres. Il y en eut pourtant quelquesuns qui furent touchés de compassion, & qui pour me consoler de ce triste accident, me mirent dans la main quelque monnoie, avec quoi je me retirai pour aller m'effuyer au logis. C'eft fort bien fait, me disois-je en chemin. Ne te contenteras tu jamais du nécessaire? Quel démon t'a trompé en te poussant à faire ce que les autres ne font point. l'étois déja fort près de chez moi, lorsqu'un des plus anciens de notre soeiété, & mon voifin, m'appella. J'entrai dans une cave où il faisoit sa résidence. Il me présenta un vieux tabouret boîteux, & quand je fus aflis, il me demanda d'où je venois, de quel bain je

oit

fle

ra

Je

te-

an-

ier

en-

uc

ef-

en-

rte

ré-

ois

ais

u-

fît

a-

e,

&

ne

u

r:

fi

a-si

ret boîteux, & quand je fus asis, il me demanda d'où je venois, de quel bain je sortois, & qui m'avoit si bien ajusté? Je lui contai mon aventure. Il en rit de tout son cœur. C'étoit un vieillard originaire de Cordoue, né, élevé & destinéà mourir dans la gueuserie. Mon pauvre Gusman, me dit il, je crains sort que tu ne sois jamais qu'un benêt. Il coule d'anstes veines un sangerop chaud.

que

tol

QUE

Au

de

me

no

no

rég

pai

Au

ha

ma

qu

ma

la

pa

ma

da

ch

ne

êti

m

do

PI

na

CC

Tu veux être maître avant que d'avoir été disciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de t'écarter de nos coutumes? Mais puisque nous sommes tous deux du même pays, & que ta jeunesse te rend excusable, je veux t'enseigner tous tes devoirs. Premiérement, mon ami, apprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi. Les bourgeois, aussi-bien que les personnes de qualité, font dans ce tems-là ce que nous appellons la fieste en Espagne, & c'est leur faire de la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un pauvre a demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte, & qu'on ne lui répond rien, c'est une marque qu'il n'y a personne au logis ou qu'on n'y veut pas être, & par confequent il doit alors passer son chemin, sans s'arrêter à perdre là son tems. Ne sois pas assez imprudent pour ouvrir une porte fermée, encore moins pour entrer dans la maison; demande de la rue, de peur des chiens du logis, qui savent bien nous distinguer des autres hommes, & qui, nous regardant comme leurs rivaux, nous haissent naturellement.

Un des meilleurs avis que je puisse te donner, poursuivit-il, c'est de t'avertir

de Gusman d'Alfarache. 189 que tu es Espagnol. Ce qui suppose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité. Ainh, quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches, qui non-seulement ne nous assistent jamais, mais qui reprochent même avec aigreur notre fainéantise, songe qu'il ne faut répondre à ces discours durs que par des paroles pleines de douceur & d'humilité. Autre conseil tres-important : Si, par halard, ce qui m'est arrivé cent fois en ma vie, tu t'approches d'un cavalier, qui, dans le moment que tu lui demandes l'aumône, ôre son gant & met la main dans sa poche, je ne te défends pas de sentir de la joie à cette action; mais si tu t'apperçois qu'il n'a fouillé dans fa poche que pour en tirer son mouchoir, n'en témoigne aucun chagrin & ne gronde pas entre tes dents; car peutêtre a-t-il près de lui un autre cavalier qui vent te faire l'aumône, & que tes murmures détourneroient de son dessein. Après que le vieux Cordonan m'eût

oir

tu

tu-

ous

fe

ner

on

int

es

ics.

ue

80

les

ir.

DIS

e,

ne

DU

é-

1,

Ve

rir

ur

la

ui

es

n-

1-

te

ir

donné ces préceptes politiques, il m'apprit de quelle maniere on pouvoit faire naître une fausse lepre & des ulceres; comme on faisoit ensier une jambe; par quelle adresse un bras paroissoit tout disloqué, & avec quoi l'on rendoit un visage plus pâle que celui d'un mort. Il possédoit ensin mille secrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer, tant par amitié pour moi, que de crainte de s'en aller dans l'autre monde sans les avoir laissés à personne: en esser, il cessa de vivre peu de jours après.

CHAPITRE XIX.

De l'agréable vie que Gusman menoit avec ses Confreres. Relation du voyage qu'il sit à Gaëte. Histoire d'un Gueux qui mourut à Florence.

MALGRÉ la disposition textuelle des statuts de la gueuserie, je ne jugeai point à propos de faire part à mes confreres des secrets du Cordouan, qui ne les avoit révélés qu'à moi. Cependant nous vivions tous ensemble dans une union parfaite. Nous nous assemblions quelquefois le soir jusqu'à dix ou douze, & nous passions le tems à disputer sur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventoit. Il y avoit même des gueux qui découvroient des manieres de bénédictions dont ils faisoient tra-

fic

en pla ni sta tir de

lag fer no gé & vie

pagrat mi vic cor der

cit

loi boi le

cha

ten

tre

de Gusman d'Alfarache. 191 fic, & qu'ils vendoient aux autres qui les achetoient à cause de la nouveauté.

. Il

ı'il

ant

de

les.

fa

du

ire

e.

es

nt

es

es

us

n

1-

80

es

le

es

es

1-

Les jours de fêtes nous étions de grand matin dans les églises où il y avoit indulgence pléniere. Nous nous empressions à occuper les meilleures places. C'étoit à qui seroit auprès du bénitier ou à l'entrée de la chapelle de la station. Nous y demeurions toute la matinée, & le plus souvent nous sortions de la ville le soir pour courir les villages des environs, aussi-bien que les fermes & les maisons de plaisance, d'où nous ne revenions guere sans être chargés de pieces de lard, de pain, d'œufs & de fromages, quelquefois même de vieilles hardes, tant nous savions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque personne de considération venoit à paroître sur notre chemin, du plus loin que nous l'appercevions, nous commencions à former un concert de voix plaintives, & à demander l'aumône, pour lui donner tout le tems de mettre la main à la poche, autrement elle auroit pu passer sans vouloir s'arrêter.

Lorsque nous rencontrions plusieurs bourgeois ensemble, & que nous avions le loisir de nous préparer à les aborder, chacun de nous jouoit son rôle; l'un 192 Aventures plaifances

faisoit le boîteux, l'autre l'avengle; celui-ci le manchot, celui-là le muet, un autre se tordoit la bouche ou marchoit les jambes renversées, un autre marchoît avec des potences; nous faisions, ensin, toutes sortes de sigures, ayant soin que les plus habiles de notre bande fussent à la tête pour rendre la scene plus

touchante.

Il falloit entendre les vœux que nous faisions pour tirer la moëlle de leur bourse. Nous souhaitions que Dieu leur voulût donner des enfans, bénir leur commerce & leur conserver leur santé; par de semblables souhaits, nous les engagions à remplir les nôtres. Il ne se faisoit pas une partie de plaisir, pas un festin dont nous ne tirassions pied ou aile. Nous étions pour cela des animaux de haut nez. Nous ne manquions pas de nous rendre en petit nombre à l'endroit où se donnoit la fête, & d'y trouver nos franches lippées. Hôtels d'Evêques, de cardinaux, d'ambassadeurs, toutes les grandes maisons nous étoient ouvertes; nous les occupions l'une après l'autre. Ainsi nous possédions tout, quoique nous n'eustions rien. on suplo

Je ne sais comment mes camarades se trouvoient affectés quand ils recevoient la charité des mains d'une dame jolie;

pour

je

q

01

m

po

po

ric

qu

de

qu

ro

de

pe

qu

no

pe

à

y

c'e

ve

qu

de Gusman d'Alfarache. 193
pour moi, misérable pécheur, lorsque
je me présentois devant une jeune personne qui m'enchantoit par sa figure,
je lui demandois l'aumône en face, &
la regardois fixement entre deux yeux.
Si elle me donnoit elle-même de l'argent, je pressois tendrement sa main
entre les miennes, & la baisois avant
qu'elle m'échappât. Mais je faisois cette
action téméraire d'un air si respectueux,
ou pour mieux dire, si hypocrite, que
la dame n'étant point en garde contre
mon plaisir, prenoit ce trait insolent
pour un transport de reconnoissance.

0

un

oit

ar-

5.

int

de

us

ur

ur

é;

les

un

ou

ux

25

n-

urê-

s,

rès

OI-

fe

ent

c;

our

Les plaisirs de la vie que l'on croit faits pour les grands du monde & pour les riches, font plutôt le partage des gueux, qui en savourent la douceur avec plus de licence, plus de goût & plus de tranquillité qu'eux. Quand les pauvres n'auroient pas d'autres avantages que celui de pouvoir demander & recevoir sans peine & sans honte, c'est un privilége que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les souverains qui peuvent aussi, sans rougir, demander à leurs peuples : mais la différence qu'il y a entre les souverains & les gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres, & qu'au contraire les autres n'en deman-

Tome I R

Aventures plaisantes dent guere qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état plus heureux que celui des mendians; mais tous ne connoissent pas leur bonheur. La plupart uniquement occupés des délices de la vie animale, ne jouissent que d'une partie de leur félicité. Ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance; sans procès & sans crainte d'avoir placé son argent : d'être au - dessus des intrigues d'état, des affaires, du négoce & de tous les embarras où les autres sont plongés jusqu'à leur mort. Certes, le premier qui embrassa ce genre de vie devoit être un grand philosophe!

C

10

u

ei

la

PC

ça

pr

ul

fo

qu

mo

de

&

bo

&

Je croirois volontiers les gueux affranchis du pouvoir de la fortune, si de tems en tems cette malicieuse déesse ne prenoit plaisir à l'exercer sur eux, en leur faisant éprouver de petites disgraces, comme celle qui m'arriva dans la ville de Gaëte, où je voulus aller par curiosité, m'imaginant qu'un homme qui pouvoit déja se donner pour habile dans le métier, ne seroit pas plutôt dans ce pays-là, qu'il tomberoit sur lui une grêle d'aumônes. Je n'y sus pas sitôt rendu, que me couvrant la tête d'une fausse teigne, que je savois admirablement bien faire, je me plaçai à la porte

d'une église. Le gouverneur de la ville passa près de moi par hasard, & après m'avoir regardé avec quelque attention, me sit la charité. Un assez grand nombre d'habitans des deux sexes suivirent son exemple, & ce sut une bénédiction pendant cinq ou six jours; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de sête, ma teigne me paroissant une invention usée, il me prit envie d'avoir un ulcere à la jambe, & je m'en sis bientôt venir un, en me servant du secret que le vieux Cordouan m'avoit enseigné.

S

2

-

-

C

e

n

S

r

e

e

S

e

2

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me rapporter, à ce qui me sembloit, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poster avantageusement à la porte d'une autre église. Là, commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me causoit mon ulcere, je m'attirai les yeux des personnes qui passoient. Il me parut même que j'excitois leur compassion, quoique mon visage vermeil, car j'avois négligé de le rendre pâle, démentit mes plaintes & dût inspirer de la désiance; mais les bonnes gens n'y regardent pas de si près, & je recevois plus d'aumônes seul, que

tous les autres gueux qui étoient là, & R ij

qui m'auroient voulu au diable avec mon ulcere.

P

to

J

h

fu

q

gi

re

te

10

ÇC

ĆO

ul

di

ce

c'e

l'e

d'a

pri

fai

pos

liét

mid

exa

me

tro

tou

Cro

gie

Le gouverneur, pour mes péchés, s'avisa de venir entendre la messe dans cette église; il jetta la vue sur moi, & me reconnut à la voix. Il lui auroit été impossible de me démêler autrement, puisque j'avois alors la tête enveloppée d'une serviette qui me descendoit jusques sur le nez. C'étoit un homme qui avoit de l'esprit & beaucoup d'expérience. Des qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui - même : Depuis quatre jours que j'ai vu ce drole-là, se peut-il qu'il lui foit venu un ulcere à la jambe? Il y a quelque chose là-dessous, approfondissons un peu cela: Mon ami, me dit-il, en m'adressant la parole, vous êtes tout nu, votre misere me touche; suivez-moi, je veux vous faire donner une chemife.

J'eus l'imprudence de lui obéir sans le soupçonner d'aucun mauvais dessein; car, pour peu que je me susse douté de celui qu'il avoit, je vous réponds que, malgré les gens de sa suite, je me serois dérobé au châtiment qu'il me préparoit. Lorsque nous sûmes arrivés chez lui, il m'envisagea d'un air si froid & si sévere, que j'en conçus un malheureux

de Gusman d'Alfarache. préfage; puis il me demanda si ce n'étoit pas moi qu'il avoit vu à la porte d'une église la tête couverte de teignes Je pâlis à cette question , & n'eus pas la hardiesse de répondre que non. La-desfus il voulut voir ma tête, & n'y remarquant pas la moindre apparence de teigne, il me dit : Apprends-moi par quel remede fingulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avois il y a quatre jours ; de plus , ajoutavil, je ne conçois pas comment , avec le visage rubicond que je te vois , tu peux avoir un ulcere à la jambe : Seigneur, lui répondis-je tout déconcerté, & ne sachant ce que je disois, je l'ignore.... Mais c'est Dieu qui de veut ainframos san 100

n

15

C-

i

é-

a-

is

(e

la

s,

i,

10

re

ns

1;

de

e,

15

a-

ez

fi

IX

Je fus encore plus troublé, quand je l'entendis ordonner à un de ses laquais d'aller chercher un chirurgien. Je compris ce que cela signissoir, & j'aurois fait une tentative pour me sauver, si la porte n'eût pas été sermée: mais elle liétoir, & il n'y avoir pas moyen de miéchaper. Ensin le chirurgien arriva. Il examina ma jambe: & tout habile homme qu'il éroir, il auroir peut-être été trompé, si le gouverneur ne lui cût dit tout bas les raisons qu'il avoit pourme croire un fourbe. Après cela le chirurgien eut peu de peine à découvrir la

Riij

198 Aventures plaisantes

vérité. Il observa de nouveau l'ulcere; & dit d'un airde capacité: Ce mendiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil. Qu'on m'apporte de l'eau chaude, & je vous prouverai ce que j'avance. On fit aussi-tôt chausser de l'eau, avec quoi le chirurgien me lava & frotta la jambe, qui devint en un instant si nette & si saine que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuser.

je

10

6

P

d

t

Alors le gouverneur, jugeant qu'il étoit de son devoir de récompenser mon adresse, me sit donner la chemise qu'il avoit eu la bonté de me promettre. Elle me fut appliquée fur la peau dans le moment par un vigoureux domestique qui me compta trente bons coups de fouet pour les frais de mon voyage; après quoi l'on me pria de fortir de la ville sur le champ, en m'assurant que j'en recevrois bien davantage, fi je m'avisois d'y revenir. Il y avoit du superflu à me défendre de remettre le pied dans Gaëte; il suffisoit pour m'en ôter l'envie, que j'y eusse été si bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite ville en serrant les épaules, & je regagnai le plutôt qu'il me fut possible les terres du Pape. Je donnai mille bénédictions à ma chere Rome, des que je l'apperçus. Je pleurai de joie

de Gusman d'Alfarache. 199 en la revoyant, & souhairai d'avoir les

bras affez longs pour l'embraffer.

J'allai rejoindre mes camarades, à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée. S'ils l'eussent sue, ils se seroient long tems moqués de moi, d'avoir été de gaieté de cœur me faire souetter à Gaëte. Je leur dis seulement que j'avois parcouru par curiofité quelques villages voisins; mais qu'il me sembloit que hors de Rome il n'y avoit point de salut pour les gens de notre espece. J'avois effectivement fait une grande folie de quitter cette ville de bénédiction où nous étions fi bien nourris, & où nous recevions tous les jours quelques menues monnoies. Grain à grain la poule remplit fon ventre. Nous amassions notre argent, & après l'avoir converti en or, nous le portions cousu à nos vêtemens sous des pieces qui cachoient quelquefois de quoi acheter un habit neuf. On pouvoit dire que nous étions tout cousus d'or. Il y avoit parmi nous de vieux coquins qui portoient sur eux des trésors. Les pauvres sont avares & cruels; ils possedent ces deux vices au suprême degré. Je puis citer un exemple fort fingulier de leur avarice & de leur cruauté, en rapportant l'histoire d'un gueux que

en en

de de ava

nfpas u'il

ion u'il Elle

de de

la que jc

du e le

ien ent

aufut nai

e,

Aventures plaisantes i'ai connu : elle est assez curieuse pour

ma

ex

me

fui

fpi

ch

ne

til

pe

il

an

fer

die

po

gie

tre

rit

un

da

Di

& Ite

du

cet

de

qui

me

rit

mériter d'être racontée.

Un pauvre mendiant Génois, nommé Pantalon Castelleto, s'étant marié à Florence, eut de son mariage un fils qu'il se proposa de mettre en état de vivre sans être obligé de travailler ni de servir. Pour cet effet, abusant de la facilité qu'il y a de disloquer & de rompre les membres délicats d'un enfant nouveau né, il eut la barbarie d'estropien le sien. Peut-être, lecteur, vas-tu. m'arrêter dans cet endroit, pour me dire que ce n'est pas une chose fort extraordinaire aux gueux. J'en demeure d'accord; les mendians de toutes les nations du monde sont sujets à cette inhumanité, pour exciter la compassion des peuples : mais notre Pantalon, comme Génois, voulut surpasser tous les peres là dessus; il défigura son fils de telle façon, qu'il en fir un monstre sans pareil. Ce malheureux enfant, en qui tout étoit contresait, à l'exception de la langue & des bras, auxquels on nia. voit pas touché, étant sorti de l'enfance, alloit par les rues dans une elpece de cage sur un petit ane qu'il conduifoit lui-même avec ses mains. I sh reiting

Si son corps n'avoit pas la forme hu-

de Gusman d'Alfarache. maine, en récompense son esprit étoit excellent. Il en donnoit des marques à mesure qu'il avançoit en âge. Il faisoit fur-tout des reparties si plaisantes & si spirituelles, que tout le monde en étoit charmé. Il recevoit de grandes aumônes, qu'il ne devoit pas moins à la gentillesse de son esprit qu'à la pitié que sa personne inspiroit. Fait comme il étoit, il ne laissa pas de vivre soixante-douze ans, après lesquels il tomba malade, & sentant bien qu'il mourroit de sa maladie, il rentra en lui-même, demanda pour confesseur un habile & bon religieux qu'il connoissoit; & s'étant entretenu avec lui de ses affaires tant spirituelles que temporelles, il fit venit un notaire, & lui dicta son testament dans ces termes : Je laisse mon ame à Dieu qui l'a créée, mon corps à la terre, & je veux être enterré dans ma paroisse. Item. J'ordonne que mon âne soit vendu, & que l'argent qui proviendra de cette vente soit employé à payer les frais de mon enterrement. Pour le bât, je le legue au grand duc mon seigneur, à qui il appartient de droit, & que je nom-me exécuteur testamentaire, & mon héritier universel.

é

S

c

3

-

t

i.

Ce gueux mourut peu de jours après, & son testament rendu public devint le

fujet de tous les entretiens de la ville de Florence. Tout le monde ayant connu le défunt pour un homme qui avoit été toute sa vie un plaisant & un rieur, s'imaginoit qu'il n'avoit fait cet acte qui paroissoit burlesque, qu'afin de faire encore après sa mort rire le public. Mais le grand duc en jugea tout autrement. Comme il avoit cent fois entendu parler du testateur & de son bon esprit, il soupçonna que le testament n'étoit pas sans mystere. Pour s'en éclaircir, il se fit apporter dans son palais le bât dont il avoit hérité. Il ordonna qu'on le défît en présence de toute la cour, qui ne fur pas peu surprise d'en voir sortir diverses pieces d'or jusqu'à la valeur de trois mille six cents écus de quatre cents maravedis chacun. On sur après cela que c'étoit par l'avis de son confesseur qu'il avoit ainsi disposé de son bien, dont le grand duc, en prince juste & pieux, fit un très-bon usage, puisqu'il l'employa tout entier à fonder quelques messes à perpétuité pour le testateur.

, estre en de jours erres,

& for reframent rende public deviat le

De

matim'ai paffe Ron fler voy plus vois mor cufate. J

& d ne, qui nero que

tes a

toit enfi blai mor lle de onnu it été

'imaqui faire

iblic.

utreendu

n el-

ment

s'en

n pa-

1 or-

tou

prise

juf-

cents

cun.

avis

dif

duc,

-bon

atier

tuité

CHAPITRE XX.

De la compassion que Gusman sit à un Cardinal, & quelle en fut la suite.

UN beau jour m'étant levé de grand matin, suivant ma coutume, j'allai m'asseoir à la porte d'un cardinal, qui passoit pour un des plus charitables de Rome. J'avois pris la peine de faire enfler une de mes jambes, sur laquelle on voyoit un ulcere à braver l'examen des plus clairvoyans chirurgiens. Je n'avois pas oublié pour le coup de rendre mon vilage pale. Je n'aurois pas été excusable de faire deux fois la même faute. Je frappai bientôt l'air des plus tristes accens que ma voix pouvoit former, & demandant douloureusement l'aumône, j'attendris plusieurs domestiques qui entrerent ou sortirent. Ils me donnerent quelque chose; mais je ne faisois que pelotter en attendant partie. C'étoit au maître que j'en voulois. Il parut enfin; si-tôt que je l'apperçus, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonstrations de douleur, & je l'apos-

trophai dans ces termes: "O noble so chrétien, ami de Jésus-Christ, so ayez pitié de ce pauvre pécheur affliso gé, qui se trouve estropié à la fleur so de son âge. Que votre éminence, so monseigneur, soit touchée de ma so misere, & louée soit la passion de

» notre Rédempteur ».

Le cardinal, qui étoit un saint homme, s'arrêta devant moi pour m'entendre, & ne regardant que Jésus-CHRIST dans ma personne, il dit aux domestiques qui le suivoient : Prenez ce pauvre entre vos bras, emportez-le dans mon appartement. Qu'on lui ôte ces vieux haillons qui le couvrent : qu'on lui donne du linge blanc : qu'on le mette dans mon propre lit, & qu'on m'en dresse un autre dans la chambre prochaine. Ce qui fut exécuté sur le champ. O charité qui doit faire honte à tant de prélats qui croient que le ciel leur doit encore du reste, quand ils font la moindre attention à la misere d'un pauvre! Mon cardinal ne se contenta point de cela; il fit venir les deux plus fameux chirurgiens de Rome, leur recommanda d'examiner ma jambe, de faire tout leur possible pour me guérir, & après leur avoir promis de les bien récomelogal aj 28 , moleon , b anois penler,

per

rui

ma me mo que esp voi

ren bla qu'dor mir à s'

Me

voi & c re: que de

l'est app J'été fach de Gusman d'Alfarache. 205 penser, il sortit pour aller où ses affai-

res l'appelloient.

ble

т,

Hi-

eur

e,

ma

de

m-

en-

US-

aux

nez

-le

ôte

'on

ette

en

ro-

np.

de

oit

in-

re!

de

zus

an-

out

rès

m-

er,

Sur la foi de cette promesse, les chiturgiens commencerent à considérer mon ulcere, qui leur parut d'abord un mal incurable. Il sembloit effectivement que la gangrene y fût déja. Néanmoins, cela n'étoit que l'effet de quelques herbes, & ne duroit qu'un certain espace de tems; après quoi, si l'on n'avoit soin de renouveller le secret, la jambe redevenoit dans son état naturel. Mes examinateurs quitterent leurs manteaux, tirerent leurs étuis, demanderent du feu dans un réchaud, du linge blanc & fin, du lait & des œufs. Pendant qu'on se disposoit dans la maison à leur donner ce qu'ils souhaitoient, ils se mirent à me questionner sur mon mal. à s'informer depuis quand je l'avois. & si je ne savois point quelle en pouvoit être la cause; si je buvois du vin. & quelle étoit ma nourriture ordinaire : en un mot, ils me firent toutes les questions que ces gens-là ont coutume de faire en pareille occasion; & auxquelles je ne répondis rien, tant j'avois l'esprit troublé & effrayé du terrible appareil qui se présentoit à ma vue. J'étois dans une grande perplexité, ne fachant à quel saint me vouer; car je ne Tome I.

croyois pas qu'il y en eût au ciel qui voulussent intercéder pour un fripon. Je me souvins alors de ce qui m'étoit arrivé à Gaëte, & je craignis même de n'en être pas quitte à si bon marché.

Les chirurgiens, après avoir tourné & retourné vingt fois ma jambe, se retirerent dans une autre chambre, pour s'entretenir plus en particulier, & se communiquer leurs observations. J'eus un affreux pressentiment de cet entretien. J'appréhendai qu'il ne leur prît fantaisie de me couper la jambe. Je sautai du lit en bas pour les suivre & les écouter, bien résolu de confesser la vérité, si je les voyois déterminés à l'amputation. Je me tins donc à la porte, & prêtant une oreille très-attentive à leurs discours, j'entendis un de ces messieurs qui disoit à l'autre : Confrere, voilà de quoi nous occuper long-tems, pour peu que nous voulions nous entendre; le feu est à cette jambe, & nous pouyons mener cela bien loin. Vous moquez-vous, répondit l'autre? il n'y a non plus de feu que j'en ai sur la main. C'est un mal que nous emporterions en moins de deux jours. Vous n'y pensez pas, reprit celui qui avoit parlé le premier; par St. Côme, je me connois en ulceres, & je soutiens qu'en voici un ganJe ve fer do

éré s'ir neu il n rad put le p de de jam ten

frip l'au de p l'ulo meu pas cons que

voit pas vou de Gusman d'Alfarache. 207
grené. Non, non, mon ami, repartit
l'autre. Croyez moi, notre patient est
un sourbe. Il n'a point de mal véritable.
Je sais bien de quelle façon il s'est fait
venir ce faux ulcere. J'en ai déja vu de
semblables, & je connois les herbes
dont cet imposteur s'est servi pour se

mettre dans l'état où il est.

lui

on.

oit

de

rné

re-

our

eus

re-

orît

au-

les

vé-

m-

8

urs

urs

de

our

re;

ou-

no-

a

ın.

en

fez

re-

ul-

an-

A ces mots, le chirurgien qui avoit été ma dupe, en fut tout honteux; mais s'imaginant qu'il y alloit de son honneur de persister dans son sentiment, il ne se rendit point à celui de son camarade. Ce qui fit naître entr'eux une dispute, qui seroit devenue très-vive, si le plus habile des deux n'eût eu l'adresse de la terminer en priant son confrere de vouloir examiner de nouveau ma jambe; faires-y, lui dit-il, plus d'attention, vous ne douterez plus de la friponnerie. Très-volontiers, répondit l'autre chirurgien; je vais y regarder de plus près, & si je trouve en effet l'ulcere tel que vous le dites, j'en demeurerai d'accord de bonne foi. Ce n'est pas assez, répliqua le premier, en reconnoissant votre erreur, il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous. Cela n'est pas juste, s'écria son compagnon. Ne vous applaudissez pastant d'une pareille

Sij

découverte. Je la pouvois faire aussibien que vous; & je prétends que nous partagions également l'honoraire que son éminence nous donnera. Ils s'échaussement tous deux là-dessus, & plutôt que de céder l'un à l'autre, ils résolurent de déclarer tout au cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtoient à cette résolution, je ne balançai point à prendre la mienne. J'entrai brusquement dans la chambre où ils étoient; je me jetai à leurs pieds, & pleurant à chaudes larmes, car j'avois un talent tout particulier pour cela, je leur adressai ces paroles: " Mes chers seigneurs, ayez pi-» tié de votre semblable. Je suis un homme comme vos seigneuries. Vous sa-» vez qu'aujourd'hui les riches sont si so durs, que les pauvres, pour les at-» tendrir sont obligés de se couvrir le » corps de plaies, & de se martyriser. » Encore nous arrive-t-il souvent de » nous mettre sans fruit dans un état de » souffrance, ou du moins pour une » milérable aumône qui nous en re-» vient. Au reste, que gagnerez - vous » à découvrir ma tromperie? vous perso drez la récompense qui vous a été » promise, & qui ne peut vous échaper, so si vous voulez que nous agissions tous so trois de concert. Vous pouvez hardi33

ré

de

l'a fu la de le jar les à l

la d'u car rer été rec &

vel for em me çor

a deper

dit

de Gusman d'Alfarache. 209

ment vous fier à moi. La crainte du

châtiment vous répond de ma dis
crétion «.

Ti-

us

ue

'é-

lu-

ré-

tte

en-

ans

à

ar-

cu-

pa-

pi-

m-

la-

e fi

at-

le

er.

de

de

ine

re-

ous

er-

été

er,

ous

di-

Mes chirurgiens, après avoir fait leurs réflexions, se déterminerent à profiter de l'occasion qui se présentoit d'attraper l'argent du cardinal. Dès que nos flûtes furent d'accord, nous repassames dans la chambre de son éminence, où ces deux messieurs m'ayant fait asseoir sur le lit, recommencerent à considérer ma jambe. Ils y mirent des emplâtres avec les droguesqu'ils jugerent les plus propres a l'entretenir dans l'état où elle étoit. Ils la banderent ensuite, l'envelopperent d'une serviette, puis voyant revenir le cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, & me recoucherent. Son éminence inquiette & très-impatiente d'apprendre des nouvelles de mon ulcere, qui lui avoit paru fort dangereux, en demanda d'un air empresse. Monseigneur, lui dit gravement un des chirurgiens, ce pauve garcon est dans une situation déplorable. Il a deja la gangrene à la jambe; nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu. Mais il nous faudra du tems pour en venir à bout. Il est bienheufeux, dit alors l'autre chirurgien, d'être tombé

Siij

aujourd'hui entre nos mains. Un jour plus tard il étoit mort; & c'est sans doute pour lui sauver la vie, que le ciel l'a envoyé à la porte de votre éminence.

to

C

re

V

il

n

qI

pe

m

eu

la

pr

an

éc

vi

pa

po

Ce rapport sit plaisir à monseigneur, qui leur dit qu'ils pouvoient employer tout le tems qu'ils voudroient, pourvu qu'ils me guérissent. Il les pria de nouveau de ne rien négliger pour y réussir, pendant que de son côté il auroit soin que je fusse bien traité dans sa maison. Ils lui promirent de répondre à la confiance qu'il avoit en eux, & l'assurerent qu'ils ne manqueroient pas de me venir voir l'un & l'autre deux fois le jour, attendu qu'il leur faudroit, disoient - ils, raisonner ensemble sur chaque observation qu'ils pourroient faire sur mon mal. Ils se retirerent après avoir parlé de cette sorte. Ce qui me rendit l'esprit plus tranquille; car jusqu'à ce moment je m'étois toujours défié de ces deux bourreaux. J'avois craint qu'ils ne découvrissent ma fourberie, quoiqu'ils parussent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois, que je trouvai plus longs que trois siecles, tant il est difficile de perdre l'habitude de jouer & de gueuser. J'avois beau être couché & nourri comme monseigneur même, tout

S 111

de Gusman d'Alfarache. 211 cela ne m'empêchoit point de m'ennuyer d'être renfermé; enfin, je pressai, je tourmentai si fort mes chirurgiens, pour les obliger à finir cette comédie, qu'ils céderent à mes importunités. Ils cesserent d'entretenir l'ulcere; & quand ils virent ma jambe dans son état naturel, ils en avertirent le bon cardinal, qui admira une si belle cure, & renvoya ces charlatans après les avoir aussi bien payés que s'ils l'eussent mérité. Son éminence, pendant le cours de ma fausse maladie, m'étoit venu visiter fort souvent. J'avois eu plusieurs entretiens avec ce faint prélat, qui m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjouissoit, m'avoit pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante, il voulut m'attacher à son service, & me mettre au nombre de ses pages. Honneur dont je fus trop ébloui pour le refuser. compass of par mount of the tantor in

fambeau a la mam resolu occube a

rsource on T defaulter, pour éclairer les performes du conseiles ou cul voi-

sold of voide start . Just to consider

Do stonen rome while and whose of

te deut deuts de four mont reares en-

me vocine doorer Totious pitt 1

theyre los carrolles la mile combele com-

ur

l'a

r,

rer

VU

ou-

r,

nin

on.

n-

ent

nir

at-

s,

er-

on rlé

rit

ent

ux lé-

ils

es.

re

us fi-

de &

ut

CHAPITRE XXI.

Il devient Page de son Eminence, & fait mille espiégleries.

ME voici donc tout-à-coup devenu page. C'étoit avoir fait un grand saut , quoique de fripon à page il n'y ait que la main, ou pour mieux dire, quoiqu'à l'habit près ce soit la même chose. Mais c'étoit tirer un poisson hors de l'eau, que de m'arracher à la mollesse. La gueuserie étoit mon élément. Accoutumé aux soupes d'Egypte, je n'aimois que la taverne; c'étoit la mon centre Je trouvois bien à déchanter dans une maison où tout ne se faisoit que par compas & par mesure; où tantôt le flambeau à la main j'étois occupé à monter ou à descendre, pour éclairer les personnes qui entroient ou qui sortoient, & tantôt j'étois obligé de faire le pied de grue dans une chambre où je demeurois debout deux heures entieres, en attendant les ordres qu'on me voudroit donner. Toujours prêt à suivre les carrosses la nuit comme le jour,

En un tes pro

du ye

pro ni

pe je me po ne de bo do

be im he fai vi

m

bé de m vi

de Gusman d'Alfarache. 213 ou bien à servir à table & à dévorer des yeux tous les plats que je voyois dessus. En un mot, il falloit que je susse dans une attention continuelle à rendre toutes sortes de services, & cela depuis le premier jour de Janvier jusqu'au der-

nier de Décembre.

u

,

à

is

a

i-

e

r

e

r

Ah, misérable esclave! me diras-tu; quel profit tirois-tu de tant de peines pendant l'année ? Hélas ! te répondraije, j'étois valet de tout le monde. On me donnoit un habit, mais c'étoit moins pour m'en couvrir, que pour faire honneur à mon maître. Je ne gagnois que de la gale & des rhumes avec quelques bouts de bougies que je dérobois & vendois à des savetiers. Encore avois-je besoin d'une grande adresse pour faire impunément ces petits larcins. Malheur à nous si nous étions pris sur le fait; nous étions sûrs d'avoir les étrivieres. Outre les morceaux de cire que nous détachions des flambeaux, nous mettions quelquefois la main sur des friandises que nous mangions à la dérobée. Mais ces sortes de tours demandoient une subtilité que tous mes camarades n'avoient pas; & je me souviens qu'un jour il arriva un accident désagréable à un page des moins déniailes; le sot, en desservant, s'avisa d'esca-

pe

un

gr

to

air

pr

na de

d'a

go

mic plu

VO

me

la

Ma

aff

me

fus

pas

la t

qu'

larg

den

m'a

pou

moter quelques rayons de miel, qu'il enveloppa dans son mouchoir à la hâte & fourra dans la poche. Comme il faisoit alors une chaleur excessive, le miel fe fondit, & commença de couler le long de la jambe du page. Le hasard voulut que le cardinal s'en apperçut, & se doutant bien de ce que c'étoit, il se prit à rire de toute sa force. Ensuite s'adressant à ce nigaud : Page, lui dit-il, je vois fortir du sang de votre jambe. Quelle blessure y avez-vous? A cette question, tous les convives qui étoient en assez grand nombre, jetterent les yeux fur la jambe du voleur, ainsi que les autres domestiques de son éminence, & le pauvre diable de page eut la confusion de remarquer que son crime étoit découvert. Trop heureux s'il en eût été quitte pour la honte d'essuyet toutes les rifées qu'il excita, mais il paya bien plus cher ses rayons dont le miel fut pour lui fort amer.

La plupart de ses confreres étoient aussi neufs que lui quand je sus reçu parmi eux; & comme je ne pouvois m'empêcher de suivre mes anciennes habitudes, je m'occupois à les redresser. Je leur volois ce qu'ils avoient de meilleur, quelque soin qu'ils prissent de se garantir de mes grifses. Ce qui les dégourdit en

de Gusman d'Alfarache. 215 peu de tems. Monseigneur avoit dans un cabinet voisin de sa chambre, une grande caisse de bois blanc, remplie de toutes sortes de confitures seches qu'il aimoit beaucoup. Il y avoit entr'autres choses de la bergamotte d'Aranjuez, des pruneaux de Gênes, des melons de Grenade, des citrons de Séville, des oranges de Placentia, des limons de Murcie, des concombres de Valence, des pommes d'amour de Tolede, des pêches d'Arragon, & des racines de Malaga; en un mot, tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus vanté, en fait de confitures, se trouvoit dans cette bienheureuse caisse, qui me faisoit venir l'eau à la bouche toutes les fois que son éminence m'en donnoit la clef pour en tirer ce qu'il desiroit. Mais ce qui me fâchoit fort, c'est qu'elle affectoit toujours d'être présente, comme si ma fidélité lui eût été suspecte. Je fus piqué de sa défiance, qui ne manqua pas d'irriter l'envie que j'avois déja de tâter de ces beaux fruits confis; enfin la tentation devint telle, que n'y pouvant plus résister, je ne songeai plus qu'au moyen de me satisfaire. La caisse large d'une aune, & longue de deux & demie, avoit une serrure au milieu. Je m'avisai de me servir d'un bâton plat pour lever un coin du couvercle; puis

te

i-

el

le

rd

1

te

1,

e.

te

nt

es

ue

n-

la

ne

en

er

il

le

nt

r-

n-

11-

Te

1-

n

fourrant d'autres bâtons plus gros de distance en distance jusqu'à la serrure, je sis de cette maniere, au coin par lequel j'avois commencé, une ouverture assez grande pour y passer mon petit bras; mais comme je ne pouvois choisir que jusqu'où ma main s'étendoit, j'eus l'industrie d'attacher un crochet au bout d'un bâton pour attirer à moi les fruits les plus éloignés. C'est ainsi que je me rendis maître de la caisse sans

m

da

fo

pr

no

d'

m

dî

tre

ta

ro

fir

ch

8

pe

le

cai

un

bre

au

en avoir la clef.

Quoiqu'il y eût dedans une grande quantité de fruits, j'employai si souvent mes bâtons qu'il y parut. Le cardinal apperçut par-ci par-là des creux qui lui donnerent bien à penser; & un jour entr'autres qu'il eut envie de goûter d'un très-beau citron de Séville qu'il avoit remarqué la veille, ne l'y trouvant plus, il en fut fort étonné. Il appella ses principaux officiers; il leur dit d'un air irrité qu'il vouloit savoir lequel de ses domestiques avoit en l'intention d'ouvrir sa caisse & de toucher à des fruits qu'il conservoit avec tant de foin. Il chargea le Mayor-domo, qui étoit un prêtre sévere & mélancolique, de faire une exacte recherche de l'auteur d'un coup si hardi. Le majordome fit tomber ses soupçons sur les pages. Il nous

nous ordonna de nous assembler dans une salle pour nous fouiller tous l'un après l'autre: mais il eut beau vister

après l'autre; mais il eur beau visiter nos poches & nous faire des menaces, il n'en fut pas plus avancé. J'avois man-

gé & déja digéré le citron.

de

e, le-

ire

tit

0i-

net

ior

nsi

de

uar-

ux

un

û-

lle

ľv

Il

ur

in-

er

de

ui

e .

u-

ne

11

us

Cette affaire enfin s'affoupit; on n'en parla plus. Cependant monseigneur ne l'oublia point, & moi de mon côté je me tins sur mes gardes. Je n'osai pendant quelques jours retourner à la caifle, pas même la regarder. Cela ne laifsoit pas de me faire de la peine. J'avois pris goût aux confitures, & loin d'y renoncer, je n'attendois que l'occasion d'en pouvoir dérober encore impunément. Je crus qu'elle s'offroit une aprèsdînée que mon maître jouoit avec d'autres cardinaux. Je m'imaginai que, tandis qu'il seroit occupé du jeu, j'aurois tout le loisir de faire ce que je defirois. Dans cette confiance, j'allai chercher mes outils que j'avois bien cachés, & je me glissai dans le cabinet sans que personne m'apperçût. J'avois déja levé le couverele & fourré mon bras dans la caisse, lorsque monseigneur, attiré pat un besoin pressant, vint dans la chambre où il couchoit, & n'y rencontrant aucun page, il prit lui-même un pot de chambre qui étoit sous son lit. Je l'en-Tome I.

de

aj

te

rè

N

fir

UI

qu

jo

di

ſa

Se

V

N

fa

m

fe

fe

pi

'n

tr

de

l'a

ſe

to

V

qu

tendis. & voulant aussi-tôt retirer mon bras, j'agis avec tant de trouble & de précipitation, que je fis sauter en l'air un de mes bâtons & tomber le couvercle sur mon bras; de maniere que je demeurai pris comme un moineau au trébuchet. Le cardinal ayant oui le bruit de la chûte du bâton; trembla pour ses confitures. Il entra dans le cabinet, & me trouvant dans l'état où j'étois : Ah! ah! mon ami Gusman, s'écria-t-il c'est donc vous qui volez mes fruits! Les grimaces que je faisois, & le chagrin que j'avois de me voir surpris, lui donnerent une si grande envie de rire, qu'il ne put s'empêcher d'éclater. Il appela même les autres cardinaux pour les faire jouir de ma confusion. Ils quitterent le jeu, accoururent à sa voix, & après qu'ils se furent bien épanoui la rate à mes'dépens, ils le prierent de me pardonner pour cette fois, en lui disant que je n'y retournerois plus. Mais mon maître fut inexorable ; il accorda seulement à leurs prieres, qu'au lieu de vingt-quatre coups de fouet que je lui semblois bien mériter, je n'en recevrois que la moitié. Il en fallut passer parlà, & le Dominé Nicolao, mon ennemi mortel, ayant été chargé de me les donner dans son appartement, s'acquitta de su fman d'Alfarache. 219 de si bon cœur de cette commission, que je m'en sentois encore quinze jours

n le

ir

re-

é-

it

25

80

a-

ui

p-

ur

it-

82

la

nt

n

11-

de

ui

is

11-

e-

es

t2

après. Mais s'il satisfit en cela sa haine, je te proteste que je contentai bientôt mon ressentiment. Voici de quelle maniere: Nous étions alors dans le tems des cousins, & il y en avoit cette année à Rome une prodigieuse quantité. Le Majordome qui aimoit ses ailes, se plaignant un jour devant moi de ces maudites bêtes, dit qu'il en étoit fort incommodé dans sa chambre. Sur cela je pris la parole: Seigneur, lui dis-je, il ne tiendra qu'à vous d'en être délivré pour toujours. Nous avons en Espagne un secret infaillible pour nous garantir de l'incommodité de ces animaux-la. Je vous l'enseignerai, si vous le souhairez. Vous me ferez plaisir, répondit Nicolao, de m'apprendre ce qu'il faut faire pour cela. Vous n'avez, repris-je froidement, qu'à mettre au chevet de votre lit un gros paquet de perfil trempé dans du vinaigre. Ils ne l'auront pas sitôt senti, qu'ils viendront se jeter dessus, & un moment après ils tomberont tous roides morts.

Il me crut, & dès la premiere nuit il voulut faire l'expérience de mon secret. Mais il ne sit par-là qu'irriter les cousins, qui l'assaillirent plus cruellement qu'à

T ij

l'ordinaire. Ils penserent lui manger le nez & lui arracher les yeux. Il se donna mille soufflets, en voulant tuer ces petites bêtes, à mesure qu'il les sentoit sur fon visage. Enfin, il combattit contre elles jusqu'au jour dont la clarté lui fit connoître qu'il n'étoit pas sorti victorieux de son combat; & que ses ennemis, qu'il croyoit avoir écrasés, lui étoient presque tous échapés. Je ne manquai pas de l'aller voir le matin dans son appartement, & je jugeai bien à ses yeux bouffis que les coufins l'avoient tourmenté. Il me l'avoua d'abord en me disant que mon secret ne valoit rien. Je feignis d'être étonné. Il faut donc, lui répondis-je, que vous n'ayez pas laissé long-tems le persil dans le vinaigre, ou que le vinaigre dont vous vous êtes servi n'air point de force; car je vous assure qu'en portant tous les soirs dans ma chambre un bouquet de perfil bien trempé dans le vinaigre, j'en ai chassé les cousins qui y venoient auparavant en très-grand nombre. Le Majordome fut assez sot pour me croire encore. Il mit une botte de perfil dans le vinaigre le plus fort qu'il put trouver. Il l'y laisla tremper pendant six heures entieres. Puis il en parsema non-seulement son lit, mais toute sa chambre

n

n

9

C

ſe

lo

ne

fit

vi

m

n

tin

qu

pa

me

ch

ho

de Gusman d'Alfarache. 221 même. Aussi Dieu sait ce qu'il en arriva; je crois que tous les coufins du voifinage vinrent fondre sur le misérable pour le dévorer. Ils le défigurerent tellement, qu'il avoit l'air d'un lépreux. Il m'auroit volontiers assommé le jour suivant, s'il m'eût rencontré. Mais son éminence, pour prévenir tout accident, nous ayant fait appeler tous deux, lui défendit de me maltraiter, & me fit une légere remontrance en homme qui avoit plus d'envie de rire du tour que j'avois joué, que de m'en faire un crime. Pourquoi, me dit ce bon prélat, avez-vous fait cette piece au Domine Nicolao? Monseigneur, lui répondis-je, pourquoi, lorsqu'il n'avoit ordre que de me donner douze coups de fouet pour les confitures, m'en a - t - il appliqué plus de vingt pour son compte? J'ai vengé mes meurtrissures par les siennes.

12

i-

ur re

fit

0-

e-

ui

10

in

en

a-

rd

oit

ut

ez

/i-

us

ar

es

de

en

11-

2-

re

ns

r.

11-

1-

re

Cela se passa de cette saçon. Cependant depuis l'aventure de la caisse, je n'étois plus de la chambre des pages. On n'avoit pas borné au souet mon châtiment; on m'avoit de plus sait passer au quartier du Chambellan, pour y servir parmi les laquais, en attendant qu'on me rappellat à mon premier poste. Le chambellan pouvoit passer pour un bon homme plein d'honneur & de bonne soi,

T iij

mais il étoit un peu trop scrupuleux & même un peu visionnaire. Il avoit aux environs de notre hôtel des parentes, qui étoient de très-honnêtes filles, & si pauvres qu'il leur envoyoit tous les jours les deux tiers de sa portion pour les aider à subsister. Il alloit aussi quelquesois dîner ou souper avec elles. Ce qui donnoit souvent occasion aux officiers du logis & particuliérement au Majordome, de le railler devant son

.

1

éminence pour la divertir.

Un soir le chambellan étant revenu de chez ses parentes un peu indisposé, se retira dans son appartement, & se coucha. Le cardinal ne le voyant point paroître au souper, demanda de ses nouvelles : Monseigneur, lui dit un de ses officiers, il ne se porte pas trop bien. Aussi-tôt son éminence voulut savoir quel mal il pouvoit avoir, & pour en être instruit, il ordonna à un de ses gentilshommes de l'aller voir sur le champ. L'officier s'acquitta de sa commission fort exactement, & vint dire que l'indisposition du malade étoit si légere qu'il n'avoit besoin que de repos pour se rétablir. Cela se passa de cette sorte; mais le secrétaire Nicolao, toujours prêt à faire quelque piece au bon chambellan, ayant appris le lendemain

de Gusman d'Alfarache. 223 matin qu'il se portoit beaucoup mieux, & qu'il dormoit, eut la malice d'introduire doucement dans sa chambre, par le ministere d'un laquais qu'il gagna, un de nos pages déguisé en femme. Le page, à qui l'on avoit bien fait saleçon, se coula dans la ruelle du lit où il se cacha derriere une tapisserie. Le secrétaire sortit ensuite pour se rendre auprès du cardinal, qui lui demanda des nouvelles du malade. Monseigneur, lui répondit Nicolao, l'on m'a dit qu'il a passé la nuit affez mal, mais qu'il est mieux présentement. Son éminence qui aimoit tous ses domestiques, comme un pere aime ses enfans, prit sur ce rapport la charitable résolution d'aller visiter notre chambellan, que l'on ne manqua pas de réveiller pour l'avertir de l'honneur que son maître lui vouloit faire.

UX

oit

n-

s,

us

on

ffi

es.

of-

au

n

u

.

ſé

nt

le

ın

P

a-

ır

25

e

1-

e

15

e

Monseigneur se rendit donc à la chambre du malade, & s'assit sur une chaise auprès de son lit; mais à peine fut-il assis, qu'on vit tout à coup sortir de la ruelle le page travesti, lequel contre-faisant à merveille une semme embarrassée & qui cherche à s'ensuir, se sauva, en disant: Ah! bon Dieu, je suis perdue! Que va penser de moi son éminence. Le cardinal qui n'avoit point été préparé à cette scene, & qui croyoit son cham-

bellan un saint personnage, parut extrêmement surpris de cette vue; mais quel que fût son étonnement, il n'approchoit point encore de celui du scrupuleux chambellan, qui, comme frappé d'une horrible vision, s'écria que c'étoit assurément le diable qui étoit venu pour le tenter. Cela lui causa une si grande agitation, que dans le trouble où étoient ses esprits, peu s'en fallut qu'il ne sortît de son lit tout en chemise devant monseigneur, & ne prît la fuite. Comme tous les domestiques qui étoient présens s'entendoient avec le secrétaire, ils ne purent s'empêcher de rire; ce qui fit juger au cardinal que c'étoit un tour qu'on jouoit au chambellan. Son éminence eut pitié de ce pauvre homme, & se donna la peine elle-même de le désabuser. Après quoi, elle se retira.

Tout cela venoit de se passer lorsque j'arrivai. Je revenois de faire une commission dont j'avois été chargé dès le grand matin. Je trouvai le chambellan fort triste. Je le priai de m'apprendre le sujet de sa tristesse. Il me conta l'aventure, en me disant qu'il ne doutoit point que le domine Nicolao n'en sût l'auteur. Je voudrois, mon cher Gustauteur. Je voudrois, mon cher Gustauteur ajouta-t-il, je voudrois pour un de mes yeux en tirer yengeance, & faire

j'a m bi la je n'i

nii pé mo foi do Ni

eft

qu

de

irride pas l'ai qui mo

Je fer len vo

fi v

de Gusman d'Alfarache. 225 quelque bon tour au secrétaire; mais j'ai besoin pour cela de tes conseils. Un maître espiégle comme toi, trouvera bientôt quelque malice qui vaudra bien la sienne. Effectivement, lui répondisje, si j'étois à votre place, le secrétaire n'iroit point au pape en demander l'absolution, je lui en ferois bien faire pénitence. Mais songez qu'il est mon supérieur, & qu'il ne me convient pas de me mêler des affaires des officiers qui sont au-deffus de moi. Si l'on m'a pardonné la piece que j'ai faite au domine Nicolao, c'est qu'on a considéré qu'il est naturel de se venger soi-même, & que d'ailleurs il m'avoit traité trop rudement.

t

t

J'eus beau représenter au chambellan irrité que je n'osois épouser sa querelle, de peur de m'en repentir, il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Ses prieres, l'amitié que j'avois pour lui, la haine que je sentois pour Nicolao, & enfin mon penchant à faire le mal, me déterminerent à servir son ressentiment. Hé bien, lui dis-je, reposez-vous sur moi. Je me charge de vous rendre le petit service que vous attendez de mes talens. De mon côté, j'exige de vous que vous viviez avec le secrétaire, comme si vous ne le soupçonniez nullement de

l'espiéglerie qu'il vous a faite. Le chambellan, tout simple qu'il étoit, joua si bien son rôle, que tous les domestiques y furent trompés. On crut qu'il ne se souvenoit plus d'une scene qui avoit été

to

n

P

d

je

je

ſe

de

m

eí

Ve

qu

fo

bi

fo

bo

te

po

où

vi

&

me

da

to

ma

ter

si désagréable pour lui.

Cependant je me préparois secrétement à lui tenir parole ; j'achetai de la poix-réfine, du mastic & de l'encens. Je réduisis le tout en poudre & le mis dans un papier que je serrai dans ma poche pour l'employer quand j'en trouverois l'occasion. Elle s'offrit peu de tems après telle que je la pouvois desirer. Un jour que la poste partoit pour l'Espagne, & que M. le secrétaire étoit fort occupé, je me rendis le matin à son quartier, & j'entrai dans sa garde-robe où étoit son valet : Jacques , lui dis-je , mon cher ami Jacques, j'ai là-bas du pain & un morceau de jambon grillé, il ne faudroit avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeuner. Si tu peux me la fournir, tu seras mon compagnon, autrement j'en vais chercher un autre. Seigneur Gusman, me répondit aussi-tôt Jacques, vous avez trouvé votre homme, je sais bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin, vous n'avez qu'à m'attendre ici, je serai à vous dans un moment. A ces mots il disparut & me laissa

de Gusman d'Alfarache. 227 maître de la garde-robe. Alors cherchant des yeux le haut-de-chausses de Nicolao; car je savois que ce secrétaire n'en mettoit pas le matin, & n'avoit sur sa chemise qu'une robe-de-chambre légere, pour écrire plus à son aise; cherchant, dis-je, des yeux son haut-de-chausses, je l'appercus sur une chaise. Je le pris, je le retournai, & après en avoir parsemé toute la doublure de la poudre dont j'ai parlé, je le remis à sa place, de maniere qu'il ne sembloit pas qu'on y eût touché. Jacques ne tarda guere à revenir avec du vin; mais dans le tems que nous nous disposions à déjeuner, son maître l'appella pour l'aider à s'habiller, & le retint dans sa chambre, de sorte que je fus obligé d'aller vuider la bouteille avec un autre que lui, en attendant que j'eusse le plaisir de voir ma poudre opérer.

G

es

ſe té

la

Je

ns

he

is

ès

ur

80

on

er

ın

u-

n

ne

1,

e.

ôt

t-

Elle fit son effet au dîner du cardinal, où il y avoit un grand nombre de convives. Nous étions alors dans la canicule, & il faisoit une chaleur très-favorable à mon dessein. Le Domine Nicolao étoit dans la salle avec les autres officiers. Je remarquai bientôt à son action qu'il sentoit dans son haut-de-chausses une démangeaison où par respect il n'osoit porter la main. Il ne savoit quelle conte-

nance tenir; & par malheur pour lui, à mesure qu'il s'agitoit, il augmentoit son tourment. La poudre s'attachant au poil & à la peau, l'incommodoit à un point qu'il lui sembloit sentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'est pas tout; le cardinal ayant quelque ordre à lui donner, l'appella; & pendant qu'il lui parloit à l'oreille, son éminence se boucha le nez tout-à-coup, en disant : Ou'avez-vous donc fur vous, Domine Nicolao? Vous puez l'encens & la poix-réfine. Le secrétaire rougit à ces paroles, & s'éloigna de monseigneur, qui s'appercevant que presque tous mes camarades que le chambellan avoit mis au fait, s'entretenoient tout bas les uns les autres en riant, me foupconna d'avoir fait quelque nouveau tour. Comme j'étois assez près de lui, & que je gardois mon sérieux : Gusman. me dit-il, quel sujet vos confreres ontils donc de rire? C'est, lui répondis-je, que M. le secrétaire s'est avisé aujourd'hui de se purger avec de la térébentine. Le cardinal, à cette réponse, éclata de rire, & toute la table suivit son exemple. Nicolao jugea bien par-là qu'on lui avoit fair quelque malice, & ne pouvant soutenir les ris moqueurs dont toute la salle retentissoit à ses dépens. il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla

de il fa fe ne ce fa bio

raj pa mi au rie la qu fép roi

Mo sîu po un plu n'é

me le i

j'et

de Gusman d'Alfarache. 229 doubla le plaisir de la compagnie. Quand il sur sorti, monseigneur impatient de savoir quelle piece avoit été faite au secrétaire, s'adressa au chambellan, qui ne lui en cacha aucune circonstance cette derniere aventure acheva de me faire passer dans le palais pour un homme bien redoutable.

on

oil

int

ai-

nal

ap-

o-

nez

ous

ous

ré-

ma

que

ım-

ent

me

eau

n,

nt-

e,

ur-

n-

ata

m-

lui

ou-

ont

15,

re-

bla

Enfin, après deux mois d'exil on me rappella. Je retournai à la chambre des pages, où l'on me rétablit dans mes premieres fonctions. Je m'en acquittai avec autant d'effronterie que s'il ne me fût rien arrivé. Ce qui me fait souvenir de la fable de la honte, de l'air & de l'eau qui voyagoient de compagnie. En se séparant ils se demanderent où ils pourroient se revoir. L'air dit : On me trouve toujours sur le sommet des montagnes. Moi, dit l'eau, on me rencontre à coup sûr dans les entrailles de la terre. Oh! pour moi, dit à son tour la honte, quand une fois on m'a perdue, on ne peut plus me retrouver. Rien n'est si vrai : je n'étois plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action; je ne me sentois honteux que d'être pris sur le fait : enfin j'étois si enclin à la friponnerie, que je me serois, je crois, laissé tomber du haut du château S. Ange, si j'eusle vu en bas quelque chose à prendre. Tome 1.

Comme le bon cardinal aimoit les confirures, & particuliérement celles qui venoient des Canaries dans des barils, il en faisoit acheter souvent; & lorsque les barils étoient vuides, ils appartenoient au premier domestique qui s'en saisissoit. J'en avois un qui m'étoit venu de cette maniere, & dans lequel je serrois des mouchoirs, des cartes, des dez & autres effets d'un pauvre page. On avertit un jour monseigneur qu'il étoit fraîchement arrivé à un marchand douze petits barils de ces sortes de confitures. Son éminence chargea son majordome de les aller acheter pour elle. J'entendis donner cet ordre, & je dis aussi-tôt en moi-même : Il y aura bien du malheur, si je ne me rends pas maître de quelqu'un de ces barils. Je me retirai dans ma chambre pour rêver en liberté aux moyens d'en venir à bout. & je m'arrêtai à celui-ci. Je vuidai promptement le baril où étoient mes guenilles: puis l'ayant rempli de terre & de paille, j'y mis les fonds ainsi que les cerceaux. & le refermai si proprement, que l'on eût dit qu'il étoit tout neuf. Après quoi j'allai attendre dans la cour ceux qu'on devoit apporter. Je ne tardai guere à les voir arriver avec le majordome qui les conduisoit, & qui nous commanda de

a

m

fu

cl

P

te

m

fe:

at

dé

m

fes

rei

ici

fai

me

la

Ol

de

qu

CO

mo

le

de

de Gusman d'Alfarache. 231. les porter dans le cabinet où son éminence avoir coutume d'enfermer les confitures.

on!

qui

ls,

rf-

ip-

Juc

OIL

uel

des

ge.

u'il

ind

on-

na-

lle.

dis

ien

itre

rc-

en

ut,

np-

es:

le,

IX.

on

uoi

'on

les

les

de

Chacun de mes camarades se chargea d'un baril. J'affectai d'être le dernier à prendre le mien pour marcher après tous les autres, j'avois mes raifons pour cela. Il falloit passer devant ma chambre; de sorte que ne me voyant fuivi de personne, j'entrai dedans, & changeant de baril en un clin d'œil, je portai celui où il n'y avoit que de la terre & de la paille, & le mis effrontément avec les autres en présence de monseigneur que le plaisir de les voir avoit attiré la. Quand ce prélat les eut regardes, il m'envisagea d'un air railleur, & me dit : Hé bien, Gusman, que penses-ru de ces barils? On ne peut y fourrer les bras, & les coings me paroissent ici des instrumens fort inutiles. Au défaut des coings, lui répondis-je froidement, on peut employer les ongles, & la main fait quelquefois l'office du bras. Oh! je te défie, répliqua son éminence, de défaire ces barils; cela n'est pas si aisé qu'un couvercle de caisse à lever. D'accord, lui repartis-je; mais de grace, monseigneur, ne me défiez de rien; car le diable pourroit me suggérer l'envie de vous détromper. Ah! volontiers,

quais qui avoit de l'esprit, & ce laquais ayant tout découvert par ses perquisitions, lui en sit un sidele rapport. Le gentilhomme Flamand, ravi d'avoir jeté les yeux sur une personne de bonne composition, se slatta de la sousser au négociant, dont la sigure étoit si dissé-

ſ

CI

de

V

de

fu

Va

qu

do

no

m

de

lui

fa

fie

qu

lite

fér

fai

mu

rep

me

pai

dai

tra

que

je 1

1e 1

dép

rente de la sienne.

Pour y parvenir, il eut une secrete conférence avec notre ancienne hôtesse, qu'il mit dans ses intérêts par des présens, & qui ne demandant pas mieux que d'être employée à de pareilles affaires, promit de le bien servir pour son argent. Cette femme, dont nous nous étions séparés à l'amiable, nous venoit voir quelquefois. Elle ménageoit notre connoissance, ou, si vous voulez, celle de mon épouse, pour en profiter dans l'occasion. Un jour, dans un entretien particulier qu'elle eut avec Dona Maria, elle lui fit un portrait flatteur du Flamand, & lui parla de façon, qu'elle l'engagea, sans que Diego en sût rien, à une promenade où ce jeune gentilhomme se trouva comme par hasard. Outre qu'il étoit fait à peindre & beau par excellence, il avoit l'esprit agréable & infinuant. Ma femme se sentit d'abord du goût pour lui, & ne le laissa pas longtems languir. Les marques de reconnoil-

de Gusman d'Alfarache. 231 sance de ce galant ne furent pas comme celles de Diego, des montres de dix à douze pistoles, ni des habits de peu de valeur; ce furent des bourses de cent doublons, des diamans de prix, superbes tentures de tapisserie & de la vaisselle d'argent. Vive la noblesse. Dès que nous vîmes que ce seigneur répandoit sur nous ses richesses à pleines mains, nous nous attachâmes à lui, & nous commençâmes à négliger furieusement notre Bourgeois d'Alicante. Plus de complaisance, plus d'attention pour lui; Dona Maria en sa présence même tavoriloit fon rival.

rais

ufi-

oir

nne

au

ete

fle,

oré-

eux

fai-

fon

ous

oit

otre

elle

ans

par-

1a ,

Fla-

elle

en,

ntil-

ard.

eau

ble

ord

ng-

1011-

Le Senor Diego ne manquoit pas de fierté. C'étoit un des riches marchands qui se regardent comme des gens de qualité. Ne pouvant souffrir qu'on lui préférât quelqu'un, après tout ce qu'il avoit fait pour moi, il en murmura. Des murmures, il passa aux reproches, & des reproches aux menaces. Ses emportemens exciterent mon courroux. Je lui parlai en homme qui vouloit être maître dans sa maison; en un mot, je le maltraitai fort, & lui fis même comprendre, que s'il m'échauffoit encore les oreilles, je lui apprendrois à vivre. Dans le fond, je ne lui devois rien. S'il avoit beaucoup dépensé chez moi, on lui en avoit donné

V ii

quittance. Il ne s'étoit point attendu que je le prendrois sur un ton si haut, & jugeant par-là qu'il avoit plutôt été ma dupe que moi la sienne, il prit le parti de se retirer en crevant de rage & de dépit, au lieu de rendre mille graces au ciel de l'avoir délivré d'une si dangereuse

p

n

ti

q

pi

q

Ď

pa

pu

ľé

av

ur

rei

pr

m

de

me

tro

pri

mo

ve:

Cc

fanglue.

Le gentilhomme Flamand, bien loin de diminuer la dépense qu'il faisoit au logis, l'augmentoit de jour en jour. Il nous accabloit de présens. Aussi c'étoit une chose à voir que les grands airs que nous nous donnions. J'avois trois laquais, ma femme deux suivantes. Nous vivions comme si la prospérité dont nous jouissions eût dû toujours durer. Cependant nous n'étions pas fort éloignés de sa fin. Notre galant s'avisa pour nos péchés & pour les siens, de vanter sa bonne fortune à un comte de ses amis, jeune Seigneur de la cour, & de l'amener chez nous. Celui-ci n'eut pas sitôt vu Dona Maria, qu'il devint rival du Flamand. Passe encore pour cela. Elle avoit assez d'esprit pour les accorder tous deux. Mais le comte voulant associer à ses plaisirs deux ou trois autres petits-maîtres, les introduisit dans notre mailon, où toute cette brillante jeunesse se mit à faire un fraças de tous les dia-

de Gusman d'Alfarache. 233 bles; on n'entendoit au logis que rire & chanter nuit & jour; on n'y faisoit que jouer & boire. Et comme ces jeunes gens n'étoient pas toujours bien en especes, ils empruntoient, ils pilloient, & tout leur' argent venoit fondre chez nous, sans que je m'apperçusse que notre fonds augmentât de beaucoup, quoique nous tirassions journellement un profit certain de leurs débauches. Nous dissipions le bien, à mesure que nous le

gagnions.

que

ju-

ma

arti

dé-

au

euse

loin

au

. Il

toit

que

la-

ous

ont

rer.

loi-

our

nter

nis,

me-

itôt

du

Elle

der

To-

res

tre

fe

lia-

Une vie si agitée ne pouvoit manquer de nous attirer quelque malheur. Deux de ces petits-maîtres, déja désunis par la jalousie, eurent au jeu une dispute, qu'ils pousserent jusqu'à mettre l'épée à la main. Ils se battirent, & avant qu'on pût les séparer, il y en eut un qui fut blessé morteliement. Les parens de ces jeunes seigneurs, ayant appris que cet accident étoit arrivé dans ma maison, qui leur parut une source de désordres, m'envoyerent enlever de mon lit un beau matin par une groffe troupe d'archers, qui me menerent en prison, après avoir joué de la griffe chez moi & rafflé mes meilleurs effets.

Cette subite irruption de la justice réveilla désagréablement ma femme, qui le leva & s'habilla promptement pour

Viii

le

fi

el

a

q

n

1'

pi

q

m

di

V

PI

01

re

qu

qu

111

le

no

te

&

il

m

de

aller trouver le principal de mes juges, personnage des plus graves, & aussi respectable par son air prude, que par ion âge avancé. Elle se jeta les larmes aux yeux à ses pieds, & implora son appui par des paroles très-touchantes. Le vieillard, malgré le froid des années, fut moins attendri par les discours de la solliciteuse, qu'échauffé par les charmes de sa personne. Il la releva, & pour lui donner, disoit-il, une audience particuliere, il la fit entrer dans son cabinet, où tandis qu'assise auprès de lui, elle racontoit son affaire le plus à son avantage qu'elle pouvoit, le vieux satyre, qui ne l'écoutoit point, lui esluyoit les pleurs avec un mouchoir d'une main, & lui passoit l'autre en tremblant sur la gorge. Ensin, il consola mon épouse, en lui faisant elpérer que la trifte aventure arrivée chez elle, n'auroit aucune fâcheuse suite, & sur le champ il envoya ordonner de sa part au concierge de la prison, de m'y faire un bon traitement. C'étoit un magistrat d'une grande autorité, & qui des ce moment-là auroit pu m'en faire sortir, s'il l'eût voulu; mais il avoit encore des audiences à donner à ma femme. Comme en effet, il lui dit en la quittant , qu'elle n'avoit qu'à le revenir voir

de Gusman d'Alfarache. 235 le lendemain à la même heure. Ce qu'elle fit. Il l'attendoit dans son cabinet, où elle le trouva frisé, poudré, musqué, avec une barbe retroussée. Il promit dans cette seconde visite que je serois élargi le jour suivant; & il fallut encore que ma femme prît la peine de retourner chez lui, pour recevoir de sa main

l'ordre de mon élargissement.

ar

es

on

es.

11-

irs

les

80

ce

a-

i,

on

UX

ui

nr

en

il

ef-

ez

80

y

12-

ès

r-

re

e.

it-

ir

Je m'estimai fort heureux de me voir si promptement hors de cette affaire, quoique ce fût aux dépens de la moitié de mes effets. Je me flattois qu'à l'ombre du puissant protecteur que Dona Maria venoit de se faire, nous pourrions impunément aller toujours notre train. Dès l'après-dînée, je me rendis à son hôtel, où je le remerciai de ses bontés. Il me reçut d'un air honnête, & me témoigna que je lui ferois plaisir de le voir quelquefois, & de dîner avec lui. Je parus infiniment sensible à cet honneur, & je le suppliai, en prenant congé de lui, de nous continuer sa protection. Il me protesta que je pouvois compter là-dessus, & pour m'en donner une forte assurance, il nous honora d'une visite dès le soir même. Nous lui fîmes une réception dont il eut tout lieu d'être content. Quand il auroit été le premier ministre. de la monarchie d'Espagne, nous ne lui

236 Aventures plaisantes aurions pas marqué plus de respect. Comme il nous dit qu'il aimoit la musique, nous fimes, mon épouse & moi un perit concert qui fut fort de son goût. Ensuite nous le régalâmes de quelques confitures, qui lui donnerent occasion de nous en envoyer le lendemain une caisse, dont on lui avoit fait présent.

le

po

pa

m

q

a M

qu da

pe

fe: aff

ge

J' fui

pa

tre de

co

pa

do

me fue

tai

Vic tié

m

m

Ce galant suranné s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans une maison où il étoit si bien reçu. Ma présence pourtant ne laissoit pas de le gêner; & pour m'écarter, il me dit un jour, qu'il m'avoit invité à dîner chez lui, qu'il ne pouvoit plus souffrir qu'un homme qui avoit de l'esprit comme j'en avois, passât sa jeunesse dans l'oisiveté; qu'il avoit dessein de m'occuper en me faisant avoir un emploi; qu'il en savoit un qui me convenoit, & où je serois bien maladroit, si je ne m'enrichissois pas en peu de tems. Je lui répondis que je n'étois oisif que malgré moi; qu'il m'obligeroit sensiblement, s'il me procuroit quelque occupation utile, & que je m'en acquitterois de façon qu'il n'auroit aucun reproche à me faire. Deux jours après, il vint au logis, & me mit entre les mains une commission toute prête d'officier-Receveur des tailles du roi, en me signifiant qu'il falloit que dès le

de Gusman d'Alfarache. 237 lendemain, pour tout délai, je partisse pour me rendre au quartier de mon département. Quoique je n'aimasse guere cet emploi, je l'acceptai, & j'en sis à mon bienfaiteur les mêmes remercîmens que je lui aurois fait, s'il m'eût élevé à un des premiers postes du royaume. Ma femme n'en étoit guere plus contente que moi. Néanmoins nous résolûmes dans notre conseil secret d'en tâter un peu, & d'éprouver si pendant mon absence notre amoureux barbon seroit assez généreux pour réparer la perte du gentilhomme Flamand.

u-

oi

it.

es

on

ne

à

11-

ce

& 'il

ne

ui

i-

nr

ne

eu

115

e-

ic

je

oit

rs

re

te i,

Je m'éloignai donc de Dona Maria, laissant le champ libre à son vieil Adonis. J'arrive au lieu de mon département. Je suis installé dans mon emploi; je me prépare à l'exercer. Mais hélas! que nous trouvons de près les choses différentes de ce qu'elles paroissent de loin! Je connus bientôt que mon poste n'étoit pas de ceux où l'argent nous vient en dormant, & que pour y gagner seulement ma vie, je devois m'attendre à fuer fang & eau. Outre qu'en tourmentant les misérables & en faisant mille violences, on ne s'acquiert point l'amitié du public; en un mot, ce métier me déplut. Je ne sais si je n'eusle pas

mieux aimé celui de voleur de grands

d

a

C

fo

fo

fic

VI

CC

E

à

qu

qu

av

&

iei

va

m

je

s'i

je

do

VO

ple

foi

tre

chemins. Aussi me proposois-je, au bout des trois premiers mois, de demander qu'on me rappelât. Ils n'étoient pas encore expirés, que mon patron m'écrivit lui-même de revenir à Madrid. Sa lettre me causa plus de joie, que je n'en avois ressenti lorsqu'il m'avoit si charitablement tiré de prison. J'abandonnai de bon cœur mon poste, & m'en retournai vers mon protecteur, fort curieux de savoir pourquoi il s'ennuyoit de mon absence. Je commençai par l'aller voir en arrivant. Il se mit d'abord à se plaindre de l'humeur coquette de Dona Maria: Vous avez, me dit-il, une femme qui a un grand défaut. Elle n'aime que les jeunes gens. J'ai eu beau lui représenter que les fréquentes visites qu'ils lui font, la perdront infailliblement. Jusqu'ici je n'ai pu l'engager à leur rompre en visiere. C'est une petite incorrigible.

Je ne vous ai rappelé, poursuivit-il, que pour vous informer de son indiscrétion, & vous avertir de prendre garde à sa conduite, de peur qu'il ne se passe encore chez vous une scene pareille à celle que vous savez. On ne trouve pas toujours des protections puissantes & désintéressées. J'entendis bien ce que cela signifioit, & je promis au vieillard

de Gusman d'Alfarache. 239 d'employer tout le pouvoir que j'avois sur ma femme, pour l'obliger de vivre avec plus de retenue. Après avoir fait cette promesse, qui réjouit un peu le bon homme, je me rendis chez moi, fort assuré que mon épouse, de son côté, m'en alloit bien conter. Je l'excusois par avance d'avoir fait quelques infidélités au protecteur, qui avoit un vrai visage de vieux, & qui étoit encore plus vieux qu'il ne le paroissoit. Effectivement, à peine eus-je rapporté à ma femme ce qu'il venoit de me dire, qu'elle se déchaîna contre lui, le traitant d'infâme avare, & disant qu'elle n'avoit reçu de lui depuis mon départ que des présens frivoles.

au de-

ent

on

id.

je

: fi

an-

80

ort

oit

al-

là

de

il,

lle

au

es

le-

à

1,

le

Te

à

as

la

d

8c '

J'entrai dans le ressentiment qu'elle avoit de l'avarice de ce vilain jaloux, & je laissai venir dans ma maison plus de jeunes gens qu'il n'en venoit auparavant. Ce que notre magistrat ayant remarqué, il me reprocha aigrement que je lui avois manqué de parole; & comme s'il eût fait ma fortune, il me dit que je reconnoissois bien mal les bienfaits dont il m'avoit comblé. Je feignis de vouloir m'excuser, mais je n'en sis ni plus ni moins. Il me parla une seconde fois, se plaignant que pour pouvoir entretenir ma femme en particulier, il

240 Aventures plaisantes étoit obligé de venir chez moi à des heures qui le dérangeoient. Je perdis a la fin patience. & pour nous défaire d'un

fin patience, & pour nous défaire d'un homme si incommode, je lui sis dire deux ou trois sois qu'il n'y avoit personne au logis, quoiqu'il sût bien que

nous y étions.

Dès qu'il s'apperçut que nous cherchions à nous affranchir de sa tyrannie, son amour se convertit en haine, & ce juge passionné dans sa fureur, nous sit condamner à sortir de Madrid dans trois jours, sous peine d'être enfermés pour le reste de notre vie. Il s'imaginoit qu'il nous réduiroit par-là sans doute à implorer sa miséricorde, & à faire ce qu'il lui plairoit. Il se trompa. Dès que cette injuste Sentence nous fut signifiée, nous devinâmes aisément qui l'avoit fait rendre, & nous prîmes la résolution d'y obeir. Ma femme aimant mieux aller jusqu'au bout du monde, que d'avoir jamais à faire à ce vieux sorcier; & moi voyant approcher le tems que mes créanciets attendoient peut-être avec impatience pour me faire remettre en prison.

pu

Se

le

VC

8

pa

pe

no

m

ta

re

D que ha pr

CHAPITRE XVI.

leula la l'un

lire er-

que

er-

ie,

ce fit

our

u'il

ım-

ı'il

tte

ous

en-

d'y

ler

oir

101

n-

04-

op.

Gusman & sa femme ayant été chassés de Madrid pour leurs bonne vie & mœurs, vont à Séville. Gusman retrouve là sa mere. Suites de cette rencontre.

Nous nous défimes dès le premier jour de nos meubles & de tout ce qui auroit pu nous embarrasser dans un voyage. Le second jour, nous louâmes quatre mules, dont nous avions besoin, pour nous voiturer & pour porter notre bagage, & le troisieme d'assez bon matin, nous partîmes sans regret d'une ville, où pour peu que nous eussions encore demeuré, nous àurions été obligés de vendre nos marchandises au rabais.

Nous prîmes le chemin de Séville, autant pour satisfaire le desir que j'avois de revoir ma patrie, que pour contenter Dona Maria, qui sur les merveilles qu'elle m'en avoit oui raconter, souhaitoit ardemment d'en juger par ses propres yeux. Je lui avois dit, entr'autres choses, qu'on voyoit incessamment

Tome II. X

arriver du Pérou à Séville un grand nombre de marchands chargés d'or, d'argent & de pierreries. Elle brûloit d'impatience d'essayer ses regards sur ces riches mortels, & de remplir ses coffres de leurs dépouilles. Cependant, quelque bon dessein que nous eussions fur eux, nous n'allions qu'à petites journées, de peur de nous fatiguer. J'avois un secret plaisir à considérer les pays par où j'avois passé, quoiqu'ils me rappelassent le souvenir des tristes aventures de ma premiere jeunesse. Je reconnus le cabaret où j'avois été garçon d'écurie, & à la vue de Santillana, je m'imaginai sentir encore ces excellens ragoûts de mulet dont on m'y avoit autrefois régalé. Je me souvins aussi à quelques lieues de là des coups de bâton que j'avois reçus de deux archers de la Sainte Hermandad. Je dînai dans cette charmante taverne où l'on mangeoit des poulets en omelette, & le récit que je fis de cette histoire à ma femme, la divertit infiniment. Enfin, je m'arrêtai à cet hermitage, qui m'avoit servi de gîte la premiere nuit de ma sortie de Séville, & transporté d'une joie si tendre qu'elle m'arrachoit des pleurs, j'apostrophai le Saint dans ces termes : » O grand Saint Di Lazare, quand je m'éloignai des de-

33 33

33

la

hô

en le ch j'e Ba ha vil

Pro geo trif

foi

& qui ave pai

de je l me ble

1

de Gusman d'Alfarache. 243 30 grés de votre chapelle, j'avois la 30 larme à l'œil, j'étois à pied, misé-30 rable, & vous me revoyez aujour-30 d'hui content, bien en fond & bien 30 monté 30.

omar-

im-

ces

of-

nt,

ons

our-

ois

pe-

ires is le

rie,

inai

s de

ré-

ues

j'a-

inte

nar-

ou-

de

rtit

cet e la

lle,

elle

ai le

int

de-

Il étoit nuit quand nous arrivames à la ville. Nous descendîmes à la premiere hôtellerie que nous rencontrâmes en entrant. Nous y fûmes fort mal; mais le lendemain m'étant levé pour aller chercher un logement plus commode, i'en trouvai un dans le quartier de Saint Barthelemi, & j'y fis aussi-tôt porter mes hardes. Je demandai ensuite dans la ville des nouvelles de ma mere, & personne ne put m'en dire. Ce qui me fit croire qu'elle n'étoit plus au monde. Prévenu de cette opinion, qui m'affligeoit, je m'en retournai chez moi bien tristement. Néanmoins j'étois dans l'erreur. La bonne femme vivoit encore, & demeuroit à Séville même. J'appris qu'elle logeoit dans notre voisinage avec une jeune & belle personne, qui passoit pour sa fille. Bon sang ne peut mentir. Je ne sus pas sitôt le domicile de ma mere, que j'y volai. Je la vis, je la reconnus, & nous nous embrassames de part & d'autre avec une véritable affection.

Nous nous contâmes réciproquement

& en peu de mots, ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation. Chacun pourtant de son côté ne disant que ce qu'il jugeoit à propos de dire. Cependant les vaisseaux qu'on attendoit des Indes n'arrivoient point. L'argent devenoit rare, & par consequent les profits de galanterie ne pouvoient être que fort médiocres. Il falloit néanmoins qu'on fît toujours la même dépense dans notre ménage, Dona Maria n'étant pas d'humeur à entendre parler d'économie. J'étois même obligé, pour la contenter, de lui acheter des habits tous les jours. Nos fonds diminuoient à vue-d'œil, & nos chagrins augmentoient. Nous avions compté sur les marchands du Pérou qui ne venoient pas, & ce n'étoit que dans l'espérance de disposer de leurs piastres, que nous avions pris un fi haut vol. Ma femme, à qui j'avois donné une grande idée de l'opulence & de la générolité de ces négocians, n'en pouvoit détacher son esprit; & dans l'impatience qu'elle avoit de les voir arriver, elle me reprochoit leur retardement, comme si j'en eusse été la cause. Tout retomboit fur moi.

Pour comble de bonheur, je fis connoissance avec un Italien, capitaine d'une galere napolitaine. Il avoit eu

Ore po is pro da qu qu cel ha che loi que tan l'er fici par

ma cha nou fide me un j fain de

fe f

lut

& i

nist voy Ma

de Gusman d'Alfarache. 245 ordre de la cour de se rendre à Malaga, pour transporter l'Evêque de cette ville à Naples, & n'ayant pas trouvé ce Prélat prêt à s'embarquer, il venoit, en attendant, à Séville chercher des marchands qui eussent des marchandises de conséquence à faire passer en Italie, ainsi que cela se pratique. Je le rencontrai par hasard dès le second jour de son arrivée chez un négociant, & comme il ne parloit qu'Italien, faute de pouvoir s'expliquer en Espagnol, qu'il entendoit pourtant, je leur servis de truchement dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. L'officier fut ravi de voir un homme qui parloit sa langue aussi-bien que lui, & il se faufila si bien avec moi, qu'il ne voulut plus me quitter. Il avoit de l'esprit, & il étoit très agréable de sa personne. Je le menai chez moi, & le présentai à ma femme, qui ne manqua pas de le charmer. Il nous fit de petits présens, & nous en aurions reçu de lui de plus considérables, s'il eût eu plus de tems à demeurer à Séville; mais il n'osa y faire un plus long séjour, dans la crainte de faire attendre l'Evêque de Malaga, & de se gâter dans l'esprit du premier Ministre. Ce n'étoit pas sans peine qu'il se voyoit obligé de s'éloigner de Dona Maria; & je doute qu'il eût pu s'y ré-X 111

11-

ın

ce n-

es

e-

ioue

ns

ns

ie.

r,

rs.

ns

ns

ol.

ne gé-

oit

ce

ne

fi

oit

7-

ne

eu

j'en négligeai mes devoirs. Ne trouvant point au logis d'assez gros joueurs à mon gré, j'en allois chercher en ville, & je ne revenois point de toute la journée. Enfin je poussai la fureur du jeu si loin, que monseigneur ne me voyant presque plus, voulut absolument savoir pourquoi j'étois toujours dehors, & l'on sut obligé de le lui apprendre. Il en eut un vrai déplaisir. Il n'épargna rien pour me défaire d'une si mauvaile habitude; remontrances, promesses, prieres même, il mit tout en œuvre pour cet effet: mais il ne sit que prendre des

C

q

r

fe

C

d

8

m

de

m

q

rî

q

fe

fu

de

bo

gl

P

peines inutiles. Un jour qu'il s'entretenoit de moi avec ses principaux officiers, il leur dit: Puisque tous les moyens dont je me suis servi pour faire rentrer Gusman dans fon devoir n'ont pas réussi, j'en veux essayer un nouveau qui me revient dans l'esprit. Il faut, à la premiere faute qu'il fera, que je le chasse de chez moi, pour voir s'il sera plus sensible à ce châtiment, qu'il ne l'a été à tous les discours que je lui ai tenus. Je ne prétends point pour cela, continua-t-il, l'abandonner à sa misere. On lui donnera tous les jours sa portion ordinaire, & l'on aura soin de lui dire que je serai toujours prêt à le reprendre à mon service, quand il aura

de Gusman d'Alfarache. 245 changé de vie. O prélat dont la vertu singuliere est digne d'être éternellement louée!

Je ne tardai gueres à fournir à son éminence l'occasion d'éprouver le moyen nouveau qu'elle avoit imaginé pour me corriger. Deux ou trois jours après, je me piquai si fort au jeu, que je perdis le reste de mes nippes & jusqu'a mon manteau de livrée; de sorte que je n'avois plus sur le corps que mon haut-dechausses de page, avec un pourpoint qu'on avoit refusé de me jouer. Je me retirai au palais dans cet état, & je m'enfermai dans ma chambre. Monseigneur voyant une conduite si déréglée, exécuta sa résolution. Il ordonna au majordome de me faire faire un habit neuf & de me mettre ensuite à la porte. Le majordome obéit, & me dit, en me donnant mon congé, que son éminence m'aimoit toujours malgré mes défauts; qu'elle avoit commandé qu'on me nourrît au palais comme à l'ordinaire, & qu'enfin elle me recevroit encore parmi ses domestiques, quand elle seroit perfuadée que je me repentois véritablement de ma vie passée. Au lieu de me louer des bontés de ce saint cardinal, je fus assez glorieux, ou pour mieux dire, assez sot pour les mépriser, & je sortis de chez Xiii

i

K

e

-

t

r

S

Aventures plaisantes lui en grondant, comme si j'eusse en un grand sujet de me plaindre, & en protestant que je n'y remettrois plus le pied. il sembloit, en vérité, qu'il eût tort d'en user ainsi avec moi, & je croyois me venger de lui en me perdant.

CHAPITRE XXIII.

ton

ir

C

ra

ei

fe

de

bo

tr

tô

à

fo

pl.

qu

du

ga

Gusman entre au service de l'Ambassadeur d'Espagne. Caractere de ce Ministre. Nouvelles espiégleries de Gusman.

Mon impertinente fierté m'empêcha long-tems de sentir la sottise que j'avois faite. Je pris plaisir d'abord à battre le pavé de Rome, & à manger chez les personnes de ma connoissance; mais on se lassa bientôt de me recevoir gracieusement, on me fit maigre chere, & ensin si mauvais visage, que je n'osai plus aller diner dans aucun endroit; ce qui justifie bien le proverbe espagnol, qui dit: Ne sois tout au plus qu'une semaine chez ton oncle ou ton cousin, qu'un mois chez ton frere, qu'un an chez

de Gusman d'Alfarache. 247 ton ami; mais demeure toute ta vie dans

la maison de ton pere.

n

e

e

a

e

n

- K

e

30

Quoique je m'apperçusse que c'étoit un vilain métier que celui d'aller piquer les tables, je commençai à me repentir de m'être moi-même interdit celle des pages du cardinal; mais la faute alors étoit irréparable, puisque dans ce temslà son éminence tomba malade & mourut. Elle laissa par un bon testament à tous ses domestiques de quoi vivre honnêtement le reste de leurs jours. Ce qui me mit au désespoir, ne pouvant me consoler de m'être privé, par ma déplorable conduite, de la part que j'aurois eu à sa succession. Je ne me voyois plus qu'une ressource, qui étoit d'offrir mes services à l'ambassadeur d'Espagne. Ce seigneur avoit été un des meilleurs amis de feu mon maître, & me connoissoit fort. Il m'avoit même témoigné de la bonne volonté dans plus d'une rencontre. Si bien que je ne lui eus pas plutôt dir que je souhaitois de m'attacher à son service, qu'il me reçut chez lui fort volontiers. Il avoit souvent pris plaisir à mes reparties, & aux contes qu'il m'avoit entendu faire en présence du cardinal; il me regarda comme un garçon à deux mains, je veux dire comme un homme propre à devenir son

bouffon & son mercure. Il me destina dans son ame à ce dernier emploi, ainsi que tu le verras dans la suite. Il faut que je t'apprenne le caractere de ce ministre.

f

m

tr

pl

Îe

ag

bo

re

lo

le

pl.

m

en

de

qu

eff

en

fai

ma

no

No

mo

que

fer

flet

tur.

les

On l'avoit choisi pour l'ambassade de Rome dans une conjoncture délicate, & dans laquelle on avoit besoin d'un esprit infinuant & plein d'adresse. Aussi répondoit-il parfaitement bien à la confiance que le roi son maître avoit en lui. Mais il avoit un foible assez ordinaire aux grands hommes; il aimoit un peu trop les femmes; sans cela il se seroit fait estimer dans Rome plus qu'aucun autre ambassadeur. M'ayant donc jugé digne de conduire ses intrigues amoureuses, il commença par me déclarer ses honnêtes intentions. Ensuite, pour voir comment je m'y prendrois, il me fit faire quelques messages galans, dont j'eus le bonheur de m'acquitter d'une maniere dont il fut très-satisfait. Cet essai fut suivi de deux ou trois négociations de la même nature, mais plus difficiles, & le succès n'en fut pas moins heureux. Il n'en fallut pas davantage pour gagner sa bienveillance. Il conçut pour moi tant d'amitié, que je devins son page favori. Dès ce moment on ne jura plus dans l'hôtel de son excellence, que par le seigneur Gusman.

de Gusman d'Alfarache. 249 Je me mis à tailler & à rogner à ma fantaisse, & tout ce que je sis fut trouvé fort bien fait. Ma faveur naissante ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres domestiques, & principalement des plus anciens, dont les uns m'appelloient le bouffon du maître, & les autres son agent d'amour; néanmoins, comme les bonnes graces de l'ambassadeur ne me rendoient pas plus insolent, & que bien loin de les desservir auprès de son excellence, je ne cherchois qu'à leur faire plaisir, ils ne me donnoient aucune marque d'inimitié. Nous vivions tous ensemble en assez bonne intelligence.

e

e.

le

&c (-

1-

n

i-

it

c-

u-

ac

es

é-

er

it.

é-

is

as

n-

I

je

nt

X-

u.

Je ne démentis point chez l'ambassadeur la réputation que je m'étois acquise dans le palais du cardinal par mes espiégleries; & ne pouvant être dans un endroit où il s'offrît plus d'occasions de faire des pieces que chez mon nouveau maître, je ne m'y épargnai point. Il venoit là des parasites à l'heure du dîner. Nous savions bien, mes camarades & moi, les distinguer des honnêtes gens que son excellence étoit ravie de voir à sa table. Nous étions fort attentifs à fervir ceux - ci; mais pour les écornifleurs, dont la plupart étoient des aventuriers, nous leur en donnions de toutes les façons; & cela divertissoit infiniment

cl

io

ta

le

le

qu

il

dé

fo

de

8

lei

pa

qu

fei

po

fi j

qu

pa

pa

pa

va gu

do

per

po

dél

Po

l'ambassadeur. Nous laissions l'un demander inutilement à boire pendant tout un repas. Il avoit beau nous faire des fignes, nous feignions de ne les pas entendre. Nous versions alors des petits coups, encore étoit-ce dans des verres faits de façon, que la moitié de la liqueur qu'il y avoit dedans y restoit; ce qui ne faisoit qu'irriter sa soif. Nous faisions boire chaud à un autre, ou bien nous ne lui présentions que de l'eau rougie. S'il arrivoit qu'on servît à quelqu'un de ces messieurs un bon morceau, nous lui changions si promptement d'assiette, que nous ne lui donnions pas le tems de le manger. En un mot, nous tâchions de les écarter de la table de son excellence, & nous étions quelquefois affez heureux pour en venir à bout.

Parmi ces aventuriers que le fumet de notre cuisine attiroit au logis, il en venoit un que les bords de la Tamite avoient vu naître, & qui surpassoit tous les autres en effronterie. Il se disoit parent de l'ambassadeur, quoiqu'il n'eût point du tout les manieres d'un homme de qualité. Il s'étoit produit lui-même par sa hardiesse; & malgré l'accueil glacé que son excellence lui faisoit, il ne laissoit pas de venir assiduement manger

de Gusman d'Alfarache. 251 chez elle. Le fatiguant mortel! Il n'y avoit que pour lui à parler, & tous les jours il ne faisoit que vanter sa nation; tantôt il louoit la politesse des Anglois, leur bonne foi dans leur commerce, & leur défintéressement dans les services qu'ils rendoient aux étrangers; tantôt il s'étendoit sur leur sobriété & sur leur délicatesse en fait de religion; une autre fois il les appelloit les premiers peuples de la terre pour avoir de la constance & pour être fideles, particuliérement à leurs rois. Les dames Angloises n'étoient pas oubliées dans ses éloges. Il disoit que toutes les femmes pouvoient palser pour des Lucreces, & toutes les filles pour des Vestales. Je ne finirois point, si je voulois répéter toutes les louanges qu'il prodiguoit aux personnes de son pays. Enfin, il fariguoit toute la compagnie de ses sots discours, & principalement mon maître, qui, n'y pouvant plus tenir, me dit un soir en langue Castillane, que l'Anglois n'entendoit pas: Ah, que ce fou m'ennuie! Ces paroles de l'ambassadeur ne frapperent pas en vain les oreilles d'un page

C-

ut

es

as

its

es

li-

cc

us

en

u-

un

us

te,

de

ns

el-

ez

net

en

ilc

us

12-

ût

ne

ne

la-

ne

er

Ces paroles de l'ambassadeur ne frapperent pas en vain les oreilles d'un page qui n'étoit ni sot, ni sourd. Je me tins pour dit qu'il falloit absolument nous débarrasser d'un si fastidieux personnage. Pour cet effet, je m'attachai à le ser-

Aventures plaisantes vir à table. Dès qu'il demandoit à boire, ce qui lui arrivoit presque à chaque moment, je lui versois dans un grand verre & jusqu'aux bords d'un vin qui avoit de la force, & qui ne tarda guere à l'étourdir. Sitôt que je m'en apperçus à ses discours, je liai, avec un cordon de soie, une de ses jambes à la chaise sur laquelle il étoit assis, sans qu'aucun des convives prît garde à mon action. A la fin du souper, l'ambassadeur se leva, & toute la compagnie suivit son exemple; mais quand mon Anglois voulut faire la même chose, il tomba si rudement avec sa chaise, qu'il se cassa le nez & les mâchoires. Je défis subtilement le cordon.

en faisant semblant de l'aider à se rele-

ver; néanmoins, malgré tout le vin

qu'il avoit bu, il remarqua que tout le

monde rioit à ses dépens; & se doutant

bien de la cause de sa chûte, il sortit fort

en colere, & ne revint plus au logis. Ce

qui fit un extrême plaisir à son excel-

Nous étant ainsi défait de cet écornifleur, nous entreprîmes, mes camarades & moi, de chasser aussi tous les autres; mais nous en trouvâmes quelques-uns qui nous donnerent bien de la peine. Entr'autres un certain spadassin Espagnol, qui se disoit gentilhomme de Cordoue. cel me qui cel tio ce un tol Ap têt do pa

Co

de que ho rit pri d'u

ril

un da vi lu po

vi

de Gusman d'Alfarache. 253 Cordoue. Il vint un jour saluer son excellence, dans le tems qu'elle alloit se mettre à table pour dîner, en lui disant qu'il étoit dans le besoin, & que la nécessité l'obligeoit à lui découvrir sa situation. Mon maître comprenant fort bien ce que cela signifioit, tira de sa poche une bourse où il y avoir quelques pistoles, & qu'il lui donna sans l'ouvrir. Après quoi, il lui fit une inclination de tête, & lui tourna le dos; mais le Cordouan, bien loin de se retirer, le suivit pas à pas en lui parlant des occasions périlleuses où il s'étoit trouvé, & fut assez effronté pour se mettre à table auprès de lui. Ne vous offensez pas de la liberté que je prends, dit-il à son excellence; quand je ne serois pas un bon gentilhomme, il suffit d'être soldat pour mériter l'honneur de manger avec des princes. D'ailleurs, ajouta-t-il, la table d'un seigneur de votre caractere, doit être ouverte aux officiers dont les services n'ont point encore été récompensés.

rre

de ur-

fes

ie,

lle

on-

fin

82

le;

la

rec

nâ-

n,

le-

vin

le

int

ort

Ce

ni-

les

S;

ins

ne.

a-

de

ic.

En achevant ces paroles, il se jetta sur un plat avec avidité. Il mangea comme un affamé qu'il étoit. Ensuite me regardant, car c'étoit moi qui devois le servir, il me sit signe cinq ou six sois de lui donner à boire. Malheureusement pour mon gentilhomme, au lieu d'obéir

Tome I.

254 Aventures plaisantes à ses signes, je seignis de ne m'en ap-

percevoir nullement. Et pendant ce temslà, il ne buvoit point. S'il crut d'abord que je n'en usois de la sorte, avec lui, que par négligence ou par bêtise, il ne fur pas long-tems dans cette erreur; & voyant bien qu'il y avoit de la malice dans mon fait : Page, me dit-il à haute voix, vous a-t-on ordonné de me laisser mourir de foif? Là-dessus mon maître qui n'avoit pas peu d'envie de rire de la scene que je lui donnois, me sit signe de la tête de servir cet aventurier. Ce que je fis, Dieu sait de quelle façon. Je lui présentai un verre des plus petits, & je fus même assez cruel pour ne le remplir pas tout-à-fait.

Dans le tems que je venois de lui donner à boire, & que je reportois la souscoupe sur le busset, il entra dans la salle deux autres parasites que je connoissois pour les avoir vus à la table de l'ambassadeur. Dès qu'ils remarquerent que les places étoient prises, ils s'attacherent à considérer les convives, & particuliérement notre prétendu noble de Cordoue, & il me parut à l'air dont ils le regarderent, qu'ils avoient du mépris pour lui. Entraîné par un mouvement de curiosité, je m'approchai de ces nouveaux personnages, & je leur demandai

Land L

fi

ex

CO

de

ge

qu

ho

d'i

m

tie

dr

m

je

pa

ret

ch

av

la

ful

les

les

ge

aff

VO

VO

ter

dir

cri

lui

aya

fici

de Gusman d'Alfarache. 255 si ce gentilhomme, qu'ils sembloient examiner avec attention, étoit de leur connoissance. Bon, me répondit l'un des deux, vous nous faires rire avec votre gentilhomme. Apprenez que ce galant qui occupe à cette table la place d'un honnête homme, & que vous croyez d'un sang noble, est fils d'un pere qui m'a souvent fait des bottines, & qui tient boutique auprès de l'église cathédrale de Cordoue. Si je le rencontre en mon chemin, dit l'autre à son tour, je pourrai bien lui dire deux mots. En parlant de cette maniere, ces fanfarons retrousserent fiérement leurs moultaches, releverent des plumes de coq qu'ils avoient sur leurs chapeaux, & gagnerent la cour, où ils s'arrêterent pour se consulter sur le parti qu'ils prendroient. Je les y laissai quelque tems; puis courant les rejoindre : Messieurs, leur dis-je, ce gentilhomme que vous méprilez tant, assure que vous êtes des gens de rien. Il vous trouve, dit-il, bien hardis d'oler vous présenter ici. Si vous voulez attendre qu'il ait dîné, il viendra vous en dire davantage. Il n'a qu'à venir, s'écrierent-ils tous deux ensemble! Nous lui apprendrons qui nous sommes. Les ayant animés l'un & l'autre contre l'officier de Cordoue, je revins à celui-ci :

d

C 82 ce

te er re la

de ue ui

je lir

n-ISlle

ois nuc

nt iérle

ris nt

ulai

Aventures plaisantes Monsieur, lui dis-je à l'oreille, mais d'un ton li bas que tout le monde m'entendit, il y a dans la cour deux gentilshommes qui seroient bien aises de vous entretenir un moment. Qu'ils prennent patience, me répondit-il, je ne quitterai point son excellence, pendant qu'elle sera à table. Ils soutiennent, repris-je, que vous vous donnez faussement pour un cavalier de noble race, & que vous n'êtes que le fils d'un cordonnier. Vive Dieu, s'écria-t-il d'un air furieux, se peut-il qu'il y ait sur la terre des gens assez las de vivre, pour oser tenir de semblables discours d'un homme rel que moi? où sont ces faquins, poursuivit-il en se levant? Ou sont-ils? Je veux pour

m

ta

V

tr

n

u

re

V

q

m

0

ni

qi

av

So

ex

Aussi tôt l'ambassadeur & sa compagie couturent aux fenêtres qui ouvroient sur la cour, pour voir de quelle façon se termineroit la querelle que je venois de faire naître entre ces trois faux braves. Messieurs, dis-je aux deux qui se promenoient dans la cour, voici ce gentilhomme, dont le pere, si l'on veut vous

le moins leur couper les oreilles. Vous

n'avez, lui dis-je, qu'à me suivre, je vais vous mettre aux mains avec eux. A

ces mots, je le pris par le bras & l'em-

menai hors de la salle, quoiqu'il n'eût

aucune envie d'en sortir.

de Gusman d'Alfarache. 257 en croire est un cordonnier Cordouan. Qu'il rende grace, s'écrierent-ils, au respect que nous devons à cet hôtel, que nous regardons comme la maison du Roi d'Espagne. Voyant que l'officier de Cordoue étoit si effrayé, qu'il n'avoit pas même la force de leur répondre, je portai pour lui la parole: Messieurs, leur dis - je, il va sortir tout-à-l'heure, si vous le souhaitez, & vous vuiderez votre différent dans la rue. Non, non, me repartirent-ils, en se retirant avec un peu de précipitation, nous nous rencontrerons ailleurs. Leur retraite réveilla le courage de mon gentilhomme, qui le traita de poltrons. Il sortit un moment après eux, mais il prit un chemin oposé au leur.

Une si ridicule aventure divertit insiniment l'ambassadeur & ses convives, qui se remirent à table en disant mille choses plaisantes aux dépens de nos trois aventuriers. Après le diner, chacun prit son parti & se retira, pendant que son excellence entra dans son cabinet pour y

faire la sieste.

In

t,

es

e-

2-

ai

le

٠,

ur

us

ve

se!

ns

de

10

-il

ur

ús

je

A

n-

ût

a-

nt

fe

de

s.

0-

n-

15

profession amais its no lavoient parlie que de leur andret, re qui les rendoir less & Larrec larrecteuxeux. Mouse Ambailed un n'éroit pas canolife de les laire un mauyars comple-

CHAPITRE XXIV.

De la piece que sit Gusman à un Capitaine & à un Avocat, qui vinrent un jour diner chez l'Ambassadeur, sans y avoir été invités.

RIEN ne faisoit plus de plaisir à mon maître, que de voir des honnêtes gens à sa table. Il y souffroit même volontiers des parasites, pourvu qu'ils payassent leur écot par quelques bons mots; mais il n'aimoit pas que ces derniers vinstent manger chez lui, lorsqu'il régaloit des personnes de considération. Cela étant, on s'imagine bien qu'un jour qu'il donnoit à dîner à l'Ambassadeur de France & à plusieurs autres seigneurs, il ne vit pas sans peine arriver deux écumeurs de table; c'étoit un capitaine & un avocat, qui ne manquoient pas de mérite chacun dans leur profession: mais ils ne savoient parler que de leur métier, ce qui les rendoit l'un & l'autre fort ennuyeux.

Notre Ambassadeur n'étoit pas capable de leur faire un mauvais compli-

de Gusman d'Alfarache. 259 ment. Il se contenta de prendre un air chagrin; ce qui me fit connoître qu'il ne voyoit qu'à regret ces deux personnages. S'ils s'apperçurent de la mauvaise humeur de son excellence, du moins ils n'en témoignerent rien. Il est vrai qu'ils avoient trop bonne opinion d'euxmêmes, pour s'en croire la cause. Aussi, bien loin de s'en aller après avoir salué l'Ambassadeur, ils demeurerent & se. mêlerent parmi les autres. Mon maître, dans l'ame de qui je lisois, me regarda, & je n'eus pas besoin d'un second coup d'œil pour deviner sa pensée. Je compris qu'il exigeoit de moi que je divertisse la compagnie aux dépens du capitaine & de l'avocat. J'en formai dans le moment la résolution, & le moyen en fut bientôt imaginé.

UZ

ıns

Oft

ns

n-

1-

rs

é-

1.

n

1-

i-

Il faut observer que l'avocat, homme grave & froid, avoit une moustache dont il paroissoit idolâtre. Il n'osoit rire, de peur de lui faire perdre l'équilibre, & il la regardoit souvent dans un petit miroir qu'il tiroit de sa poche, avec son mouchoir dont il faisoit semblant de se servir pour se moucher. Ayant fait cette remarque, j'attendis que l'on sût au fruit, parce que c'est alors que la joie, regne dans le repas. Comme en esset, toute la compagnie se mit en train, &

Ie

m

di

le

pa

de

lu

m

de

de

V

C

m

ſc

de

to

ſa

la

q

n

n

m

d

V

la conversation devint si enjouée, que je ne pouvois avoir une occasion plus favorable d'exécuter ce que j'avois projetté. Je m'approchai du capitaine, & lui dis à l'oreille quelque chose qui le fit rire. Il crut devoir me répondre sur le même ton, & il m'obligea de baisser la tête pour l'entendre. Je lui répliquai, il me repartit, & toujours en nous entretenant tout bas. Enfin, quand je jugeai qu'il en étoit tems, j'élevai la voix, en disant d'un air sérieux, & comme si c'eût été une suite de notre entretien : Je suis votre valet, seigneur capitaine. Je n'en ferai rien, je vous jure. Le respect que j'ai pour M. l'avocat ne me permet pas de prendre une pareille liberté.

Qu'y a-t-il donc, Gusman, s'écria mon maître? Ma foi, monseigneur, lui répondis-je, c'est à M. le capitaine à vous le dire. Cela lui convient beaucoup mieux qu'à moi. Il vient de rirer sur la barbe de M. l'avocat, & il me presse de divertir la compagnie, en adoptant les traits railleurs qui lui sont échappés. Mais encore, dit l'Ambassadeur de France, apprends-nous quelles sont ces plaisanteries. Puisque vous me commandez, mon maître & vous, repris-je, il faut que j'obéisse à vos excel-

de Gusman d'Alfarache. 261 lences: M. le capitaine en veut à la moustache de M. l'avocat, lequel, dit-il, a grand soin de la teindre tous les matins, asin qu'on ne s'apperçoive pas qu'elle commence à blanchir, & ne dort jamais que sur le dos, de peur de lui faire prendre un mauvais pli; en un mot, il y a un quart d'heure qu'il fait des railleries assez piquantes de M. le docteur en droit, & qu'il me presse de vous en divertir, en vous les disant, comme si elles venoient de mon cru: mais ce n'est point à un garçon de ma sorte à se jouer à un personnage tel que M. l'avocat.

cte

Le capitaine se mit à rire en m'entendant parler dans ces termes, au lieu de me démentir pour se justifier; & toute la compagnie suivit son exemple, sans savoir si je mentois, ou si je disois la vérité. Le docteur en droit demeura quelques momens incertain de la ma-/ niere dont il devoit prendre la chose: mais il ne put tenir contre les ris immodérés du capitaine; & l'apostrophant d'un ton qui marquoit sa colere : Fanfaron, lui dit-il, vous avez bonne grace vraiment de vous moquer de mon âge, vous qui vous vantez d'avoir été avec Charles-Quint au siège de Tunis. Apprenez, M. le mauvais plaisant, que

je ne fais pas de comparaison avec un homme de votre trempe. Tout beau, M. l'avocat, interrompit le capitaine, en prenant son sérieux, vous oubliez devant quels seigneurs nous sommes ici. Si je n'étois pas plus raisonnable que vous... Comment plus raisonnable, interrompit à son tour le docteur, en se levant de table d'un air furieux ! C'est vous qui êtes le plus grand fou qu'il y ait au monde. Le capitaine, qui commençoit à perdre patience, n'auroit pas manqué de répliquer à l'avocat; en lui jettant peut-être une assiette au visage, si les deux excellences ne les eussent empêché d'en venir aux voies de fait. On appaisa donc peu à peu ces deux ennemis, & depuis ce tems-là nous ne les revîmes plus. C'est de cette façon que j'écartai de notre hôtel ces deux parasites : ce qui fut très-agréable à mon maître, so de same enomone constant at water signal-it had stoke

the process of the pr

.

CHAPITRE XXV.

L'Ambassadeur devient amoureux d'une Dame Romaine. Gusman entreprend de servir son amour. Succès de cette galante entreprise

Ar déja dit que le seul défaut de l'Ambassadeur étoit d'avoir le cœur un peu trop tendre, ou pour mieux dire, libertin. Il avoit vu, je ne sais dans quelle occasion, la femme d'un chevalier Romain, & il en étoit devenu pasfionnément amoureux. Il avoit déja mis à ses trousses une vieille des plus stylées à séduire les jeunes dames; mais cette agente, toute habile qu'elle étoit, n'avoit encore fait que des démarches inutiles; il en étoit au désespoir. Il m'ouvrit son cœur un jour, & me dit qu'il s'étonnoit de la résistance de Fabia, d'autant plus que cette dame, à la fleur de son âge, se voyoit pour mari un vieillard délagréable & plein d'infirmités.

Le but de cette confidence étoit de m'engager à me mêler de cette intrigue. Ce qui ne fut pas difficile à faire. Je me chargeai donc de l'honorable emploi que mon maître me donna, & je lui fis concevoir les plus flatteuses espérances, en lui apprenant que j'étois en liaison particuliere avec la suivante de sa dame. Il m'embrassa de joie, quand je lui eus dit cette circonstance, & il demeura persuadé que, nous ayant dans ses intérêts la soubrette & moi, il obtiendroit tôt ou tard par notre secours l'ac-

1

S

d

q

complissement de ses desirs.

Dès le premier entretien que j'eus avec Nicoleta, c'étoit le nom de la suivante, je la disposai à rendre service à mon patron. Effectivement, elle n'épargna rien pour le bien mettre dans l'efprit de sa maîtresse; saisissant toutes les occasions de le louer, & de parler au désavantage du mari. Néanmoins, après avoir perdu plusieurs jours à tenter la vertu de Fabia par tous les discours les plus capables de l'ébranler, elle commençoit à désespérer de la vaincre, lorsqu'un matin cette dame prenant tout-à-coup un visage riant, lui dit: Ma chere Nicoleta, il faut que je te découvre le fond de mon ame, c'est trop dissimuler avec une fille aussi dévouée que tu l'es à tous mes sentimens : Apprends que l'ambassadeur d'Espagne me paroît l'homme du monde le plus digne d'être aimé

de Gusman d'Alfarache. 265 aimé d'une semme de qualité. Je ne puis plus long-tems le maltraiter. Mais tu me connois. Tu sais que je suis esclave de ma réputation. Cherche quelque moyen de concilier avec ma délicatesse le penchant que j'ai pour lui. Je te permets de ne rien céler à Gusman, & même de me l'amener, s'il est possible, dès cette nuit. Tu l'introduiras en secret dans cette maison, & je pourrai

l'entretenir impunément.

oi fis

s,

n a-

11

a

1-

-

-

à

r-

S

u

a

.

Nicoleta transportée de joie de voir sa maîtresse dans la disposition où elle paroissoit être, embrassa ses genoux, sui baisa les mains, & sit devant elle mille folies qui marquoient son ravissement. Ensuite pour mieux l'affermit dans sa résolution, elle se mit à sui vanter les bonnes qualités de l'ambassa deur, & elle finit en l'assurant que nous conduirions si prudemment cette intrigue, qu'aucune personne dans Rome n'en auroit le moindre soupçon. Sur cette assurance, Fabia dit à sa suivante qu'elle s'abandonnoit entiérement à son zele & à son adresse.

Là-dessus Nicoleta vint me trouver, & comme une sille que l'excès de sa joie rendoit presque solle, elle me jetta les bras au col, en s'écriant: Mon ami, mon cher ami, paie-moi l'agréable nou-

Tome I. Z

velle que j'ai à t'annoncer; ma maîtresse ne réfiste plus. Je sus si charmé d'entendre ces paroles, auxquelles je ne m'attendois nullement, que ne me possédant plus a mon tour, je pris Nicoleta par la main, & la menai comme en triomphe, après une victoire, dans le cabinet de mon maître, où nous commencâmes tous trois à célébrer joyeusement la métamorphose de Fabia. Son excellence tira de sa poche une petite bourse pleine de pistoles d'Espagne, & en fit présent à la sonbrette, qui la reçut de bon cœur, après avoir fait quelques façons, ainsi que cela se pratique en smill of the design grammand design pareil cas.

Certe officiense agente s'étant ensuite retirée, non sans m'avoir auparavant bien instruit de l'endroit où il falloit que je me trouvasse cette nuit, & de l'heure à laquelle je m'y devois rendre pour pouvoir entrer dans la maison de Fabia, me laissa seul avec l'ambassadeur. Nous passames l'après-dîner, lui à me conter où il avoit vu certe dame, & moi à le féliciter d'avoir fait une si belle connoissance. Dès que la nuit su venue, je courus à l'endroit où l'on m'avoit donnérendez vous, & j'y attendis l'heure marquée; mais cette soubrette ne parut

que pour me dire que sa maîtresse ne

fu va & No eli la nê

me

rue
j'au
tre
ton
Je
une
fi je
Ma

l'ép con dis pro une dou Gul ave

parl vali fent l'he de Gusman d'Alfarache. 267
pouvoit me parler cette nuir; & il en
fut ainsi des trois ou quatre autres suivantes. Nous ne rirâmes pas, le patron
& moi, un fort bon augure de cela.
Néanmoins nous ne perdîmes point toute
espérance; & une nuit enfin il arriva que
la considente me dit par une petite fenêtre basse, que dans quelques momens elle m'introduiroit dans la maison.

i é e l a n

e

e

t

e

-

5

è

- , t

Il faut observer que j'étois dans une ruelle toute remplie de boue, & où j'aurois inutilement cherché à me mettre à couvert d'une grosse pluie qui tomboit & qui perça bientôt mes habits. Je l'essuyai pendant deux heures avec une patience que je n'aurois pas eue, si je n'eusse été là que pour mon compte. Mais j'avois pour mon maître un zele à l'epreuve de tout. J'étois donc mouille comme un canard, lorsque je m'entendis appeler par Nicoleta. Je la joignis promptement, & elle me fit entrer par une petite porte qui fut refermée aussi doucement qu'elle avoit été ouverte : Gusman, me dit la suivante, je vais avertir Fabia, qui va descendre pour te parler. La voix de ma bien aimée me valut un fagot pour me sécher. Je ne sentois plus que le plaisir de toucher à l'heureux instant de voir la dame dont l'ambassadeur étoit épris, & je goûtois

268 Aventures plaifantes

par avance la joie que j'aurois à rapporter à ce seigneur ce qui se seroit passé entr'elle & moi. Fabia vint en esset peu de tems après avec sa soubrette, à qui elle dit: Nicoleta, tandis que je m'entretiendrai ici avec le seigneur Gusman, remontez dans la chambre de mon mari; observez le bien; & si par hasard il s'avise de me demander, revenez vîte m'en

tı

13

n

p.d

m

M

fa

do

pr

da

re

la

de

qu

m

ble

ter

je (

pet

ma

pla

800

donner avis.

Je ne dirai pas si je trouvai Fabia belle ou laide, car elle avoit jugé à propos de me recevoir sans lumiere, de sorre que nous étions dans une obscurité qui ne nous permettoit pas seulement de nous discerner. Cette dame baissant la voix, commença par s'informer de l'état de ma santé, comme si elle y eût pris un fort grand intérêr. De mon côté, je fis la même chose; mais j'ajoutai à ce que je lui dis un beau compliment de ma façon, comme de la part de mon maître, que je lui peignis brûlant d'amour pour elle : cependant, quoique mon discours fût très-pathétique, elle y fit, à ce qu'il me sembla, fort peu d'attention, puisque m'interrompant dans l'endroit le plus propre à l'arrendrir : Seigneur Gusman, me dit-elle, pardonnez, je vous prie, si je ne vous écoure pas de la maniere que vous le souhaide Gusman d'Alfarache. 269 teriez; mais je tremble, & dans la crainte qui trouble mes esprits, je m'imagine que mon époux a ici des espions qui nous écoutent. Marchez tout droit devant vous, poursuivit-elle, en parlant encore tout bas, vous allez entrer dans une salle où je vous conjure de m'attendre. Je vais faire un tour dans la maison pour me rassurer; je ne tarderai pas à venir vous rejoindre; ne faites point de bruit.

n

e

S

e

e

n

C

a

ir

n

1-1-

i-

1-

re i-

J'ajoutai foi à ces paroles de Fabia. Je m'avance à tâtons, comme un Colin-Maillard : mais au lieu de trouver une salle, je sens que je traverse une cour dont le pavé est si sale & si glissant, qu'après avoir fait quelques pas, je tombe dans un tas de boue, d'ou voulant me relever, je vais donner si rudement de la tête contre un mur que je rencontre devant moi, que je demeurai près d'un quart-d'heure tout étourdi. Néanmoins, m'étant un peu remis de ce coup terrible, je cherchai le long du mur la prétendue salle dont on m'avoit parlé, & je crus enfin y entrer en passant par une petite porte ouverte que je trouvai sous main. Autre erreur; me voilà, s'il vous plaît, dans une arriere cour fort étroite, & qui n'avoit pas deux toiles de lon-Ziii

270 Aventures plaifantes

gueur. Pour comble de milère, la pluie continuoit toujours de la même force, & tombant dans cette arriere-cour par deux gouttieres, elle l'avoit inondée de façon, que je me sentis dans l'eau jusqu'aux jarrets. Je reculai aussi-tôt pour me tirer de là, en regagnant la porte; mais elle n'étoit plus ouverte, soit que le vent l'eût fermée, soit que quelqu'un qui me suivoit de près, ce qui est plus vraisemblable, l'eût poussée pour m'enfermer dans ce marais. Je sus donc obligé de me résoudre à passer la nuit dans l'arriere-cour, où quand je voulois m'éloigner d'une gouttiere qui m'incommodoit, je me trouvois sous l'autre. Je ne faisois que fuir Carybde pour tomber dans Sylla. O nuit aussi cruelle pour moi que celles de la cuve & du bernement.

Tout délagréable pourrant qu'il m'étoit de me voir dans l'eau, & de me sentir arroser la tête, sans que je pusse m'en désendre, les réstexions que je fai-sois sur les suites fâcheuses qu'auroit peut-être cette aventure, ne m'afsligeoient pas moins que ma situation présente. Miserable Gusman, disois-je, tu te vois donc pris au trébuchet. Le mari de Fabia ne manduera pas de te

de Gusman d'Alfarache. 271 demander demain ce que tu es venu faire dans la maison. Que répondre à cela? Si tu dis la vérité, pour la premiere fois de ta vie que tu l'auras dite, tu rendras ton maître avec toi la fable de Rome. Quelle réponse feras-tu donc? Il faudra que tu dises que c'est Nicoleta qui t'y a fait entrer, & que tu as promis de l'épouser. Si l'on veut t'obliger à tenir ta parole, tu sauteras le fossé. Il vaut encore mieux que ce malheur t'arrive, que de te faire disloquer les os dans les tourmens qu'on te feroit souffrir pour te faire parler. Mais qui sait si l'on se contentera de te donner la question: peut-être qu'on n'en fera pas à deux fois, & qu'on m'enterrera dans ce vilain cimetiere. Je dois tout craindre d'un mari Italien.

to the contraction of the contra

Je fus agité de ces affreuses imaginations jusqu'à la pointe du jour. Alors je crus entendre que l'on ouvrit doucement la porte de l'arriere-cour, & je m'en réjouis d'abord, dans la pensée que c'étoit la soubrette ou sa maîtresse qui venoient par pitié me tirer de ma prison; mais c'est à quoi l'une & l'autre songeoient le moins. Véritablement la porte n'étoit plus fermée, & de quelque côté que je tournasse la vue, je

Aventures plaisantes n'appercevois personne. Je me retrouvai dans la cour que j'avois traversée la nuit. & ayant ouvert une petite porte qui n'étoit que poussée, je me vis dans la rue, ou plutôt dans la ruelle même où la soubrette m'avoit donné rendezvous. Je reconnus aussi la fenêtre par où elle m'avoit parlé; & me représentant alors toute la supercherie qu'on m'avoit faite, je remerciai le ciel de n'avoir pas été plus maltraité. Je retournai promptement vers notre hôtel; je gagnai mon appartement, où m'étant mis nu comme la main, je me jettai sur mon lit, après m'être enveloppé dans mes couvertures, pour rappeler la chaleur que l'humidité de mes habits m'avoit ôtée.

dim mini di dikempi non mon Je fus agué dè ces afficules imalia ations julqu'illa poure de quanti a se ce surs consents tone d'en onvije a ce ce mi en réjons d'aport, dans more le "consciton da fondive en la maire de qui vennient par mais ne ten se ce ce puis ventient par mais d'en lance en ce ce por cette noin, la responsable en la maire de por se métent pas ventient de la ce ce ce por se métent pas funere, de le quel-

witain eimotere. Je dois tout era

CHAPITRE XXVI.

De l'Aventure du Cochon, & quelle en fut la suite.

'Érois dans une trop grande agitation pour prendre quelque repos; & ne Pouvant dormir, je me mis à rêver à l'aventure qui venoit de m'arriver. Je la regardai comme un trait de vengeance de Fabia. Je jugeai que cette dame avoit de la vertu, & que pour le faire connoître à l'ambassadeur, elle avoit jugé à propos de recevoir ainsi son envoyé; mais ce qui me mortifioit plus que tour le reste, c'est que je voyois dans cet événement de quoi donner à tout le monde occasion de rire à mes dépens. Pétois aussi forr en peine de savoir de quelle façon je tournerois la chose à mon maître, quand il faudroit la lui conter; car je ne doutois pas que tôt ou tard elle ne vînt à la connois-Sance.

Lorsque je me fus un peu réchaussé dans mes couvertures, je me revêris d'un autre habit aussi propre que celui

Aventures plaisantes qui avoit été si bien ajusté par la pluie, & je me mis en état de me présenter devant l'ambassadeur, comme s'il ne fût rien arrivé. J'attendis qu'il me demandât; ce qu'il ne manqua pas de faire sur la fin de son dîner. Il me fit entrer avec lui dans son cabinet, où il me dit : Pourquoi donc, Gusman, ne vous ai-je point vu ce matin? Je croyois que vous me viendriez rendre compte de ce que vous avez fait cette nuit chez Fabia. Il faut que vous ayez de mauvailes nouvelles à m'apprendre. Monseigneur lui répondis-je, il est vrai que je n'en ai pas de trop bonnes à vous annoncer. Je ne sais ce que je dois penser de Fabia. J'ai passé la nuit dans la rue, sans avoir entendu parler de cette dame, ni même de sa suivante. Plut au ciel que vous n'eussiez jamais conçu le dessein que vous avez formé. D'où vient, me répliqua t-il? Vous vous découragez bien facilement. Peut-être quelque contre-tems n'aura pas permis à Fabia de faire ce qu'elle avoit résolu, ni même à sa soubrette de vous en avertir. Quoi qu'il en soit, ne vous rebutez point, & retournez des cette nuit au même endroit où vous avez inutilement attendu Nicoleta.

m

ric

de l'a

la

ét

da

s'c

& n'

da

bi

CO

un

m

CO

te

bo

&ch

colu

ar

pr

10

tr

pe

Je promis à mon maître de n'y pas

de Gusman d'Alfarache. 275 manquer; & je ne fus pas si- tôt sorti de son cabinet, qu'un de nos valers d'écurie vint à moi, & me remit un billet de la part, me dit-il, d'une dame qui l'avoit prié de me le faire tenir. C'étoit la soubrette. Elle me mandoit qu'elle étoit fort surprise que j'eusse négligé dans la marinée de l'informer de ce qui s'étoit passé la nuit entre sa maîtresse & moi; que pour réparer ma faute, je n'avois qu'à l'aller trouver vers le foir dans la ruelle derriere la maison de Fabia, & que par la fenêtre basse que je connoissois, nous aurions ensemble une petite conversation. Ce biller ranima mon courage. Je me rendis fur les fix heures du soir dans la ruelle, qui, comme on l'a déja dit, étoit fort étroite, & où il y avoit par-tout un pied de boue.

La suivante m'attendoit à la fenêtre, & d'abord elle me sit de grands reproches, qui se changerent ensuite en complimens de condoléance, quand je lui sis un sidele récit de ce qui m'étoit arrivé. Elle me parut extrêmement surprise du tour que sa maîtresse m'avoit joué; & quoique je susse en garde contre ses discours, elle ne laissa pas de me persuader qu'elle n'y avoit aucune part.

Il faut observer que pendant notre

276 Aventures plaisantes

entretien, pour tenir une contenance plus galante, j'avois le cou allongé, les jambes ouvertes, & c'étoit, comme tu vas l'entendre, me prêter au nouveau malheur que me préparoit ma mauvaile fortune. Il y avoit à un des bouts de la ruelle une écurie, d'où il fortit tout - à - coup un cochon des plus gros, qu'on venoit d'en chasser à coups de bâton. Cet animal irrité, ainsi qu'un raureau furieux à qui l'on a ouvert la barrière, enfile la venelle de mon côté, & me passant entre les jambes, m'enleva de terre . & m'emporta sur son dos en grognant d'une maniere épouventable. J'embrassai le cou de la bête, & me tenant à ses soies le mieux qu'il m'étoit possible, de peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la boue, j'espérois me tirer d'affaire assez heureusement; mais mon courfier trompa mon attente. Se sentant serrer le col, il secona si rudement sa tête, pour se délivrer de ce qui l'incommodoit, qu'il me jeta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux. C'étoit à l'entrée du côté de la place Navonne. Il y a toujours-là du monde, & il y en avoir alors plus qu'à l'ordinaire.

Quel spectacle, particuliérement pour

tr

CO C'C

fo

l'é

un

tro

de Gusman d'Alfarache. 277 la canaille de me voir sortir de la ruelle couvert de boue depuis la tête jusqu'aux pieds. On entendit bientôt dans la place des cris & des huées, & dans un moment je fus entouré d'une infinité de toutes sortes de gens qui commencerent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries, que je dévorai, tant j'étois accablé de honte & de confusion. Je ne songeois uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher; & en ayant remarque une qui parut m'offrir l'asyle que je cherchois, je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans & fermai brulquement la porte au nez des marauds qui me poursuivoient. Ceux-ci austi-tôt le mirent à crier aux personnes du logis de me faire sortir; & l'on eût dit, en les voyant si ardens à me persécuter, que j'avois commis quelque crime digne d'un châtiment exemplaire.

n-

u-

na

es

il

us

ips

un

la é,

en-

los

ta-

un

ou

ois

nt;

ite.

ru-

ce

iul-

olus

de

du

our

la

Pour comble d'infortune, le maître de la maison où je m'étois sauvé, ne se trouva pas disposé à prendre mon parti contre une populace insolente. Comme c'étoit un vieux jaloux, à qui tout faisoit ombrage, il alla s'imaginer que l'état effroyable où j'étois pouvoit être une ruse dont je me servois pour m'introduire impunément chez lui, & faire un amoureux message. Cette ridicule

Aventures plaisantes vision fut cause qu'il vint fondre sur moi avec tous ses domestiques, qui me mirent dehors à grands coups de poing & de pied au cul. Me voilà donc livré une seconde fois à mes railleurs impitoyables, qui, courant après moi à mesure que je m'éloignois d'eux, renouvellerent leurs railleries & leurs injures. Je ne savois plus à quel saint me vouer, lorsque le ciel ; pour ma consolation, me fit rencontrer un jeune Espagnol qui vint m'offrir les services & ceux de trois ou quatre Italiens qui l'accompagnoient. Avec ce secours, dont j'avois grand besoin, je me dérobai à mes persécuteurs, tandis que l'Espagnol & ses compagnons les écartoient à coups de plat d'épée; je m'avançois à toutes jambes vers notre hôtel, méprisant les coups de dents que je recevois dans les rues de tous les petits chiens

qui se mettoient à mes trousses.

J'arrivai pourtant au logis sain & sauf, à quelques meurtrissures près. J'eus le bonheurde parvenir jusqu'à ma chambre, sans avoir rencontré personne; mais j'eus beau fouiller dans toutes mes poches, je n'y trouvai point ma clef. Je jugeai qu'en tirant mon mouchoir pour m'essuyer le visage, je l'avois laissé tomber dans la maudite maison où je m'étois résugié si mal à propos, Ah! misérable, me dis je

de Gulman d'Alfarache. 279 alors à moi-même, que te sert-il d'être sorti d'un affreux embarras, si tu n'en peux cacher la connoissance aux domestiques de l'ambassadeur? Si quelqu'un t'apperçoit dans l'équipage où tu es, il ira le dire aux autres, & voilà des risées sur ton compte pour plus de deux mois.

Après avoir long-tems pensé à ce que je devois faire, je me déterminai à implorer l'assistance d'un de mes camarades, dont la chambre étoit voisine de la mienne, & qui, s'il n'étoit pas de mes amis, faisoit du moins semblant de l'être. J'allai frapper à sa porte: il ouvrit; & me voyant si bien ajusté, il sit, sans pouvoir s'en défendre, quelques éclats de rire, qu'il me fallut essuyer patiemment. Mon ami, lui dis-je, quand vous serez las de vous épanouir la rate, je vous prierai de m'aller chercher un serrurier pour ouvrir ma chambre. J'y cours, me répondit-il; mais contente auparavant ma curiosité; conte - moi l'accident qui t'est arrivé, je te promets de garder le secret. Pour me débarrasser d'un homme si curieux, je lui sis un détail où il n'y avoit pas un mot de vrai. Après cela je le pressai de me rendre le service que j'attendois de lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il me laissa dans sa chambre, tant il appréhendoit que je ne gâ-

e,

IS

je

n

le

la

fi

je

180 Aventures plaisantes

tasse se meubles. Il m'obligea même de lui jurer, tout fatigué que j'étois, que je ne m'en approcherois point, & que je demeurerois debout jusqu'à son retour. Par bonheur pour moi, il revint assez promptement avec un serrurier qui ouvrit ma chambre, où, sans perdre de tems, je changeai d'habit & de linge, après m'être bien lavé les mains & le

vilage.

A peine eus-je changé de décoration, que l'on me vint avertir que l'ambassadeur vouloit me parler. Il savoit deja l'histoire du cochon. Il y a toujours dans les grandes maisons des domestiques, qui , pour faire leur cour à leurs maîtres, vont leur rapporter tout ce que les autres ont fait Mais il n'avoit appris mon aventure que très-imparfaitement. Aussi me demanda-t-il d'abord de quelle façon la chose s'étoit passée; & si ce n'étoit point une insulte que m'eût fait faire le mari de Fabia. Je fus ravi qu'il me donnât lui-même une si belle occasion de composer une fable. Je lui dis que deux grands laquais m'ayant vu parler dans la ruelle à Nicoleta, s'étoient avisés de me vouloir railler là-dessus; que je leur avois répondu, & qu'insensiblement nous en étions venus des paroles aux actions; que selon toutes les apparences, j'en au-

P

to

m

C'

qu

te

fei

po ba

eni

api

que

COL

que

de Gusman d'Alfarache. 28

rois tué un, si, heureusement pour lui, un cochon, sortant de la ruelle avec surie, n'eût passé entre nous, & ne m'eût fait tomber dans la boue; & qu'ensin m'étant relevé sur le champ pour continuer le combat, j'avois vu mes ennemis

prendre lâchement la fuite.

Monseigneur fut la dupe de mon récit fanfaron; mais si je lui en donnai à garder ce soir-là, dès le lendemain matin en récompense il apprit la vérité. Je m'en apperçus bien au dîner; il me lança quelques traits railleurs sur mon combat contre les deux grands laquais, & m'appella le paladin au cochon. J'aurois ri tout le premier de ses plaisanteries, s'il me les eût faites en particulier; mais c'étoit en présence des autres domestiques, qui tous étoient charmés de m'entendre ainsi turlupiner par mon maître, & qui jugeoient bien par là que je ne serois pas long-tems son favori.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour moi, c'est qu'un des amis de l'ambassadeur, & par conséquent un de mes ennemis, vint lui faire visite peu de jours après, & dit à son excellence qu'il avoit quelque chose de très-important à lui communiquer. Mon maître demanda de quoi il s'agissoit, & alors son ami lui parla dans ces termes, ou du moins dans

282 Aventures plaisantes d'autres équivalens: « L'intérêt que je so prends à tout ce qui vous regarde, ne me permet pas de vous laisser ignorer si un bruit qui se répand dans Rome, & o qui blesse votre réputation. Gusman, so dont la conduite est fort mauvaise. » passe pour le ministre de vos plaisirs; so on ne s'entretient par-tout que de l'a-» venture du cochon; & si l'on en veut » croire la médisance, c'est en ménaso geant pour vous les bonnes graces so d'une dame que l'officieux Gusman a » servi de jouet à la populace ».

Ces paroles firent toute l'impression qu'elles pouvoient faire sur l'esprit d'un homme tel que mon maître, qui savoit bien toutes les mesures qu'une personne de son caractere avoit à garder, tant pour son honneur que pour celui de son prince. Dès ce moment il résolut de se défaire de moi. Il n'en témoigna rien; quoiqu'il affectat de vivre avec moi, comme à fon ordinaire, je le connoissois trop pour ne pas m'appercevoir de sa dissimulation & de la face nouvelle que mes affaires prenoient auprès de lui.

Le carême, qui arriva dans ce temslà, lui fournit un beau prétexte pour commencer à exécuter le dessein qu'il avoit de me donner honnêtement mon congé. Il me dit qu'il avoit envie de se

de Gusman d'Alfarache. 283 retirer du commerce des semmes, & de mener une vie plus réglée. Je t'avouerai même, ajouta-t-il, que je ne suis plus sollement épris de Fabia. La raison m'est revenue. Je reconnois que j'ai le plus grand tort du monde d'avoir jetté les yeux sur cette dame. Son époux est un des premiers cavaliers de Rome, & je me reprocherai toute ma vie d'avoir voulu déshonorer sa maison.

;

1-

ıt

1-

es

2

n

ın

it

ne

nt

on

fe

1 5

1,

ois

la ue

nsour

on se

Il me tint encore d'autres discours semblables, que je seignis de croire pieusement. Je sis plus; j'applaudis à sa résolution; & contrefaisant à mon tour le pécheur qui rentre en lui-même, je lui dis que je prétendois suivre son exemple. Je changeai en esset de conduite. Je sis toutes les grimaces hypocrites dont je pus m'aviser pour persuader aux domestiques, & particuliérement à mon maître, que j'avois renoncé pour jamais aux intrigues amoureuses.

Fin du Premier Volume.

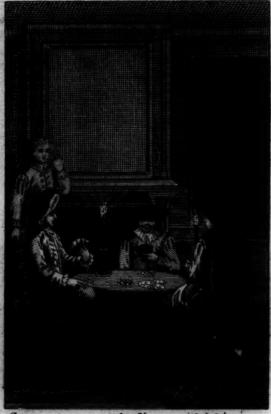
12491.a 24

LES AVENTURES PLAISANTES DE GUSMAN D'ALFARACHE.

TOME SECOND.

Frontispice.

Tom . II.



Gusman au moyen des Signes que lui fait son Valet excroque ceux avec qui il Joue. V. le Chap. V.

AVENTURES

PLAISANTES

DE

GUSMAN

D'ALFARACHE,

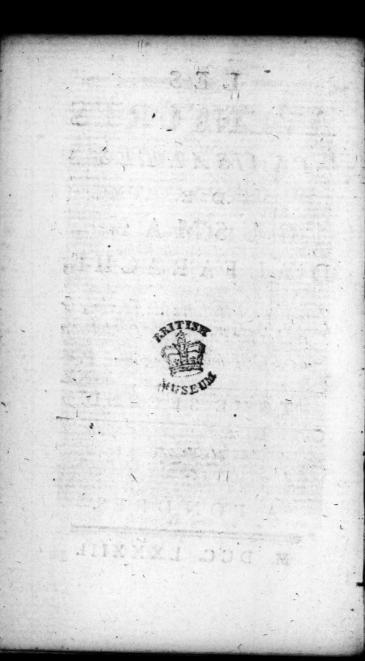
Tirées de l'Histoire de sa vie, & revues sur l'ancienne Traduction de l'Original Espagnol.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.





TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

- CHAPITRE I. GUsman prend la résolution de sortir de Rome; & de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux. Page 1
- CHAP. II. Gusman quitte enfin le séjour de Rome. Il arrive à Sienne, & va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.
- CHAP. III. Gusman, à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, & l'emmene avec lui à Florence.
- CHAP. IV. Gusman paroît à la Cour du Grand-Duc. Une Dame devient amoureuse de lui. 32

vj TABLE

CHAP. V. Gusman prend le chemin de Bologne, dans l'espérance de rencontrer dans cette Ville Alexandre Bentivoglio son voleur, & de le poursuivre en Justice. 54 \mathbf{r}

CH

- CHAP. VI. Gusman se voyant hors de prison, se dispose à partir pour Milan; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait différer son départ.
- CHAP. VII. De l'entreprise hardie que formerent Gusman & Sayavedra dans la Ville de Milan. 84
- CHAP. VIII. De son arrivée à Gênes, & de la gracieuse réception que lui firent ses parens, lorsqu'ils apprirent qui il étoit.
- CHAP. IX. Gusman donne un grand repas à ses parens, & leur fait payer leur écot.
- CHAP. X. Gusman, après avoir volé ses parens, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, & a le malheur de perdre Sayavedra.

DES CAPITRES. vij

CHAP. XI. Gusman s'avance vers Sarragosse. Il devient amoureux d'une jeune Veuve. Progrès & sin de cette nouvelle passion. 142

2212

nlre

le

14

rs

ur

qu.

72

9

e

t

- CHAP. XII. Gusman part pour Madrid, où il s'engage dans une nouvelle galanterie, dont la sin ne sut pas si agréable pour lui que le commencement. 174
- CHAP. XIII. Gusman recherche la fille du Banquier, & l'épouse. Suite de ce Mariage.
- CHAP. XIV. Gusman, après la mort de sa semme, veut embrasser l'État Ecclésiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruits de ses Etudes.
- CHAP. XV. Gusman se remarie à Alçala, & revient peu de tems après demeurer à Madrid avec sa nouvelle Epouse.
- CHAP. XVI. Gusman & sa semme dyant été chassés de Madrid pour

viij TABLE DES CHAP.

leurs bonne vie & mœurs, vont à Séville. Gusman retrouve là sa mere. Suites de cette rencontre. 241

- CHAP. XVII. Gusman, après la fuite de sa femme, demeure quelque tems avec sa mere. Par quelle ruse il devient ensuite Intendant d'une semme de qualité. 247
- CHAP. XVIII. Pourquoi Gusman perd tout-à-coup l'amitié de sa maîtresse, & pour quelle raison il est condamné aux Galeres. 258
- CHAP. XIX. Gusman est mené au Port Sainte - Marie, &c. 266
- CHAP. XX. Gusman se trouve dans la plus cruelle situation où il se soit jamais trouvé; mais le Ciel sinit toutà-coup ses peines, & lui fait recouver la liberté.

4 MA 59

Fin de la Table du Tome Second.

AVENTURES

ere. 241

uite ems de-

erd Te, nné

58

ort

66

la

ia-

u-

76

PLAISANTES

DE

GUSMAN D'ALFARACHE:

CHAPITRE PREMIER.

Gusman prend la résolution de sortir de Rome, & de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux.

JE passois presque toutes les journées dans ma chambre, où je m'occupois à lire de bons livres qu'on me prêtoit, & à recevoir quelques amis qui me venoient visiter. Un jour le jeune Espagnol, qui avoit si généreusement pris ma défense dans l'aventure du cochon, me vint voir, pour s'informer, me dit - il, de Tome II.

2. Aventures plaisantes

l'état de ma santé. Tu peux bien croire; mon cher lecteur, que je ne manquai pas de faire un gracieux accueil à un homme à qui j'avois tant d'obligation. Je lui sis mille complimens sur le service qu'il m'avoit rendu, & je l'assurai que j'étois très-mortissé de n'avoir pu aller chez lui pour l'en remercier, ignorant sa demeure & son nom. Il me répondit modestement, qu'il n'avoit rien fait qui méritât tant de reconnoissance; & qu'étant Espagnol & noble, il s'étoit fait un devoir de courir au secours d'un galant

homme insulté par la canaille.

Je ne lui eus pas plutôt entendu dire qu'il étoit de mon pays, que je lui demandai dans quel endroit d'Espagne il avoit pris naissance. Je suis, me dit-il, d'Andalousie, natif de Séville, & Sayavedra est mon nom. Je redoublai mes civilités, quand j'appris qu'il étoit d'une des plus illustres & des plus anciennes familles de notre ville. Il avoit en effet l'accent Andalous, & connoissoit aussibien que moi Séville. Cependant il étoit originaire de Valence; mais il avoit ses raisons pour ne le pas dire alors. Je lui offris mes services & le crédit de mon maître, s'il en avoit besoin. Il me rendit graces de ma bonne volonté; me dit que véritablement il avoir une affaire à

de Gusman d'Alfarache.

la chambre apostolique, & qu'il en espéroit un heureux succès: mais que si les personnes qui s'intéressoient pour lui, n'agissoient pas essicacement, il auroit

recours à moi.

oire,

nquai

àun

tion.

rvice

que

aller

orant

t qui

ju'é-

It un

lant

dire

de-

ne il

-il.

ya-

une

nes

ffi-

OIL

les

lui

on n-

lit

à

Comme il m'échapa de dire dans la suite de notre conversation, que l'on me trouvoit toujours au logis, & que je me promenois rarement, il en voulut savoir la cause. Je lui avouai de bonne foi que je n'osois me montrer dans les rues depuis l'aventure du cochon, & que j'étois bien - aise du moins de donner le tems de l'oublier avant que de reparoître dans le monde: ce qui lui parut d'un homme prudent & judicieux. Il ne laissa pas de s'offrir à m'accompagner avec ses amis, si quelque affaire indispensable m'obligeoit à sortir. Pénétré de ses offres obligeantes, je lui jetai les bras au cou, & l'accablai de remercîmens. De son côté, il ne demeura point en reste de politesse avec moi; & quoiqu'il approuvat la raison qui me faisoit tenir la chambre, il me dit qu'il me plaignoit fort d'être réduit à mener une vie si ennuyeuse; qu'il me conseilloit plurôt de voyager, d'aller voir Venise, Boulogne, Pise & Florence; que je trouverois dans ces villes de quoi m'amuser agréablement, & qu'enfin je re-

Ai

4 Aventures plaisantes

viendrois à Rome, lorsque je le jugerois

à propos.

Je fis connoître à Sayavedra qu'il ne pouvoit rien me conseiller qui fût plus de mon goût, & que je ne tarderois gueres à suivre son conseil, pourvu que mon maître, sans la permission de qui je ne prétendois rien faire, y consentît. Alors mon Andalous, natif de Valence, & fourbe en diable & demi, me fit une description charmante de toutes ces villes pour me donner encore plus d'envie de les voir. Il m'en inspira un si grand defir, que dès le lendemain matin, en habillant l'ambassadeur, je lui dis : Je ne fais, monseigneur, si vous approuverez un dessein que j'ai formé sous votre bon plaisir. Je voudrois bien voyager par toute l'Italie. Je m'imagine que je ne ferois point mal de m'éloigner de Rome pour quelque tems. Son excellence, à ces paroles, sentit un mouvement de joie qu'elle ne put s'empêcher de laisser paroître. Gulman, s'écria-t-elle, il ne pouvoit te venir une meilleure pensée que celle-là. Oui, mon ami, tu feras bien de disparoître du moins pour quelques mois, cela ne fauroit produire qu'un bon effet pour nous deux. Car je n'ignore pas les bruits qui courent à mon désayantage, sur-tout, depuis ta de Gusman d'Alfarache.

crois

il ne

erois

que

qui

ntît. nce,

une illes

de

deha-

ne

rez

non

par

ne

ne

à de

er

ne

ée

15

1-

derniere aventure. On nous accommode l'un & l'autre de toutes pieces. On m'en a donné charitablement avis. En un mot nous sommes dans la nécessité de nous séparer. J'ai quelquefois eu envie de te le dire, mais je n'en ai pas eu la force, & je suis ravi que tu prennes de toi-même le parti de voyager. Au reste, Gusman, poursuivit ce bon maître, tu peux compter que je te mettrai en état de voir agréablement tous les pays où tu voudras aller; enfin, j'en userai avec toi comme avec un serviteur que j'aime, &

dont je ne me défais qu'à regret.

Ainsi me parla mon ambassadeur. Je lui rendis un million de graces des sentimens favorables qu'il venoit de me témoigner; & je ne fus pas sitot hors de son appartement, que je chargeai un de nos marmitons de m'aller chercher le messager de Sienne. Ensuite je me retirai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon voyage. Déja je commençois à serrer proprement mes hardes dans trois coffres qui me servoient de garde-robe, lorsque je reçus une seconde visite de Sayavedra, que je metrois au nombre de mes meilleurs amis. Il fit paroître quelque étonnement à la vue de mes effets étalés dans ma chambre, & des coffres ouverts devant

Ain

moi. Comment donc, leigneur Gulman, s'écria-t-il, est-ce que vous vous disposeriez à suivre le conseil que je vous ai donné? Vous l'avez deviné, lui répondis-je. Mon maître, à qui j'ai parlé de mon dessein, m'a permis de l'exécuter. C'en est fait. Je pars dans deux jours pour Sienne, où je me propose de m'arrêterquelque tems chez un marchand de mes amis, appelé Pompée. Je ne le connois point personnellement; mais c'est un homme à qui j'ai rendu service ici, & qui m'en témoigne par ses lettres tant de reconnoissances, que j'ai tout lieu de penser qu'il sera bien-aise de me posséder chez lui; ainsi j'espere que jaurai du plaisir à Sienne, où je vais aujourd'hui envoyer mes hardes à l'adresse de ce Pompée, pour n'en être point embarrassé sur la route.

Si Sayavedra paroissoit attentis à ce que je lui disois, il ne l'étoit pas moins à me voir ranger mes nipes dans les coffres. Il remarquoit bien sur-tout, où je plaçois ce que j'avois de plus précieux, ce que par vanité je n'étois pas fâché qu'il regardât. Il ne manqua donc pas d'observer dans quel endroit je serrai une chaîne d'or avec quelques pierreries, & trois cents bonnes pistoles d'Espagne que j'avois amassées chez mon ambassa-

de Gusman d'Alfarache. deur ; car je ne m'étois point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à jouer. J'avois conservé avec beaucoup de soin tous les présens que j'avois reçus. Heureux! si c'eut été pour moi, & non pour des voleurs, que j'eusse pris tant de peine. Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avois de plus commun, & après les avoir bien fermés, j'en laifsai sur une table les clefs qui étoient liées ensemble; puis nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'à ce qu'un laquais me vint dire que l'on me demandoit en bas. Comme ma chambre me parut alors trop malpropre pour y recevoir compagnie, je priai mon nouvel ami de me permettre de le quitter pour un moment, & j'allai voir qui pouvoit être la personne qui vouloit me parler. C'étoit le messager de Sienne que je ne me souvenois plus d'avoir envoyé cher-

lan.

po-

s ai

ré-

cu-

ux

de

nd.

le

115

ce

t-

ai

e

S

Je m'informai du jour de son départ; & pour convenir avec lui de ce que je lui donnerois pour le port de mes hardes, je le sis monter dans ma chambre. Pendant ce tems - là Sayavedra sit son coup. Ce fripon se voyant seul, se servit d'un morceau de cire qu'il avoit mis dans ses poches par précaution, prit les empreintes de mes cless, & se saisit d'une lettre

qu'il trouva sur la même table, & qu'il

r

reconnut être de Pompée.

Je montrai mes coffres au messager qui les souleva un peu pour pouvoir mieux juger de leur poids. Je lui donnai l'argent qu'il me demanda pour les rendre à Sienne chez le seigneur Pompée; & il se retira, en me disant qu'il alloit chercher du monde pour l'aider à emporter les coffres, & qu'il partiroit dans trois heures. Un instant après qu'il fut sorti, mon ami l'Espagnol voulut prendre congé de moi, sous prétexte de me laisser plus en liberté d'achever les apprêts de mon voyage. J'eus beau l'asfurer qu'il ne m'incommodoit point, & lui offrir même à déjeûner, il n'y eut pas moyen de le retenir, tant il avoit d'impatience de me quitter pour aller faire faire ses fausses clefs. Du moins lui dis-je, mon cher compatriote, enseignez - moi votre demeure. Il seroit bien mal - honnête que je sortisse de Rome sans vous rendre une visite. Làdessus, après m'avoir répondu qu'il m'en dispensoit, il me fit entendre d'un air mysterieux qu'il logeoit chez une dame, où, pour des raisons qu'un galant homme ne pouvoit dire, il falloit qu'il se privât du plaisir de recevoir ses amis.

de Gusman d'Alfarache.

N'ayant rien à répliquer à cela, je ne fis plus aucune instance pour arrêter notre prétendu homme à bonnes fortunes, qui courut aussi-tôt vers ses camarades, pour concerter avec eux la maniere dont ils s'y prendroient pour s'emparer de mes coffres. Ses camarades étoient quatre fripons, dont trois reconnoissoient, comme lui, pour chef, un fameux voleur nommé Alexandre Bentivoglio. Celui-ci conduisoit les entreprises qu'ils formoient en commun. C'étoit lui qui distribuoit les rôles aux autres, & qui jouoit ordinairement le premier; mais il céda, dans cette piece, le principal personnage à Sayavedra, lequel étant Espagnol, lui parut plus propre qu'un autre à représenter un Castillan. Ils s'habillerent donc tous quatre de la maniere qu'il lui plût, ayant des habits de toutes les façons pour déguifer ses gens; & ils se mirent, le jour suivant, en chemin pour Sienne, ou ils arriverent le lendemain. Sayavedra, suivi de deux autres qui portoient des casaques de livrée, alla loger dans la meilleure hôtellerie de la ville, se disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne. A l'égard d'Alexandre, qui étoit connu dans toute l'Italie pour ce qu'il étoit, il n'osa faire le troisieme laquais.

qu'il

ger donir les comqu'il ler à iroit

de les 'af-

u'il

& eut

ler s

n-

le i-

n e

t

C

d

Sayavedra sparlant d'un ton de maître, se sit donner d'abord la plus belle chambre, puis s'étant un peu ajusté, il envoya un de ses gens dire au seigneur Pompée que Dom Gusman, son ami, venoit d'arriver à Sienne par la poste, & qu'il se sentoit si fatigué de sa traite, qu'il le prioit de l'excuser s'il n'alloit pas loger chez lui. Pompée, ravi d'apprendre l'arrivée de Dom Gusman, abandonna tout pour aller trouver un homme auguel il étoit si redevable. Il vole à l'hôtellerie, & trouve, dans une chambre bien éclairée, un cavalier couché sur un lit de repos. Celui-ci le voyant entrer, se leve, avec empressement, & court à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! Seigneur Pompée, je me flatte que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai prise de vous adresser mes coffres. Ce n'est point là votre plus grande faute, lui répondit, en souriant, Pompée, & je suis véritablement fâché contre vous de ce que vous n'êtes pas venu descendre chez moi. Rien n'est plus poli, répliqua le faux Dom Gusman; mais je vous dirai, pour me justifier, que je suis si las d'avoir si longde Gusman d'Alfarache.

er un enté,

uite.

maîbelle

neur

mi,

te,

loit

ap-

an-

ne

a

nhé

nt

i-

tems couru la poste, que je n'ai pu me résoudre à vous incommoder. Tout au contraire, repartit le marchand, cela devoit vous engager à préférer ma maison à une hôtellerie. Une autre raison encore, lui dit Sayavedra, a prévalu fur l'envie que j'avois d'aller loger chez vous; je ne fais que passer par Sienne; dès demain je vais à Florence, par ordre de l'ambassadeur mon cher maître, m'acquitter d'une commission dont il m'a chargé. Je n'ai pas cru devoir vous embarrasser de moi, pour si peu de tems; mais patience, ajouta-t-il, avec un souris gracieux, je reviendrai dans huit ou dix jours, & je compte bien de faire quelque séjour dans votre maison.

Pompée ne laissa pas de le presser de venir souper & coucher chez lui, quoique ce ne sût que pour une nuit; mais le faux Dom Gusman s'en désendit avec tant d'opiniâtreté, que le marchand craignant de l'importuner par trop d'instances, le laissa se désasser, en l'assurant qu'il ne manqueroit pas de revenir le lendemain matin à l'hôtellerie, pour être présent à son départ, & lui souhaiter un bon voyage. Là dessus Sayavedra dit tout haut à un de ses valets: Tenez, Gradelin, voici les cless de mes cossres. Le seigneur Pompée veut bien

que j'envoie prendre quelques hardes & le linge dont je puis avoir besoin pendant huit jours. Apporte-moi, poursuivit-il, ma robe-de-chambre que tu trouveras dans le plus grand coffre. Il vaut mieux, interrompit Pompée, en s'enferrant de lui-même, il vaut bien mieux faire transporter ici vos coffres, & vous en tirerez toutes les choses qui vous sont nécessaires. Vous avez raison, lui dit le faux Gusman; je ferai un paquet des hardes dont j'ai absolument besoin; je le mettrai dans le plus petit de mes coffres; je l'emporterai avec moi à Florence, & je vous renverrai les deux autres, que vous aurez la bonté de garder chez vous jusqu'à mon retour.

Le marchand sortit ensuite de l'hôtellerie, & une demi-heure après, on y vit
arriver les trois coffres, portés par les
compagnons de Sayavedra, & par un
valet d'écurie. Ils étoient accompagnés
d'un homme qui présenta au faux Gusman, de la part de son ami Pompée,
une corbeille de fruits excellens, avec
six bouteilles d'un vin admirable. Ce
présent sur reçu avec toutes les démonstrations de la plus vive reconnoissance
par Sayavedra, qui, après avoir fait une
petite libéralité au domestique du mar-

chand,

de Gusman d'Alfarache. chand, le chargea de mille compli-

mens pour son maître.

hardes

in pen-

our ui-

u trou-

Il vaut

enfer-

mieux

vous vous

is font

dit le

et des

in; je

s cot-

Flo-

arder

ôtel-

y vit

r les

r un

gnés

Gu(-

vec

Ce

onf-

nce

une

nar-

ad,

A peine les coffres furent-ils dans l'hôtellerie, qu'Alexandre Bentivoglio, qui savoit déja l'heureux succès de la fourberie, s'y rendit. On fit l'ouverture des deux dont on avoit les clefs, & l'on crocheta l'autre, qui renfermoit mon argent & mes bijoux, qu'ils partagerent, ou, pour mieux dire, qu'Alexandre s'appropria; car c'étoit un rodomont que les autres craignoient, & qui leur faisoit telle part qu'il lui plaisoit des dépouilles volées. Il se contenta de leur donner à chacun trente pistoles, & les plus mauvaises nippes; après quoi, il remplit le petit coffre de ce qu'il y avoit de meilleur, & fit mettre dans les autres de la paille & des pierres; puis, sans perdre de tems, il envoya un homme de la bande retenir des chevaux de poste pour partir à la pointe du jour, & prendre la route de Florence. Ce qui fut exécuté de point en point par ces honnêtes gens, qui payerent l'hôte, en lui recommandant de faire reporter, dans la matinée, chez le marchand, les deux coffres qu'ils laissoient dans l'hôtellerie.

Pendant que tout cela se passoit à Sienne, j'étois occupé à Rome à faire mes adieux à mes véritables amis, sans

Tome II.

14 Aventures plaisantes avoir le moindre pressentiment de cette supercherie. Il ne me restoit plus rien à faire qu'à prendre congé de mon maître. J'entrai dans sa chambre un matin d'un air triste: & après lui avoir protesté que je n'oublierois jamais les bontés qu'il avoit eues pour moi, je me jettai à ses genoux, & baisant une de ses mains, je la baignai de mes larmes. Il fut attendri de ma douleur, & me fit assez connoître qu'il me perdoit à regret. Ce bon seigneur m'exhorta à la vertu d'une maniere aussi tendre que s'il eût parlé à son propre fils. Il m'embrassa même, & me passant au cou une chaîne d'or qu'il portoit ordinairement, il me dit qu'il me la donnoit pour me ressouvenir de lui toutes les fois que je la regarderois. Il ajouta à cette marque d'amitié une bourse de cinquante pistoles, avec un des meilleurs chevaux de ses écuries. Tous ses domestiques, à son exemple, se montrerent sensibles à mon éloignement. Dans le fond, bien loin de les avoir jamais desservis auprès de mon maître, je leur avois souvent rendu de bons offices, & il n'y en avoit

pas un qui eût sujet de se plaindre de moi. jump a la suit a anna a la suita a mana
rien

natin

probon-

me

e de

mes.

reà la

que

em-

une

nt,

me

e je

lue

il-

ux

les

en

ès

nt

310

le

CHAPITRE IL

Gusman quitte enfin le séjour de Rome: Il arrive à Sienne, & va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.

LE lendemain je sortis de cette ville monté comme un prince, moins riche que je ne pensois, affectant un air galant, & la tête remplie d'idées qui me promettoient beaucoup de plaisir. Je m'avançois vers Sienne, où je m'imaginois mon ami Pompée dans la plus vive impatience de me voir. En y arrivant, je demandai où il demeuroit, & je me rendis tout droit chez lui.

Il étoit au logis; il me reçut assez civilement, & toutesois d'un air embarrassé. Seigneur Pompée, lui dis-je en l'embrassant, vous voulez bien que Gusman, votre ami, vous témoigne l'extrême joie qu'il à de vous voir, & de vous connoître ensin personnellement. Mon homme ne put, sans pâlir, entendre prononcer mon nom. Qui? vous, me répondit-il avec surprise, vous seriez ce

même Gusman, à qui j'ai mille & mille obligations? Je frémis à ces mots, sans savoir pourquoi, & j'en tirai un mauvais augure. D'où vient, repris-je avec émotion, d'où vient cet étonnement que vous faites paroître à ma vue? C'est ce que vous saurez bientôt, repartit le marchand. Je vois bien que j'ai été la dupe, & que vous êtes véritablement ce Gusman d'Alfarache que j'attendois.

Je fus frappé de ces paroles, comme d'un coup de foudre, & je pressentis, dans ce moment, qu'il étoit arrivé quelque malheur à mes hardes. Impatient de l'approfondir, je priai Pompée de s'expliquer plus clairement. Hé bien, me dit-il, vous faurez qu'il a passé par Sienne un cavalier, soi-disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne, venant de Rome avec deux valers, & allant à Florence par ordre de son maître. Ce cavalier se donnoit pour ce Gusman d'Alfarache qui m'a rendu service dans une affaire que j'ai eue à Rome, & il avoit les clefs de vos coffres. Je pensai tomber en convulsion, quand je l'entendis parler de cette sorte ; & un détail circonstancié qu'il me fit de toute l'aventure, acheva de me mettre au désespoir. Je témoignai au marchand que je fouhaitois de voir mes coffres. Aussi-tôt il

mille , fans mauavec it que est ce tit le été la nt ce is. mme ntis, uelt de me nne de de vainc oit mdis irnr.

u-

il

de Gusman d'Alfarache. 17
me conduist à l'appartement qu'il m'avoit fait préparer, & là, me montrant
mes deux grands cosses: Voilà, me
dit-il, ceux qu'ils n'ont point emportés;
mais ils les ont eus en leur pouvoir,
aussi-bien que le troisseme. Je soupirai
amérement, en me souvenant que mon
or & mes bijoux étoient justement dans
celui qui me manquoit. Je ne laissai pas
d'ouvrir les autres; & c'eût été pour moi
une grande consolation, si les voleurs,
satisfaits d'avoir mon argent, n'eussent
pas touché à mes habits; je les aurois,
je crois, reconnus pour honnêtes gens.

Il faut rendre cette justice à Pompée; il ne fut pas moins affligé que moi, quand je lui appris qu'on m'avoit volé la valeur de deux mille écus. Après tout, son affliction pouvoit être l'effet de la crainte qu'il avoit que je ne l'obligeasse à répondre des effets volés, quelques bonnes raisons qu'il pût alléguer pour sa justification. Cependant, c'est ce qu'il ne devoit nullement appréhender. Au lieu de penser à l'inquieter là-dessus, j'affectois de lui cacher le chagrin qui me dévoroit. Il me sembloit qu'un homme qui vouloit trancher du petit seigneur, ne devoit pas se montrer fort sensible à la perte de ses hardes. Néanmoins je l'étois infiniment; & j'avois

B iij

d'autant plus de sujet de l'être, que je n'avois point d'autre habit que celui dont j'étois revêtu, ni d'autre linge que deux chemises qui étoient dans mon

porte-manteau.

Je me tourmentois vainement l'esprit pour deviner qui pouvoit avoir pris des empreintes ou des modeles de mes clefs, je ne savois sur qui je devois faire tomber mes soupçons. Car, pour Sayavedra, je l'estimois trop pour me désier de lui. Ce n'étoit pourtant pas la faute de Pompée, si j'avois tant de peine à découvrir l'auteur du larcin, puisqu'en me contant toute l'histoire, lorsqu'il me fit le portrait du faux Gusman, il me dépeignit trait pour trait Sayavedra, sa taille, ses cheveux, son air & sa voix. J'étois si prévenu en sa faveur, que je me serois fait un crime de le soupconner sur ces ressemblances. Je dirai plus; quoiqu'il me souvînt que je l'avois laissé seul dans ma chambre, le jour que le messager de Sienne y vint voir mes coffres, ma prévention pour Sayavedra fut à l'épreuve de ce souvenir.

Tandis que nous faisions, mon hôte & moi, des réflexions très inutiles sur ce vol, il arriva un domestique qui nous dit que le souper étoit prêt. Nous descendîmes à l'instant dans une salle

ue je celui e que mon

esprit s des lefs, tomdra, lui. omvrir conit le dé-, sa ix.

que uprai ois our

a-

ir ui ui

de Gusman d'Alfarache. où l'on avoit servi, & nous nous mîmes à table sans appétit & d'un air assez triste. Pompée s'appercevant que les morceaux me demeuroient dans la bouche, me dit: Seigneur Gusman, vos effets ne sont pas si bien perdus, qu'ils ne puissent se retrouver. J'ai fait mes diligences. J'ai mis aux trousses de nos voleurs le Bargello, qui est de mes amis, & je vous avoue que je compte fort sur lui. Il reviendra ce soir ou demain. J'espere qu'il nous apportera quelque bonne nouvelle. Je le souhaite, lui répondis-je: mais entre nous, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces sortes de gens, sur-tout, lorsqu'il s'agit de restitution.

Quoique la table fût couverte de mets délicats, & que nous eussions d'excellens vins, nous étions si peu en humeur de boire & de manger, que nous eûmes bientôt soupé. Ensuite, comme je sis semblant d'être fatigué, mon hôte me reconduisit à mon appartement, où un instant après il me laissa seul. Ce qui me sit plaisir; car sa conversation m'ennuyoit. Je passai une partie de la nuit à me promener dans ma chambre en rêvant, & je ne me mis au lit que vers la pointe du jour. J'avois l'esprit si accablé des pensées dissérentes qui m'agi-

toient successivement, que je m'endormis à la fin. Ce ne fut pas pour longtems. Un grand bruit qui se fit entendre sur l'escalier, me réveilla presque dans le moment. J'entendis plusieurs personnes qui crioient à la fois: Voici le

voleur! voici le voleur!

Je tirai les rideaux de mon lit, ne pouvant croire les paroles qui frappoient mes oreilles, & j'allois me lever pour savoir ce que j'en devois penser, lorsque je vis entrer dans ma chambre la femme, les enfans & les domestiques du marchand, lesquels, continuant de parler tous ensemble, me répéterent ce que j'avois entendu. Je priai la femme de m'expliquer ce que cela signifioit. Cela fignifie, me dit-elle, que le Bargello arrivera ici dans une heure avec un de vos voleurs, & qu'il a envoyé un de ses archers devant pour en avertir Pompée, qui s'habille pour venir vous le présenter. Mon hôte, en effet, ne tarda guere à m'amener cet archer, que j'interrogeai. Il m'apprit que le voleur qui avoit été attrapé, étoit celui qui avoit joué le rôle de Gusman.

Cette nouvelle me rafraîchit un peu le sang. Je commençai à me flatter que je pourrois recouvrer du moins une partie de mes effets, puisque nous tenions de Gusman d'Alfarache. 21 l'auteur du vol. Mon hôte avoit aussi cette pensée, & tout le monde, dans sa maison, étoit dans une joie inconcevable de cet heureux événement. Je donnai à l'archer une pistole, pour être venu au grand galop me l'annoncer; &

rap-

fer,

ues

de

ent

ime

ar-

vec

oyé

nir

et,

VO-

lui

eu

ue

ns

nai à l'archer une pistole, pour être venu au grand galop me l'annoncer; & je m'habillai à la hâte, pour aller reconnoître le fripon qui m'avoit représenté. Pompée, de son côté, se disposoit à m'accompagner, pour parler aux juges en ma faveur. Dans le tems que nous raisonnions là-dessus, un valet du logis accourut pour nous dire que le Bargello à cheval étoit à la porte, tandis que ses archers menoient le voleur en prison. Le marchand envoya son domestique prier de notre part M. le prévôt

de vouloir bien mettre pied à terre, &

monter à mon appartement.

Le Bargello fansaron, s'il en sut jamais, y entra comme en triomphe. Il nous conta d'abord de quelle maniere intrépide il avoit arrêté le voleur, & se perdant dans des digressions, qui faisoient peu d'honneur à sa modestie, il m'impatienta. J'interrompis son récit héroïque, pour lui demander ce qu'il m'importoit le plus de savoir, c'est-à-dire, des nouvelles de mon argent. Pour de l'argent, me répondit-il d'un air froid, il n'avoit sur lui que vingt-cinq pis-

toles, & il ne faut pas s'en étonner. Quoiqu'il ait fait le premier personnage dans cette piece, il n'est pas le chef de sa bande. C'est un certain Alexandre Bentivoglio, dont je n'ai que trop entendu parler, & qui pourra bien un jour tomber sous ma patte. Néanmoins, poursuivit-il, consolez vous. Nous avons en notre puissance le misérable qui est cause de votre malheur, & que je vous promets de faire pendre. A ce discours impertinent, j'eus de la peine à retenir ma colere. J'aurois volontiers été le bourreau de M. le prévôt qui me parloit ainsi, de l'archer pour ma pistole, & du marchand qui, par son imprudence, m'avoit mis dans l'embarras ou je me trouvois. J'enrageois de bon cœur. Le Bargello s'appercevant du peu de satis-, faction que j'avois de sa course, au lieu qu'il attendoit de moi quelque récompense, sortit très-mécontent de ma seigneurie, en disant à mon hôte, que s'il eût cru que je savois si mal reconnoître ce que l'on faisoit pour moi, il ne se seroit pas donné tant de peine.

C

f

1

Après qu'il fut sorti, Pompée demanda son manteau, & me dit qu'il alloit solliciter les juges. Pour moi, curieux de voir le voleur qui étoit en prison, je m'y transportai; & ce ne sut pas de Gusman d'Alfarache.

nner.

nage

ef de

ndre

p en-

jour

is en

aufe

pro-

ım-

r ma

ourrloit

ice,

me Le

tis-

ieu

om-

leique

on-, il

e.

ril

u-

ri-

as

sans étonnement que je reconnus en lui Sayavedra, quelque portrait ressemblant qu'on m'eût fait de ce fripon. Sitôt qu'il me vit, il vint se jetter à mes pieds. Il étoit plus pâle que la mort. Il me demanda pardon: Mon cher seigneur Dom Gusman, me dit-il tout en pleurs, ayez pitié d'un malheureux qui se repent de vous avoir trahi. Il alloit continuer, car il avoit préparé une longue harangue pour m'attendrir; mais je ne lui laissai pas le tems d'en dire davantage. Je l'accablai de reproches, & toutefois en les lui faisant, je sentois que ma colere s'affoiblissoit peu-à-peu. Tous les mouvemens d'indignation qui m'agitoient, firent place insensiblement à des sentimens de compassion, dont j'aurois eu la foiblesse de donner des marques, si je n'eusle pris le parti de m'éloigner brusquement d'un traître, qui auroit été tout au moins envoyé aux geleres, fi la justice, à Sienne, eût eu alors des ministres un peu séveres.

Les juges de ce tems-là, tu vas le voir, ami lecteur, firent ce que mille autres avoient fait avant eux, & ce que dix mille autres ont fait après. Ils me députerent le jour suivant un greffier, pour me proposer de me rendre partie du voleur emprisonné. Je sis réponse que

Aventures plaisantes e le voulois bien, pourvu qu'il

je le voulois bien, pourvu qu'il me fit restituer tout ce qui m'avoit été dérobé; autrement, non; que je ne demandois point la mort du pécheur; que ma bourse, quand on le pendroit, n'en seroit pas en meilleur état : en un mot, que je ne souhaitois rien autre chose que mon argent & mes hardes: & que j'y renonçois, puisque le tout étoit en trop bonnes mains pour que je pusse le ratrapper. Le greffier n'eut pas plutôt fait rapport aux juges de ce que je lui avois dit, que considérant qu'il n'y avoit point d'autres especes à prétendre dans ce procès, que celles dont on avoit trouvé le voleur nanti, ils se contenterent de le condamner au carcan pour deux ou trois heures, & à un bannissement perpétuel du territoire de Sienne. Ces magistrats équitables disoient, pour qu'on excusat un châtiment si doux, que le coupable n'ayant aucune marque de feu sur les épaules, c'étoit une preuve qu'il n'avoit jamais été trouvé en faute que cette foislà, & qu'il méritoit par conséquent quelque indulgence. La bonne raison, pour faire grace à un voleur de profession! Et n'est - ce pas un jugement bien judi-cieux, que de le bannir d'un pays où il a volé? C'est comme si on lui disoit : Vas-t-en

d'aller voler ailleurs.

ne fit

ndois

ourle,

as en

e fou-

rgent

çois,

pper.

que

utres

, que

ires,

ter-

qui-

t un

able

rles

voit

fois-

uel-

our

on!

udi-

s ou

oit:

t-en

Je ne savois point encore à quoi les juges avoient condamné Sayavedra, & je dînois chez Pompée, lorsqu'un domestique du logis, qui avoit oui prononcer la sentence, entra dans la salle tout essoussié, & d'un air aussi content, que s'il m'eût apporté mes effets : De la joie, seigneur Dom Gusman, s'écriat-il, de la joie! Votre larron est condamné au carcan, & l'on doit bientôt l'y attacher. Il ne tiendra qu'à vous de voir cette exécution. Dans ce moment j'aurois voulu que ce sot eût été mon valet, & être dans un endroit où j'eusle pu librement lui casser les dents à coups de poing. Je n'ai de ma vie été si tenté de battre un homme, que je le fus dans cette occasion; cependant il me fallut dévorer mon chagrin, de même que le changement qui se fit dès ce jour - là dans mon hôte. Il passa tout - à - coup d'une extrémité à une autre; il ne me regarda plus que comme un étranger qui l'incommodoit, & dont il auroit souhaité d'être défait.

Est-il possible, me dira-t-on? Quoi ce Pompée à qui tu avois rendu service, & qui dans toutes ses lettres t'avoit paru si pénétré de reconnoissance, ce

Tome II.

même Pompée te paya d'ingratitude? Sans doute. Il prit un air glace avec moi, & me fit assez voir qu'il m'auroit voulu déja bien loin. J'y contribuai peut-être, en lui disant indiscrétement que je ne retournerois point à Rome, ou du moins de long-tems. Ce qui, lui faisant juger que j'allois lui devenir inutile, & que selon toutes les apparences, nous n'aurions plus de commerce ensemble, il ne se soucia plus guere que je fusse content ou mécontent de lui. Il me demanda même sans façon quand je me proposois de partir. Je lui répondis que ce seroit des le lendemain. Il me répliqua froidement qu'il étoit fâché de mon départ, sans me faire aucune instance pour le différer. Enfin, je crevois de dépit d'avoir obligé de bonne grace un homme, qui, bien éloigné de m'offrir sa bourse par reconnoissance, ou pour récompenser ce qu'il m'avoit fait perdre, étoit assez ingrat pour compter tous les momens que je passois dans sa maison. Aussi la premiere chose que je fis le jour suivant, fut de prendre congé de lui d'une maniere qui lui marqua bien ce que je pensois de lui.

part if penerts de recombillance,

tude ? c moi, voulu -être,

je ne noins

juger

que

n'auil ne

ntent

opo-

ie ce

liqua

n dé-

pour

dépit

om-

r fa

pour

per-

pter

s la

e je

on-

qua

CHAPITRE III.

Gusman, à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, & l'emmene avec lui à Florence.

J'Avois tant d'envie de m'éloigner de Sienne, que je donnai d'abord des deux à mon cheval. Si bien que je disparus comme un éclair aux yeux de Pompée. Quand j'eus fait quelques milles, j'apperçus de loin un homme à pied, qui me parut avoir toute la figure de mon fripon de Sayavedra. Comme en effet c'étoit lui, qui, pour obéir à la sentence qui le condamnoit à un bannissement, se hâtoit de sortir de l'état de Sienne pour aller dans un autre exercer ses talens.

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vue de ce misérable : & me souvenant moins de la trahison qu'il m'avoit faite, que du service qu'il m'avoit rendu le jour de l'aventure du cochon, je n'eus pas la force de ne vousoir pas lui parler. Il m'avoit aussi re-

Cij

connu; & lorsque je passai près de lui, il vint tout-à-coup, le visage baigné de larmes, m'embrasser la botte, en me demandant mille pardons de son ingratitude & de sa persidie. Il ajouta qu'il souhaiteroit de toute son ame, pour expier sa faute, me servir en esclave toute sa vie; & que si je vousois le prendre pour mon valet, je pouvois compter sur le serment qu'il me faisoit d'être le serviteur du monde le plus sidele. Après avoir fait mes réslexions sur ce qu'il me proposoit, il me sembla que je ne serois point si mal d'accepter sa proposition.

Ne va-t-on pas encore me blamer, de m'être chargé d'un domestique dont je connoissois le caractere, & qui, m'ayant dévalisé, ne pouvoit manquer de récidiver à la premiere occasion? Je sais, par ma propre expérience, qu'on ne se défait pas aisément de ses mauvaises inclinations. Mais outre que dans la disette d'especes où j'étois alors, j'avois peu de chose à perdre, que diable aurois-je fait d'un valet plein de probité? Dans le métier que je pressentois bien qu'il me faudroit bientôt faire, j'avois besoin d'un Virtuoso, & je le voyois tout trouvé dans ce garçon · là. Un habile homme doit savoir se servir de tout.

lui, né de ne gra-qu'il r exoute ndre apter e le près me feoofi-

ui, uer Je on ais la ois

er,

ont

en en

is at.

de Gusman d'Alfarache. Je pris donc a mon service Sayavedra; & je me louai autant dans la suite d'avoir renoué avec lui, que j'avois eu auparavant de regret de l'avoir connu. Il me fit bien voir, lorsque nous arrivames à la couchée, que je n'avois pas fait une mauvaise affaire, en l'attachant à moi. Il fut toujours en mouvement pour râcher de me rendre par ses soins le gîte commode. J'admirois son attention à pourvoir à mes besoins, & à prévenir tous mes defirs. En vérité, l'ardeur de fon zele & son bon esprit, dont il me donnoit à tout moment des preuves, me consolerent de la perte de mon argent & de mes hardes. Le jour suivant, de grand marin, nous nous remîmes en marche, l'un à cheval & l'autre à pied, & nous nous rendîmes enfin à Florence, qu'on m'avoit peint avec de si belles couleurs; cependant, quelque éloge qu'on m'en eût fait, elle me surprit par la magnificence de ses édifices. Sayavedra, qui m'observoit, me dit, en souriant : Il me semble que la vue de cette ville vous frappe agréablement. J'en suis charmé, lui répondis-je. Elle me paroît admirable. Je ne croyois pas qu'il y eût dans le monde une autre Rome. Oh! vraiment, reprit - il, vous n'en voyez que les dehors & la fitua-Ciii

tion, qui véritablement ont de quoi plaire aux yeux. Mais c'est le dédans qu'il faut considérer. Les maisons des particuliers, qui pourroient passer pour autant de Palais, sont ornées d'une infinité de beaux ouvrages d'architecture. C'est avec raison qu'on appele Florence la huitieme merveille du monde, puisque c'est la fleur des fleurs & la fleur de toute l'Italie. Là dessus, Sayavedra s'étant mis en train de parler, me conta l'histoire de Florence depuis les guerres civiles de Catilina jusqu'à l'état

to

ti

1

1

1

présent où elle se trouvoit.

Mon écuyer, qui connoissoit parfaitement cette ville pour y avoir demeuré quelque tems, me conduisit à une des plus fameuses hôtelleries, où il lui plut de me faire passer pour un gentilhomme Espagnol, nommé Dom Gusman, neveu de l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Il sit effrontément considence à l'hôte de ma qualité. Comme nous étions sans bagage, & que nous n'avions même qu'un cheval, cela péchoit un peu contre la vraisemblance; mais mon valet, pour ramener la chose au vraisemblable, dit, qu'ayant été obligés de partir à la hâte, nous avions chargé une personne de nous envoyer

de Gusman d'Alfarache. quoi nos balots par le messager, qui devoit dans arriver incessamment. Quoique l'hôs des tellerie fût pleine de cavaliers d'importance, il me fit avoir une des plus bele inles chambres. Il fit accroire à l'hôte ture. que je venois à Florence de la part de orenl'ambassadeur pour une affaire de connde . séquence, & que probablement j'y fe-& la rois un assez long séjour. Ce qui réjouit ayafort monsieur le maître, & fut cause me qu'il eut avec moi des manieres trèsrespectueuses. Le prudent Sayavedra fut d'avis que nous achetassions le lendemain un grand coffre, que nous dirions être plein de nos meilleurs effers. & que nous remplirions ensuite de ce qu'il plairoit à la fortune de nous en-

voyer. J'approuvai sa pensée, & je le

natu a wescudider l'accome , s'y mon-

- at airupa, aukilla riilqknisma kanarora

loicat par in lent cour a lem base.

won hore me day but a le previor foir;

le jewonlois étae terri en particuliér : ou

manger avec ces per all pointies. Jene-

pondis que jancer la concur da for-

mossi received and la lulle sourch for the

conserva de memos fables, i se pares

unt avect ours de l'acore, en étant

to other our, loste que ve mesent

chargeai du soin de cette emplette.

rfaideit à où il genfulspaous péce ;

ose

été

ons

Ver

CHAPITRE IV.

Gusman paroît à la Cour du Grand-Duc. Une Dame devient amoureuse de lui.

LA grande-duchesse, dans ce temslà, venoit d'accoucher d'un prince, ou plutôt, de relever de ses couches; & il y avoit tous les jours au palais quelque fête, où toutes les personnes de distinction de l'un & l'autre sexe ne manquoient pas de se trouver, & chacun y étoit bien reçu. Les cavaliers qui logeoient dans mon hôtellerie, & qui tous étoient de la meilleure noblesse du pays, n'étant venus à Florence que pour avoir part à ces divertissemens, s'y montroient d'autant plus assidus, qu'ils faisoient par là leur cour à leur prince. Mon hôte me demanda le premier soir, si je voulois être servi en particulier, ou manger avec ces gentilshommes. Je répondis que j'aurois l'honneur de souper avec eux; & l'heure en étant venue, j'entrai dans la salle où ils se disposoient à se mettre à table. J'y parus d'un air aise, faisant l'homme de condima me une Say

tion

Say me (ces

les me ce vri je tei av

> mede Ndi je M

fai

U que po cl

tion, ce que je n'entendois pas trop mal; & après les avoir salués cavalièrement, j'allai m'asseoir au haut bout sur une chaise qui m'y sut présentée par

Sayavedra, qui savoit merveilleuse-

ment se prêter aux Lazzis.

nd-

euse

ns-

OU

il

111c

nc-

ın-

y

10-

us

S

ir

n-

i-

e.

,

u

-

Ce début m'attira les regards de tous ces messieurs, qui, souhaitant d'apprendre qui j'étois, se le demandoient les uns aux autres à l'oreille fort inutilement. Ils avoient une grande impatience de m'entendre parler, pour découvrir par mon accent de quelle nation je pouvois être. J'avois la malice de les tenir dans l'incertitude sur cela. Ils avoient beau, par des petites honnêtetés, vouloir me faire entrer en conversation avec eux, je leur répondois moins par des paroles que par des airs de tête & des mines pleines de politesse. Néanmoins comme je ne pouvois me dispenser de lâcher quelques mots, je passai pour Romain dans leur esprit. Mais ayant donné en espagnol un ordre à Sayavedra, je les remis en défaut. Un de ces gentilshommes, plus curieux que tous les autres, se leva de table pour aller questionner l'hôte sur mon chapitre. Quelques instans après, étant venu reprendre sa place d'un air content, il parla tout bas à ses voisins; ceux-

ci à d'autres, & me voila reconnu de toute la compagnie pour le neveu de

bal

il y

prii

bot

qu'

mo

ridi

ach

me

cou

ÇOI

ord

tro

ne

le

ho

que

lui

ret

m

COL

pai

fav

loi

le

mo

fei

qu

de

(e

l'ambassadeur d'Espagne.

Le souper fini, tous ces nobles, me regardant comme un jeune seigneur, firent un cercle autour de moi, & l'un des principaux m'adressant la parole, me dit que je ne savois peut-être pas encore qu'il y avoit presque tous les jours bal à la cour pour la naissance du prince : qu'il y en auroit un ce soir - là, & que si j'avois la moindre envie d'y aller, ces messieurs & lui se feroient un plaisir de m'y conduire. Je répondis à ce gentilhomme qu'une offre si obligeante n'étoit point à rejetter : qu'à la vérité mon habit de voyageur s'opposoit un peu à ma curiosité; que néanmoins, comme je n'étois pas connu à Florence, j'aurois l'honneur d'accompagner ces cavaliers, pour prendre part avec eux à une sorte de divertissement que j'aimois à la fureur. Ils étoient tous habillés magnifiquement. Pour moi, je ne pus faire autre chose que mettre une de mes deux chemises blanches qui étoient dans mon porte-manteau, & me redresser un peu; cependant, tout mal vêtu que j'étois en comparaison des autres, je vais te dire ce qui m'arriva.

de Gusman d'Alfarache.

Ouand nous entrâmes dans la salle du bal, où le grand - duc étoit déja, & où il y avoit assez grosse compagnie, ce prince attacha ses yeux sur moi. D'abord j'en fus déconcerté. Je m'imaginai qu'il trouvoit mon habillement trop modeste, ou quelque chose enfin de ridicule en ma personne; & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il me fit remarquer à un seigneur de sa cour, auquel il parla tout bas, de facon qu'il me sembla qu'il lui donnoit ordre de s'informer qui j'étois. Je ne me trompois point. Le courtisan, que je ne perdois point de vue, perça la foule pour venir joindre un des gentilshommes avec qui j'étois venu, lui dit quelque chose à l'oreille, & après qu'on lui eût répondu de la même maniere, retourna près du grand-duc, à qui je m'apperçus qu'il rendoit compte de sa commission. Tous ces mouvemens me paroissoient assez équivoques, & je ne savois encore ce que j'en devois juger, lorsque le même gentilhomme, à qui le courtisan avoit parlé, s'approcha de moi, & me dit : On vous connoît bien, seigneur cavalier. Le grand-duc sait que vous êtes parent de M. l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Je vous conseille d'aller dès-à-présent saluer ce

de

me ur , l'un ole , pas les

du là, d'y un

s à blila

poanu à

dre se-

our luc

in-

mce

prince. Il vous regarde sans cesse, & desire apparemment que vous preniez

l

V

P

n

B

q

V

C

T

r

cette liberté.

Je suivis le conseil du gentilhomme, croyant ne pouvoir m'en dispenser, Je m'avançai vers le grand-duc, qui, pénétrant mon dessein, eût la bonté de me faire faire place lui - même. Je commençai par une profonde révérence. Ensuite je dis en italien à S. A. d'un air libre & respectueux tout ensemble, que je ne faisois que d'arriver à Florence, & que je lui demandois mille pardons, si l'osois dans un bal lui rendre mes trèshumbles respects; mais que venant d'apprendre qu'elle avoit eu la curiosité de vouloir savoir mon nom, je venois moi - même le lui dire. Je le sais déja. me répondit ce prince, & je ne suis pas peu surpris d'entendre un Espagnol parler aussi bien italien qu'un Romain naturel. Je répliquai à cela en espagnol, que j'avois fait un assez long séjour à Rome. Il me repartit en langue castillane qu'il aimoit & ne parloit point mal, que rarement les personnes de mon pays apprenoient à prononcer l'italien si parfaitement. Puis faisant tomber l'entretien sur mon oncle l'ambassadeur, il me dir qu'il le connoissoit pour avoir eu plus d'une affaire à traiter avec lui;

de Gusman d'Alfarache.

e, &

reniez

nme,

er. Je

i, pé-

ité de

com-

rence.

un air

, que

ce, &

ns, fi

tres-

d'ap-

ité de

enois

déja,

is pas

agnol

main

gnol,

our à

castil-

mal,

mon

alien

mber

balla-

pour

avec

lui;

lui; qu'il l'estimoit, & souhaitoit d'avoir occasion de le lui témoigner en ma
personne. Il eut ensuite la bonté de
m'inviter à fréquenter sa cour, & de
me dire mille choses obligeantes, auxquelles je ne répondis que par des révérences jusqu'à terre. Ce ne sut pas
tout. La grande duchesse arriva dans
ce moment. J'eus l'honneur de la saluer
aussi, & de lui être présenté par le prince son époux, qui lui dit qui j'étois.
En vérité, je me tirai de ce mauvais pas
plus galamment, peut-être, que ne l'auroit sait à ma place un véritable neveu

de l'ambassadeur d'Espagne.

Le bal alors commença. Je me retirai aussi-tôt à l'écart, de peur d'embarrasser les danseurs. Après trois ou quatre danses, une dame qui alloit danser à son tour, & à qui le duc avoit fait figne de me prendre, vint à moi. Je fis semblant de vouloir me dispenser d'entreren danse, quoique j'en eusse grande envie. Je la priai de considérer que je venois de descendre de cheval, ainsi qu'elle le pouvoir voir à mon affreux négligé. Le prince qui m'observoit, me cria, pour unir la contestation, que quand même j'aurois des bottes, il ne faudroit pas que je refusasse de danser avec une dame si aimable. A cer ordre Tome II.

Aventures plaisantes
précis, je cessai de faire des façons.
J'obéis, & je dansai avec tant de grace
& de noblesse, que je m'attirai les applaudissemens de toute l'assemblée. La
grande-duchesse, sur-tout, qui préféroit Terpsicore à toutes les autres muses, fut si contente de moi, qu'elle

Je

n

fir

po

pe

ľi

CO

ar

Te

fa

bi

fi

fa

q

je

m

0

C

21

d

n

u

m'obligea de danser plusieurs danses nouvelles, dont je lui parus m'acquitter également bien. Ce qui m'agita terriblement, & me rendit si gai, si badin, que j'en contai à toutes les dames. Je te dirai plus, ami lecteur, dussé-je passer pour un fat dans ton esprit, que les Florentines, qui sont les femmes d'Italie qui se connoissent le mieux

aux bons airs, me trouverent trèsagréable.

Il prit fantaisse à la grande duchesse, qui n'avoit point encore dansé depuis qu'elle étoit relevée, de vouloir que j'eusse l'honneur de danser avec elle. Pour le coup, prévoyant les conséquences, je sis tout mon possible pour m'en défendre. Il fallut pourtant en passer par-là. Le grand-duc, quoiqu'il approuvât le respect que je faisois paroître en cela pour la princesse, me témoigna par une inclination de tête qu'il desiroit que je sisse ce qu'elle souhaitoit. Il n'y eut plus moyen de reculer.

de Gusman d'Alfarache. 39
Je dansai donc, & encore mieux que je
n'avois fait; ce qui donna tant de plaisir à la duchesse, qu'elle ne se lassoit
point de danser avec moi. Le prince sut
obligé de la prier de se ménager, de
peur qu'un trop grand mouvement ne
l'incommodât. De sorte que le bal

finit là.

ons.

race

ap-

La

éfé-

mu-

elle

nles

uit-

ter-

ba-

nes.

é-je

rit,

em-

eux

res-

ef-

de-

oir

rec

)n-

ur

en

il

a-

é-

il

i-

f.

Leurs altesses se retirerent. Je les accompagnai jusqu'à leur appartement avec les seigneurs de leur cour, & je revins ensuite d'un air empressé dans la salle du bal, où je trouvai une belle brune qui étoit prête à sortir. Je savois si bien faire le passionné, que j'eus la satisfaction de remarquer qu'elle ne me quittoit point sans regret. Si-tôt que je me vis séparé d'elle, je repris le chemin de l'hôtellerie avec nos gentilshommes, qui me rejoignirent. J'étois fi occupé des honneurs que j'avois reçus ce soir - là, que je répondis assez mal aux complimens que ces messieurs me firent sur le talent que j'avois pour la danse. Étant tous arrivés à l'hôtellerie, nous prîmes congé fort poliment les uns des autres, & chacun se retira dans 12 chambre.

Lorsque je me vis dans la mienne avec Sayavedra : Mon ami, lui dis-je, la joie me suffoque. J'étousferois, si je ne

Dij

n'a

dé

à-c

per

éto

pas

ma l'e

du

po

po

qu

ve fu

plu

eu

ric

je

à

re

m

V

P

V

9

déchargeois mon cœur. En même - tems je lui détaillai tout ce qui m'étoit arrivé au bal, dont j'avois fait tout le plaisir, les louanges infinies qui m'avoient été données par la duchesse, & l'accueil obligeant que le duc m'avoit fait. Nous employâmes, Sayavedra & moi, plus de la moitié de la nuit à bâtir des châteaux là - dessus, & à délibérer sur ce qu'il falloit faire pour conduire cette aventure à une bonne fin. Il fut arrêté dans notre conseil que nous acheterions dès le jour suivant le grand coffre dont nous avions déja parlé, & que je ferois la dépense de l'habit le plus propre que ma bourse le pourroit permettre, pour soutenir à la cour le personnage que j'avois commencé d'y jouer.

Cette résolution prise, je chargeai mon valet de se mettre en campagne de très-grand matin pour l'exécuter. Après quoi je l'envoyai coucher. Pour moi, je ne pus fermer l'œil de tout le reste de la nuit, & il étoit déja grand jour, lorsqu'à force de me bercer de chimeres, je m'assoupis un peu. Mon sommeil ne dura pas long-tems; Sayavedra, qui revenoit de faire ses commissions, entra dans ma chambre, & me réveilla. Il étoit suivi d'un railleur, chez lequel il avoit trouvé un habit tout fait, & qui

de Gusman d'Alfarache. n'avoit jamais été porté. Le tailleur me dit que cet habit lui ayant été commandé par un jeune seigneur qui avoit toutà-coup disparu de la cour, après y avoir perdu au jeu une grosse somme, lui étoit demeuré, & qu'il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire à bon marché. Je me levai promptement pour l'eslayer, & par le plus grand honheur dumonde, quand on l'auroit fait exprès pour moi, il n'eût pas été plus juste pour ma taille. Il ne fut plus question que de savoir combien on le vouloit vendre. Nous nous accordames là - dessus, après une dispute qui auroit été plus longue, si le tailleur n'avoit pas eu besoin d'argent, & moi une furieuse envie d'avoir cet habit, auquel je fis ajouter quelques passemens d'or à ma fantaisse. Ce qui acheva de le rendre magnifique & à la mode de Rome.

ems

rivé isir.

t été

ueil

lous

plus

:hâ-

ette

ons

ont

rois

jue

our

eai

de

rès

de

s,

ne

ui

n-Il

il

ui

Je n'eus pas plutôt payé & renvoyé le tailleur, que mon hôte monta dans ma chambre, pour me dire qu'on m'avoit apporté de la part du grand-duc, pendant que je dormois, un régal de vin, de fruits & de confitures; présent que ce prince avoit coutume de faire aux illustres étrangers qui passoient par sa cour; mais qu'il n'avoit osé troubles

D iij

mon repos pour m'en donner avis. Je ne fus point fâché de n'avoir pas vu le gentilhomme, que le duc avoit chargé de conduire ce présent; il m'auroit fallu en payer le pott; & dans le besoin que j'avois de tout mon argent pour me mettre en état de briller à la cour, je ne pouvois trop le ménager. Je croyois donc qu'il ne m'en coûteroit rien pour cela; c'est en quoi je me trompois. A peine l'hôte eût-il fait apporter dans ma chambre le vin & les fruits du prince, qu'on vint m'annoncer le même gentilhomme que S. A. m'avoit envoyé. Il fallut essuyer sa harangue bannale, qu'il finit en me disant que la duchesse souhaitoit de me voit l'après - dînée. Je fis sur cela de grands complimens au gentilhomme Sayavedra, en écuyer bien instruit', attendoit à la porte pour lui glisser dans la main quelques écus. Je m'amusai ensuite à essayer le reste de nos emplettes; comme bas de soie, chapeau fin, rubans, souliers propres, linge, gants & toutes les autres choses nécessaires pour affortir l'habit. Voyant que rien ne me manquoit, je commençai par me raler, peigner, décrasser & poudrer; puis m'étant habillé, en me regardant sans cesse dans un miroir, je me tournai vers

m quaj tro fo & fa

ch ur de de

VC

property d'

ru cû je qu de

CI

de Gusman d'Alfarache. 43

Je

ı le

arroit

be-

ent à la

ger.

ite-

me

ap-

les

n-A.

ia-

oir

ds

ue

ns

n-

1-82

ır

e

S

S

2

mon confident, pour lui demander ce qu'il jugeoit qu'on pût ajouter à mon ajustement. Il me répondit qu'il me trouvoit si bien comme j'étois, qu'il seroit fort trompé, si ce jour-là je ne faisois mourir de jalousse tous les galans & toutes les femmes d'amour. Je ne laissai pas pourtant de me parer de ma belle chaîne d'or, & d'attacher au bas avec un beau ruban un portrait en miniature de mon cher maître, qu'il m'avoit aussi

donné la veille de mon départ.

J'étois, comme un autre Narcisse, enchanté de moi-même. J'aurois déja voulu être au palais, tant j'avois d'impatience d'y montrer ma figure. Je crois que j'y aurois été sans prendre aucune nourriture, si Sayavedra ne m'eût représenté qu'on ne devoit pas négliger le dedans; que le dehors en dépendoit, & qu'un estomac bien bourré étoit plus propre qu'un vuide à donner au vifage un beau coloris. Quoique je n'eusle pas d'appétit, car j'étois rassassé de ma pature, & l'on auroit dit que mon ventre cut été aussi rempli de vent que ma tête, je me laissai persuader; je mangeai quelques morceaux de ce que mon confident me fit apporter dans ma chambre: encore eus-je si grande peur de me salir en mangeant, que ce ne fut pas sans

Aventures plaisantes inquiétude que j'achevai de dîner. Je tâtai des fruits du duc, & bus quelques coups d'un verdet dont ce prince les avoit accompagnés. Je trouvai ce vin exquis,& je jugeai qu'il devoit donner du brillant dans la conversation, quand on n'en avoit pris que modérément. Après ce petit repas, je me promenai en me carrant dans ma chambre. Je consultai encore mon écuyer sur ma personne, & il m'assura de nouveau que j'étois un cavalier à peindre. Sur son témoignage confirmé par mon amour propre, je sortis pour me rendre au palais avec Sayavedra, qui pour me faire plus honneur, avoit fait ausli quelques achats pour lui aux dépens de ma bourse, qui se ressentoit furieusement des saignées qu'on venoit de lui faire.

que

pol

les

COI

àr

11

de

mi

vé

ma

fa

tre

m

de

m

je

m

cl

m

d

in

P

q

p

T

n

t

1

i

Je fus reçu chez le grand-duc avec tous les honneurs qu'auroit pu prétendre mon oncle même l'ambassadeur, s'il eût été à ma place. Le prince me sit d'abord des honnêtetés que je ne dûs qu'à ma bonne mine & qu'à ma gentillesse. Ensuite il mit notre ambassadeur sur le tapis, & me dit des choses dans l'espérance qu'à mon retour à Rome je les rapporterois à son excellence. C'étoit le prince du monde le plus politi-

de Gusman d'Alfarache. 45 que. Il ne parloit le plus souvent que pour faire parler; tantôt par des paroles flatteuses, & tantôt par des petites contradictions, il tâchoit de m'engager à raisonner sur des matieres délicates. Il se flattoit qu'il pourroit m'échapper des choses dont il tireroit quelques lumieres. Ce qui sans doute seroit arrivé, si j'eusse été capable de trahir mon maître, qui par complaisance ou par facilité, m'avoit plus d'une fois entretenu des affaires les plus secretes; mais je me tenois si bien sur mes gardes avec le grand - duc, qu'il eût beau me retenir auprès de lui deux heures, je ne lui lâchai pas un mot indiscrétement. Il cessa enfin de me tâter; & changeant de discours, de peur de m'inspirer quelque défiance, il me dit d'aller voir la duchesse qui m'attendoit impatiemment.

er. Je

elques

avoit

uis,&

rillant

n'en rès ce

n me

nful-

rlon-

e j'é.

n té-

nour

e au

me

aussi

s de

ule-

lui

vec

en-

ır,

fit

dûs

til-

ur

ns

je é-

1-

Je fus bien aise qu'il me congédiât pour rompre un entretien qui me fatiguoit, & je volai chez cette princesse, qui commençoit essectivement à s'impatienter de ce que je tardois tant à me rendre auprès d'elle. Pourquoi donc, me dit S. A., avez-vous été si longtems avec le grand-duc? Madame, lui répondis-je, en faisant le discret, il m'a fait plusieurs questions sur les Aventures plaisantes cours de Rome & d'Espagne. Cela nous a menés loin, & m'a empêché de venir plutôt recevoir vos ordres. Je pris hier au soir, répliqua la duchesse, un fort grand plaisir à vous voir danser, surtout vos deux dernieres danses. J'ai en-

10

un

lo

i'é

lua

me

la

VO

ga

ma

je

fo

ru

ce

lu

re

au

po

20

33

59

33

do

TO

re

ui

le

fr

vie de les apprendre, & je veux que vous me les montriez. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de lui rendre mes très-humbles services. Elle avoit tant de disposition à la danse, qu'en moins d'une heure, je la mis en état de les pouvoir danser toutes deux au bal le lendemain au soir; & je lui promis, pour qu'elle sût plus sûre de ses

donner encore une leçon. Elle se faisoit par avance un plaisir extrême de la surprise générale qu'elle causeroit en dansant ces nouvelles danses, & elle me

pas, que jè viendrois l'après-dînée lui

défendit d'en parler à personne.

C'étoit un fort beau concert qui devoit faire ce jour-là le divertissement de la cour, & je ne manquai pas d'y paroître avec tout mon mérite, après avoit légérement soupé dans l'hôtellerie. Qui croiroit qu'un jour si agréable pour moi fût suivi du plus malheureux de ma vie? Le lendemain m'étant levé pour aller à la messe à l'Annonciade, qui est la plus belle église de la ville, & le rendez-

de Gusman d'Alfarache. 47

vous du beau monde, j'y rencontrai un officier du duc ; il étoit plus jaloux, que je ne pensois, de la faveur ou j'étois auprès de leurs altesses. Je le saluai, & nous commençâmes insensiblement à nous entretenir. Au milieu de la conversation, un pauvre, que j'avois déja renvoyé deux fois sans le regarder, vint pour la troisieme me demander l'aumône. Préoccupé, comme je l'étois, d'un entretien qui m'intéressoit, je m'impatientai, & donnant assez rudement de mon gant sur le visage de ce mendiant importun: Vilain gueux, lui dis-je, ne veux-tu pas me laisser en repos? Ce pauvre, qui s'attendoit à un autre traitement de ma part, me répondit dans ces termes : « Monsieur » Gulman, si tout le monde vous avoit » reçu de même, lorsque vous étiez » mon camarade, vous ne trancheriez » pas tant du grand seigneur aujourso d'hui so. A la voix de cet homme, dont j'entendis distinctement les paroles, je jettai la vue sur lui, & je le reconnus pour un pauvre qui avoit été un de mes plus chers confreres, dans le tems que j'étois à Rome dans la confrairie des gueux. Je rougis, je pâlis dans le moment, & lançai sur lui des regards ou ma rage étoit peinte. Bien loin

hier fort furi en-

que ndis e de ices. nfe.

s en leux lui les

lui

furanme

dede roîroîr

Qui noi ie? rà

lus

48 Aventures plaisantes

de craindre ma colere, il me rit au nez me fit la grimace, & se retira, en me disant des injures entre ses dents. Quelques cavaliers qui étoient autour de nous; ayant oui de quelle façon le pauvre m'avoit apostrophé, & remarquant que j'en étois tout déconcerté, en furent extrêmement surpris. L'officier voulant approfondir la chose, suivit le gueux sans faire semblant de rien, & le joignit à la porte de l'église, où il s'étoit arrêté. Il le prit en particulier, & après lui avoir coulé dans la main quelque monnoie, il lui demanda s'il me connoissoit bien, pour m'avoir osé dire ce qu'il m'avoit dit. Le pauvre, encore indigné contre moi, lui raconta l'hiftoire depuis mon entrée dans Rome jusqu'à ma sortie de chez l'ambassadeur d'Espagne.

Bientôt tous les courtisans surent mes aventures, &, en moins d'un quart-d'heure, le grand-duc en fut informé. Ce prince n'en fit que rire d'abord; néanmoins, suivant sa prudence ordinaire, il voulut éclaireir le fait. Après toutes les bontés que la princesse & lui avoient eues pour moi, il n'avoit garde de n'y pas prendre un fort grand intérêt. Il ordonna qu'on lui amenât secrétement le gueux qui disoit me connoître,

afin

afi

lui

qu

va

pr

na

tu

pr

ju

af

to

q

V

de

à

ti

é

10

de Gusman d'Alfarache. 49 afin qu'il pût l'entendre lui-même. Pour lui obéir, on alla chercher le mendiant que le duc, caché derriere un paravant, ouit sans en être vu. Quand ce prince eut attentivement écouté la belle narration que le pauvre sit de mes aventures, il donna ordre qu'on le mît en prison, & qu'on l'y traitât bien, avec

défense de le laisser parler à personne, jusqu'à ce qu'il eût approfondi cette

affaire.

ner ;

n me

uel-

r de

pau-

uant

fu-

icier

it le

& le

toit

près

que

con-

e ce

core

hif-

ome

leur

mes

art-

mé.

rd;

rdi-

rès

lui

rde

rêt.

te-

re,

tin

Si, pendant ce tems-là, je n'étois pas tout-à-fait tranquille, du moins je n'avois aucun soupçon de la nouvelle face que prenoit ma fortune. Il est vrai que le cruel événement du matin m'avoit très-mortifié; mais je comptois qu'en donnant quelque argent au gueux, je l'obligerois à sortir de la ville, ou bien à se taire. J'étois même retourné à l'église après la messe, dans l'espérance de le rencontrer, & ne l'ayant plus retrouvé là, j'avois remis au lendemain à l'appaiser. Pour les paroles qui lui étoient échapées contre moi, j'avois résolu de les tourner en raillerie, si quelqu'un s'avisoit de m'en parler, & de les faire passer pour une insolence qui m'avoit été dite par un misérable que j'avois un peu maltraité; enfin, je n'y songeois déja presque plus, & je me rendis l'après-Tome II.

30 Aventures plaisantes

dînée au palais à mon heure ordinaire. Je me présente pour voir le duc, on me dit qu'il est occupé dans son cabinet. Je vais à l'appartement de la duchesse, j'apprends qu'elle est un peu indisposée, qu'elle ne verra personne ce jour-là, & que le soir il n'y aura aucune sête.

33 f

33 T

33 C

30 C

30 T

so l

30 C

33'(

dif

pit

vo

fai

tar

en

nie

fin

mé

gn

la

va

fe

en

de

qu

to

pa

fid

aff

Pour le coup, je tirai delà un fort mauvais augure. Je devins la proie du chagrin & de l'inquiétude. Mon écuyer s'efforçoit en vain de me consoler; toutes les raisons, dont il se servoit pour me rassurer l'esprit, cédoient aux réflexions qu'une juste crainte m'inspiroit. J'étois dans ces agitations, lorsque mon hôte vint m'annoncer deux cavaliers que je connoissois, & qui souhaitoient, ditil, de me parler d'une affaire de la derniere conséquence. Je répondis qu'ils pouvoient entrer. Ces messieurs se présenterent devant moi d'un air très-sérieux, & l'un des deux m'adressant la parole, me dit : » Nous venons ici, so comme vos amis, vous avertir qu'il s'est répandu, tant à la cour que dans » la ville, d'étranges bruits de votre » seigneurie. Vous n'êtes, dit-on, rien so moins qu'un homme de qualité. On so vous accuse d'avoir joué à Rome de » très-vilains personnages. En un mot, vous avez été domestique de l'ambasde Gusman d'Alfarache. § 1
35 sadeur, dont vous voulez passer pour
35 parent. Nous ignorons, poursuivit-il,
35 si le grand-duc est informé de tout ce
35 qu'on dit de vous; mais nous vous
35 conseillons de ne point paroître au
35 palais, que vous n'ayez fait vos di35 ligences pour avoir des attestations
36 qui prouvent la fausseté de ces bruits

» qui vous déshonorent ».

re.

me

e,

. &

ort

du

yer

r;

our

ré-

oit.

on

lue

dit-

er-

ils

ré-

·fé-

la

i,

iil

ns

tre

en

On

de

t,

af-

Tandis que ce cavalier me tenoit ce discours mortifiant, j'étois dans un état pitoyable. Je pensai m'évanouir, & la voix me manqua, lorsque j'entrepris de faire mon apologie. Je répondis pourtant que je n'aurois jamais cru que mes ennemis eussent poussé si loin la calomnie; que je prendrois la poste avant la fin de la journée, & que j'irois moimême chercher à Rome plus de témoignages qu'il n'en falloit pour confondre la malice de mes envieux. Les deux cavaliers applaudirent à ma récolution, & se retirerent, pour aller rapporter cet entretien au duc; car c'étoit par ordre de ce prince qu'ils m'étoient venus voir, quoiqu'ils m'eussent témoigné que c'étoit par amitié pour moi. Ils ne furent pas hors de ma chambre, que mon confident y entra. Il lut sur mon visage les affligeantes nouvelles que j'avois à lui

E ii

12 Aventures plaisantes

ré

cl

g

n

fu

no

Je

de

111

de

ai

le

fic

apprendre; & il fut dans la derniere désolation, quand je lui contai mon malheur; cependant, loin de se laisser abattre comme moi à la mauvaise fortune, il se roidit contre elle; & s'armant d'une fermeté qui m'étonna: Mon maître, me dit-il, c'est à présent qu'il faut montrer du courage. Devez-vous être surpris, qu'en jouant un rôle si délicat aux yeux de tout le monde, il arrive un contre - tems qui rende trifte' le dénouement de la comédie ? Pour moi, je m'y suis bien attendu. Mais, après tout, notre chûte n'est pas si grande, que nous ne puissions nous relever. On nous laisse la campagne libre, cela est heureux. Profitons du tems. Sortons promptement de l'état de Florence, & allons faire ailleurs à loisir, sur ce revers de fortune, des réflexions qu'on pourroit nous faire faire ici plus désagréablement.

Ces raisonnemens sensés retirerent mon esprit de l'accablement où il étoit. Je pensai qu'en effet j'étois moins malheureux que je ne devois l'être. Je dis à Sayavedra que ses conseils étoient trop prudents pour ne pas les suivre; & que si nous pouvions partir dans une heure par la poste, nous ferions un coup de

de Gusman d'Alfarache. partie. La chose est très - possible, me répondit - il; nous avons vendu votre cheval. Nous ne sommes point sans argent. Il n'y a qu'à louer des chevaux & nous mettre en chemin. Reposez-vous sur moi du soin de tout préparer pour notre départ. Bientôt après il me conduisit où nos chevaux nous attendoient. Je sautai légérement en selle, &, sans desserrer les dents, je courus la premiere poste. A la seconde, mon écuyer me demanda pourquoi nous enfilions la route de Rome, & si j'avois envie d'y retourner. Je lui répondis que j'étois bien aise, & pour cause, qu'on me crût sur le chemin de cette ville, & qu'à la troisieme poste, nous nous arrêterions pour nous consulter sur ce que nous avions à faire:

iere

non

for-

ar-

lon

u'il

ous

e si

ifte

our

is,

fi

Suc

ne

de

oi-

réire

nt it.

E iij

per rep

par

ſi,

VOI

log

vo dra

ass je

cet

per

tit

fer

pe

pa

8

ro

qu

où

ro

qu

pa

m

fic

ru

CHAPITRE V.

Gusman prend le chemin de Bologne, dans l'espérance de rencontrer dans cette Ville Alexandre Bentivoglio son voleur, & de le poursuivre en Justice.

Lorsque nous fûmes arrivés à la troifieme poste, nous y sîmes une pause, pour prendre de la nourriture & du repos, deux choses dont j'avois un extrême besoin, puisque depuis vingtquatre heures je n'avois ni mangé, ni dormi. Après cela, nous tînmes conseil, mon consident & moi, sur ce qu'il nous

convenoit de faire.

Il me semble, dis je à Sayavedra, que nous devons, sans balancer, aller à Bologne. J'ai un pressentiment que nous y rencontrerons Alexandre Bentivoglio; & si je suis assez heureux pour le trouver, je ne doute point que, par accommodement ou par la voie de justice, je ne recouvre une bonne partie de mes effets. J'approuve votre idée, me répondit mon consident. Louons des che-

de Gusman d'Alfarache. 55 vaux, & partons pour Bologne. Mais permettez-moi, s'il vous plaît, de vous représenter les périls où je m'expose en paroissant dans cette ville. Je crois, comme vous, qu'Alexandre y est, & si, pour mon malheur, il me voit, il voudra savoir ce qui m'amene à Bologne. S'il apprend que je suis venu avec vous, il devinera votre dessein, & prendra la fuite, ou bien il pourra me faire assassiner. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je ne saurois vous rendre service dans cette affaire, sans courir risque de me perdre, puisqu'il faudra que je me constitue prisonnier; & quand une fois je serai en prison, je n'en sortirai jamais, peut-être, sans une grace du ciel toute particuliere.

dans

oglio

e en

troi-

ule,

re-

ngt-

ni

eil.

ous

a,

ra

us

0;

4-

n-

ie

2:

9

J'entrai dans les raisons de Sayavedra, & nous convînmes qu'il ne se montreroit point dans les rues de Bologne; qu'il se tiendroit caché dans l'hôtellerie où nous serions logés, & ne se mêleroit nullement de mon procès, supposé que j'en eusse un; aussi-bien, je ne croyois pas avoir besoin de lui, pour faire condamner mon voleur à me restituer du moins une partie de mon bien. Mon consident, rassuré par cette condition, parut tout prêt à me suivre. Nous nous mîmes aussi-tôt en chemin sur des che-

Aventures plaisantes vaux de louage, & le lendemain, sur la fin du jour, nous arrivâmes à Bologne. Nous descendîmes à une hôtellerie où il y avoit quelques étrangers que différentes affaires avoient attirés dans cette ville. Je soupai avec eux, & je me retirai de bonne heure dans une chambre assez propre que Sayavedra avoit eu soin de me faire préparer. Je dormis peu, n'étant occupé que de mon fripon d'Alexandre, & je me levai de grand matin, dans l'intention de m'informer si, par hasard, il n'étoit pas dans le pays. Je sortis donc tout seul, & je me promenai pendant un quart-d'heure dans les rues. Comme je passois devant la grande église, je jettai la vue sur cinq ou six jeunes gens qui étoient à la porte, & j'en remarquai, parmi eux, un, dont l'habit me fit soupçonner que le cavalier qui l'avoit sur le corps pouvoit être l'homme que je cherchois. Je me défiai d'abord du rapport de mes yeux; mais après un long examen, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que cet habit étoit celui dont un officier Napo-

pou

pre

de

cor

lui

il v

dis-

len il J

tol

ger

pre

TIV

gra

pas

tu

do

en

mo

m

mo

de

pro

un

da

ho

1'h

d'a

ur

d'

de l'ambassadeur. Je me sentis alors si transporté de rage, de voir ce voleur paré de mes dé-

litain m'avoit fait présent, pour quel-

que service que je lui avois rendu auprès

de Gusman d'Alfarache. pouilles, que je fus tenté, dans mon premier mouvement, de le joindre & de lui passer mon épée au travers du corps; néanmoins, par bonheur pour lui, & peut-être encore plus pour moi, il vint une foule de réflexions judicieuses s'opposer à ma fureur. Doucement, me dis-je à moi-même, ne sois pas si violent. Laisse vivre ce pendard. S'il vit, il pourra payer. Si tu le tues, ce sera toi qui paieras. D'ailleurs, ces jeunes gens qui sont avec lui, pourroient bien prendre son parti, & quand cela n'arriveroit pas, souviens-toi que c'est un grand spadassin, avec qui tu n'aurois pas trop beau jeu. De demandeur que tu es, ne te rends pas défendeur. Ayant donc connu la folie que je voulois faire, en m'exposant à perdre tout le fruit de mon voyage par mon emportement, je m'en retournai à l'hôtellerie, pour prier mon hôte de me donner la connoissance de quelque homme intelligent dans la procédure. Il envoya chercher aussi-tôt un solliciteur de procès qui demeuroit dans son voisinage, & qui, pour un homme de son métier, avoit bien de l'honneur & de la probité. Je demandai d'abord à ce solliciteur, s'il connoissoit un certain Alexandre Bentivoglio, fils

d'un avocat. Il me répondit qu'il n'y

fur

ne.

u il

ffé-

ette

rebre

eu

nis

on

ind

ner

le

ne

la

ng

e,

nt a-

re

é-

K;

n-

et

)-

1-

ès

c

for

le

vo de

au

8

les

ga

un

ho

dé

ch

8

à l'a

bo

& ch

ni

av

qu

re

m

ne

fa fe

le

21

des amis de leur caractere.

Après avoir fair ces deux questions, ce me semble assez prudemment, je racontai l'histoire du vol de mes coffres, Le solliciteur m'écouta d'un grand sangfroid, & comme un homme qui n'étoit point du tout surpris de ce que je lui disois. Il m'avoua même que dans Bologne on étoit accoutumé à entendre les exploits du sieur Alexandre, qui n'en faisoit point d'autres, qui ne fussent de la nature de celui dont je venois de parler. Mais je ne sais, continua-t-il, si, quand vous aurez intenté un procès à votre voleur, vous en serez plus avancé. Il a pour pere un terrible mortel, qui s'est mis au-dessus des loix par la méchanceté de son esprit, & que tous les habitans de cette ville craignent comme le feu. Je vous conseillerois plutôt de faire parler secrétement à ce redoutable père, qui peut-être aimera mieux en venir à un accommodement, que de

de Gusman d'Alfarache. souffrir que cette affaire éclate. C'est le meilleur moyen dont vous puissiez vous servir, pour ratrapper une partie de ce que vous avez perdu. Je répondis au solliciteur que j'étois fort de son avis, & . qu'outre l'aversion que j'avois pour les procès, je jugeois bien que je ne gagnerois pas grand'-chose à poursuivre un voleur, qui se trouvoit fils d'un homme pareil à celui qu'il venoit de me dépeindre. Je le pressai ensuite de se charger de cette commission lui-même; & comme il témoignoit de la répugnance à se mêler d'une affaire désagréable à l'avocat Bentivoglio, je lui promis une bonne récompense s'il pouvoit réussir. Il ne put tenir contre cette promesse, & sur le champ il eut le courage d'aller

e Bo-

e fils.

, de

Von,

oréciondi-

e fe-

s ou

ons,

, je

res.

ng-

toit lui

Bo-

les

en

de

de

1,

ès

é.

ni

é-

es

e

C

n.

Mon solliciteur ne tarda pas à revenir. Il avoit l'air si peu content, qu'il ne me fut pas difficile de deviner qu'il avoit perdu sa peine; aussi me dit-il que le superbe avocat l'avoit fort mal reçu; qu'au lieu de vouloir s'accommoder, il avoit pris au point d'honneur la proposition qu'on lui en avoit faite; qu'il s'en tenoit tellement offensé, qu'il sembloit que je susse le voleur & son fils le volé; & qu'ensin il avoit vomi seux & slammes contre moi.

chez le pere du sieur Alexandre.

60 Aventures plaisantes

Je me déterminai donc, puisqu'on m'y forçoit, à implorer le secours de la justice. Le solliciteur me pria de l'excuser, s'il refusoit de m'être de quelque utilité dans cette affaire, attendu que le pere de ma partie l'avoit menacé de l'envoyer à l'hôpital avec toute sa famille, s'il apprenoit qu'il me rendît directement ou indirectement le moindre service. Du moins, lui dis-je, enseignez-moi le nom & la demeure de quelque bon jurisconsulte. Il balançoit à me faire ce plaifir, tant il craignoit les Bentivoglio; mais remarquant que je tirois de l'argent de ma poche pour payer les pas qu'il avoit faits pour moi, il me nomma un avocat très-habile, honnête homme même, & de plus, ennemi secret de mes parties, en me suppliant de ne dire à personne qu'il me l'eût indiqué.

qu

CO

m

m

va

qu

lie

log

va

qu

ve

ma

ve

aff

8

tis

au

 T_{o}

jug

fer

cer

aul

por

gli

de

qu

J'allai trouver cet avocat, à qui je fis aussi un détail du vol sait à Sienne. Il prir la parole, lorsque j'eus achevé de parler. Toute la ville de Bologne, me dit-il, sait déja cette aventure. Alexandre est revenu chargé d'habits qu'il a fait ajuster à sa taille, & qu'il dit avoir gagnés à Rome à un jeune Espagnol. Personne n'ignore à quel jeu. Ne perdez pas de tems, ajouta-t-il, poussez vigoureusement

de Gusman d'Alfarache. vigoureusement cette affaire. Je ne doute pas qu'on ne vous rende justice, quelques mouvemens que le pere Bentivoglio puisse se donner pour qu'on vous la refuse. Je dis à mon avocat, que je le conjurois de prendre mes intérêts en main; que j'avois oui vanter ses lumieres & son intégrités que j'étois convaincu qu'il n'oublieroit rien de tout ce qu'il falloit faire pour que je n'eusse pas lieu de me repentir d'être venu à Bologne. Il me répondit qu'il y alloit travailler fort sérieusement; que je n'avois qu'à faire un petit tour en ville & revenir chez lui dans trois heures. Je n'y manquai pas, & il me montra effectivement une requête bien dressée. Mon affaire y étoit exposée en beaux termes, & si clairement, que j'en fus très-sa-

m'y

jul-

ifer,

uti-

ie le

de de

a fa-

t di-

ndre

isei-

uel-

me Ben-

irois

r les

me

nête

fe-

it de

1n-

1 10

de de

me

adre

fait

voir

nol.

per-

flez

nent

tisfait.

Nous allâmes tous deux la présenter au magistrat qu'on appelle El oydor del Torron, l'auditeur de la Tour. C'est le juge ou le lieutenant criminel. Plus j'obsservois mon avocat, & plus je m'appercevois qu'il s'y portoit de bonne grace, autant pour soutenir mon droit, que pour chagriner son confrere Bentivoglio. Mais soit que celui-ci eût été averti de mon dessein par le solliciteur, soit qu'il sût grand ami de l'auditeur & du Tome II.

greffier, je n'eus pas sitôt donné ma requête, qu'il en fut informé, & qu'il porta plainte contre moi devant le même juge, disant que j'attaquois la réputation de son fils & diffamois sa maison; & non-seulement il prétendoit que je lui fisse réparation d'honneur, il demandoit encore que je fasse condamné à une peine afflictive. Ce n'est rien que cela, me dit mon avocat; si Bentivoglio n'a pas d'autre plat de sa façon à nous servir, nous devons peu le craindre. Nous ferons réponse à ses plaintes, quand l'auditeur aura répondu à notre requête. Ce que ce juge fit. De quelle maniere, grand dieu! en ordonnant que dans trois jours, pour tout délai, je produirois mes preuves du vol dont j'accusois le seigneur Alexandre Bentivoglio.

Va

in

& il

li

da

de

VC

m fe

&

til

êt

ef

au

d'

l'a

do

m

ce

VC

m

pa

m

Quand j'aurois envoyé un homme en poste à Sienne, pour y lever les informations qui y avoient été faites, il n'auroit pu être de retour à Bologne en si peu de tems. M. l'auditeur ne pouvoit l'ignorer, puisque j'avois allégué, dans ma requête, que c'étoit de Sienne que j'attendois mes plus fortes preuves. Mon avocat, pour pousser ce juge, lui remontra, par une seconde requêre, qu'il étoit contre l'usage de prescrire un tems au demandeur, & par-là du moins il este

de Gusman d'Alfarache. péroit obtenir un terme plus raisonnable. Il fut trompé dans son attente. Ne pouvant plus, après cela, douter de la bonne intelligence qui régnoit entre l'auditeur & l'homme de bien à qui j'avois affaire, il me dit, en rougissant de honte de l'injustice estroyable qu'on me faisoit dans son pays: Je n'ai plus d'autre conseil à vous donner que de vous éloigner de cette ville; il n'y fait pas bon pour vous; je ne vois que trop, par le tour malin qu'on vous a joué, que vous n'y feriez que perdre du tems, de la peine & de l'argent : encore ne sais-je, continua-t-il, en branlant la tête, si vous en seriez quitte à si bon marché. Vous êtes étranger, & l'on croit ici que tout est permis contre les personnes d'une

ma

u'il

ême

tion

; &

lui

une

la,

n'a fer-

ous

au-

Cc

re,

COIS

nes

fei-

en

or-

au-

ı li

oit

ins

ue

on

re-

ı'il

ms esautre nation que l'Italienne.

Cela n'est pas possible, m'écriai-je d'un ton qui ne découvroit que trop l'agitation de mon ame! Sommes-nous donc ici chez des barbares? Encore parmi les barbares, me répondit-il, on suit les loix naturelles, au lieu que dans ce pays-ci l'on n'en connoît aucune. Je vous le répete encore, poursuivit-il, mon avis est que vous ne vous arrêtiez pas plus long-tems dans cet endroit du monde où les principaux officiers de justice sont si peu serupuleux, qu'ils peuvent

Fij

Aventures plaisantes faire passer un coupable pour un innocent, & traiter un innocent comme un coupable. Je promis à mon avocat que, dès le jour suivant, je ne manquerois pas de faire ce qu'il me conseilloit. Je le remerciai des peines & des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour moi, & je tirai ma bourse pour le payer grassement; mais il me déclara qu'il ne recevroit rien. Vous avez assez perdu, me dit-il; si j'acceptois quelque argent de vous, je croirois mériter d'être confondu avec ceux dont vous avez sujet de vous plaindre. D'ailleurs, je veux qu'en quittant le séjour de Bologne, vous soyez persuadé que si les fripons y fourmillent, il ne laisse pas d'y avoir quelques honnêtes, gens.

CI

q

V

ch

gi

m

m

m

pr

CI

in

au

te

i'a

82

to

qu

l'ii

dr

qu

Ы

tre

m

av

di

Je m'en retournai chez moi plein d'estime pour mon avocat. Je trouvai Sayavedra qui n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit qu'à la fin je ne le sacrisiasse pour ravoir mes essets. Véritablement je n'avois qu'à le produire en justice, je faisois cesser les chicanes du vieux Bentivoglio. Je n'étois pas capable d'une pareille trahison. Je lui avois pardonné la sienne, & il me servoit avec un zele qui ne me permettoit plus de me souvenir du passé. Je lui dis que notre procès étoit sini, quoiqu'il n'eût pas

de Gusman d'Alfarache. encore été jugé, & que nous n'avions qu'à chercher fortune ailleurs; que je voulois partir pour Milan le lendemain dès la pointe du jour ; qu'il n'avoit sur le champ qu'à retenir des chevaux de louage, & tout mettre en état pour notre départ. A peine eus-je donné ces ordres à Sayavedra, qu'il entra dans l'hôtellerie une troupe de sergens & de records, métier que le diable auroit honte de faire. Ils vinrent à moi d'abord qu'ils m'appercurent, & me saisssant brusquement au collet, ils me conduisirent en prison. J'eus beau leur demander quel crime j'avois commis pour être traité si indignement? Ils ne me répondirent autre chose, sinon qu'on me le diroit en tems & lieu. On me le dit en effet; j'appris que c'étoit pour avoir été volé, & que je serois bienheureux si je ne sortois de prison que pour aller aux galeres; que M. l'avocat Bentivoglio, pour punir l'insolence que j'avois eue de me plaindre de son fils & de présenter deux requêtes, qu'on devoit regarder comme des libelles diffamatoires contre la noblesse de sa race, & en particulier contre le seigneur Alexandre, dont tout le monde connoissoit les bonnes mœurs, avoit obtenu de la Justice de M. l'auditeur une permission de me faire arrê-

unoun ue,

Je u'il , & raf-

lu, ent

de

nt,

ein vai ié-

le riire

ire ies

ois ec ne

re

châtiment convenable à ma témérité.

lc

C

C'est ce que contenoit une longue feuille de papier qu'on me fit lire, & que je ne lus pas sans lever cent fois les yeux & les mains au ciel, au grand plaisir de mes sergens & du geolier, qui étoient présens & qui rioient sous-cape, Dieu sait de quoi. Je fus là deux ou trois jours sans voir personne que le concierge, ses valets & ses servantes, qui m'insultoient de gaieté de cœur & se faisoient un jeu de mes souffrances. Ce lieu me parut un vrai tableau de l'enfer. J'y serois mort de faim, si je n'eusse pas eu de l'argent. On juge bien que je payois fort cher tout ce que j'étois obligé d'acheter pour vivre. Encore falloit-il en rendre grace au geolier, qui, par un excès de bonté, venoit me tenir compagnie & manger les deux tiers de ce qu'on m'apportoit. Après quoi il me disoit effrontément qu'il ne faisoit pas cet honneur aux autres prisonniers.

Sayavedra, qui pour les raisons que j'ai dites, n'osoit paroître en ville & solliciter pour moi, faisoit agir mon hôte. Celui-ci, touché de compassion de me voir si injustement persécuté, alla trouver mon avocat, pour l'engager à ne me point abandonner à la malice

de Gusman d'Alfarache. 67 de mes ennemis. L'avocat, homme charitable & généreux, indigné de la tyrannie qu'on exerçoit au mépris des loix sur un étranger sans appui, entreprit de me servir encore & de me tirer du moins des griffes de ces voleurs. Il faut savoir de quelle façon il en vint à bout. Pour prévenir un jugement ignominieux qu'on étoit sur le point de rendre contre moi, il me conseilla de souscrire à un accommodement qui me fut proposé de la part de mes parties, & que je n'ai garde ici de passer sous silence. Ils me firent figner une déclaration en bonne forme, comme je reconnoissois le seigneur Alexandre Bentivoglio pour un gentilhomme plein d'honneur, & d'une vie irréprochable; que je lui demandois pardon de l'avoir injustement accusé d'une mauvaise action. Ce que je confessois n'avoir fait qu'à la sollicitation de ses ennemis. Enfin, que je n'avois aucun sujet de me plaindre de lui & que je le priois de m'accorder son

Voilà le beau tempérament qu'on trouva pour accommoder les Parties. Je n'eus pas plutôt signé cette déclaration contre mon honneur & ma conscience, que je sus élargi. Que n'auxois-je pas écrit? Que n'aurois-je pas faits

irun é.

que que yeux r de nient

Dieu ours , ses

ient jeu t un

nort l'arfort

ndre s de

e &

ronieur

que & non lion

amitié.

alla er à lice 68 Aventures plaisantes

pour sortir de prison? Ceux qui savent ce que c'est que d'y être, m'excuseront bien d'avoir, pour ratrapper ma liberté, reconnu un voleur pour honnête homme. J'aurois, je crois, fait le contraire s'il eût fallu. Je repris le chemin de l'hôtellerie, où Sayavedra étoit dans de mortelles alarmes. Il ne savoit si tous les mouvemens d'un homme de bien, comme mon avocat, pourroit se donner, & le bruit scandaleux que mon emprisonnement faisoit dans la ville, seroient capables de me tirer du labyrinthe où je me trouvois engagé. Ce cher confident fut d'autant plus ravi de me revoir libre, qu'il s'y attendoit moins. Tous les messieurs qui logeoient dans l'hôtellerie étoient prets à se mettre à table pour dîner. Aussi-tôt qu'ils me virent arriver, ils vinrent m'embrasser, en me félicitant sur ma sortie de prison. Ils me témoignerent la part qu'ils avoient prise à mon malheur. Ensuite pendant tout le repas, on ne s'entretint que de mes juges, & chacun en fit un éloge digne d'eux. Pour moi, je n'en parlai qu'avec beaucoup de retenue, de peur de quelque nouvel accident.

fricare of a large transport of a regular

ma

M

qu

log

qu

eci

rei

cie

bo

qu

VC

m

ét

ont

mire hô-

or-

les

m-

& n-

nt

nt

li-

es

ic

11

, i-1-c

C

S

CHAPITRE VI.

Gusman se voyant hors de prison, se dispose à partir pour Milan; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait dissérer son depart.

J'ORDONNAI l'après-dîné à Sayavedra d'aller louer des chevaux pour le lendemain. Nous partirons, lui dis-je, pour Milan, c'est une chose résolue. Après ce qui vient de m'arriver, la ville de Bologne doit me déplaire encore davantage que celle de Florence. Tandis que mon écuyer alla exécuter mes ordres, je me rendis chez mon avocat pour le remercier de ma délivrance & lui offrir ma bourle; mais poussant la générosité jusqu'au bout, il me dit qu'il ne demandoit rien autre chose, que d'être perfuadé qu'il étoit au désespoir de ne m'avoir pu faire tirer raison de mon voleur. Je répondis à mon avocat que je ne lui avois pas moins d'obligation, que s'il m'eût fait restituer tout ce qui m'avoit été pris. Je le quittai, en lui faisant tou70 Aventures plaisantes tes les protestations imaginables de ser-

vice & d'amitié.

Étant revenu à l'hôtellerie après cela, & me trouvant fort désœuvré, je m'amusai à voir jouer aux cartes trois de nos meslieurs. Je m'assis par hasard auprès de l'un d'entr'eux; je m'attachai à voir son jeu, & par un caprice assez ordinaire à l'esprit humain, je sentis qu'insensiblement je m'intéressois plus pour lui que pour les deux autres. Quand il perdoit, je m'affligeois, & loriqu'il gagnoit, j'avois une secrete joie comme si i'eusse été de moitié avec lui. La fortune balança long-tems entre les trois joueurs. L'argent ne faisoit qu'aller & venir. Ils avoient devant eux chacun trente pistoles pour le moins; & je remarquai qu'ils jouoient rondement. Celui dont je voyois les cartes n'étoit pas le plus habile, aussi le malheur tomba-t-il sur lui, quand ils vinrent à s'échauffer. & qu'il se fit de grands coups. Je mourois d'envie de le conseiller; je savois parfaitement que cela ne se devoit pas faire, & cependant j'eus bien de la peine à m'en empêcher, sur - tout lorsque je m'apperçus qu'il jouoit de son reste; enfin il perdit jusqu'au dernier sol; après quoi se levant, il dit aux deux autres joueurs, qu'il alloit sortir pour chercher

de l rev jeu log dro cet don doc

avo un hon niei qui rad

rad Fra mai fon

doć que heu je r tam & j

Je i mei pro affe du

de Gusman d'Alfarache. de l'argent, & qu'il leur demandoit sa revanche pour l'après - souper : c'étoit un jeune homme qui venoit d'arriver à Bol logne pour s'y faire passer docteur en droit. Ses parens lui avoient donné pour cet effet une soixantaine de pistoles. dont il fut déchargé sans avoir le bonnet doctoral. L'un des deux cavaliers, qui avoient si bien vuidé ses poches, étoit un de ses compagnons d'étude, gentilhomme de Bologne, & l'autre une maniere d'officier François. Ce dernier qui étoit un peu plus âgé que ses camarades, en savoit plus long qu'eux. Les François ne sont pas manchots au jeu; mais ils rencontrent quelquefois des personnes qui les redressent.

fer-

ela,

m'a-

s de

au-

chai

flez

ntis

plus

and

u'il

nme

for-

rois

cun

re-

elui

: le

t-il

er,

ou-

OIS

pas

ine

je

e ;

res

res

er

Je me retirai dans ma chambre, d'autant plus fâché d'avoir vu perdre mon docteur in fieri, que j'allai m'imaginer que c'étoit moi qui lui avoit porté malheur. Prévenu de cette ridicule opinion, je me reprochois de m'être senu constamment près de lui pendant out le jeu, & je me regardois comme la cause de sa ruine. Puis blâmant ma sorte sensibilité: Je suis bien sou, disois je, de me tourmenter l'esprit si mal à propos. Mes propres affaires ne doivent elles pas assez m'affliger? Faut-il que je m'occupe du chagrin des autres? Tandis que je

Aventures plaisantes failois ces réflexions, j'entendis ce jeune homme entrer dans sa chambre, qui n'étoit séparée de la mienne que par une cloison de sapin. Il revenoit de la ville sans avoir pu trouver de l'argent, & plus piqué contre les gens qui lui en avoient refusé, que contre ceux qui lui en avoient gagné. Quelle misere, s'écrioit-il ! Se peut-il que dans Bologne un honnête homme cherche en vain trente pistoles à emprunter! Les Bolonnois ne sont pas des chrétiens: ce sont des Turcs. Encore je ne sais si les Turcs ne seroient pas assez humains pour me tirer de l'embarras où je suis. En disant ces paroles, il poussoit de gros soupirs, & se promenoit en long & en large dans sa chambre. Ensuite se mettant en fureur, il mugissoit comme un taureau, donnnoit de grands coups sur sa table, & chargeoit de malédictions tous les habitans de la ville; enfin, las de jurer & de tempêter, il se jetra sur son lit, où le prenant sur un ton plaintif, il renouvella ses lamentations.

J'avois beau faire des effors pour m'endurcir le cœur, je sentois malgré moi que j'étois fort touché de son infortune. Dans ce tems-là mon confident arriva dans ma chambre, pour me dire qu'après avoir bien couru, il avoir eu

le

le

ret

lui

aff

me

je l Eh

dit

rép

ieu

en

dro l'ai

me

cho

pol

dar

fai

fai

per

ten

hor

la i

ne

&

rai

plu

de Gusman d'Alfarache. le bonheur de trouver des chevaux de retour pour Milan. Parle bas, mon ami lui dis-je à l'oreille. Mon voisin est si affligé d'avoir perdu son argent, qu'il me fait pitié. Je t'avouerai même que je suis sérieusement tenté de le venger. Eh! que feriez-vous pour y réussir, me dit il? Je prendrois ce soir sa place, lui répondis-je, & je m'embarquerois au jeu. C'est le moyen de nous remettre en fond tout d'un coup, ou d'aller tout droit à l'hôpital. Au bout du compte, l'argent qui nous reste ne sauroit nous mener bien loin. Trente pistoles, que nous avons peut-être, sont si peu de chose pour des Voyageurs qui ne vont point à pied, & qui vivent noblement dans les hôtelleries, qu'il n'y a point ce me semble, à balancer. Il s'agit de faire deux repas par jour, ou de n'en faire qu'un, & de nous coucher sans souper. Qu'en penses-tu, Sayavedra? j'attends ton conseil la - dessus. Ne me dis pas que je vais remplir la place d'un homme qui a joué de malheur, & que la mauvaise fortune est contagieuse. Je ne suis point un joueur superstitieux. & d'ailleurs, je puis t'assurer que j'aurai affaire à des gens qui n'en favent pas plus que moi. Mon confident me répondit qu'il ap-

une

qui

par

ent,

i en i lui

s'é-

gne

rain

on-

ont

ircs

me

ant

irs,

ans

fu-

au,

le,

les

rer

ou

ou-

our

gré

or-

ent

ire

eu

Ic

Tome II.

TT

fo

bo

do

VC

VC

to

da

ro

ch

Je

VC

to

&

en

OU

ai

lu

pe

CO

fig

qu

qu

ga

tu

no

le

qu

prouveroit toujours ce que je jugerois à propos de faire; mais qu'il me conseilloit, puisque je voulois bien le consulter sur cela, de ne me fier que de la bonne sorte au hasard, dont je connoissois le caprice, & de prendre des mesures pour me le rendre favorable. Eh! quelles melures, lui dis-je, en feignant d'être neuf dans ce métier? Bon, répliqua-t-il; ignorez-vous que lorsqu'on joue pour gagner, on se sert sans façon des moyens les plus sûrs de s'emparer de l'argent du prochain? Les honnêtes gens d'aujourd'hui ne s'en font pas le moindre scrupule. Si vous m'en croyez, vous ne serez pas plus sot que les autres; & je m'offre à vous aider de mes petites lumieres. Sayavedra me ravit par ce difcours. J'étois bien aise qu'il me présentât ses services de lui-même; car j'avois jusques-la gardé toujours avec lui le decorum de la maîtrise. Ce qu'il faut nécessairement faire avec les valers, si vous voulez qu'ils vous servent bien.

Je dis à mon confident que je n'avois envie de jouer que pour gagner, & que s'il savoit quelque infaillible moyen de jouer toujours heureusement, il me feroit plaisir de me l'apprendre; que s'il y avoit quelque mal à l'employer, on devoit me le pardonner dans le mauvais état où sede Gusman d'Alfarache.

crois

con-

con-

è la

oil-

ures

elles

être

-il;

OUL

rens

du

our-

cru-

le-

c je

lu-

dif-

len-

7015

le

aut.

en-

s'il

ier

ai-

oit

me

Ic-

trouvoient mes affaires. Il fut charmé à son tour de voir que je me prêtois de si bonne grace au desir qu'il avoit de m'endoctriner. Je ne veux, me dit - il, que vous donner seulement une leçon pour vous mettre en état de rafler ce soir tout l'argent des autres joueurs. Je ferai dans les bonnes occasions une petite ronde, fous prétexte de moucher les chandelles, ou de vous donner à boire. Je verrai d'un coup-d'œil le cartes de vos joueurs, & je vous ferai connoître tout leur jeu, tantôt avec mes doigts & les boutons de mon habit, & tantôt en tenant sur ma poitrine la main droite ou la gauche. Lorsque Sayavedra m'eut ainsi parlé, je demeurai d'accord avec lui que je serois bien mal adroit, si je perdois avec un pareil secours. Nous convînmes donc entre nous de ce que fignifieroit chaque figne, & il ne tint qu'à mon Pédagogue de s'appercevoir qu'il avoit en moi un sujet des plus disciplinables.

A l'heure du souper je me rendis dans la salle, où les deux joueurs, qui avoient gagné, étoient déja. Mon voisin, le futur avocat, y arriva bientôt, & nousnous mîmes tous à table. Pendant tout le repas, l'écolier qui avoit perdu, quoiqu'il eût la mort au cœur, fit tous ses

Gij

Aventures plaisantes 76 efforts pour paroître gai. Il parla beaucoup, porta des brindes à tous les convives, & affecta de faire l'agréable. Après le souper, les deux messieurs qui avoient joué avec lui, se disposerent à recommencer; on apporta des cartes; & comme on se préparoit à tirer pour les places, mon voisin dit : Messieurs, j'espere que vous ne ferez pas difficulté de jouer trente pistoles sur ma parole. Je dois demain sans faute recevoir une somme considérable. A ces mots, le François fit la grimace & ne répondit rien. L'autre joueur plus hardi déclara qu'il ne joueroit jamais sur la parole de personne; que c'étoit un serment qu'il avoit fait, ayant remarqué plus d'une fois que cela lui portoit guignon: Hé bien, messieurs, reprit l'apprentif avocat, je vous demande donc un moment de parience. Je cours chez un marchand que je n'ai pas trouvé tantôt, & qui certainement me prêtera tout ce que je voudrai. Les joueurs lui repartirent qu'il pouvoit aller faire ses affaires & revenir les joindre dans la salle, où ils l'attendroient julqu'à minuit.

Je pris alors la parole, & m'adressant aux deux cavaliers qui restoient, je leur demandai s'ils vouloient que je sisse le troisseme, jusqu'au retour de leur camarad place lene voi ten fior adr que Per

dre fur esp trei en day

> vec chi por mé qui der cor

que

po mo che rei

qu

de Gusman d'Alfarache. rade; que je lui céderois volontiers la place, puisqu'ayant résolu de partir le lendemain de grand marin, je ne pouvois leur tenir compagnie fort longtems. Ces messieurs, qui sur ma physionomie jugerent assez mal de mon adresse au jeu, me répondirent avec joie que je leur ferois bien de l'honneur. Pendant qu'on mettoit les cartes en ordre, j'appelai Sayavedra, & lui dis de me donner quelque argent. Il me jetta fur la table d'un air négligé toutes nos especes, qui faisoient à peu près une trentaine de pistoles, en me disant qu'il en iroit chercher, si j'en souhaitois davantage. Je lui fis réponse que cela suffisoit, & que j'irois me reposer lorsque je l'aurois perdu.

au-

on-

ble.

qui

nt à

; &

les

'el-

de

Je

ine

le

dit

ara

de

ı'il

ne

Hé

70-

nt

nd

er-

u-

'il

ir

n-

nt

12

le

1-

Nous fûmes bientôt en train; Sayavedra s'assit sur une chaise auprès de la
cheminée, & se tint là par mon ordre,
pour être à portée de nous servir. On se
ménagea d'abord, comme cela se pratique; & néanmoins trouvant occasion
deux ou trois fois de faire de bons
coups, sans tricherie, je ne négligeai
point d'en prositer. Je gagnai tout au
moins cent écus. C'est toujours quelque
chose, dis-je en moi-même. Si malheureusement pour moi, le jeune homme
qui est sorti, revient avec de l'argent

Gij

Aventures plaisantes frais, du moins je n'aurai pas occupe sa place pour rien. Ces coups de bonheur piquerent ces deux messieurs, qui crainant que je ne les quittasse, ainsi que je les en menaçois de tems en tems, pour mieux les échauffer, me proposerent de jouer plus gros jeu. Je leur dis que j'y consentois. Un moment après, comme il s'agissoit d'un grand coup, j'apostrophai Sayavedra: Hola, Garcon, lui dis-je, n'es-tu donc ici que pour dormir? Donne-moi à boire. Il se leva de l'air du monde le plus innocent, feignit d'être à moitié endormi, & en versant du vin dans mon verre, les yeux à demi-fermés, il me fit par ses signes enlever quinze pistoles à mes deux joueurs. Voilà mes fonds bien augmentés; mais suivant la politique ordinaire des Aigre-fins, je perdois quelquefois, quand j'aurois fort bien pu gagner.

Pour dire la verité, avec mes seuls tours de main, je serois venu à bout de ces messieurs, & je les aurois mis à sec; car ils n'étoient rien moins que de fins joueurs; cependant il faut convenir que les signes de Sayavedra me faisoient brusquer leur argent, sur tout quand ce n'étoit point à moi à battre les cartes. Cela étoit même moins suspect. Ce gargon me sut d'un grand secours pour vui-

de fei du foi mi vo po jot je i

per rev de me bre

fol

-1

pri go fen que de ne enc

tre rag Je

de Gusman d'Alfarache. der leur bourse. Quand je me vis en possession de toutes les pistoles qu'ils avoient étalées sur la table au commencement du jeu, je leur dis : Messieurs, il est fort tard, & vous savez qu'il m'est permis de me retirer; néanmoins, pour vous faire voir que je ne veux point emporter votre argent, & que je suis beau joueur, remettons la partie à demain; je ne partirai pas, quoique j'aie fait louer des chevaux pour cet effet. Rien n'étant plus capable de consoler des joueurs qui perdent, que l'espérance d'avoir leur revanche, ceux-ci ne me presserent plus de continuer le jeu. Nous nous séparâmes. Chacun prit le chemin de sa chambre, eux dans la crainte que je ne manquasse à ma parole, & moi dans la résolution de la tenir.

pé sa

heur

crai-

que

ins,

ole-

dis

rès,

up,

Gar-

que

Il le

ent,

en

eux

nes

eux

en-

aire

is,

uls

de

ec;

fins

que

ent

ce

es.

ar.

ui-

La joie d'avoir gagné un peu d'argent, & l'agitation où le jeu avoit mis mes esprits, m'empêcherent assez long-tems de goater la douceur du sommeil. Heureusement, dans mon insomnie, je n'avois que d'agréables images. Il n'en étoit pas de même de mon malheureux voisin. Il ne faisoit que de revenir de la ville, & encore sans argent. Il n'avoit osé paroître dans la salle, & plein de honte & de rage, il s'étoit retiré dans sa chambre. Je l'entendois soupirer amérement, &

80 Aventures plaisantes

se tourner dans son lit tantôt d'un côté & tantôt de l'autre. J'étois ravi de l'avoir vengé à mon prosit; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que je ne le plaignois plus : comme s'il eût été moins à plaindre, depuis que j'avois son argent. Nous sommes touchés des malheurs que nous ne causons pas, & insensibles à

fair

cou

gue

de

des Te

vot

ne

me cân

dai

foi

noi Je

per

qu

me

jou y a

for

profai

tel

m

ju n

bl

lo

ceux qui nous sont utiles.

Le jour suivant mes deux joueurs eurent grand soin de s'informer des valets de l'hôtellerie, si je n'étois point parti; & ils furent bien-aises quand ils apprirent que j'avois effectivement différé mon départ. Ils avoient peur que je ne leur échappasse, & moi j'aurois été bien fâché de les quitter, sans avoir le reste de leur argent. Ils auroient souhaité que nous nous fussions remis au jeu dès le matin. Mais pour irriter leur envie, je ne me montrai dans la falle qu'à l'heure du dîner. Je m'apperçus bien à table de l'impatience qu'ils avoient d'en revenir aux prises avec moi. Ce que je ne faisois pas semblant de remarquer. J'affectois même un air froid & indolent, pour leur persuader que c'étoit par pure complaisance que je voulois leur donner leur revanche.

Sitôt qu'on eut dîné, l'on apporta des cartes. Alors mes deux champions, pour

de Gulman d'Alfarache. faire connoître qu'ils en vouloient découdre, tirerent de leurs poches de longues bourses pleines de bonnes pistoles de doublons d'Espagne. Ils en jeterent des poignées sur la table, en me disant : Tenez, leigneur cavalier, voilà ce que vous emporterez demain avec vous. Ils ne croyoient pas si bien dire. Nous prîmes donc nos places, & nous commencâmes à jouer. J'avois dessein de perdre dans cette séance; ainsi je n'eus pas besoin de Sayavedra. Je ne prétendois pas non plus qu'ils me gagnassent beaucoup. Je me ménageai de façon, que je ne perdis pendant toute l'après-dînée qu'une quarantaine d'écus. L'officier François me croyant en malheur, me propola de jouer plus gros jeu. Non, lui dis-je, il y a long-tems que nous jouons. Reposons-nous un peu. Nous serons plus propres à passer une partie de la nuit à ce

ôté

l'a-

il y

1015

iin-

nt.

jue

·u-

i;

riré

ne

en le

le

je

le

ir

is

is

r

-

r

S

2

L'espérance qu'ils avoient de me traiter plus mal, ou, pour mieux dire, de me ruiner, leur sit prendre patience jusqu'après le souper. De mon côté, je n'avois pas une intention plus charitable que la leur; ce que je sis bien voir lorsqu'il fallut recommencer à battre la carte. La fortune me sut d'abord con-

faint exercice, & nous nous contente-

rons tous à la reprise de ce soir.

82 Aventures plaisantes

traire; mais avec mon adresse & le secours de mon sidele écuyer, je l'obligeai à se déclarer pour moi. Ces messieurs en furent donc pour leurs doublons, qui passerentde leurs bourses dans la mienne. Après quoi, quittant le jeu pour s'en aller dans leurs chambres, ils me dirent que si j'étois d'humeur à leur donner encore un jour, ils feroient avec moi le lendemain une nouvelle séance. Je leur répondis que je ne demandois pas mieux, & qu'ils me trouveroient toujours disposé à faire ce qu'ils desireroient.

Je me retirai dans ma chambre avec mon confident, qui ne se possedoit pas de joie. Il voulut me déshabiller. Je le repoussai. Il n'est pas question de prendre du repos, lui dis-je; il est trop tard pour me coucher entre deux draps. Je prétends partir d'ici dès que je le pourrai faire sans bruit. Sayavedra me répondit que je ne me souvenois déja plus que je venois de promettre à ces messieurs que je jouerois encore avec eux. Je n'ai point oublié, repris-je, que je leur ai fait cette promesse; mais je ne suis point assez sot pour m'exposer à quelque nouveau malheur en la tenant. Ne conçois-tu pas le danger qu'il y a pour moi à faire un long séjour dans cette Ville. Si mes voleurs m'y ont fait

hon cule pas cen fau arré répe mai

emp

à la répl asse d'ic alle sati asse

dou Ce ce j de enc per

log éve où vra iet

ble

de Gusman d'Alfarache. 83

e fe-

igeai

irsen

, qui

nne.

s'en

irent

r en-

oi le

leur

eux,

dif

avec

t pas

le le

ren-

tard

. Je

our-

e ré-

plus

nel-

eux.

e je

ne

er à

ant.

ya

ans

fait

emprisonner après s'être saisis de mon bien, que ne dois - je pas craindre des honnêtes gens qui sont en droit de m'accuser de les avoir friponnés? Ne soyons pas insatiables. Nous avons plus de six cents écus. Contentons-nous de cela, & sauvons-nous au plus vîte. N'as - tu pas arrêté des chevaux? Sans doute, me répondit - il; j'en ai payé la journée au maître, qui m'a dit qu'ils seroient prêts à la pointe du jour. Tant mieux, lui répliquai - je. Nous ne saurions partir assez-tôt. Je ne croirai pas ma bourse en sûreté, que je ne sois à dix bonnes lieues d'ici. Mon confident me quitta pour aller se reposer quelques momens, fort latisfait de nous voir chargés d'un butin allez considérable, & se flattant de la douce espérance d'y avoir quelque part. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur ce point, quand il se rappelloit l'histoire de mes coffres; histoire qu'il jugeoit encoré trop récente, pour que j'en eusse perdu le souvenir.

Dès qu'il entendit du bruit dans le logis, & qu'il crut les domestiques éveillés, il revint dans ma chambre, où il me trouva en état de partir. Il est vrai que je ne m'étois pas seulement jeté sur mon lit, & que je m'étois agréablement occupé à compter mes especes,

Aventures plaisantes à mettre l'or d'un côté, l'argent de l'autre, & à ranger enfin proprement nos petits effets. Je l'envoyai payer notre hôte, & lorsque cela fut fait, nous sortîmes de l'hôtellerie & gagnames promptement l'endroit où nos chevaux nous attendoient. Jamais départ n'a été si précipité. A peine avoit-on ouvert les portes de la ville, que nous étions déja dans la campagne. La belle matinée! Dans un autre tems j'en aurois admiré les charmes; mais dans la fituation où mon esprit étoit alors, la beauté du jour m'étoit très-indifférente. Je ne songeois qu'à tirer pays. Je m'imaginois que tous les lévriers de la justice devoient courir après moi, pour me ramener dans les prisons de Bologne, & m'obliger à restituer l'argent que j'avois escamoté à mes deux joueurs. Je tournois la tête à tout moment pour voir si quelqu'un ne nous suivoit point, & quand j'appercevois quelque cavalier qui venoit plus

CT

VC

CO

Po

C

ve

GI

m

gu

te

qu

ma

for

fe

qu

fif

VO

pe

je

pla

ble

ter

fer

foi

mo

de

rit

fi u

Je devins pourtant peu - à - peu plus tranquille, & lorsque nous eûmes fait quatre lieues, je ne sentis plus aucune crainte.

vîte que nous, le cœur me battoit, je

changeois de couleur, je ne me raflu-

rois point qu'il ne fût passé. Tant il est

vrai que tout crime porte avec lui son

châtiment.

de Gusman d'Alfarache. crainte. Alors rompant le silence que j'avois gardé jusques-là, aussi-bien que mon compagnon: Sayavedra, lui dis - je, n'es-tu pas las de voyager en chartreux? Pour moi je le suis de rêver. Parlons. Conte-moi quelque histoire qui me réveille & me réjouisse. Seigneur Dom Gulman, me répondit - il, vous me permettrez de vous dire qu'il ne convient guere aux gens qui n'ont pas le sou, de tenir de joyeux propos. Il n'appartient qu'à ceux qui ont de l'argent à pleines mains, de faire de bons contes. Je t'entends, mon ami, lui répliquai - je en souriant; je t'assure qu'à la dînée nous ferons un compte ensemble, & j'espere que tu seras content. Comme vous saisissez les choses, repartit-il en riant. Je vous proteste que ce n'est point là ma pensée. Je sais bien qu'en vous servant je n'ai fait que mon devoir, & que le plaisir de vous avoir aidé à tirer les doublons de vos deux joueurs, me doit tenir lieu de récompense. Le désintéressement vrai ou faux que Sayavedra faisoit paroître, me plut infiniment, & mon deflein n'étant pas de le frustrer de la petite rétribution qu'il avoit méritée par ses signes, qui m'avoient été si utiles, je lui sis présent de vingt pitto-

l'au-

nos

otre

for-

omp.

nous

pré-

pordéja

née!

miré

où

lour

eois

cous

urir les

ref-

té à

te a

ne ne

olus

je

flu-

eit

fon

lus

fait

ine

Tome II.

les, aussi - tôt que nous fûmes arrivés à une petite hôtellerie où nous nous arrê-

aut

de

ma

bic

cho

vai

pas

fide

ave

& j

do

là ?

à d por en por

tien

ava

Me libi

mo lui

]

qua

ho

qui

qui

j'a

tâmes pour dîner.

Nous remontâmes à cheval, après avoir fait un assez bon repas, quoiqu'en entrant dans cette taverne, je me susse attendu à faire très - mauvaise chere. Bien loin de garder le silence, comme nous avions fait toute la matinée, les diverses aventures de Sayavedra devinrent le sujet de nos entretiens sur la route, jusqu'à Milan, où nous arrivâmes tous deux gais & gaillards, avec une disposition prochaine à nous emparer du bien d'autrui.

CHAPITRE VII.

De l'entreprise hardie que formerent Gusman & Sayavedra dans la Ville de Milan.

Nous employames les trois premiers jours à nous promener dans les rues, en parcourant des yeux les différentes marchandises dont les boutiques étoient parées, sans songer encore à mettre en œuyre notre génie aventurier. C'étoit

de Gusman d'Alfarache. autant de bon tems pour les bourgeois

de la ville.

rê-

rès

en

iffe

ere.

me

les

in-

OU+

nes

ine

du

ent

ille

es,

tes

ent

en

toit

Comme nous traversions la place un matin, il vint un jeune homme assez bien vêtu, aborder Sayavedra qui marchoit derriere moi. J'allois toujours devant, & j'avois déja fait plus de cent pas, lorsque je m'en apperçus. Je considérai fort attentivement ce jeune drôle avec qui mon confident s'étoit arrêté, & je lui trouvai un air égrillard, qui me donna fort à penser. Ho, ho! dis-je en moi - même, qui peut - être ce garçonla? & que peuvent-ils avoir tous deux à démêler ensemble ? C'est ce qu'il m'importe de savoir. Mais comment puis-je en être instruit? Si j'appele Sayavedra pour lui demander de quoi ils s'entretiennent, il ne manquera pas de composer une fable, & je n'en serai pas plus avancé. Que faut-il donc que je fasse? Me tenir en repos, leur laisser le champ libre; ne témoigner aucune défiance à mon écuyer, & avoir toujours l'œil sur lui.

Leur conversation dura plus d'un quart - d'heure. Après quoi le jeune homme prit congé de mon confident, qui vint me rejoindre d'un air rêveur qui ne m'ôta point le soupçon que l'avois déja. Je me préparois à entendre

Tai

qu

qu

fei

qu

Au

po

l'a

qu il,

mi

VII

qu

le

lui

de

qu

CO

ve

l'a

all

No

av

éto

qu

CO

CO

for

av

qu

ce qu'il me diroit de cette rencontre qui m'inquiétoit; & toutefois, quelque envie que j'eusse de le faire parler ladessus, il ne dit pas un mot, & demeura plongé dans sa rêverie. Je gardai ausli le silence sur cela, jusqu'à l'après-dinée. Alors me voyant seul avec lui dans ma chambre, & ne pouvant plus me contraindre: M. Sayavedra, lui dis-je en souriant, peut - on, sans vous paroître indiscret, vous demander quel homme c'est que ce jeune garçon avec qui vous étiez ce marin en si grande conférence? Il me semble que je l'ai vu à Rome, Ne se nomme-t-il pas Mendoce? Non, monsieur, me répondit - il. On l'appele Aguilera, & je puis vous assurer qu'il justifie bien son nom; car c'est un aigle dans les occasions où il s'agit de jouer de la griffe. C'est un bon compagnon, qui a de l'esprit, qui écrit à merveille, qui possede l'arithmérique, & sait faire en perfection des comptes doubles & triples. Il y a long - tems que nous nous connoissons. Nous avons voyagé ensemble & mangé de la vache enragée.

Il roule actuellement dans sa tête un dessein qui fera sa fortune, s'il réussit. Il m'a proposé d'y entrer, & il m'offre la moitié du prosit. Je lui ai répondu que je ne voulois rien entreprendre,

de Gusman d'Alfarache. 89 sans vous en avertir. Je lui ai dit même que vous aviez tant de bonté pour moi, que vous ne me refuseriez pas vos conseils dans une affaire de cette conséquence. Non, sans doute, lui dis-je: Au contraire, mon enfant, je suis disposé à vous y rendre service à l'un & à l'autre. Apprends-moi seulement de quoi il est question. Monsieur, repriril, Aguilera doit venir ici cette aprèsmidi. Vous lui parlerez. Il vous découvrira tout son projet, & s'il y a quelque chose à corriger dans son plan, vous le persectionnerez.

ontre

elque

er la-

neura

aufli

înée.

is ma

con-

ie en

oître

mme

Vous

nce?

ome,

on.

pele

qu'il

aigle

ouer

on,

ille,

aire

5 &

ous

en-

flit.

ffre

ndu

re,

Comme il achevoit ces paroles, on lui vint dire qu'un jeune homme le demandoit. Nous ne doutâmes point que ce ne fût Aguilera; car nous ne connoissions personne à Milan. Sayavedra courat au-devant de lui, & après l'avoir préparé à l'entretien que nous allions avoir ensemble, il me l'amena. Nous nous saluâmes de part & d'autre avec beaucoup de civilité. Cet Aguilera étoit un garçon d'assez bonne mine, & qui me parut avoir de l'esprit. Il me confirma tout ce que m'avoit dit mon confident, & me détailla d'une maniere fort plaisante quelques exploits qu'il avoit faits avec lui; il m'apprit ensuite qu'étant venu à Milan dans l'espérance

Hiij

Aventures plaisantes d'y faire quelque grand coup, il avoit trouvé moyen de se mettre au service d'un riche banquier, chez lequel il demeuroit depuis six mois en qualité de commis; qu'il avoit par son exactitude & sa fidélité gagné la confiance de son patron, en attendant qu'il trouvât l'occasion de le voler; qu'il s'en présentoit une fort belle; mais qu'il avoit besoin d'un second, pour en pouvoir profiter, & qu'en rencontrant Sayavedra, il l'avoit regardé comme un homme tombé du ciel pour cela, le reconnoissant pour l'avoir vu dans l'action plus d'une fois. Je lui demandai si son dessein étoit d'une exécution bien difficile. Pas trop, me répondit-il. Vous en allez juger : Le banquier a mis depuis peu dans son coffrefort une grande bourse de chamois, où il y a mille belles pistoles. Je les enleverai un dimanche au matin, pendant que le patron entendra la messe; j'irat joindre à la poste Sayavedra, qui aura retenu deux chevaux. Nous partirons dans le moment, & nous piquerons si vigoureusement nos masettes, que nous serons bien loin de la ville, avant que le banquier s'apperçoive de la saignée que j'aurai faite à son coffre-fort.

dia

dar

qui

qui

pol

que

pas

en

rev

êtr

bri

vil

lei

fo

de

au

pr

qu

m

m

te

m

h

qı

Après avoir écouté fort attentivement Aguilera, je lui dis que son projet étoit de Gusman d'Alfarache. 91

roit

ice

de-

de

ide

on

OC-

oit

oin

r,

a-

bé

ur

is.

ne

ne

n-

e-

uì

7.

It

i

2

15

diablement délicat; qu'un garçon connu dans la ville pour le commis de ce banquier, pouvoit rencontrer quelqu'un, qui, surpris de le voir sur un cheval de poste, & le soupçonnant d'avoir fait quelque mauvais coup, ne manqueroit pas de courir chez son maître, pour lui en donner avis; que le banquier étant revenu de la messe, découvriroit peutêtre d'abord qu'on l'avoit volé; que le bruit s'en répandroit à l'instant dans la ville, & qu'on sauroit bientôt qu'Aguilera auroit pris la poste; que sur cela son patron feroit suivre ses traces par des gens bien montés, & à qui le voleur auroit de la peine à échapper. Je lui représentai encore d'autres inconvéniens. qui lui firent voir clairement que son dessein étoit fort mal conçu. Il en demeura d'accord enfin, & cependant il me dit qu'il ne laisseroit pas de l'exécuter, puisqu'il ne pouvoit faire autrement; j'ai affaire, continua-t-il, à un homme qui ne sort jamais de chez lui que les fêtes & les dimanches pour aller à la messe, & qui revient une demiheure après se renfermer. Il couche dans la chambre où sont ses papiers & son argent, & il n'a point d'autre cabinet.

Quand il seroit encore plus sédentaire & plus vigilant, lui répliquai-je,

Aventures plaisantes 90 d'y faire quelque grand coup, il avoit trouvé moyen de se mettre au service d'un riche banquier, chez lequel il demeuroit depuis six mois en qualité de commis; qu'il avoit par son exactitude & sa fidélité gagné la confiance de son patron, en attendant qu'il trouvât l'occasion de le voler; qu'il s'en présentoit une fort belle; mais qu'il avoit besoin d'un second, pour en pouvoir profiter, & qu'en rencontrant Sayavedra, il l'avoit regardé comme un homme tombé du ciel pour cela, le reconnoissant pour l'avoir vu dans l'action plus d'une fois. Je lui demandai si son dessein étoit d'une exécution bien difficile. Pas trop, me répondit-il. Vous en allez juger : Le banquier a mis depuis peu dans son coffrefort une grande bourse de chamois, où il y a mille belles pistoles. Je les enleverai un dimanche au matin, pendant que le patron entendra la messe; j'irai joindre à la poste Sayavedra, qui aura retenu deux chevaux. Nous partirons dans le moment, & nous piquerons si vigoureusement nos masettes, que nous serons bien loin de la ville, avant que le banquier s'apperçoive de la saignée que j'aurai faite à son coffre-fort.

Après avoir écouté fort attentivement Aguilera, je lui dis que son projet étoit

de Gusman d'Alfarache. 91 diablement délicat; qu'un garçon connu dans la ville pour le commis de ce banquier, pouvoit rencontrer quelqu'un, qui, surpris de le voir sur un cheval de poste, & le soupçonnant d'avoir fait quelque mauvais coup, ne manqueroit pas de courir chez son maître, pour lui en donner avis; que le banquier étant revenu de la messe, découvriroit peutêtre d'abord qu'on l'avoit volé; que le bruit s'en répandroit à l'instant dans la ville, & qu'on sauroit bientôt qu'Aguilera auroit pris la poste; que sur cela son patron feroit suivre ses traces par des gens bien montés, & à qui le voleur auroit de la peine à échapper. Je lui représentai encore d'autres inconvéniens. qui lui firent voir clairement que son dessein étoit fort mal conçu. Il en demeura d'accord enfin, & cependant il me dit qu'il ne laisseroit pas de l'exécuter, puisqu'il ne pouvoit faire autrement; j'ai affaire, continua-t-il, à un homme qui ne sort jamais de chez lui que les fêtes & les dimanches pour aller à la messe, & qui revient une demiheure après se renfermer. Il couche dans la chambre où sont ses papiers & son argent, & il n'a point d'autre cabinet. Quand il seroit encore plus sédentaire & plus vigilant, lui répliquai-je,

ce

e-

de

de

on

)C-

oit

in

a-

oé

ur

S.

e

e

1-

-

uì

1-

t

i

a

qu

ba

di

la

pa

po

gu

ď

q

l'a

8

re

di

m

ti

pi

m

b

0

p

on peut lui ravir sa bourse de chamois. sans s'exposer au péril que vous voulez braver si témérairement. Ma foi, mesfieurs, fi vous n'en savez pas davantage, vous n'êtes encore que des apprentifs dans votre métier. Je veux vous montrer qu'un génie supérieur a bien d'autres lumieres que les vôtres. Je me charge, si vous le souhaitez, de la conduite de cette entreprise, & sans vous envelopper dans le malheur que je puis éprouver, si la fortune m'est contraire, je vous réponds des mille pistoles, pourvu qu'elles soient dans huit jours dans le coffre - fort. Sayavedra & son ami se prirent à rire à ce discours, qui leur causa autant de joie, que s'ils eussent déja eu entre les mains la bourse de chamois. Ils me remercierent de l'offre que je leur faisois, & me laisserent volontiers conduire ce projet d'importance; bien persuadés, particuliérement Sayavedra, que je ne leur parlerois pas de cette sorte, si je n'étois pas comme assuré de l'événement. Ne vous embarrassez de rien, leur dis-je, messieurs; vous verrez qu'un homme qui a été page cinq ou fix ans, en sait plus long qu'un bandit de la Romagne. Ils redoublerent leurs ris à ce trait railleur, qui regardoit Sayavedra. Ensuite je fis quelde Gusman d'Alfarache. 93 ques questions au fidele commis du

banquier.

S.

ez (-

e,

fs

n-

u-

ne

n-

us

is

2,

r-

ns Ce

11

nt

le

re

0-

n-

nt

as

C

1s;

g

l-

De quel moyen, lui dis-je, prétendiez-vous donc vous servir pour tirer la bourse du coffre fort? Vous n'en avez pas la clef. Non, certainement, me répondit-il. Le patron ne la confie à personne. Il me la donne seulement quelquefois, lorsque je suis avec lui dans son cabinet, & que pendant qu'il écrit, quelqu'un vient demander le paiement d'une lettre de change. Il me jette la clef pour prendre un sac dont il m'indique le numero, & tandis que je compte l'argent, il a un œil sur ce qu'il écrit, & l'autre sur ce que je fais. Cela étant, repris-je, il sera bien difficile de prendre l'empreinte de cette clef. Beaucoup moins que vous ne pensez, repartit Aguilera. J'ai Dieu merci la main subtile; je promets de vous apporter l'empreinte de la clef du coffre - fort; & même, si vous le jugez à propos, celle de la clef d'une perite armoire où mon bourgeois serre ses livres de compte & l'argent qu'il emploie à ses dépenses ordinaires. A ces mots, qui me firent tressaillir de joie, je lui dis que s'il pouvoit prendre ces deux empreintes, nous serions encore plus sûrs de notre fait.

Je n'oubliai pas de m'informer de la disposition du cabinet, de la maniere dont les sacs étoient faits, des marques qu'ils avoient; en un mot, de toutes les particularités tant du dedans que du dehors du cosfre-fort. J'en sis un mémoire circonstancié, que le commis me dicta. Ensuite, je renvoyai Aguilera chez son maître, en lui disant que je l'instruirois, quand il en seroit tems, du personnage qu'il auroit à jouer.

i

n

n

10

Tout réussit selon nos mauvailes intentions. Je mis pour cela en usage les tours de subtilité dont j'étois malheureusement capable. Aguilera suivit de point en point ce que je lui ordonnai; & par la plus insigne fourberie qu'on puisse imaginer, je sis ensorte que le banquier sut condamné à me délivrer mille pistoles qui étoient dans son coffre-fort, & que je prétendois avoir mis

en dépôt chez lui.

Si-tôt que je me vis en possession d'un argent si méchamment volé, j'aurois souhaité d'être bien loin de Milan. Mais comme un départ trop précipité auroit pu devenir suspect, je résolus de le différer de quelques jours. Sayavedra ne pouvoit se lasser de toucher nos pistoles, & les prenant quelquesois pour des pieces d'or qu'on voit en songe, il

de Gusman d'Alfarache. ne savoit s'il revoit ou s'il étoit éveillé. Puis pensant au stratagême que j'avois inventé pour faire un si beau coup, il m'élevoit au-dessus de tous les fripons du monde. Je ne vous croyois pas si grec, me disoit-il, quoique je vous connuste pour un jeune homme des plus adroits. Vous serez long-tems mon maître. Ami Sayavedra, lui dis-je, c'est trop vanter un tour assez commun. Ce qui mérite seulement d'être loué, c'est de savoir éviter le péril en volant; car de s'introduire dans une maison ouverte, y prendre une robe - de - chambre. & recevoir cent coups de fouet, rien n'est plus aisé.

ere

ues

tes

né-

nis

era

ie:

s,

n-

les

ude

i;

on

le

er

f-

is

n l-

1.

é,

e

a

Nous passames, mon écuyer & moi, le reste de la journée à nous entretenir dans l'hôtellerie avec beaucoup de gaieté. Quand la nuit fut venue, nous sortimes tous deux pour aller trouver Aguilera, qui nous attendoit au rendez-vous. Dès qu'il nous vit arriver, il se mit à rire, & nous suivimes son exemple. Il ne manqua pas ensuite de me complimenter aussi sur mon habileté. Après quoi, il sut question de partager notre butin. Je tirai de ma poche une grande bourse où il y avoit trois cents pistoles que je lui donnai, en lui

disant que j'en destinois autant à Savavedra, & que je garderois le reste pour moi, étant bien juste que celui qui avoit le plus travaillé dans cette affaire & joué le plus gros jeu, eut la plus grosle part. Mes deux associés en demeurerent d'accord, & m'assurerent qu'ils étoient très-contens. Le partage fait, n'ayant plus rien qui nous arretât au rendez-vous, nous dîmes adieu au commis, & nous retournâmes au logis, où j'employai l'après-souper à compter toutes mes especes. Quel sujet de ravissement pour moi, de me trouver en fonds de plus de sept mille francs, sans parler de ce que j'avois gagné à Bologne. Je ne m'étois jamais vu si riche, & je ne me souvenois plus d'avoir été volé a Sienne.

En me promenant le lendemain dans les rues, ayant jetté les yeux par hasard dans la boutique d'un clinquailler je remarquai une chaîne de cuivre doré fort bien travaillée, & je la pris pour une chaîne d'or pur. Je demandai au marchand combien elle pesoit. Il me répondit en riant, que tout ce qui reluisoit n'étoit pas or; & que si j'avois envie d'acheter cette chaîne, il m'en fesoit très-bon marché. Je fus tenté de

l'av

8

ave

rire

&

que

Gu fail

che

qui

je ;

la

m'e

gra

dre

fei

mi

gu

de

ja Pla

dé

lie

br

qu

po

qu

12 Po

de Gusman d'Alfarache. l'avoir. Je lui en donnai ce qu'il voulut, & je l'emportai. Sayavedra qui étoit avec moi, n'avoit pu s'empêcher de rire en me voyant faire cette emplette; & quand nous fûmes sortis de la boutique, il me dit : Seigneur Dom Juan de Gulman, vous avez bien la mine de faire payer cette chaîne à quelqu'un plus cher qu'elle ne vous a coûté. C'est ce qui pourra bien arriver, lui répondisje; & dans ce louable dessein, je vais la porter chez un orfévre, pour qu'il m'en fasse une d'or fin de la même grandeur & de la même façon. Je m'adressai à un habile ouvrier qu'on m'enseigna. Il m'en fit une si semblable à la mienne, qu'on ne pouvoit les distinguer l'une de l'autre que par le son.

ur

re

us le-

nt

ge

e-

s,

er f-

n

)-

é

r

u

Enfin, je partis de Milan avec ces deux bijoux, & toutes les plumes que j'avois tirées de l'aîle du fieur Jérôme Plati. Je dis dans l'hôtellerie, avant mon départ, que j'allois à Venise; mais au lieu d'en prendre la route, j'enfilai sans bruit celle de Pavie. Je m'arrêtai quelque tems dans cette derniere ville, pour y faire les préparatifs du voyage que j'avois résolu de faire à Gênes, si jamais je me trouvois dans un état à pouvoir paroître devant mes parens

Tome II.

Aventures plaisantes sans les faire rougir. J'y voulois jouer le rôle d'un jeune abbé Espagnol revenant de Rome. Pour cet effet, j'achetai des étoffes fines, dont le plus fameux tailleur de Pavie me fit une soutane & un manteau long; je me donnai des fouliers de maroquin noir à talons rouges, avec des bas de soie, & tout le reste d'un habillement de prélat. J'ordonnai de plus à Sayavedra, de se pourvoir de deux grands coffres de bagage, & lorsque tout fut prêt, je me mis en chemin dans une litiere conduite par un muletier, avec mon écuyer à cheval, un nouveau valet à pied, & un autre muletier qui menoir une mule chargée de balots. Ce fut dans ce bel équipage que Gênes revit ce même Gulman qu'elle avoit vu six ou sept ans auparavant dans une situation bien miférable.

le

ni le

V

qu

m

fla

Sa

lit

ui

fo fu

in ge

CHAPITRE VIII.

re-

ux &

les

le

orur-

e,

en

par

e-

un

ale

oel

ne

ins

ni-

De son arrivée à Gênes, & de la gracieuse réception que lui sirent ses parens, lorsqu'ils apprirent qui il étoit.

Nous allâmes loger à la croix-blanche, qui dans ce tems-là étoit la meilleure hôtellerie de la ville. Il étoit déja nuit, & comme mon écuyer avoit pris les devans pour disposer l'hôte à recevoir chez lui un abbé de la premiere qualité, je trouvai tout le monde en mouvement dans la maison. Une partie des domestiques étoit à la porte avec des sayavedra m'eut aidé à descendre de ma litiere, me conduisit à la chambre d'honneur du logis, de laquelle on sit sortir un cavalier qui méritoit mieux que moi de l'occuper.

L'hôtellerie étoit alors pleine de perfonnes de confidération, lesquelles ne furent pas peu curieuses de savoir qui j'étois, & mon nouveau valet, bien instruit par Sayavedra, disoit à tous les gens qui le questionnoient là-dessus, que

ſ

é

p

t

p

d

0

je

pa

qi

m

in

· pı

110

qu

qu

ne

re

ve fa

je me nommois monseigneur l'abbé Dom Juan de Gusman, fils d'un noble Génois marié à Séville. Je ne sortis Point de ma chambre le premier jour. Je l'employai à faire l'abbé d'importance, fatigné de son voyage de Rome, & à préparer tout pour me montrer le lendemain dans la ville de Gênes sous la forme d'un prélat. Tandis que je m'occupois de cette décoration avec mon fidel écuyer, qui ne sachant point encore le motif de ce changement de figure, me dit : Il faut, mon cher maître, que vous commenciez à vous défier de moi, puisque vous me faites un mystere du dessein que vous méditez présentement. Non, lui répondis-je, mon ami, tu as toujours ma confiance. Si pendant notre séjour à Pavie j'ai fait faire ce nouvel habillement sans t'en dire la raison, c'est qu'il n'étoit pas encore tems de te l'apprendre. Je puis à l'heure qu'il est satisfaire ta curiosité. Bien loin de vouloir te cacher le projet que je roule dans ma tête, je ne saurois l'exécuter sans ton secours; je vais t'en faire confidence.

Je t'ai raconté à Milan, comme mon pere, noble Génois, épousa à Séville une dame de la maison des Gusmans, dont j'ai pris le nom; je t'ai même dit

de Gusman d'Alfarache. 101 en gros l'histoire de ma vie; mais je ne t'ai point parlé d'une aventure dont le souvenir m'a fait former l'entreprise que je vais te découvrir. Il y a près de sept ans que je partis de Tolede en bon équipage pour venir en Italie voir mes parens. Je ne ménageai pas mieux que toi mon argent sur la route, de sorte que j'arrivai à Gênes dans un état misérable. Cela ne m'empêcha pas de me présenter devant quelques personnes de la famille, & entr'autres devant un de mes oncles, qui me reçut fort mal, ou plutôt me traita si cruellement, que je jurai de m'en venger, si jamais la fortune m'en offroit l'occasion. Je prétends garder mon serment, puisque je le puis aujourd'hui. Je veux voler mes parens; c'est la seule vengeance que j'ai envie de tirer d'eux. Voilà dans quelle intention j'emprunte ce déguisement qui te surprend si fort. Outre qu'il inspire du respect, il me semble plus propre qu'un autre à me rendre méconnoissable à des yeux qui ne m'ont vu qu'en passant, quand le changement qui s'est fait en moi depuis ce tems - là ne m'ôteroit pas la crainte d'en être reconnu. Préparons - nous, cher Sayavedra, à jouer de bons tours dans ma famille. J'y suis poussé par un juste ref-

ble rtis

ur. orne, le

ous je vec

int de

déun

je,

fait en

ensà

ité.

auais

on lle

dit

sentiment, & par l'intérêt. Mon confident me répondit que je n'avois qu'à commander; qu'il suivroit exactement les instructions que je lui donnerois. Nous concertâmes tous deux ce que nous devions faire, & voici la conduite que je tins pour parvenir à mon but.

bi

de

to

PI

de

de

fa

m

OI

qu

uI

da

po

fo

ho

P

qu

je

ne

je

U

qu

re

no fe

d'

de

Je me mis le lendemain, second jour de mon arrivée, en soutane & en manteau long, & me regardant dans le miroir, je me parus a moi-même tout un autre homme. Sans vanité, je n'avois pas mauvaise mine. Quand je n'aurois pas eu le talent de bien faire toute sorte de personnages, j'avois vu à Rome tant de beaux modeles d'abbés de conséquence, que je n'eusse pu manquer de les copier. Pour moi, j'attrapois à merveille leurs meilleurs airs; je savois me rengorger, prendre un maintien grave & fier, trousser ma soutane & mon manteau de façon que je laissois voir une jambe qui n'étoit pas mal faite, avec un bas de soie & un soulier mignon; porter mon chapeau d'une maniere aussi galante que modeste : envisager enfin les gens sans attacher sur eux mes regards, & adoucir ma voix en leur parlant; je possédois parfaitement tout cela par théorie, & je sortis pour aller montrer dans la ville que je le savois aussi

de Gusman d'Alfarache. 103 bien pratiquer. Sayavedra, mon majordome, me suivoit avec mon laquais, tous deux sur deux lignes, & fort proprement vêtus. On me considéroit avec de grands yeux comme on a coutume de regarder un étranger, & chacun me faisoit de profondes révérences, ou pour mieux dire, à mon habit de soie; car on est traité dans le monde, suivant ce qu'on y paroît. Que Cicéron se présente mal habillé, Cicéron passera pour un cuistre.

nı'à

is.

ite

ur n-

ni-

ut a-

u-

te

ode

er

à

is

en

80

is

e,

1;

n

er-

a

Je me promenai dans les rues pendant plus d'une heure, répondant aux politesses respectueuses qu'on me faisoit, en abbé accoutumé à recevoir des honneurs. Après quoi, je retournai à l'hôtellerie, où l'hôte me fit avertir que le dîner étoit prêt, & demander si je trouverois bon que quelques personnes de qualité mangeassent à ma table; je répondis que cela me feroit plaisir. Un moment après, étant entré dans la salle où je devois dîner, je vis arriver quatre cavaliers qui me saluerent avec respect. Je leur rendis le salut fort honnêtement, & remarquant qu'on avoit fervi, je m'assis à bon compte à la place d'honneur; ensuite je priai ces messieurs de se mettre à table. La conversation fut d'abord sérieuse à cause de moi-

Je m'en apperçus, & l'égayant moimême tout le premier, pour faire connoître à ces messieurs, que je n'étois pas si diable que j'étois noir, je sis deux ou trois petits contes badins, qui exciterent quelques personnes de la com-

pagnie à suivre mon exemple.

Ces gentilshommes s'amusoient ordinairement à jouer l'après-dinée, & quelquefois encore l'après - souper. Ils jouoient assez gros jeu, & même en honnêtes gens. Je passois volontiers une heure à les regarder, après cela je me retirois. Ils auroient bien souhaité qu'il m'eût pris fantaisse de jouer avec eux, me croyant plus riche abbé, qu'habile joueur, quoiqu'ils ne dussent pas ignorer qu'il y a de grands filoux parmi les petits collets. Je n'eus garde de satisfaire si - tôt leur envie, quelque penchant que j'y eusse. Au contraire, je témoignai de la répugnance pour le jeu, & ce ne fut qu'après nous être un peu plus familiarisés ensemble, que je me défendis mollement de faire une reprise. Lorsqu'ils me virent à moitié rendu, ils redoublerent leurs instances, & je fis semblant de leur céder par complaisance pure. Je ne jouois pas long-tems, & je ne jouois que très-petit jeu, sans employer Sayavedra, ni même tout mo doi ries tan tan ces mi

la que mo

to

ra

ma lei lai fe j'a

> pi re ni ei

> > n

de Gusman d'Alfarache. 105 mon savoir faire. Ainsi, ce que je perdois étoit peu de chose, & je ne voulois rien embourser de ce que je gagnois; tantôt je le laissois pour les cartes, & tantôt j'en faisois présent aux gens de ces messieurs, ou je le donnois aux miens. Je m'acquis par cette conduite la réputation de seigneur généreux; ce qui faisoit que lorsqu'il m'arrivoit de me mettre au 'jeu, les passe-volans qui s'occupent à voir jouer des après-dînées, pour recevoir quelques ducats, venoient

tous se placer derriere moi.

oi-

on-

ois

ux

ci-

m-

or-

80

Ils

n-

ne

ne

'il

K,

le

0-

es

re

nt

i-

82

u

e

2.

e

t

Un jour ayant gagné environ quarante pistoles, j'en pris vingt-cinq dans ma main, & j'abandonnai le reste à ceux qui étoient autour de moi. Puis me tournant vers un capitaine de galere, qui étoit du nombre des passe-volans, je lui dis tout bas en lui glissant secrétement dans la main l'argent que l'avois dans la mienne : Vous avez été trop long-tems en Espagne pour ignorer qu'un gentilhomme qui a vu le jeu & pris part à la fortune d'un joueur, ne refuse point la petite marque de reconnoissance qu'il lui veut donner. Vous en pourrez user de même avec moi en pareil cas. Il parut un peu confus de mon action. Mais il y a dans la vie, comme on dit, des tems où une pistole

en vaut mille. Mon officier étoit alors si sec, que le plaisir qu'il eût de se voir tout - à - coup arroser d'une pluie d'or, l'emporta sur sa honte. Néanmoins, malgré sa misere, je ne sais s'il fut plus sensible au bienfait, qu'à la maniere dont je le lui fis. Je lui gagnai l'ame. Il voulut me le témoigner par des discours que j'interrompis deux fois, pour lui parler de ses courses. Je le priai même de me faire l'honneur de venir tous les jours dîner & souper avec moi; car il ne mangeoit pas ordinairement dans mon hôtellerie, & en le quittant je lui

demandai son amitié.

Dans le fond c'étoit un garçon de mérite, fort bien fait de sa personne, & d'un esprit agréable. Comme il étoit connu pour un très-honnête homme, il fréquentoit les nobles, & faisoit la meilleure figure que pouvoient le lui permettre les appointemens d'un capitaine de galere, qui sont bien modiques à Gênes. Avec cela il aimoit le jeu, & quoiqu'il y fût très-malheureux, il ne pouvoit se défendre de s'y embarquer, quand il se sentoit un écu dans sa poche. Cette passion qui le dominoit, étoit accompagnée d'un penchant pour les femmes, qui seul auroit suffi pour le ruiner, s'il eût été riche. Il se nommoit

Fave autr conf me aprè tend me : cue ce c de

nête l'av pafl nére VOI 80 0 de

pag nêt vel de pri

101

m qu du fu

ro

do

de Gusman d'Alfarache. 107 Favello, nom qu'une dame qu'il avoit autrefois aimée lui avoit donné, & qu'il conservoit pour se souvenir d'elle. Il me conta lui - même, quelques jours après, cette histoire que je ne pus entendre sans soupirer & m'attendrir en me rappellant une intrigue que j'avois cue à Florence. Les bonnes qualités de ce capitaine ne furent pas la seule cause de la petite galanterie, & des honnêtetés que je lui fis. Il faut que je te l'avoue, lecteur, quand je devrois passer dans ton esprit pour un faux généreux. Je savois que les galeres devoient bientôt partir pour Barcelone, & dans l'intention où j'étois de profiter de cette occasion, pour repasser en Espagne, après avoir friponné mes honnêtes parens, l'amitié du capitaine Favello m'étoit trop utile, pour négliget de l'acquérir. Aussi tu vois que je m'y pris assez bien, puisque dès le premier jour j'en fis l'acquisition.

ors

oir

or,

ns,

lus

ere

. Il

urs

lui

me

les

il

ans

lui

de

e,

oit

e,

la

lui

a-

li-

le

×,

ır-

ns

it,

ur

le

it

Effectivement, le lendemain à mon lever, il vint me rendre ses devoirs, & m'inviter à me promener sur l'eau, ce que j'acceptai volontiers. Je me sis conduire l'après-dînée à sa galere, où je sus reçu avec tous les honneurs qu'auroient pu attendre de lui le pape ou le doge de Gênes. Nous sortimes du port

pour considérer les belles maisons de plaisance qui sont le long de la mer, & qui forment le plus charmant spectacle qui puisse s'offrir à la vue. Notre officier qui étoit Génois d'origine, & qui disoit librement ce qu'il pensoit, ne se contentoit pas de m'en nommer tous les propriétaires, il me faisoit d'eux des portraits fort malins. Parmi les personnes qu'il épargnoit le moins, il s'avisa de citer un de mes parens. Je me mis à rire: Tout beau, lui dis-je, monsseur le capitaine, je vous demande quartier pour celui-là. Savez-vous bien que je suis de sa famille. De sa famille? s'écria-t-il avec une surprise mêlée de confusion. Comment donc cela? Je vais vous l'apprendre, lui répondis-je. Mon pere étoit un noble Génois; une grosse banqueroute qu'on lui fit, l'obligea de passer en Espagne. Il alla s'établir à Séville, où il raccommoda ses affaires, en épousant une dame de la maison des Gusmans, dont je porte le nom présérablement au sien, pour deux raisons. La premiere, pour recueillir une suc-cession, qui sans cela pourroit m'échapper; & la seconde, parce qu'étant pour le moins autant fils de ma mere que de mon pere, j'ai cru pouvoir choisir celui de

de

qu

ne trè fin ter qu co

re

co

all da vu ép tro tis

ch n'a de bi

8

fre

de Gusman d'Alfarache. 109 de leurs deux noms qui m'étoit le plus honorable.

de

. &

cle

cier

oit

on-

les

des

on-

rila

mis

eur

ar-

que

le ?

de

ais

lon

ofle

Sé-

en

des

éfé-

ns.

uc-

ap-

our

de

de

Vous vous imaginez, reprit Favello, que vous me parlez là d'une chose dont je n'ai aucune connoissance. Pardonnez - moi, s'il vous plaît. Je connois très-particuliérement deux de vos coufine, qui m'ont plus d'une fois entretenu de M. votre pere. Ils m'ont dit que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'esprit; qu'il avoit été pris par un corsaire d'Alger, & qu'après avoir recouvré sa liberté par l'amour que concur pour lui une Algérienne, il étoit allé à Séville trouver son correspondant, & que là il avoit donné dans la vue d'une dame de qualité qu'il avoit époulée. Vous êtes donc fils de cet illustre esclave? A votre service, lui repartis je en riant encore. Savez-vous bien, reprit-il, que le seigneur Dom Bertrand, frere aîné de vorre pere, est plein de vie? C'est un bon vieillard qui ne marche aujourd'hui qu'avec un bâton. n'a jamais voulu se marier, & c'est un des nobles de Gênes qui a le plus de bien. Vous m'apprenez ce que j'ignorois, lui dis-je, car je ne l'ai point vu, & ma mere n'a jamais eu de commerce de lettres avec lui. Je m'étonne, ajou-Tome II.

ta-t-il, que vous ne vous soyez pas déja fait connoître. Vos parens sont assurément de grands seigneurs dans ce paysci; & je ne sais ce qui peut vous empêcher de les voir. Que voulez - vous que je fasse, lui répondis-je? Que j'aille décliner mon nom devant des gens qui ne me connoissent point, & qui se croiront en droit de douter de ce que leur dira un homme qui n'a que sa parole pour garant de sa sincérité. Non, non, je n'ai pas besoin d'eux, & je ne leur demande rien. Demeurons comme nous sommes. Quand même ils sauroient que je suis dans cette ville, étant étranger, l'attendrois qu'ils fissent la premiere démarche. Yous auriez raison, dit notre officier; mais, trouvez bon que des demain matin je leur donne avis de votre arrivée. Je suis persuadé que je ne les en aurai pas plutôt informés, qu'ils se feront un plaisir d'aller vous rendre ce qu'ils vous doivent. Je repartis au capitaine: Vous êtes homme d'esprit, & vous avez de la prudence. Je veux bien vous laisser faire ce que vous jugerez à propos. Souvenez-vous seulement qu'il ne faut pas contraindre leurs inclination. Je ne prétends me déclarer de leur famille, qu'autant qu'ils me paroîtront en être contens.

L

a

lo

p

a

q

d

q

de Gusman d'Alfarache. 111

ré-

YS-

oê-

uc

lle

ui

oi-

ur

le

n,

ur

us

ue

r,

re

ès

de

ne

Is

re

u

,

X

1-

e-

rs

¢

Pendant que nous tenions de part & d'autre de pareils discours, Favello me fit servir une collation composée des plus beaux fruits & des meilleures confitures. Il l'avoit fait préparer pour moi, & il y avoit assurément employé une bonne partie des pistoles dont je lui avois fait présent. Nous ne laissâmes pas de continuer notre entretien. L'officier qui connoissoit parfaitement mon oncle & mes cousins, me mit si bien au fait, que je pouvois me vanter, après cette conversation, de savoir aufsi-bien les affaires de mes parens que les miennes. La nuit qui s'approchoit nous obligea de rentrer dans le port. Nous sortimes de la galere, & j'emmenai le Capitaine à mon hôtellerie où nous soupâmes avec les gentilshommes qui y étoient logés. Après le repas, ces messieurs me proposerent de jouer, en me disant qu'ils avoient sur le cœur les quarante pistoles que je leur avois gagnées le jour précédent, & qu'il étoit juste que je leur donnasse leur revanche. J'y consentis, & me sentant en train de gagner, je dis à Favello: Au moins, monsieur le capitaine, n'oubliez pas que nous sommes de moitié. Il me répondit, en souriant, qu'il me croyoit si heureux en toutes choses, qu'il s'applaudissoit d'être as-

Kij

focié avec moi. La fortune, en effet, me favorisa depuis le commencement de la reprise jusqu'à la fin. Je gagnai cent

de la reprise jusqu'à la fin. Je gagnai cent pistoles, que je partageai avec notre officier de galere. Ce qui lui fit cette soislà d'autant plus de plaisir, qu'il n'en coûtoit rien à sa fierté. C'est ainsi que je le disposois peu-a peu à ne pouvoir refuser de me rendre le service que j'at-

tendois de lui.

Il ne manqua pas, comme il me l'avoit promis, d'aller le lendemain chez mes parens, pour les informer de l'arrivée de M. l'abbé Dom Gusman à Gênes. Tu peux bien t imaginer qu'il leur fit un beau portrait de ma personne, & qu'il leur vanta mon mérite & ma générofité, puisque des l'après midi, on les vit venir a mon hôtellerie en fraises bien empesées, avec leurs manteaux de velours noir sur les épaules. Mon majordome, que j'avois instruit de tout ce qu'il devoit faire, les reçut à la porte du logis, & les conduisit dans ma chambre, où je m'avançai gravement jusqu'a l'entrée, en les aluant avec beaucoup de civilité. Il en parut d'abord deux; l'un & l'autre enfans d'un sénateur mort depuis cinq à six ans, & frere de mon pere. Puis il survint un troisieme cousin, fils d'une sœur encore vivante. Ils

de Gusman d'Alfarache. 112 m'accablerent de complimens, & m'offrirent leurs maisons, leur crédit & leurs bourses, parce que Favello leur avoit fait entendre que je n'en avois pas besoin. Mais quand il ne m'auroit pas fait passer dans leur esprit pour un abbé fort opulent, ce qu'ils remarquerent dans ma chambre eut été capable de leur donner de moi cette opinion. J'avois négligemment étalé sur une table ma chaîne d'or, plusieurs autres bijoux, & tout ce que je possédois de plus précieux, avec la cassette de Milan toute ouverte, & dans laquelle de bons yeux pouvoient appercevoir une partie des pistoles qu'elle renfermoit.

ent

ent

of-

ois-

que

OIL

at-

me

nez

ar-

es.

un

ı'il

ve-

m-

irs

e,

0-

e,

n-

de

ın

rt

n

11-

ls

Mon oncle, garçon & chef de la famille, arriva le dérnier. C'étoit particuliérement à celui-là que j'en voulois. Il s'appuyoit fur un gros bâton, & marchoit avec peine. Je ne lui trouvai plus cet air vénérable qui fn'avoit tant plû la premiere fois: au contraire, tout mon fang fe fouleva contre lui. La vue de ce vieux finge, plein de malice, me fit frémir, comme la présence d'un meurtrier rouvre les blessures de l'homme qu'il a tué. Je crus voir, avec lui, des esprits follets qui s'apprêtoient à me berner. Je ne laissai pas pourtant,

K ii

de

do

fil

in

qi

m

m M

qu

te

il

tu

211

po

di l'e

&

qu

no

cro

av

da

du

i'e

tir

& de

no

toi

fut

malgré la haine que je me sentois pour lui, de le recevoir encore mieux que mes cousins, qui, sortant un moment après qu'il fut entré, lui abandonnerent, par respect, la place. Le vieillard commença par me témoigner la joie qu'il avoit de voir le fils d'un frere qui lui avoit toujours été cher; puis me confidérant depuis les pieds jusqu'à la tête, il me dit que je ressemblois beaucoup à mon pere, & qu'il éroit bien glorieux pour la famille d'avoir un rejetton si propre à lui faire honneur. Il se plaignit ensuite de ce que je n'avois pas été prendre un logement chez lui, où il y avoit des appartemens plus convenables qu'une hôtellerie à un homme de mon caractere & de ma qualité. Je lui prodiguai la-dessus les remerciemens accompagnés des plus vives démonstrations de sentibilité. Après cela, je lui dis que mes cousins m'avoient offert aussi leurs maisons, ce que je n'avois eu garde d'accepter, ne voulant incommoder aucun de mes parens, pour le peu de jours que j'avois à demeurer à Gênes, où je n'étois venu que pour m'informer de l'état de notre famille, tant pour ma satisfaction, que pour celle de ma mere qui m'en avoit chargé.

Ces derniers mots donnerent occasion

de Gusman d'Alfarache. 115 au bon-homme Dom Bertrand de me demander des nouvelles de ma mere & de ses enfans. Je répondis que j'étois son fils unique, & peu s'en fallut que, par inadvertance, il ne m'échappat de dire que j'avois deux peres; mais je retins ma langue, & fis un très-bel éloge de ma mere, composé de contre-vérités. Mon oncle impatient de me conter ce que je savois austi-bien que lui, m'interrompit en me disant: Mon neveu, il faut que je vous détaille une aventure qui nous arriva il y a fix ou sept ans. Il parut, dans Gênes, un petit fripon presque nud. Il couroit les rues en disant, à tous ceux qui vouloient bien l'entendre, qu'il étoit fils de votre pere; & ce gueux, qui avoit bien l'air de ce qu'il étoit, se flattoit que quelqu'un de nos parens seroit assez crédule pour le croire sur sa parole, & assez bon pour avoir pitié de sa misere. Je le cherchai dans l'intention de nous venger tous du déshonneur qu'il nous faisoit, & j'eus le bonheur de le rencontrer. Je l'attirai chez moi par des paroles douces, & sur-tout par la promesse que je lui sis de lui donner, dès le lendemain, la connoissance d'un, homme qui ne manquesoit pas de lui rendre service. Lorsqu'il fut dans ma maison, je le questionnai,

ur

ue

nt

it,

n-'il

ui fi-

lX

fi

it

té

es

on o-

ca-

ui

rt

is

3-

e

à

ır

C

n

& je jugeai bien par ses réponses que c'étoit un petit pendard. Aussi paya-t-il le tout ensemble. Je m'apperçus qu'il mouroit de faim; je l'envoyai coucher sans souper dans un magnifique appartement, où il sut berné toute la nuit par de grands diables masqués, qui lui en donnerent de toutes les saçons.

En parlant de cette sorte, ce méchant vieillard rioit de toute sa force, tandis qu'au fond de mon ame, je sentois que ce récit & le plaisir qu'il prenoit à le faire me mettoient en fureur. Néanmoins je dissimulai, & riant du bout des dents, je lui dis que je trouvois cette aventure fort plaisante. Je suis seulement fâché d'une chose, reprit mon oncle; c'est qu'il disparut le matin & qu'il court encore. Je voudrois avoir poussé la vengeance plus loin, pour mieux punir ce misérable d'avoir osé se dire de nos parens. A ce sentiment Génois, je changeai de matiere, & un quart-d'heure après, ce maudit barbon se leva pour s'en aller. Je l'accompagnai jusqu'à la porte de la rue, en lui faisant tous les honneurs dus au frere aîné de mon pere.

Gi

L

cof

ach cet pou qu' cha éto le f ce

qu' par de qu' ecc roi

une qu' bie de

CHAPITRE IX.

que t-il u'il

ar-

lui

ant dis que

le

an-

des

tte

ent

e;

urt

en-

ce

a-

ın-

re

ur

la

es

e.

Gusman donne un grand repas à ses parens, & leur fait payer leur écot.

L'APRÈS-DÎNÉE je chargeai Sayavedra de chercher dans la ville quatre bons coffres de la même grandeur, & de les acheter. Pendant qu'il s'acquittoit de cette commission, Favello vint me voir, pour me rendre compte des entretiens qu'il avoit eus avec mes parens sur mon chapitre. Il m'assura que toute la famille étoit charmée de ma personne, sur-tout le seigneur Dom Bertrand mon oncle; ce bon vieillard, poursuivit-il m'a dit qu'il lui sembloit avoir vu & entendu parler son cher frere, tant il avoit trouvé de ressemblance entre votre pere & vous; qu'il vous voyoit à regret embrasser l'état ecclésiastique, & qu'il vous proposeroit de quitter la soutane pour épouser une de ses nieces du côté de sa mere; qu'à la vérité cette fille avoit peu de bien : mais qu'il étoit dans la résolution de lui en laisser, parce qu'il avoit pour

elle une amitié toute particuliere: ensin, le capitaine me protesta que mon oncle avoit conçu pour moi beaucoup d'estime & de tendresse. Cependant tout cela ne sit que blanchir contre mon ressentiment, & ne me détourna pas de mon

dessein.

J'allai rendre visite le lendemain matin, premiérement à Dom Bertrand, qui, dans l'entretien que nous eumes ensemble, me dit qu'étant fils unique comme je l'étois, je devois plutôt songer à soutenir ma maison, qu'à me consacrer à un état qui lui ôteroit une de ses plus belles branches. Je pensai lui répondre qu'ayant toujours gardé le célibat, il avoit fait lui-même autant de tort à la famille, que s'il eût pris le parti de l'église. Ensuite il me nomma la personne qu'il avoit envie de me choisir pour femme. Pour l'amuser, je fis semblant de n'être pas éloigné de faire ce qu'il desiroit; & je finis ma visite en le priant de venir le jour suivant dîner avec moi. Il voulut d'abord s'en défendre & s'excuser sur son grand âge, qui ne lui permettoit pas d'assister à des banquets. Néanmoins, lorsque je lui eus représenté qu'il n'y auroit à ce repas que des parens & le Capitaine Favello, l'ami commun de toute la famille, il se laissa

fidé le comes don moi

déb

fair m'a m'a lui qu'i

ver

la d

telle me fort con con tene voi

mer orfo cha heu mor con

pou

dre

débaucher, & promit d'être de la partie, pour me marquer, dit-il, l'extrême confidération qu'il avoit pour un neveu que le ciel lui envoyoit. Je visitai après cela mes cousins l'un après l'autre, & ils me donnerent aussi leur parole de venir chez moi. Il ne sut plus question que de leur faire préparer un dîner magnissque. Je m'adressai pour cet esset à mon hôte, qui m'assura que je pouvois me reposer sur lui du soin de régaler mes convives, & qu'il me répondoit d'un sestion où l'on verroit également régner l'abondance & la délicatesse.

nfin;

ncle

time

a ne

enti-

mon

ma-

nd,

mes

ique

lon-

con-

de

lui

cé-

de

arti

per-

oisir

em-

ce

n le

vec

: &

lai

ets.

ré-

des

mi

Ila

Mon Majordome qui arriva dans l'hôtellerie, pendant que je parlois à l'hôte, me dit qu'il avoit acheté quatre coffres fort propres. Je les voulus voir. Il me conduisit où ils étoient, & j'en fus trèscontent. Il me demanda ce que j'en prétendois faire. Je lui fis réponse qu'il n'avoit qu'à me suivre, & qu'il en seroit bientôt instruit. Je lui ordonnai de prendre notre cassette sous son bras, & je le menai à la boutique d'un des plus riches orfevres de Gênes. Je propolai à ce marchand de me prêter pour vingt - quatre heures desplats & des affiettes d'argent, moyennant un honnête profit, & en confignant entre ses mains des especes pour la valeur de l'argenterie. L'orfevre

accepta la proposition. Nous convinmes de la somme qu'il vouloit pour le prêt, & choisissant la vaisselle qu'il me plut d'avoir, j'en pris pour neuf à dix mille francs, que je comptai en bonnes pistoles à l'orsevre pour nantissement. Après quoi, je dis à Sayave dra d'aller chercher deux cossres qu'il savoit, d'y faire mettre lui-même la vaisselle, & de la faire porter au logis. Ce qui fut exécuté avec toute la diligence dont ce sidele écuyer étoit

pa

qu

fai

fer

S'é

dif

vil

vô

me

le

en

ho

ne

ru

pa

er

Ol

V

q

m

au

10

ne

ui

m

qu

te

al

ci

capable.

Tous mes parens s'assemblerent donc chez moi le lendemain sur le midi. Mon hôte, qui se piquoit d'être un excellent traiteur, me fit connoître qu'effectivement il étoit consommé dans l'art difficile de faire de bons ragoûts. Il nous en servit de si délicieux, que mes coufins & mon oncle même avouerent que de leur vie ils n'en avoient mangé de meilleurs. S'ils ne s'étoient pas attendus à faire si bonne chere, ils furent encore bien plus furpris, quand ils virent un buffet fort paré d'argenterie, & qu'ils remarquerent que les plats & les assiettes étoient du même métal. Ils ne purent s'empêcher de me dire qu'un voyageur jouoit gros jeu en portant avec lui une pareille vaifselle, & particuliérement en Italie ou l'on rencontroit des voleurs à chaque pas.

de Gusman d'Alfarache. 121 pas. Le bon homme Dom Bertrand, à qui tout cet étalage d'argenterie avoit fair penser la même chose, appuya leur sentiment. C'est votre faute, mon neveu, s'écria-t-il. Vous pouviez fort bien vous dispenser de loger à l'hôtellerie dans une ville où vous avez des parens comme les vôtres. Je conviens que c'est la plus fameuse hôtellerie de Gênes; mais la meilleure du monde ne vaut rien. Vous êtes encore jeune, & je veux vous avertir en homme qui a de l'expérience, que vous ne devez vous fier qu'à la bonté des serrures & des cadenats de vos coffres, parce que les hôtes, les hôtesses, leurs enfans ou leurs valets ont toujours deux ou trois clefs de chaque appartement. Si vous m'en croyez, continua-t-il, puilque vous refusez de prendre un logement chez moi, envoyez-y du moins dès aujourd'hui votre argenterie & vos bijoux. Ils seront en sûreté dans mon cabinet jusqu'à votre départ, y en eût-il pour

mes

ret .

plut

nille

ifto.

pres

cher

ettre

rter

oute

toit

one

Mon

lent

ive-

liffi-

s en

15 &

leur

urs.

re fi

plus

fort

ue-

ent

her

ros

aif-

ou

que

pas.

un million d'or.

Je rendis grace à mon oncle de son obligeante inquiétude, & feignant de mépriser la crainte d'être volé, je dis qu'en partant de Rome, je m'étois contenté de laisser entre les mains de notre ambassadeur ce que j'avois de plus précieux, & qu'à l'égard de l'argenterie,

Tome II. L

quoiqu'elle fût embarrassante pour un voyageur, je n'étois pas fâché de l'avoir pour m'en défaire dans un besoin, l'argent étant d'une plus prompte défaite que les pierreries. Toute la famille parut se payer de cette raison; & comme je venois de nommer notre ambassadeur, mes cousins commencerent à parler de ce ministre. Ils dirent qu'ils l'avoient vu. lorsqu'il avoit passé par Gênes pour se rendre à Rome. Alors pour leur prouver que j'étois fort bien avec cette excellence, je leur en fis voir le portrait dont elle m'avoit fait présent. Ce qui leur persuada qu'il falloit en effet que l'ambassadeur eût beaucoup d'estime & d'amitié pour moi.

Dom Bertrand toujours occupé du péril que couroit ma vaisselle dans l'hôtellerie, revint encore une fois à la charge, & je sus obligé de lui dire pour le contenter, que je serois porter chez lui après le dîner toute mon argenterie dans deux costres que je lui montrai du doigt, & dans lesquels je lui disque j'avois coutume de la serrer. On changea de discours, & la conversation tomba sur le mariage. Là dessus mon oncle m'adressant la parole, me dit, que c'étoit à mon âge qu'il falloit se marier, & non dans la vieillesse où l'on ne faisoit que

des les s'ét jeu poi du fan

> me ne en

de fen tio ête cle vie fer

> fei mi un rei de bi

fo

m

ce

de Gusman d'Alfarache. 123 des orphelins. Puis il me représenta tous les défagrémens des gens d'église, & s'étendit ensuite sur les louanges de la jeune personne qu'il souhaitoit que j'époulasse. Elle est, aujoura-t-il, ma niece du côté de ma mere. C'est une fille d'un fang noble, & d'une beauté qui doit lui tenir lieu de bien. De plus, elle a une mere qui vous chérira comme la prunelle de ses yeux, vous & tous vos entans.

un

OIL

ar-

lite

pa-

me

ur.

de

Ju.

r se

ver

en-

ont

er-

Ta-

tié

du

rô-

ar-

le

lui

ins

t,

u-

if-

le

ef-

à

on

ue

Comme il me parut que le vieillard desiroit ardemment ce mariage, je fis semblant de n'être pas dans une disposition contraire à ses souhairs. Que vous êtes séduisant, lui dis-je, mon cher oncle. Je sens que vous me dégoûtez de la vie eccléfiastique; & je suis assuré qu'en recevant une femme de votre main, je serai parfaitement heureux. Cependant souffrez, de grace, que je vous représente que j'ai déja un bénéfice de dix mille livres de rente, & que j'en attends un autre de quinze mille, que des parens de ma mere fort puissans à la cour de Rome me font espérer. Il me seroit bien doux, en changeant d'état, d'avoir ces deux jolis présens à faire aux enfans de mes cousins. Ils applaudirent tous à ma pensée, & me firent par avance de grands remercîmens. Sur la fin du re-

L 11

pa

no

VO

qu

m

pa

cé

CO

V

n'

pl

à

G

Pa Fa

vi

tic

&

he

Se

VC

da

Ve

po

M

V

de

0

BI

pas, qui fut assez long, Dom Bertrand demanda au capitaine Favello, s'il avoit reçu des ordres pour son départ. Oui, lui répondit l'officier, & nous devons partir dans trois jours pour Barcelone. On commence même dès à présent à embarquer ce qu'on y veut porter. Je fus ravi d'entendre cette nouvelle, qui me fit connoître que je n'avois pas de tems à perdre. Ausli-tôt qu'on eût dîné, je commandai à mon Majordome d'enfermer mon argenterie & ma cassette dans les deux coffres, & de les faire porter lui-même chez mon oncle. Tout cela fut exécuté en moins d'une heure & devant mes parens, tandis que je m'entretenois avec eux. J'accompagnai mon oncle, quand il voulut s'en retourner à son hôtel, & en y arrivant nous y trouvâmes non les deux coffres où l'on avoit mis l'argenterie, mais les deux autres que nous avions remplis le soir précédent de sacs de sable à peu près du même poids que la vaisselle, & que Sayavedra avoit échangé fort subtilement.

Je ne pouvois mieux commencer, Voici comme je continuai: Le capitaine Favello revint le soir à l'hôtellerie. Il me témoigna le chagrin qu'il avoit par avance du départ des galeres par rapport à moi, dont il étoit sur le point de se sé-

de Gusman d'Alfarache. 125 parer. Il n'est pas certain, lui dis-je, que nous nous quittions si-tôt. Peut-être nous verrons-nous plus long-tems que vous ne pensez. Il rêva un moment a ce que je venois de lui dire, & il me demanda si j'avois envie de repasser en Espagne. C'est ce que je ne veux pas vous céler, lui répondis-je, à vous dont je connois la prudence & la discrétion, à vous enfin que j'aime, & pour qui je n'ai point de secret. Apprenez que le plaisir de voir mes parens m'attire moins à Gênes, que le desir de me venger d'une offense que m'a faite à Rome un Génois que j'avois pour rival. Il n'étoit pas nécessaire d'en dire davantage à Favello pour l'engager à m'offrir ses services. Nommez-moi, dit-il, avec agiration, le téméraire qui vous a outragé, & je ne vous demande que vingt-quatre heures pour satisfaire votre resentiment. Seigneur Capitaine, lui répliquai-je, je vous suis redevable d'entrer si vivement dans mes intérêts; & si je cherchois un vengeur, je suis persuadé que je n'en pourrois trouver un meilleur que vous. Mais vous jugez bien mal de moi, si vous croyez que je manque de force ou de courage pour me venger moi-même. Outre cela, je vous dirai que je sais où mon ennemi demeure, & que je suis sûr

ind

oit

ui,

ons

ne.

m-

fus

me

ms

je

er-

ns

er

ut

nt

ois

e,

ô-

es

is

uc

de

ds

ic

r.

C

II

ır

de mon coup. La grace que j'attends de votre seigneurie, c'est de me permettre de faire porter secrétement mon bagage à bord de votre galere, la veille du jour qu'elle sortira du port. Je veux même pour plus d'une raison que mes parens ignorent mon départ, & je vous

m

CC

D

d

9

77

77

1

a

a

demande le secret.

Pour le secret, me repartit l'officier, je vous le promets. Puis revenant encore à mon affaire d'honneur : Vive Dieu, poursuivit-il, je suis bien mortifié que dans la seule occasion que j'aurai sans doute de vous marquer mon zele, vous refusiez de m'employer! Il me dit ces paroles d'un air si affligé, que je l'embrassai, & lui répondis pour le consoler, que dans le cours de notre voyage il auroit dans sa galere assez d'occasions de faire éclater son amitié. Nous nous séparâmes sur cela tous deux pénétrés d'affectueux sentimens l'un pour l'autre. Le jour suivant, de grand matin, je renvoyal toute l'argenterie chez l'orfevre par mes gens, qui me rapporterent mes pistoles qui étoient en gage. Je les avois à peine remises dans ma cassette, qu'un de mes cousins arriva pour me dire que notre oncle Dom Bertrand m'attendoit à dîner chez lui le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller; & j'y trouvai toute

de Gusman d'Alfarache. 127 la famille assemblée. Nous nous mîmes gaiement à table, & nous tînmes des dilcours joyeux. Au milieu du repas, mon Majordome, comme nous en étions convenus tous deux, entra dans la salle, & m'apportant un billet : Le colonel Dom Antonio, me dit-il, est venu vous chercher à l'hôtellerie, & ne vous ayant pas rencontré, il m'a chargé de vous rendre cette lettre. Je l'ouvris sans façon, & la lus assez haut pour que mon oncle, qui étoit assis près de moi, m'entendît. Elle contenoit les paroles suivantes: Je me marie après-demain. Je compte bien que cette fête ne se fera pas sans vous. Si vous refusez d'en être, je romps pour ja-mais avec vous. Ce n'est pas tout; vous m'avez montré de belles pierreries de Madame votre mere, je vous conjure de me les prêter. Ma maîtresse n'a ofé apporter les siennes dans ce pays-ci. Nous ne retiendrons vos diamans que deux jours, & nous en aurons grand soin. Je me flatte que vous ferez ce plaisir à Dom Antonio de Mendoce votre ami.

ds de

ettre

ba-

e du

eux

mes

er,

ore

eu,

que

ans

us

ces

m-

r,

de

ě-

f-

c

1-

e

S

is

n

e

Après la lecture de ce billet, je pris un air chagrin & embarrassé. Je sis le rêveur. Puis me tournant vers Sayavedra: Tu ne sais pas, lui dis-je, ce que me veut Dom Antonio; il me demande mes pierreries pour en parer sa femme

le jour & le lendemain de ses noces. Tu n'ignores pas que mes diamans sont à Rome chez monsieur l'ambassadeur. Va dire au colonel que je ne puis les lui prêter, & que j'en suis au désespoir. Monsieur, me répondit mon Majordome, il croira que c'est une défaite, & que vous les lui refusez. Il aura tort, repris-je, & cependant, plutôt que de lui donner lieu de s'imaginer cela, j'aimerois mieux louer des pierreries. En donnant à un joaillier quelque profit avec des suretés, il me semble qu'il prêtera volontiers ce qu'on voudra pour deux ou trois jours. Qui en doute, dit alors mon oncle? Mais pourquoi, continua-t-il, voulez-vous qu'il vous en coûte de l'argent, pour emprunter des choses que vous pouvez avoir pour rien. Est-ce que nous n'avons pas d'aussi belles pierreries que les marchands qui en vendent; & ne sommes-nous pas disposés à faire tout ce qui peut vous être agréable? Il suffit que ce cavalier soit votre ami, pour que vos parens se fassent un plaisir de l'obliger. Oui, certainement, m'écriai - je, Mendoce est de mes amis. C'est un homme de qualité qui m'a rendu service à Rome, & à qui je dois la connoissance de l'ambassadeur d'Espagne. Ce colonel, dont le régiment est à Milan, rich dépi d'y à G ave plei

roit n'y foi qu' pic

I'h Er tr'd' m p v p

r

de Gusman d'Alfarache. 129 lan, s'est fait aimer dans cette ville d'une riche veuve, qui veut l'épouser en dépit de quelques parens qui refusent d'y consentir. Ils sont venus tous deux à Gênes pour y consommer leur mariage avec plus de liberté. C'est un officier plein d'honneur; quand on lui consieroit pour cent mille francs de bijoux, il n'y auroit rien à craindre. Quel qu'il soit, interrompit Dom Bertrand, puisqu'il veut voir son épouse couverte de pierreries, il aura cette satisfaction.

à

lui

ir.

0-

80

i-

n

It

il

t

1

Charmé de ce qu'il mordoit si bien à l'hameçon, je lui dis avec transport: En vérité, mon cher oncle, vous êtes trop généreux, & je dois appréhender d'abuser de vos bontés. Point de compliment, mon neveu, me répondit-il avec précipitation; c'est de bon cœur que je vous offre mes diamans. Pour vous le prouver, je vais tout à-l'heure vous en chercher de beaux. En achevant ces paroles, il se leva de table, alla dans son cabinet, d'où il revint avec un écrin qu'il me mit entre les mains, & dans lequel il y avoit pour sept à huit mille francs de pierreries. Mes trois cousins voyant que le bon homme en usoit de cette sorte avec moi, ne voulurent pas se montrer moins généreux que lui. Ils promirent tous de m'en prêter, & véri-

ch

qu dé

en

va

tol

po

VO

ch

pa

ce

ne

co

cir

ve

qu

me

je

ce

qu

n

ce

m

po

t-1

ar

ho

po

tablement le lendemain matin ils m'en apporterent à mon hôtellerie à peu près pour la même valeur. Le plus avare des trois ne vint que le dernier, & comme nous nous entretînmes affez long-tems, il fit tomber la conversation sur mon bénéfice. Il me dit que si je me trouvois dans le cas de m'en défaire, & que je fusse d'humeur à le résigner à quelqu'un de ses enfans, présérablement à ceux de ses cousins, un présent de mille pistoles accompagneroit ses remercimens. Je lui répondis que son fils aîné étant le plus âgé de mes neveux, me sembloit le plus propre à posséder mon bénéfice; mais que je n'étois pas homme à le vendre, & que l'ayant obtenu pour rien, je prétendois le donner de la même facon. Je m'apperçus que ma réponse ne déplut pas au coulin.

Mon Majordome arriva dans ce moment. Il avoit sous son bras une petite cassette où étoit ma chaîne d'or: Souhaitez-vous, me dit-il, que j'aille où vous m'avez ordonné d'aller? Tu devrois lui répondis-je, en être déja revenu. Souviens-toi seulement, avant que tu t'adresses à un orfévre, de t'informer dans ton voisinage si c'est un homme à qui l'on puisse se fier. Si l'on t'assure qu'oui, tu lui feras peser ma

de Gusman d'Alfarache. 131 chaîne, & tu reviendras me dire ce qu'elle pese; quoique mon cousin l'eût déja vue, il eut envie de la considérer encore; & il l'admira tant pour le travail que pour la beauté de l'or. Puis se tournant vers Sayavedra, mon ami, poursuivit-il, dites à mon valet, que vous trouverez là-bas, qu'il vous mene chez mon orfevre, qui demeure à deux pas d'ici, & qui vous dira en conscience ce que cette chaîne vaut. Mon écuyer ne tarda pas à revenir. Je lui demandai combien l'orfévre la prisoit. Six cents cinquante-cinq écus, me répondit Sayavedra. Hé bien, lui répliquai-je, tu n'as qu'à retourner chez lui pour le prier de me prêter six cents écus sur ce gage, que je retirerai dans trois jours, en lui payant ce qu'il lui plaira pour l'intérêt. Quoiqu'honnête homme, dit mon cousin, il n'aura pas honte de prendre trois pour cent pour trois jours comme pour fix mois, disant que c'est la même chose pour lui. Je suis bien fâché, continuat-il, de n'être pas à l'heure qu'il est en argent comptant; mais je connois un homme de bien qui se contentera de deux pour cent.

n'en

près des

me

ns,

non

ois je un

eux

pil-

ns.

oit

e;

n,

a-

ne

o-

uoù

-

ent

-

n

Cet homme de bien étoit lui-même, qui, malgré l'espérance d'avoir mon bénésice pour rien, étoit bien aise de

souffler ce petit profit à l'orfevre. Je ne laissai pas de témoigner à ce bon cousin qu'il me feroit plaisir de se charger de cette affaire. Ce n'est pas, lui dis-je, que je manque d'especes, comme vous le pouvez voir. En même tems je tirai de mes poches deux grandes bourses pleines de pistoles, que je lui montrai. C'est uniquement par précaution que je mets ma chaîne en gage; on jouera gros jeu aux noces de mon ami le colonel. Je n'aime point à me trouver court d'argent. Mon cousin m'assura que dans deux heures au plus tard les six cents écus seroient chez moi. Alors prenant la cassette des mains de Sayavedra, je l'ouvris un instant pour faire remarquer à mon parent que la chaîne y étoit; ensuite, l'ayant refermée, je la livrai à son valet, qui m'apporta une heure après les six cents écus. Malheureusement pour le cousin, mon Majordome, en rapportant de chez l'orfévre la cassette sous son manteau, en avoit adroitement tiré la chaîne d'or, & mis l'autre à sa place.

Le soir, Favello vint souper avec moi. Il me dit qu'il étoit tems que je fisse le coup que je méditois, & qu'il falloit que le lendemain j'allasse coucher à son bord, attendu que les galeres devoient partir le jour d'après au lever de l'au-

rore.

TO

aff

qu

de

foi

pla

pa

fee

pr

re

im

qu

po

fer

de

pli

ce

VO

U

ho

de

Ro

No

l'h

àq

n'

loi

de

pa

no

de Gusman d'Alfarache. 133 rore. Cela suffit, lui répondis-je. Mes affaires seront faites en moins de vingtquatre heures, & je ne manquerai pas de me rendre à votre galere demain au foir. De votre côté, envoyez, s'il vous plait, chercher mes coffres vers la nuit par vos gens; mon départ en sera plus secret. Le capitaine me le promit, & prit congé de moi peu de tems après le repas, pour aller donner quelques ordres importans pour lui. Nous passâmes presque toute la journée suivante à tout disposer pour notre embarquement. Nous serrâmes nos meilleures hardes dans nos deux plus grands coffres, & nous remplîmes de guenilles les deux pareils à ceux que mon très-honoré oncle confervoit précieusement dans son cabinet. Un quart-d'heure avant la nuit, quatre hommes, qui servoient dans la galere de Favello, vinrent, de la part de cet officier, enlever les deux grands coffres. Nous laissames les deux autres dans l'hôtellerie, pour le paiement de l'hôte, à qui je fis dire, par mon Majordome, de n'être point en peine de moi; que j'allois souper ce soir-là chez un colonel de mes amis, où je pourrois jouer & passer la nuit toute entiere. Nous gagnâmes enfin le port & la galere de notre capitaine, lequel m'attendoit avec Tome II.

ne

ulin

r de

ous

Irai

rles

rai.

e je

ros

ar-

eux

fe-

caf-

vris

non

te,

va-

les

r le

ant

Con

la

101.

e le

oit

Con

ent

au-

ore.

beaucoup d'inquiétude. Il me demanda d'abord des nouvelles de mon affaire d'honneur. Je suis content, lui répondis-je d'un air gai. Tout s'est passé comme je le desirois. J'en ai une extrême joie, me dit-il, car je vous avouerai que j'étois fort inquiet, l'événement des entreprises étant toujours très-in-

cl

ju

êt

m

cl

pre

fi

jou

No

len

un

gn

sâr

do

vu

ren

certain.

Cet officier m'avoit fait préparer une petite chambre, dans laquelle il me fit entrer, & où je trouvai mes deux coffres rangés avec une table couverte de mets délicats. Nous nous y assîmes, & après avoir bien soupé, nous nous couchâmes pour prendre quelque repos. Mais il nous fut impossible de dormir. Les soins divers dont Favello étoit chargé, agitoient ses esprits, & la crainte qui troubloit les miens, ne me laissoit pas un moment de tranquillité. Je mourois de peur qu'un maudit vent contraire ne nous retînt dans le port, & ne donnât à mes parens tout le loisir d'être informés de ma fuite, & d'obtenir un ordre du sénat pour me faire arrêter. Cependant mes alarmes furent vaines. A la pointe du jour, j'entendis un bruit qui m'annonça le départ des galeres. Je regardai par le trou de ma châmbre, & j'apperçus, avec plaisir, toutes les

de Gusman d'Alfarache. 135 chiourmes qui commencerent à ramer jusqu'à ce que nous fûmes hors du port. Alors profitant du vent qui ne pouvoit être plus favorable qu'il l'étoit, nous mîmes à la voile, & fîmes bien du chemin en peu de tems.

nda

ire

on-

assé

ex-

ue-

ent in-

ine e fit

de

80

ou-

lais Les

gé, qui

pas

015

ire

on-

in-

un

er.

es.

uit

Je

re,

les

CHAPITRE X.

Gusman, après avoir volé ses parens, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, & ale malheur de perdre Sayavedra.

Nous avions déja doublé le Cap de Noli, quand le capitaine vint m'apprendre cette nouvelle, & il me dit que si le vent ne changeoit point de trois jours, nous ferions un agréable voyage. Nous allâmes mouiller à Monaco; & le lendemain nous étant remis en mer avec un vent qui nous flattoit, nous gagnâmes les isles d'Hieres, où nous passames la nuit. Le troisieme jour nous donnâmes fond vers le château d'If, à la vue de Marseille, & le quatrieme, nous rendîmes le bord à Roses.

Je me réjouissois d'une si heureuse M ij

m

in

da

VC

ci

CO

de

ur

ye

m

do

TIC

ce l'e

ur

lu

no

ur

ca

di

d'e

av bio

ce s'e

ve

ré

te

navigation, quand mon valet troubla ma joie, en venant m'apprendre que Sayavedra avoit le mal de mer, & se sentoit très-malade. Je courus à lui sur le champ, & je le trouvai, en effet, attaqué d'une fievre assez violente. J'en fus fort affligé. Néanmoins, comme j'espérois que nous serions bientôt à Barcelone, & que là il recevroit du soulagement, cette espérance me consoloit. Le cinquieme jour se montra bien différent des autres. Il nous parut couvert, & pour surcroît de malheur, l'air n'étoit agité que d'un foible vent. Nous comptions toutefois, malgré cela, d'aller, en ramant, coucher à Barcelone. Mais nous reconnûmes notre erreur deux heures après. Il survint une bourrasque si furieuse, que nous crûmes tous notre perte inévitable. On s'efforça vainement de vouloir prendre terre; la rame devint inutile; il fallut absolument faire canal cette nuit-la. Qu'elle fut terrible pour nous! Tantôt la mer élevoit ses flots jusqu'aux nues, & tantôt ouvrant son sein, elle nous faisoit voir jusqu'au fond de ses abîmes.

Qui pourroit peindre, dans ces horreurs, la consternation générale qui régnoit dans la galere, & les diverses marques d'épouvante que l'opinion d'une

de Gusman d'Alfarache. 137 mort prochaine faisoit éclater? Les uns invoquoient les saints les plus honorés dans leur pays; les autres faisoient des vœux; celui-ci à genoux adressoit au ciel de ferventes prieres, & celui-la confessant à haute voix ses péchés, en demandoit pardon à Dieu. Quelquesuns, quoique la mort s'offrit à leurs yeux, s'informoient du pilote, si notre malheur étoit inévitable. Il leur répondoit, pour les rassurer, qu'il n'y avoit rien à craindre, & ils ajoutoient foi à ce menteur, comme un pere qui, dans l'excès de son affliction, voit son fils unique mourant, croit un médecin qui lui dit qu'il n'en mourra pas. Pour moi, nouveau Jonas, j'étois enseveli dans une profonde rêverie; & me croyant la cause de cette affreuse tempête, je me disois à moi-même : Misérable, te voilà bien avancé d'avoir volé tes parens, & d'être chargé d'or. La mer va t'engloutir avec toutes tes richesses. Tu le mérites bien. Et s'il faut plaindre quelqu'un, ce sont ceux qui ont eu le malheur de s'embarquer avec un fripon que le ciel veut punir.

ibla

que

fur

et,

'en

me Bar-

ıla-

oit.

lif-

rt.

OIL

m-

er,

ais

ux

uc

tre

nt e-

re

es

nt

u

ré-

es

Ne pouvant faire autrement, je me résignai aux volontés célestes, & j'attendis patiemment la mort. Néanmoins

M iij

le

la

ag

m

fa

m

V

le péril qui nous effrayoit tous, ne fut qu'une fausse alarme. Le tems changea subitement, & fit succéder l'espérance au désespoir, l'allégresse à la désolation. Cette nuit ne devint funeste qu'au malheureux Sayavedra. Ce pauvre garçon, dont le cerveau étoit déja troublé par une fievre dont la violence augmentoit de moment en moment, acheva de perdre la raison, en entendant les cris & les lamentations que la crainte du naufrage excitoit dans la galere. Il se leva dans un transport qui lui prêta des forces pour se perdre, & montant du côté de la poupe, il se précipita dans les flots; mon valet, qui le gardoit, n'ayant pu résister au sommeil. Un soldat, qui étoit de garde, entendit tomber quelque chose dans la mer. Il en avertit aussi-tôt le pilote. Cela fit du bruit dans la galere, & chacun s'empressant de savoir ce que c'étoir, on le découvrit après un gros quart-d'heure de recherche. Lorsque j'appris cet accident, j'en conçus une si vive douleur, qu'il n'est pas possible d'être plus affligé. On n'a jamais pleuré plus amérement un frere, que je pleurai mon cher Sayavedra. J'en étois inconsolable, & véritablement j'avois bien sujet de le regretter. La joie qu'eut tout

de Gusman d'Alfarache. 139 le monde le lendemain matin de voir la mer aussi tranquille qu'elle avoit été agitée le jour précédent, ne sit pas sur moi toute l'impression qu'elle auroit faite, si la mort ne m'eût point enlevé

mon fidele écuyer.

fut

gea

nce

on.

nal-

n',

par

oit

er-

80

au-

va

ces

de

ts;

pu

oit

ofe

le

e,

ue

os

ip-

ve

re

us

ai

n-

en

ut

Nous entrâmes sur le midi dans le port de Barcelone. J'avois déja préparé Favello à ne s'attendre pas que je fisse un long séjour dans cette ville, lui ayant dit, après la tempête, que j'avois fait vœu d'aller à Notre-Dame de Montferrat des le moment que j'aurois mis pied à terre, & que de-la je me rendrois en Andalousse auprès de ma mere. Il n'osa s'opposer à un si juste devoir, & d'ailleurs, ne pouvant abandonner son bord ce jour-là, il me dit tristement, quand je voulus prendre congé de lui, que selon toutes les apparences, nous ne nous reverrions plus, à moins que je ne demeurasse le jour suivant tout entier à Barcelone. En même tems il me demanda où je me proposois de loger. Je lui nommai une hôtellerie que je connoissois; mais j'avois dessein d'en choisir une autre dans un quartier fort éloigné de celle-là. Enfin, sensible aux témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui, je l'embrassai tendrement, & 140 Aventures plaisantes lui sis présent d'une bague de cent pis-

toles, en le priant de la porter pour l'amour de moi. Il l'accepta les larmes aux yeux, comme une preuve que c'étoit le dernier adieu que je lui disois, & de mon côté me sentant trop attendrir, je me hâtai de le quitter, pour lui épargner la peine de lire dans mes regards celle que me causait potre séparation

ou

m'

de

un

av

pa

m

ca

di

celle que me causoit notre séparation. Le premier soin dont je m'embarrassai en arrivant à l'hôtellerie où je sis porter mes cossres, sur de mettre des gens en

mes coffres, fut de mettre des gens en campagne pour me trouver trois bonnes mules. Je chargeai de cette commission deux hommes que l'hôte connoissoit pour des personnes capables de s'en bien acquitter, & qui m'assurerent que je serois servi fort promptement. En effet, quatre heures après, ils m'amenerent trois mules, qui me parurent telles que je les pouvois desirer. Tu peux bien penser que je les payai un peu cher. Mais c'est de quoi je neme souciois guere dans la situation où je me voyois. Outre la valeur de vingt-cinq mille francs que je pouvois me vanter de posséder, je venois encore d'hériter de quatre mille par la mort de mon compagnon de fortune. J'arrêtai aussi un muletier qui savoit

bien les chemins, & je partis le jour sui-

de Gusman d'Alfarache. 141 vant, des que les portes de la ville furent ouvertes. L'impatience que j'avois de m'écarter de Barcelone, me sembloit des mieux fondées; il y pouvoit arriver une félouque envoyée par mes parens, avec ordre de me faire pincer. Je n'avois pas tort d'user de diligence. J'ajoutai même à une crainte si prudente la précaution d'éviter les grandes routes, en disant à mes valets, que ne voyageant que pour le plaisir de voyager, j'étois bien aise de gagner au plutôt l'Hebre, & de parcourir ses bords, pour voir les pay fages charmans qui sont le long de cette riviere.

pif.

our

mes

ois,

rir,

ar-

rds

Tai

ter

en

es

on

ur

in ic t, it e

CHAPITRE XI.

Gusman s'avance vers Sarragosse. Il devient amoureux d'une jeune Veuve. Progrès & fin de cette nouvelle passion.

JE m'éloignois donc des grands chemins pour la raison que j'ai dite, & poussant ma mule de sentier en sentier vers l'Hebre, pour le côtoyer jusqu'à Sarragosse, j'allois avec autant de vîtesse que de peur. Les deux autres mules suivoient de près la mienne, comme pour me faire voir que j'avois acheté trois bonnes bêtes. Je me rendis en trois jours auprès de cette riviere. Pour être affranchi de toute inquiétude, mon esprit sembloit avoir attendu que je susse là. Je commençai à me croire à couvert de toute poursuite, & à compter sur mes richesses, sans faire réflexion que je voyageois dans un pays aussi fertile en voleurs que l'Italie. Il est vrai que mon valet & le muletier étoient armés de deux fusils, dont je m'étois avisé de faire emplette à Barcelone. Outre cela,

voi con fior der

caci

sen qu'

ave

ľH de que 82 5 ene je

je

ma

de un de ce m

qu à CO

qu

de Gusman d'Alfarache. 143
je portois sur moi mes pierreries si bien tachées, qu'on ne pouvoit les appercevoir sans me mettre tout nud. Je rencontrai plusieurs cavaliers, dont la physionomie étoit plus capable de m'intimider que de me tranquilliser, tant ils ressembloient à des brigands; mais soit
qu'ils eussent autant de crainte que moi,

ils passerent leur chemin.

velle

he-

. &

tier

m'à

VÎ-

nu-

me

eté

ois

tre

cl-

fe

ert

les

je

en

n

de

3

Je passe sous silence, ami lecteur, les aventures qui m'arriverent le long de l'Hebre, & que je ne juge pas dignes de t'être racontées, pour en venir à celle que la fortune me préparoit entre Ossera & Sarragosse. La nuit me surprit dans un endroit où il y a une belle abbaye, que je pris pour un château, & de laquelle je m'approchai dans l'intention d'y demander un logement; mais trouvant au bas un misérable village, je changeat de pensée. Nous nous arrêtâmes devant une chaumiere où pendoit une enseigne de cabaret. Tout étoit déja fermé dans cette excellente hôtellerie. Nous fappames rudement à la porte, en criant qu'on nous ouvrît. Personne ne répondoit. Il parut pourtant à la fin un paysan à une fenêtre. C'étoit l'hôte, qui m'ayant considéré à la lueur d'une grande lampe qu'il avoit à la main, se mit à rire, en me disant: Allez, seigneur cavalier, ma

maison ne vous convient guere. Allez à l'abbaye; on vous y recevra bien, & vous y serez mieux logé que chez moi. Après avoir répondu au paysan que je suivrois son conseil, je le priai de me conduire au couvent, dont j'ignorois le chemin, & pour rendre ma priere efficace, je lui donnai une poignée de

réaux.

Le monastere étoit sur une éminence. Nous fumes près d'une demi - heure à y monter par une route très-rude. Ce qui ne laissoit pas d'être pénible pour des gens déja fatigués. Néanmoins, comme le bien est toujours mêlé de mal, il n'y a pas non plus de mai qui ne soit accompagné de quelque bien. L'autre m'apprit que cette Abbaye étoit un couvent de filles, presque toutes de qualité; que c'étoit un des plus riches d'Espagne, & qu'enfin on y recevoit agréablement toutes les personnes de distinction qui passoient par là. Je sentis, sans savoir pourquoi, que ce rapport me faisoit plassir, soit qu'il réveillat mon inclination naturelle pour le beau-sexe, soit que j'eusle un pressentiment de ce qui devoit m'arriver. Quand nous fûmes parvenus à la grande porte, nous sonnâmes & resonnâmes a plusieurs reprises, avant qu'on nous fit connoître du dedans qu'on

qui no av co

ba à c aly ge go

qui mo pan len inf

bar

1

doi & dev pou que voi

lui gea var mê les de Gusman d'Alfarache. 145 qu'on nous entendoit. On vint toutesois nous parler par le guichet, & nous demander ce que nous voulions. L'hôte, que le portier connoissoit, lui dit que nous cherchions un gîte; qu'il n'en avoit point à nous donner, & que, par conséquent, il nous amenoit à l'abbaye. Le muletier ajouta par mon ordre à ces paroles, qu'il s'agissoit de prêter un asyle jusqu'au jour à un seigneur étranger qui s'étoit égaré en allant à Sarragosse.

lezà

, &

moi.

ie je

e me

ois le

effi-

e de

ence.

eay

qui

des

mme

l n'y

om-

ap-

vent

que

, &

nent

qui

voir

isoit

lina-

foit

- qui

mes

Con-

ifes,

lans

u'on

Tome II.

Le portier répondit qu'après huit heures on fermoit la porte du couvent, & qu'il en étoit plus de neuf; que néanmoins, quoique ce fût la regle, il alloit, par la confidération qu'il avoit naturellement pour les personnes de qualité, informer madame l'abbesse de mon embarras, & qu'il feroit ce qu'elle lui ordonneroit. Il fallut m'armer de patience. & attendre à la porte la réponse qu'on devoit m'apporter; elle fut bien triste pour moi. Le portier revint nous dire que madame l'abbesse refusoit de recevoir à cette heure-là des cavaliers qui lui étoient inconnus. Ce refus m'affligea. Je descendis de ma mule. Je m'avançai vers le guichet, & parlant moimême au portier, je le conjurai, dans les termes les plus capables de le toucher,

de retourner vers madame l'abbesse, & de lui dire de ma part que si elle savoit le plaisir qu'elle me feroit en m'accordant une retraite pour cette nuit, elle cesseroit d'être inexorable. Le portier que je croyois avoir attendri, me répondit qu'il étoit inutile de m'obstiner à vouloir obtenir une chose qu'elle ne permettroit point. Ne pouvant engager ce portier par mes prieres à faire ce que je fouhaitois, je lui offris de l'argent, qu'il méprisa en me fermant le guichet au nez. Tant de dureté m'ôta l'espérance de pouvoir loger dans ce monastere; & cédant à la nécessité, je dis à mes valets de mener les trois mules chez le paysan; que pour moi, avant que de m'enfermer dans cette vilaine taverne, j'avois envie de demeurer quelques heures dans l'endroit où j'étois, & d'où j'entendois l'Hebre couler avec un murmure qui suspendroit mes ennuis.

C

le

pa

tr

de

éc

ap

en

ne

11

for

me

n'a

gn

la

bo

je '

cei

nei

due

rie

dég

Por

fou

la

Il faisoit la plus belle nuit du monde. Je me promenai aux environs de la maison, en observant d'un œil curieux tout ce que je discernois à la faveur des étoiles, qui brilloient extraordinairement. Je suivis un sentier en pente qui me conduisit sous un balcon qui avoit vue sur la riviere. Je m'assis au bord de l'eau au pied d'un arbre vis-à-vis du

de Gusman d'Alfarache. 147 balcon, que je regardai attentivement. & que je m'imaginai bien être de l'appartement de l'abbesse. J'apperçus de la lumiere en dedans, & bientôt un bruit confus de voix de femmes frappa mon oreille; puis tout à coup un profond silence fit taire ce bruit, & ce silence un moment après fut à son tour interrompu par une chanson espagnole, qu'une voix très - délicate chanta. Si la chanteuse donna du plaisir aux dames qui l'avoient écoutée, elle fut en récompense fort applaudie. Une autre personne chanta ensuite un air italien que je savois, & ne reçut pas moins d'applaudissemens. Il me prit alors une si grande démangeaison de faire retentir l'air de ma voix mélodieuse, que je n'y pus résister. Je n'avois pas même eu peu de peine à gagner sur mon impatience de laisser finir la seconde chanteuse. Je sus tenté d'abord de chanter ce même air italien que je venois d'entendre, & qui étoit un de ceux qui m'avoient fait lé plus d'honneur à Florence au concert du grandduc. Cependant j'eus la politesse de n'en rien faire, pour épargner à la dame le dépit. & la honte de la comparaison. Pour ne rien perdre au change, m'étant souvenu d'un autre air qui avoit charmé la grande-duchesse, je le choisis. NII

oit

-10

elle

tier

ré-

er à

ce

e je

nt,

het

nce

lets

an;

mer

vie

'en-

He-

en-

de.

eux

des

ire-

qui

VOIT

ord

du

ri

à

V

eı

CC

in

ei

de

qı

m

lie

V

pr

m

er

le

d'

fe

qu

po

de

V

di

Je me disposai donc à surprendre ces bonnes religieuses, autant par la beauté de mon chant, que par la singularité de l'aventure. Je chantai, & sitôt que j'eus achevé, ce furent des cris de surprise mêlés d'admiration; une porte vîtrée qui fermoit le balcon, s'ouvrit à l'inftant, & je vis paroître plusieurs dames, qui s'empresserent à regarder de toutes parts, pour découvrir le personnage qui avoit chanté si agréablement. Je ne sis pas semblant de les remarquer, & après m'être arrêté un moment, je recommençai mon air. Dès que je l'eus fini, me voilà une seconde fois admiré des dames, qui dans l'attente d'être régalées d'une nouvelle chanson, suspendirent les louanges pour me prêter silence. Je m'en apperçus bien; & pour irriter l'envie qu'elles avoient que je chantasse encore, je fus assez malin pour me taire, sans bouger de ma place. Une dame plus impariente que les autres, m'adressa la parole, & me dit qu'un air seul ne suffisoit pas pour une compagnie qui aimoit passionnément les belles voix. Si c'est peu pour tant de dames, répondis-je en Italien, c'est beaucoup pour un pélerin, à qui l'on a cruellement refusé l'hospitalité.

Ma réponse excita de grands éclats de

de Gusman d'Alfarache. 149 rire, & fit connoître aux religieutes que j'étois l'étranger qui avoit demandé à loger dans l'abbaye. Seigneur cavalier, s'écria l'une d'entr'elles, ne trouvez pas, s'il vous plaît, mauvais qu'on en ait usé de cette maniere avec votre seigneurie. C'est une loi établie dans ce couvent, de n'y recevoir aucun homme inconnu après huit heures du soir; mais en faveur de votre charmante voix, madame l'abbesse veut bien passer pardessus la regle. Elle va donner ordre qu'on vous ouvre la porte, si vous n'aimez mieux attendre le jour sur les bords de cette riviere à la façon des chevaliers errans. Je répondis à la personne qui venoit de parler, que j'étois ravi d'apprendre que pour obtenir le couvert de madame l'abbesse, il falloit le demander en musique. A ce petit trait de raillerie, les Religieuses recommencerent à rire, d'autant plus que leur abbesse étoit présente, ou plutôt que c'étoit à elle-même que je parlois. Elles jugerent par-là que j'étois un gaillard, & cela ne leur déplut point. Comme elles souhaitoient de voir de près ma figure, qu'elles n'appercevoient que fort confusément, dans l'endroit où j'étois assis, elles me prierent d'entrer chez elles, en me disant que N iii

ces auté é de 'eus

rile trée infies,

utes qui fis

près omini,

des gaen-

our je

our ice.

au-'un

palles es,

oup

de

madame l'abbesse vouloitse réconcilier avec moi.

tite

mo

VII

pa

de

qu

foi

21

qu

foi

ne

trè

ma

me

n'a

qu

rei

fée

po

CO

far

me

qu

po

tre

qu

roi

tes

éco

CO

an

A ces mots, pour leur témoigner que je ne demandois pas mieux, que de m'introduire dans leur monastere, je me levai, & après avoir salué respectueusement la compagnie en passant devant le balcon, je regagnai la porte à grands pas. Je n'y fus pas sitôt arrivé, que le portier vint me l'ouvrir. Il me dit de prendre la peine de le suivre, & il me conduisit à un vaste parloir fort propre & bien éclairé. Je trouvai là madame l'abbesse, qui avoit auprès d'elle une dame séculiere, toutes deux assises sur des carreaux de damas violet, & six à sept religieuses qui se tenoient debout derriere elles. Toutes ces dames gardoient le silence, & avoient un air sérieux qui auroit déconcerté un autre que moi; mais j'avois fréquenté la grille à Rome, & mon humeur convenoit aux religieuses. Aussi je les abordai en plaisantant, & par quelques saillies réjouissantes qui m'échaperent, je leur fis perdre leur fausse gravité. Je me plaignis d'une façon si divertissante de la regle qui défendoit d'ouvrir la nuit la porte du monastere aux pauvres étrangers, que je les mis en train de rire.

Pendant ce tems - là on dressa une pc-

de Gusman d'Alfarache. tite table, sur laquelle on servit un gros morceau de pâté de venaison, avec du vin & force confitures. Elles n'eurent pas besoin de me presser de manger & de boire. Je m'en acquittai en voyageur qui mouroit de faim & de soif. Je ne laissois pas en me bourrant l'estomac de dire à l'abbesse des galanteries, aussi - bien qu'à la dame séculiere, qui me paroissoit toute jolie. Elle avoit un air de jeunesse & un enjouement qui la rendoient très - piquante. Quelques religieuses remarquant que je la trouvois à mon gré, me demanderent si leur communauté n'avoit pas raison de s'applaudir de l'acquisition qu'elle alloit faire d'une pareille dame; ce qui m'inspira mille pensées badines, & toutes très-obligeantes pour elle. Je ne parlois qu'en Italien; & comme j'étois vêtu à l'Italienne, je passai sans peine dans leur esprit pour un homme de cette nation. Celles de ces dames qui savoient cette langue, affectoient, pour s'en faire honneur, de ne pas m'entretenir en Espagnol. Quand elles virent que je ne mangeois plus, elles firent rouler l'entretien sur la musique, & toutes ensemble me prierent de payer mon écot de quelque air nouveau d'Italie. J'y consentis de bonne grace, & peu à peu animé par les éloges qui m'étoient aflu-

ilier

que l'inme uleant

nds le de

me pre

me ine fur

x à out

arſé-

lue à

ux ai-

aiiler-

nis

te,

PC-

bell

dan

julo

cha

me

ble

que

gra

mo

l'at

ent

me

fer

pe.

le

me

féc

l'a

m

en

fa

C

80

ra

m

d

rés à la fin de chaque couplet, il me prit une si grande fureur de chanter, qu'une chanson n'attendoit pas l'autre. De leur côté, les dames, & particulièrement la féculiere, emportées par le plaisir de m'entendre, ne songeoient à rien moins qu'à se retirer, quoiqu'il fût déja plus de minuit. Je crois que le jour nous auroit surpris dans ce parloir, si l'abbesse, pour garder le decorum de la vie monastique, n'eût jugé à propos de mettre fin à un passe-tems si contraire au recueillement intérieur, en reprochant aux religieuses qu'elles abusoient de ma complaisance; ce cavalier, leur dit-elle, doit être fatigué. D'ailleurs, il faut conserver quelque chose pour demain. Il ne partira pas, je pense, sans que nous ayons la satisfaction de le revoir. C'étoit honnêtement me faire taire. Au fond de l'ame, j'en fus ravi; & donnant le bon soir à la compagnie, je joignis le portier qui m'attendoit à la porte du parloir, pour me conduire à l'appartement qui m'étoit destiné.

Je ne fus pas peu étonné en y entrant d'y trouver mes valets qu'on avoit eu foin d'envoyer chercher, avec mon bagage, & de régaler comme moi. J'appris même que mes trois mules n'avoient pas été oubliées, & que, grace à la

de Gusman d'Alfarache. belle voix de leur maître, elles avoient dans les écuries du couvent de la litiere jusqu'au ventre. La chambre où je couchai occupa long-tems mes regards; elle me parut riche & modeste tout ensemble. Il y avoit dans les ameublemens, quoiqu'ils fussent simples, un air de grandeur qui faisoit mépriser le luxe; & mon lit sembloit avoir été préparé pour l'archevêque de Sarragosse. M'étant mis entre deux draps des plus fins, je dis à mes gens qu'ils pouvoient aller se reposer où le portier les meneroit. Mais j'appellai auparavant le muletier, comme le moins sor, & je le chargeai de s'informer adroitement qui étoit cette dame séculiere que j'avois vue avec madame l'abbesse. Il s'acquitta bien de cet emploi: Monsieur, me dit - il, le lendemain matin à mon lever, j'ai parlé à un laquais de la personne que vous avez envie de connoître, & il m'a conté sans façon toutes les affaires de cette dame. C'est une veuve, m'a-t-il dit, très-riche, & d'une des plus nobles familles de Sarragosse. Elle a plusieurs galans qui la recherchent, & entr'autres un neveu de madame l'abbesse, un garçon de vingtdeux ans tout au plus, fait à peindre, & aussi beau que le jour. C'est dommage que ce n'est qu'une bête, sans cela, il

prit l'une leur nt la

oins s de roit se,

ttre leilre-

le,

ne ous 'é-

nd le le

nt nt

a-

a

conviendroit fort à ma maîtresse, qui est une semme d'esprit, & qui ne l'aime guere, ou je suis bien trompé. Cependant, Madame l'abbesse qui chérit beaucoup ce benêt, voudroit que ce mariage se s'ît. Voilà, monsseur, poursuivit le mulerier, ce que j'ai tiré du laquais; & le portier de ce monastere vient de me dire tout-à-l'heure que cette jeune veuve, qui n'arriva hier dans cette abbaye qu'une heure ou deux avant vous, doit

s'en retourner cet après-midi.

Je sentis bientôt que mon cœur s'étoit rendu aux charmes de la veuve de Sarragosse. Il n'y eut plus moyen d'en douter, lorsque je la revis au parloir, où l'abbesse, après l'office, m'envoya prier de me rendre. J'y parus avec toute ma bonne humeur du soir précédent. Je n'y retrouvai pas toutes les religieuses que j'y avois vues. Il n'y en avoit alors que trois avec l'abbesse, & le bel objet de mon nouvel amour. La conversation ne tarda guere à devenir galante & badine; elle s'échauffa, & l'arrivée de quelques dames des plus éveillées du couvent ne la refroidit point. Ma veuve, qui étoit très-spirituelle, y mettoit beaucoup du sien, & Dieu sait si j'applaudissois à chaque trait d'esprit qui lui échapoit. Elle remarquoit bien que j'étois fort content

de c guo pagi cevo

qua que roît cett qu'é épo

préd Luc lier n'a

fi fa fon pou voi toit de

vai net qui qui lite

ric bo de lei toi de Gusman d'Alfarache. 155 de ce qu'elle disoit, & que je la distinguois des autres personnes de la compagnie, comme de mon côté je m'appercevois que cela lui faisoit quelque plaisir.

Nous étions tous bien en train de rire, quand on vint dire à madame l'abbesse que Dom Antonio de Miras alloit paroître au Parloir. Ce qui combla de joie cette dame; car c'étoit ce cher neveu qu'elle avoit envie que la belle veuve épousat. Il avoit été averti dès le soir précédent par sa bonne tante que Dona Lucia (ainsi se nommoit la dame séculiere) étoit dans cette abbaye, & il n'avoir eu garde de négliger une occasion si favorable de faire sa cour à une personne dont il souhaitoit fort d'être l'époux. Le portrait que mon muletier m'avoit fait de ce jeune gentilhomme, n'étoit nullement flatté. Je n'ai jamais vu de cavalier si beau; la femme la plus vaine de sa beauté se seroit fait honneur d'avoir son visage. Ajoutez à cela qu'il étoit parfaitement bien fait, & qu'il avoit tout l'air d'un enfant de qualité. Son habillement, dont j'admirai la richesse & le goût, relevoit encore sa bonne mine. Je crois que je serois mort de jalousie, en voyant sa figure, si d'ailleurs je n'eusse pas été prévenu que c'étoit un sot. Mais cette pensée me sou-

ui est aime penpeau-

it le s;& e me veupaye

iage

toit irraiter, ab-

doit

ma n'y que

de de ne ne;

ne oit

du nalle

nt

tint contre des avantages si redoutables, & je sis une remarque qui acheva de me donner le courage de disputer à ce rival le cœur de Dona Lucia. Je m'apperçus que cette dame, bien loin de témoigner quelque joie quand il arriva, le vit d'un œil assez indissérent, & répondit avec beaucoup de froideur à ses civilités. eû

no

qu

to

ari

ma

82

à

pa

mo

me

un

fie

ge

ch

ma

de

fér

mi

fay

ce

me

nê

mo

en

COL

COL

car

que

Dom Antonio & moi nous nous regardâmes d'abord comme de jeunes cocqs. Néanmoins, voulant faire connoissance avec lui, je l'accablai d'honnêtetés, & je lui tins des discours si obligeans, que je le contraignis à s'humaniser avec moi. En moins d'une heure de tems nous devînmes fort bons amis. Lorsqu'il fallut dîner, l'abbesse sit dresser deux tables dans le parloir, l'une en dehors pour son neveu & pour moi, & l'autre en dedans pour les dames. Le repas, qui pouvoit entrer en comparaison avec ceux des plus grands seigneurs, fut assaisonné de bons mots & de quelques contes qui égayerent fort la compagnie. Plus de la moitié de l'après-dînée se passa encore très-agréablement. Enfin, je parlai, je chantai, je ris, je montrai que j'étois homme à tout faire. Aussi les religieuses, quoiqu'accoutumées à recevoir des visites de cavaliers, m'avouerent qu'elles n'en avoient jamais vu un qui les eût

de Gusman d'Alfarache. 157 eût tant diverties. Cependant l'heure de nous séparer approchoit. Il étoit tems que la belle veuve partit pour s'en retourner à Sarragosse, si elle y vouloit arriver avant la nuit. Elle prit congé de madame l'abbesse & de ses religieuses, & monta dans sa litiere, qui l'attendoit à la porte. Mon dessein étant d'accompagner cette dame, j'avois fait préparer mon équipage. Je m'élançai promptement sur ma mule, qui ne faisoit pas une trop bonne figure auprès du coursier de Dom Antonio. Outre que ce jeune gentilhomme avoit un des plus beaux chevaux d'Espagne, il savoit bien le manier. Il lui faisoit faire cent passades de la meilleure grace du monde. J'étois sérieusement mortifié de ne pouvoir l'imiter avec ma mule pacifique & fans école. Je ne laissai pas toutefois d'esfayer de la mettre sur les voltes; mais ce fut seulement pour réjouir les dames qui nous observoient de leurs fenêtres.

les,

me

ival

rçus

ner

l'un

vec

cqs.

ince, &

que

noi.

de-

llut

our

en

qui

eux

nné

qui e la

ore

, je

tois

eu-

des i'el-

les

S.

Nous nous emparâmes, mon rival & moi, des deux côtés de la litiere, pour entretenir en chemin Dona Lucia. Nous commençames, ou pour mieux dire, je commençai à lier conversation avec elle, car le jeune Miras y eut si peu de part, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il

Tome II. O

ne

le

io

da

fo

tre

L

ca

d'

qi

qu

bl

&

lo

to

bi

m

je

ét

m

ne

Ve

de

se contentoit de se tenir droit sur son cheval en bandant le jarret comme un académiste qu'il étoit, laissant aux agrémens de sa personne le soin de prévenir en sa faveur. Connoissant Dom Antonio pour un petit génie, j'aurois encore été plus sor que lui, si je n'eusse pas profité de cette connoissance. Lucie m'en offrit une occasion que je ne manquai pas de saisir, elle me demanda si je me proposois d'être long-tems à Sarragosse. Cela dépendra du plaisir que j'y aurai, lui répondis - je; si quelque chose que je desire arrivoit, j'y ferois un long séjour. J'accompagnai ces paroles d'un si tendre regard, qu'elle n'eut pas besoin, pour m'entendre, que je m'expliquasse plus clairement. Elle pénétra si bien le sens de ma réponse, qu'elle en rougit tout-à-coup, & je crus lire dans ses yeux qu'elle ne s'en trouvoit point offensée. Je fus fort content de moi d'avoir hasardé cette déclaration, puisqu'elle ne lui étoit pas désagréable, & de l'avoir faite impunément devant Miras, pour qui elle n'avoit été qu'une énigme.

Je m'étonnois, sans en rien témoigner à Lucie, de voir une jeune & charmante personne comme elle sur le grand chemin, à plus d'une lieue de

de Gusman d'Alfarache. 159 Sarragosse, & sans une autre suite qu'une duegne, un laquais & un muletier. Je ne savois pas encore les priviléges que les veuves ont dans ce pays-là, où elles jouissent d'une grande liberté. Cependant, lorsqu'elles voyagent avec une si toible escorte, elles s'exposent à rencontrer ce qu'elles ne cherchent pas. Dona Lucia, quoiqu'accompagnée de deux cavaliers & de ses gens, ne laissa pas d'être effrayée d'une petite aventure qui nous arriva sur la route. Nous avions déja fait la moitié de notre chemin, quand nous apperçûmes devant nous un superbe coursier dont l'allure étoit semblable à celle de Bayard & de Bridedor, & qui s'avançant vers nous au petit galop, élevoit une si épaisse poussière autour de lui, que nous ne pûmes d'abord bien discerner le cavalier qui le montoit; mais sitôt que nous pûmes le remarquer, je m'imaginai voir Roland le furieux, tant il avoit l'air fier & guerrier.

on

un

ré-

nir

to-

ore

ro-

'en

uai

me

u,

ue

ſé-

n,

ffe

le

git

es.

a-

if-

82

1i-

ne

oi-

80

le

de

Lorsqu'il fut à dix ou douze pas de nous, il s'arrêta pour me regarder. L'air étrange de mon habit le frappa, & il me sembla plus surpris encore de l'honneur que j'avois de parler à la belle veuve, que de la nouveauté de mon habillement. C'étoit un des soupirans de cette dame, & celui de tous qui se

Oij

flattoit le plus de l'obtenir. Il comptoit que l'opinion qu'il s'imaginoit que tout le monde avoit de sa bravoure, le défairoit de ses rivaux. Nous voyant donc, moi d'un côté & Dom Antonio de l'autre il donna des éperons à son cheval, & le poussant avec fureur entre Miras & Lucie, il pensa renverser en même tems ce jeune cavalier & la litiere. La dame fut épouvantée de cette brutale action; puis se mettant en colere contre le matamore, elle lui dit que le chemin étoit assez large pour le dispenser de faire des extravagances pareilles, & d'insulter des personnes qui méritoient qu'il eût des égards pour elles. Il fit des excuses à Lucie de très-mauvaise grace, ou plutôt d'un ton railleur & plus insolent que l'action même.

i

V

n

d

q

C

P

q

tı

fi

Miras piqué de l'affront reçu, mit dans son premier mouvement la main sur un de ses pistolets, & ne le tira pourtant pas du sourreau, soit qu'il craignît de manquer son coup, soit que par un excès de respect pour sa maîtresse, il n'osât en venir à un combat qui lui auroit fait grande peur. J'eus pitié de ce cavalier, & je me sentis une tentation violente de prendre son parti, jugeant que le spadassin, auquel il avoit affaire, n'étoit qu'un fansaron. Néanmoins je

de Gusman d'Alfarache. 161 fis reflexion que je pouvois me tromper; & d'ailleurs, considérant que la partie intéressée ne se soucioit guere de se venger, je ne fus point assez fou pour épouser sa querelle, qui par conséquent n'eut aucune suite. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de le prier de passer de mon côté, & de lui céder ma place, qu'il accepta volontiers sans s'embarrasser de paroître lâche aux yeux même de Lucie, en abandonnant par crainte le côté qu'il occupoit. Le cavalier qui faisoit tant le rodomont, se nommoit Dom Luc de Ribera. Il avoit appris que la belle veuve étoit partie le soir précédent pour aller coucher au monastere dont j'ai parlé, & qu'elle en devoit revenir ce jour-là. Il étoit sorti de la ville, sachant bien qu'il la rencontreroit, dans l'intention de la ramener & de lui servir d'escorte.

toit

tout

dé-

nc.

'au-

al,

s &

ems

ime

on;

ata-

toit

des

ter

eût

S. 2

lu-

ue

nit

ain

ira

ril

ue

ſe,

ui

ce

nc

nt

e ,

jc

Dès que ce fier-à-bras vit que Dom Antonio quittoit son poste, au lieu de songer à le conserver, il s'en saissit brusquement, & se prépara d'un air victorieux à s'entretenir avec la dame, qui trompa son attente, car pour le mortisier, elle ne répondit pas un mot à tout ce qu'il lui pût dire. Elle ne daigna pas même le regarder une seule sois. Elle affecta d'avoir toujours la vue attachée

Oiij

lib

pa

ch

pa

la

fa

ha

d'

fa

de

ď

af

po fa

V

lu

r

r

sur Miras ou sur moi, & de ne parler qu'à nous. C'est ainsi que nous arrivàmes à Sarragosse, & que nous conduisimes Dona Lucia jusques chez elle. Cette dame me remercia de l'honneur que je lui avois fait, & me dit qu'elle espéroit que cette ville auroit assez de charmes pour m'arrêter du moins quelque-tems. A l'égard de ses deux autres conducteurs, elle sit moins de façons avec eux, elle ne paya leurs peines que de deux révérences fort seches. Je ne dis rien à l'orgueilleux Dom Luc en me séparant de lui; mais pour Dom Antonio, je lui fis mille honnêtetés, auxquelles il se montra si sensible, qu'il voulut absolument m'accompagner jusqu'à l'Ange, fameuse hôtellerie que j'avois remarquée en entrant dans la ville, & où j'avois dit à mes gens d'aller descendre avec mon bagage. Là, Miras prit congé de moi dans des termes qui me persuaderent que bien loin de me soupconner d'être son rival, il me croyoit un de ses meilleurs amis.

Je trouvai dans l'hôtellerie mon walet & mon muletier, occupés à me faire préparer un appartement fort propre, où je soupai à mon petit couvert. L'hôte qui étoit un de ces mauvais plaisans qui sont remplis de jeu de mots & de quo-

de Gusman d'Alfarache. 163 libets, vint me saluer, & me tenir compagnie, s'imaginant que je serois enchanté de son entretien. Il commença par me conter tout ce qui se passoit dans la ville, dont il me vanta les priviléges, sans oublier la hauteur avec laquelle les habitans les soutenoient. Je l'écoutai d'autant plus patiemment, qu'en disant mille impertinences, il lui échapoit de tems en tems de bonnes choses, d'excellens traits de satyre, ce qui est assez ordinaire aux babillards. Il cessa pourtant, lorsque j'eus soupé, de me fatiguer de ses discours; il me fit la révérence, & voulut se retirer. Attendez, lui dis-je, mon ami, je vous prie de me faire venir demain matin un habile tailleur. Je veux lui donner de la besogne. En chargeant mon hôte de cette commission, c'étoit lui fournir une nouvelle matiere de parler. Aussi prit-il occasion de là de tomber sur les tailleurs, & de m'en dire tout le mal qu'on en dit ordinairement. Néanmoins, après les avoir déchirés en général, il finit en m'assurant qu'il en connoissoit un qui avoit des mœurs, qui se contentoit de ses façons, sans escamoter le moindre morceau de drap, & qui me serviroit bien. Il me tint parole; il vint à mon lever se présenter de sa part un tailleur, qui

rler

vâ-

lui-

lle.

eur

elle

de

iel-

res

ons

ue

dis

ſé-

In-

IX-

ou-

ı'à

DIS

33

n-

rit

ne

p-

oit

et

re

,

11

14

164 Aventures plaisantes me parut fort raisonnable & bien entendu. Je lui commandai un habit à l'Espagnole de la maniere que je le souhaitois; il approuva fort mes idées là-dessus, me dit en s'en allant qu'il les suivroit exactement, & que dans trois jours il m'apporteroit un habit des plus riches, & d'un goût si galant, que tout le monde l'admireroit. En attendant je me servis de mon habit à l'Italienne que j'avois acheté à Florence, & qui me fit assez d'honneur au Coso, qui est le cours où se promenent à Sarragosse toutes les personnes de distinction. Du moins je parus sans honte parmi les amans de Dona Lucia; mais sitôt que j'eus mon habit neuf, je les esfaçai tous par son éclat & par le brillant de quelques-unes de mes pierreries, dont je m'avisai de me parer. On me regarda bientôt comme un homme amoureux de cette dame, dont véritablement je m'attirai l'attention. Soit que je l'accompagnasse à la promenade, soit que je passalle sous son balcon, elle me distinguoit de tous mes rivaux. L'orgueilleux Dom Luc souffroit impatiemment cette préférence, & les regards qu'il me lançoit, étoient

pleins de fureur. Je vivois avec les au-

tres en assez bonne intelligence, surtout avec Miras, qui ne me quittoit presqu pla cor de

Sai

po ma Do en j'a an

ma en tre ha pla il va

de ma br

en qu vc ch m de Gusman d'Alfarache. 165 que point, & qui me procuroit tous les plaisirs qu'il pouvoit, en me faisant faire connoissance avec les plus honnêtes gens

de la ville.

en-

le

ées

u'il

ans

jue

en-

ta-

qui

ra-

n.

les

ue

us

el-'a-

n-

te

ai Te

Te

le

10

e,

nt I-

r-

E

Je me voyois donc estimé & honoré à Sarragosse, lorsqu'un matin mon valet vint me dire qu'un cavalier étoit à la porte de ma chambre, & demandoit à me parler. J'étois encore au lit, & m'imaginant que c'étoit quelque ami de Dom Antonio, je répondis qu'il pouvoit entrer. Je ne fus pas peu surpris quand j'apperçus le personnage qui s'étoit fait annoncer; c'étoit un grand homme de mauvaise mine, & que je n'avois point encore vu. Il portoit une moustache retroussée, un chapeau dont la forme haute & pointue touchoit presque au plafond, avec une longue rapiere dont il affectoit de baisser la poignée par devant, pour en relever la pointe par derriere, en serrant les épaules, & en marchant si pesamment, que ma chambre trembloit à chaque pas que faisoit cet Olibrius.

On croit, sans doute, qu'après une entrée si fanfaronne, il m'adressa quelques discours orgueilleux, c'est ce qui vous trompe; il se mit à parcourir ma chambre d'un bout à l'autre sans dire mot, se contentant de jeter sur moi des

regards menaçans. Je me lassai enfin de souffrir ses bravades muettes. Je me levai brusquement, & m'étant sais de mes deux pistolets, je lui demandai ce qu'il avoit à me dire. Mon action, à ce qu'il me sembla, rabatrit sa fierté: connoissez-vous, s'écria-t-il d'un air troublé, le vaillantissime Dom Luc de Ribera, la fleur des chevaliers Aragonois? Je répondis que je le connoissois de vue; mais qu'il m'importoit peu de le connoître ou non. Je viens, reprit - il, en me présentant un papier plié en forme de lettre, vous trouver de sa part. Ce billet vous dira le reste. Je pris le billet d'un air assez tranquille, m'appercevant que le porteur étoit plus effrayé que moi, & l'ayant ouvert, j'y lus ces paroles.

Qui que vous soyez, Italien ou Espagnol, vous êtes bien audacieux de venir dans ce pays nous disputer le cœur de nos Dames. Cependant, comme nous vous croyons étranger, nous voulons excuser une si grande témérité, à condition que dans vingt-quatre heures vous serez hors de Sarragosse. Que si votre mauvais génie vous fait mépriser notre ressentiment, préparez vos armes pour vous défendre contre Dom Luc de Ribera, que personne jusqu'ici n'a pu vaincre, & dont il fai

me

voi poi voi poi a n évi

de fer Do fac cie de Do

rég fait Por pris lui ma

nir rég Qu pla sce de Gusman d'Alfarache. 167 faut que vous soyez vainqueur, pour parvenir à la possession de Dona Lucia.

Je ne fus point étonné de ce compliment. J'avois pressenti en ouvrant le billet, qu'étant de Dom Luc, il ne pouvoit contenir qu'un appel ou quelque chose d'approchant. Monsieur, dis-je au porteur, dites au cavalier qui vous envoie, qu'Italien ou Espagnol, j'ai deux poignards à son service; que je suis prêt à me battre contre lui en chemise, pour éviter toute supercherie. Point de cottes de maille, les véritables braves ne s'en servent pas en combat singulier. Que Dom Luc se regle là-dessus, & qu'il sache que pour mériter le cœur de Lucie, je suis homme à braver toute sorte de périls. Voilà quelle est ma réponse. Donnez-la moi par écrit, répondit le porteur du billet. Je suis bien-aise que le régulier Dom Luc soit assuré que j'ai fait mon message en cavalier d'honneur. Pour contenter ce brave messager, je pris la peine d'écrire ce que je venois de lui dire de vive voix. Il emporta donc ma réponse, en me promettant de revenir l'après-midi avec un autre billet qui régleroit l'heure & le lieu du combat. Quand ce drôle m'eut quitté, je m'applaudis de m'être si bien tiré de cette scene. Quoique je n'eusse guere d'en-

n de lemes qu'il qu'il

oifolé, , la ré-

ue; con-, en

Ce llet ant

que ces

nos ous ser

que ors nie

ire eril

vie de me battre, j'étois ravi d'avoir payé d'audace; & c'est ainsi qu'il en saut user. Il arrive quelquesois qu'on sait peur aux autres par une sausse fermeté. Au pis aller, mes mules étoient prêtes, & je savois parsaitement saire des retraites. Il est vrai que j'aurois eu bien de la peine à m'éloigner de Dona Lucia; mais je ne l'aimois point encore assez, pour balancer entr'elle & la conservation de

ma petite personne.

Je commençois à m'ennuyer au logis, & je me disposois à m'aller promener, lorsque Dom Antonio & quelques-uns de fes amis arriverent. Ils me dirent qu'ils venoient m'offrir leurs services dans l'affaire d'honneur que j'avois sur les bras; je niai d'abord la chose, & voulus faire le mystérieux; mais ils m'apprirent que toute la ville savoit que Dom Luc m'avoit fait un appel, & que les duels étant défendus, la justice venoit déja de faire arrêter ce cavalier. Je jugeai par-la que Miras & ses amis éroient de ces gens qui s'empressent de courir à votre secours quandils vous voient hors de danger. Je cessai de dissimuler, & je leur contai, fort a mon avantage, ce qui s'étoit paffé le matin entre le porteur d'appel & moi. Sur cela Dom Antonio me représenta que je pourrois aussi être arrête ari ch fai qu Je la

po m' m' fui

toi lac qu da foi av

> cll m' a-i ro ca

ha

pr Ni efi de Gusman d'Alfarache. 169 arrêté, & il me conseilla de me retirer chez lui. Ce que je ne manquai pas de faire pour éviter un emprisonnement, que je craignois pour plus d'une raison. Je passai agréablement la journée dans la maison de ce cavalier, qui sit tout son possible pour m'y retenir à coucher. Je m'en défendis à cause de mes cosfres qui m'auroient inquiété toute la nuit, & sur les dix heures du soir, je repris le shamin de l'hârallerie

chemin de l'hôtellerie.

Voir

faut

fait

es,

trai-

e la

nais

our

de

gis,

er,

s de

ils

ans

les

lus

ent

Luc

iels

éja

eai

de

de

je

CC

eur

nio

tre

êté

Je rencontrai dans les rues deux femmes précédées d'un valet qui portoit une grande lanterne, à la faveur de laquelle il me fut aisé de remarquer qu'elles étoient très-jolies. Je les abordai poliment en leur difant des choses fort obligeantes. Elles y répondirent avec beaucoup d'esprit, & ne doutant point, à voir l'éclat dont brilloit mon habit, que je ne fusse una buena ropa, elles m'agacerent de façon, qu'elles m'engagerent à les accompagner jusqu'au détour d'une rue, où s'étant toutà-coup arrêtées, celle des deux qui paroissoit la principale, me dit : Seigneur cavalier, ne venez pas plus loin, je vous prie. Attendez-nous dans cet endroit. Nous allons entrer dans une maison qui elt à deux pas d'ici, pour y voir une dame malade. Nous en sortirons tout Tome II.

vie de me battre, j'étois ravi d'avoir payé d'audace; & c'est ainsi qu'il en faut user. Il arrive quelquesois qu'on fait peur aux autres par une fausse fermeté. Au pis aller, mes mules étoient prêtes, & je savois parfaitement faire des retraites. Il est vrai que j'aurois eu bien de la peine à m'éloigner de Dona Lucia; mais je ne l'aimois point encore assez, pour balancer entr'elle & la conservation de

ma petite personne.

Je commençois à m'ennuyer au logis, & je me disposois à m'aller promener, lorsque Dom Antonio & quelques-uns de ses amis arriverent. Ils me dirent qu'ils venoient m'offrir leurs services dans l'affaire d'honneur que j'avois sur les bras; je niai d'abord la chose, & voulus faire le mystérieux; mais ils m'apprirent que toute la ville savoit que Dom Luc m'avoit fait un appel, & que les duels étant défendus, la justice venoit déja de faire arrêter ce cavalier. Je jugeai par-la que Miras & ses amis éroient de ces gens qui s'empressent de courir à votre lecours quand ils vous voient hors de danger. Je cessai de dissimuler, & je leur contai, fort a mon avantage, ce qui s'étoit paffé le matin entre le porteur d'appel & moi. Sur cela Dom Antonio me représenta que je pourrois aussi être arrêté

fort ave poin hab elle

m'e

qu'

a-ce

roit

cav

prie

No

eft

dar

che

fair

que

Je p

lan

pof

m'e

m'a

fur

che

fen

toit

laq

qu'

dai

de Gusman d'Alfarache. 169 arrêté, & il me conseilla de me retirer chez lui. Ce que je ne manquai pas de saire pour éviter un emprisonnement, que je craignois pour plus d'une raison. Je passai agréablement la journée dans la maison de ce cavalier, qui sit tout son possible pour m'y retenir à coucher. Je m'en défendis à cause de mes cossres qui m'auroient inquiété toute la nuit, & sur les dix heures du soir, je repris le shemin de l'hêrellerie

chemin de l'hôtellerie.

Voir

faur

fait

eté.

es,

traj-

e la

nais

our

1 de

gis,

er,

sde

u'ils

lans

les

ılus

rent

Luc

rels

léja

real

: de

VO-

de

je

ce

eur

nio

tre

rêté

Je rencontrai dans les rues deux femmes précédées d'un valet qui portoit une grande lanterne, à la faveur de laquelle il me fut aisé de remarquer qu'elles étoient très-jolies. Je les abordai poliment en leur disant des choses fort obligeantes. Elles y répondirent avec beaucoup d'esprit, & ne doutant point, à voir l'éclat dont brilloit mon habit, que je ne fusse una buena ropa, elles m'agacerent de façon, qu'elles m'engagerent à les accompagner julqu'au détour d'une rue, où s'étant toutà-coup arrêtées, celle des deux qui paroissoit la principale, me dit : Seigneur cavalier, ne venez pas plus loin, je vous prie. Attendez-nous dans cet endroit. Nous allons entrer dans une maison qui est à deux pas d'ici, pour y voir une dame malade. Nous en sortirons tout Tome II.

po

m

&

ay

pa

po

ro

VI

da

ap

ho d'a

cro

m' de

me

po fe

lor

ba

viv

fit

qu: êtr

lie

ha

qu

lâc

au plus tard dans un quart - d'heure. nous viendrons vous rejoindre ici, & peut-être ne serez-vous pas fâché de nous avoir rencontrées cette nuit. Vous entendrez chanter & jouer du luth à ravir. En achevant ces mots, elles m'échapperent toutes deux, & je fus assez sot pour prendre au pied de la lettre ce qu'elles m'avoient dit. J'eus la patience de demeurer dans la rue jusqu'à minuit. Alors je ne fus que trop persuadé que j'étois la dupe de cette aventure, tout déniaisé que je me croyois sur cette matiere. J'avouerai même à ma confusion que je ne pus sauver ma bourse de la subtilité de ces donzelles,

Comme j'étois obligé, en retournant au logis, de passer devant la maison de ma belle veuve, je ne pus me resustre le plaisir de jetter les yeux sur ce cher domicile de ma reine, & il me sembla voir à sa porte une figure d'homme. Je m'imaginai d'abord que c'étoit Dom Luc, parce que ce cavalier avoit coutume de faire la ronde toutes les nuits dans cet endroit, & je ne sis pas cette remarque sans sentir une émotion mêlée de frayeur & de jalousie. Néanmoins, venant à me souvenir qu'il étoit en prison, je me mis en tête que ce ne pouvoit être lui. Je me rassurai, &

de Gusman d'Alfarache. 171 poussé par un mouvement jaloux, je eure. m'approchai de l'objet qui le causoit, i, & hé de & qui, selon toutes les apparences, avant encore plus de peur que moi, dif-Vous parut à mon approche. Etant arrivé à la uth à porte, j'entendis un bruit sourd de verm'érouil, qui me fit juger qu'on alloit l'ouaffez yrir. Je ne me trompai pas tout-à-fait tre ce dans ma conjecture, puisqu'un instant ience après, on l'entr'ouvrit de maniere qu'un a mi-**Suadé** homme y pouvoit passer. La curiosité d'approfondir cette affaire, où je me ture, croyois plus intéressé que je ne l'étois, s fur à ma m'obligea de me glisser sans bruit en dedans. Je sentis aussi - tôt une main qui r ma me saisit pour me conduire, car nous celles. étions dans une allée où il n'y avoit rnant point de lumiere. Je compris bien qu'on on de se méprenoit, & je n'en pus douter, efuler lorsqu'ayant été introduit dans une salle cher basse, j'y fus brusquement régalé d'une embla e. Je vive accolade assaisonnée d'une odeur de poivre, d'ail & de saffran, qui me Dom fit connoître que l'amante emportée couqui me prodiguoit ses faveurs, devoit nuits être une cuisiniere. Cependant au micette lieu de ses transports, en touchant mes n mê-Véanhabits & mon visage, elle soupçonna que je n'étois point l'amant chéri qu'elle étoit attendoit. Pour expier son erreur, elle ce ne lâcha prise subitement, & voulut preni, &

P ij

dre la fuite; mais je la retins par sa juppe. Elle fit tous ses efforts pour se débarrasser de moi; je m'obstinai à les rendre inutiles; & dans cette espece de lutte, nous tombâmes tous deux avec bruit. Ce qui réveilla deux laquais qui étoient couchés dans un cabinet assez

étoient couchés dans un cabinet assez près de là. Ils se leverent à la hâte, s'armerent chacun d'une épée, croyant entendre des voleurs, & vinrent tout

doucement avec une lampe dans la falle, où ils nous trouverent étendus fur le plancher.

Ils me reconnurent dans le moment. & surpris de voir un cavalier, qui afpiroit à la main de leur maîtresse, poursuivre avec tant de fureur les bonnes graces d'une grosse joufflue de cuisiniere qui ne les avoit jamais tentés, ils firent des éclats de rire qui me jetterent dans une étrange confusion. Admirez l'insolence de cette créature, elle osa m'accuser d'avoir eu dessein de lui faire violence, & dit que je m'étois caché dans la maison pour cet effet. Au lieu de m'amuser à me justifier, je ramassai promptement mon chapeau qu'elle avoit fait sauter d'un coup de poing, & m'adressant au laquais qui tenoit la lampe, je le priai de m'éclairer jusqu'à la porte de la rue. Ce qu'il fit avec des ris qui

gna len mil le dès la

idé per rél qui po

> par ter roi av pla

éq

8

de Gusman d'Alfarache. 173 acheverent de me désespérer. Je regagnai mon hôtellerie à grands pas, cruellement mortifié d'une si honteuse & si misérable aventure; ne doutant pas que le bruit ne s'en répandît dans la ville dès le lendemain, & que je ne devinfle la fable de tous les habitans. Cette idée, qui m'affligeoit plus qu'on ne peut se l'imaginer, me fit prendre la résolution de ne demeurer à Sarragosse qu'autant de tems qu'il m'en faudroit pour me disposer à m'en éloigner. Mon équipage fut prêt à la pointe du jour, & mes mules, comme si elles eussent partagé l'impatience que j'avois de quitter un sejour où je ne pouvois plus paroître sans honte, se mirent en chemin avec une ardeur qui me fit un extrême plaifir.

With a mount of the product of a very six the

are a resource and and the limited that

partial general to handle stand at tobe

· fa

· fe

les

de

vec

qui

ffez

te,

ant

out

la

dus

nt,

af-

ur-

nes

ere

ent ans in-

10-

de lai oit

rte

più en contrologosco, chi i con Pii

Gusman part pour Madrid, où il s'engage dans une nouvelle galanterie, dont la sin ne sut pas si agréable pour lui que le commencement.

CHAPITRE XII.

per co

qu de

de L'I

pu

po

av m'

fai

po

gn

ap

éto

av

de

qu

re. j'é

pe

G

qu

JE pris la route de Madrid, & six jours après mon départ de Sarragosse, j'arrivai à Alcala de Henarés, ville dont la situation est charmante, & que la beauté de ses bâtimens rend comparable aux plus slorissantes capitales du monde. D'ailleurs, ce qui avoit beaucoup de charmes pour moi, c'est que les belles-lettres sembloient y faire leur résidence. Je m'y serois établi certainement, si je n'eusse pas eu la sotte envie de revoir le pré de S. Jérôme, & d'aller briller dans un endroit où j'avois fait une sigure si misérable.

Je ne m'arrêtai donc que huit jours à Alcala. Je poussai jusqu'à Madrid. Cette célebre ville vit arriver avec trois mules, dont deux étoient chargées de bons esfets, ce même Gusman qui avoit porté le cabas dans son en-

de Gusman d'Alfarache. 175 ceinte. Je fus quelques momens en peine de savoir où j'irois loger; mais comme je me souvins d'une hôtellerie qui de mon tems étoit la plus fameuse de la grande rue de Tolede, j'y allai descendre. J'y trouvai du changement. L'hôte étoit mort, & sa veuve n'avoit pu la soutenir sur le même pied. C'étoit pourtant une habile femme, & qui avoit plus d'une corde à son arc. Je m'apperçus bien de la décadence de cette maison; néanmoins les complaifances. & les attentions qu'on y avoit pour moi, qu'on croyoit un riche seigneur, m'empêcherent de changer de logement.

our

fe,

ont la

ble

de.

de

eléli-

ne-

en-

ois

urs

id.

rec

ar-

an

n-

J'eus soin de m'informer de mon apothicaire aux trois sacs; j'appris qu'il étoit parti pour le pays où ses drogues avoient envoyé bien des malades. J'en eus une secrete joie; car il ne laissoit pas de me causer un peu d'inquiétude, quoique je ne dusse pas craindre qu'on me reconnût. Il y avoit plus de dix ans que j'étois sorti de Madrid, & outre que ma personne n'étoit plus la même, pour ainsi dire, qui diable eût pu démêler Gusman sous les apparences superbes qui le déguisoient. Je me sis d'abord un plaisir d'étaler la magnificence de mes habits, & particuliérement de celui que

j'avois fait faire à Sarragosse. Je les donnois tour-à-tour en spectacle, le matin dans les églises, & le soir au

prado.

Une nuit rentrant au logis pour me coucher, j'entendis, en traversant un corridor qui conduisoit à ma chambre, une belle voix qui accompagnoit une harpe touchée délicatement. Je m'arrêtai pour écouter ce petit concert, qui se faisoit dans un appartement fort proche du mien, & je sentis naître en moi un desir violent de voir les personnes qui l'exécutoient. Mon hôtesse chargée de deux assiettes, l'une de confitures, & l'autre de biscuits, qu'elle portoit pour rafraîchir la chanteuse, arriva dans ce tems-là, & satisfit ma curiosité. Elle me dit que c'étoit deux dames de Guadalaxara qui étoient venues loger chez elle ce soir là mêine, & qu'un grand procès attiroit à Madrid. Je lui témoignai que je mourois d'envie de les entendre de plus près, & que je lui aurois une obligation dont je me souviendrois toute ma vie, si elle pouvoit obtenir de ces dames que j'eusse l'honneur de les saluer. Elle me répliqua qu'elle leur demanderoit pour moi cette permission, qu'elle n'osoit me promettre, attendu que c'étoit une mere qui menoit une vie teti & q mor gag que

n'éj affu ten por pric

à c d'ui poi

ce

Si l côte ren der nor corfufl

unc s'ol d'u d'a unc

cha

enf

de Gusman d'Alfarache. 177
retirée avec sa fille, qui étoit très-jolie, & qu'elle ne perdoit point de vue. A ces mots, je redoublai mes prieres pour engager l'hôtesse à me procurer la faveur que je souhaitois. Elle m'assura qu'elle n'épargneroit rien pour cela. Sur cette assurance je la laissai entrer dans l'appartement de ces dames, & j'attendis à la porte leur réponse, qui fut qu'elles me prioient de les excuser, si elles resusoient à cette heure-là de recevoir la visite d'un cavalier qu'elles ne connoissoient point.

les

, le

au

me

un

ore,

une

rrê-

ii se

un

qui de

. &

our

s ce

Elle

ua-

hez

and

101-

en-

rois

rois

mir

de

eur

on,

idu

VIC

Je feignis d'être vivement affligé de ce refus, qui me piqua véritablement. Si bien que ma bonne hôtesse de son côté paroissant touchée de ma peine, rentra chez les dames, pour faire un dernier effort, & revint enfin m'annoncer qu'elles vouloient bien m'accorder cette grace, pourvu que je ne fusse qu'un quart - d'heure dans leur chambre. Je ne demandois qu'à y être introduit, persuadé que quand j'y serois une fois entré, la condition du tems ne s'observeroit pas. Je me présentai donc d'un air d'homme d'importance, & d'abord m'adressant à la mere, je lui fis une révérence très-profonde. Je saluai ensuite la fille, & elles me reçurent toutes deux d'une maniere qui me fit con-

noître qu'elles savoient parfaitement bien vivre. Elles étoient l'une & l'autre si proprement vêtues, pour des dames qui venoient de faire un voyage, que j'en sus fort étonné. La mere pouvoit passer pour une belle semme. Tout ce que je trouvois à redire en elle, c'étoit un air sin & hardi. Pour la fille, elle avoit le visage tendre & piquant, tout ensemble, & c'étoit une personne de

dix-sept à dix-huit ans.

Je remarquai dans leur chambre deux grands flambeaux d'argent sur une table, & deux magnifiques toilettes préparées; i'y vis aussi trois coffres de bagage avec un maître valet qui portoit la livrée, & qui prêt à servir ses maîtresses, se tenoit debout dans un coin, de l'air du monde le plus respectueux. Je ne doutai point que ces dames ne fussent d'une des premieres maisons de Guadalaxara. Austi je débutai par de très-humbles excuses de la liberté que j'avois prise, & je leur dis pour la justifier que j'avois été si charmé de leur concert, que je n'avois pu résister à l'envie de leur en témoigner ma satisfaction. La mere répondit à mon compliment avec beaucoup d'esprit & de modestie, ce qui nous donna naturellement occasion de nous entretenir de musique. Je leur fis assez comprendre ficie con je n mes pole fille vois vois Flor

par

rago port conctoi poir tout

mer raffe ravi avec fero d'ell nier

n'ét puil put

VII

prei

de Gusman d'Alfarache. par mes discours que j'étois un peu musicien. Je les priai de recommencer leur concert; & pour mieux les y engager. je m'offris à y tenir ma partie. Les dames curieuses de m'entendre, s'y disposerent. La mere reprit sa harpe, & la fille se mit à chanter un air que je savois. Je fis en même-tems éclater ma voix, qui produisit le même effet qu'à Florence & qu'à l'abbaye près de Sarragosse. Les dames en parurent transportées de plaisir. Elles oublierent la condition du quart-d'heure, & minuit étoit déja sonné, que nous ne songions point encore à nous séparer. La mere toutefois, pour observer les regles de la bienséance, me représenta fort poliment qu'il étoit tems que je me retirasse, en me disant qu'elles seroient ravies de pouvoir souvent s'amuser ainsi avec moi, pendant le séjour qu'elles feroient à Madrid. Je pris donc congé d'elles en regardant la fille d'une mamere à lui persuader que je n'avois pas vu ses charmes impunément. Ce qui n'étoit dans le fond que trop véritable, puisque de toute la nuit le sommeil ne put fermer ma paupiere.

ent

tre

nes

que

oit

ce

toit

elle

out

de

eux

ble,

es;

vec

, &

oit

nde

oint

ore-

uffi

iles

cur

é fi

VOIS

ner

non

: &

tu-

r de

dre

Le lendemain mon hôtesse, que j'avois accourumée à venir tous les matins prendre du chocolar avec moi, entra

Aventures plaisantes dans ma chambre d'un air riant, & me dit : Je sors de l'appartement de vos voifines. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point vous leur avez plu. Outre qu'elles trouvent votre personne tout-àfait aimable, elles sont charmées de votre esprit badin & amusant. Pour peu que de votre côté vous vous sentiez disposé à pousser votre pointe, je doute fort que vous sovez maltraité. La mere & la fille sont également contentes de vous. J'avalai doux comme miel ces belles paroles, & ravi d'avoir fait en si peu de tems une si vive impression sur ces dames, je répondis que je n'étois pas moins satisfait d'elles: que la mere me paroissoit encore trèsragoûtante; mais que je ne voyois rien de comparable à la fille, dont j'entreprendrois volontiers la conquête, si quelque femme d'esprit vouloit bien m'aider à réussir dans cette entreprise. Je vous entends, reprit l'hôtesse, vous souhaitez que je vous y rende service. J'y consens. Par où commenceronsnous cette affaire? Je menerai ce soit les dames à la promenade, lui repartis-je, & je leur ferai préparer quelque part une superbe collation. Mauvais début, s'écria ma confidente; cela révolteroit la mere, qui pénétrant d'abord

ave fair ave que Je

vos les rai vie le l fero

que cette du par

projection où qui de ptant men J'ai de

Néa Noi que con

qu'e

votre

de Gusman d'Alfarache. 181 votre dessein, romproit brusquement avec vous, & ne vous verroit de sa vie. Faisons mieux, poursuivit elle, après avoir rêvé quelques momens, il faut que cette fête se donne sous mon nom. Je ferai apprêter une collation, suivant vos ordres, dans un jardin que j'ai sur les bords du Mançanarès, & j'y menerai les dames passer la soirée. Vous viendrez nous y surprendre, comme sr le hasard vous avoit amené là; & nous serons plus librement dans cet endroit que dans aucun autre. J'applaudis à cette idée, & mon hôtesse se chargea du soin d'engager la mere dans cette partie de plaisir.

me

voi-

ju'a

utre

t-a-

de

our

fen-

, je

aité.

con-

nme

voir

im-

que

les:

très-

rien

atre-

, fi

bien

rile.

vous

vice.

ons-

foir

par-

lque

vais

a ré-

bord

rotre

Tome II.

Ma confidente fut sur le champ la proposer dans la chambre des dames, où elle demeura près d'une heure : ce qui me sit juger qu'elle n'avoit pas peu de peine à les persuader. En estet, m'étant revenu joindre, elle me dit que la mere avoit bien fait la dissicultueuse. J'ai long-tems, ajouta-t-elle, désespéré de lui faire accepter la proposition. Néanmoins j'en suis venue à bout. Nous avons conclu la partie. Tout ce que je vous demande, c'est de vous conduire de façon, qu'il ne paroisse pas qu'elle ait été faite de concert avec vous. Quand vous viendrez au jardin,

faires semblant d'être étonné de nous y rencontrer. En un mot, que votre arrivée semble un effet du hasard. Je lui répondis qu'elle pouvoit compter que je ne gâterois rien. Nous prîmes ensuire toutes les mesures nécessaires

no

de

bil

lar

Or

me

mo

ie .

l'aj

end

tef

for

n'y

fioi

tan

C'e

un

ou

nœ

hôt

tre

deu

qu'i

1001

ma

que

par

la j

mai

pour rendre la fête agréable.

Nous y réussimes. Le repas fut d'un amant qui vouloit plaire, & les convives le reçurent sans s'appercevoir du motif qui l'avoit fait donner, ou du moins sans le témoigner. Nous nous divertimes parfaitement bien. Comme la mere n'avoit point là sa harpe, nous nous contentâmes sa fille & moi de chanter tantôt ensemble, & tantôt tourà-tour, en nous lançant l'un à l'autre à la dérobée les plus douces œillades. Les siennes redoubloient mon amour, & les miennes le lui faisoient connoître. La nuit insensiblement nous surprit au jardin; & tandis que l'hôtesse, pour me favoriser, entretenoit la mere, je tenois des discours passionnés à la fille, qui ne les écoutoit pas sans plaisir. Il fallut ensin retourner à la ville. Je conduisis les dames jusques dans leur appartement, où par grace spéciale, on m'accorda encore une demi-heure d'entretien. Après quoi, je me retirai plus amoureux, à ce qu'il me sembloit, de ma

de Gusman d'Alfarache. 183 nouvelle maîtresse, que de toutes ses devancieres.

nous

otre

. Je

pter

îmes

aires

d'un

con-

r du

a du

s di-

nme

nous

de

our-

utre

des.

ur,

itre.

t au

me

nois

i ne

en-

les

nt,

rda

en.

ou-

ma

Je fis tenir le jour suivant à cette jeune personne par mon hôtesse un billet des plus tendres & des plus galans, mais on n'y fit point de réponse. On crut que l'avoir reçu à l'insu d'une mere, c'étoit une grande faveur pour moi. Je lui en écrivis un second, que je lui glissai dans la main le soir dans l'appartement de ces dames, qui furent encore régalées à mes dépens par l'hôtesle, & cette fois - la on me répondit fort laconiquement à la vérité; car il n'y avoit que deux lignes, qui ne signihoient rien, & que je ne laissai pourtant pas de trouver très - spirituelles. C'est ainsi qu'on me tenoit la dragée un peu haute pour irriter mes desirs; ou pour mieux dire, toute cette manœuvre étoit l'ouvrage de notre bonne hôtesse, qui travaillant pour & contre dans cette intrigue, faisoit jouer des deux côtés à son profit les personnages qu'il lui plaisoit. Je vivois cependant de jour en jour plus familiérement avec ma belle voisine, & je ne sortois presque plus, tant j'étois retenu au logis par l'agrément de la voir presque toute la journée. La mere alloit souvent le matin solliciter, à ce qu'elle disoit, son

Qij

184 Aventures plaisantes
procès; & lorsque cela arrivoit, mon
officieuse confidente venoit m'en avertir, m'introduisoit sans façon chez la
fille, que j'entretenois à sa toilette, &
de peur que la facilité d'avoir de pareilles conversations ne m'y rendît moins
sensible, elle les troubloit quelquesois
en venant m'annoncer faussement que

la mere revenoit.

Lorsque ma confidente jugea que j'étois fortement épris, elle me proposa d'épouser Dona Helena de Melida, c'est ainsi que se nommoit la jeune personne que j'aimois; cette proposition me tint en garde contre l'hôtesse, dont je pénétrai alors le système. Elle m'avoit si fort vanté les biens & la noblesse de cette dame, que je ne pouvois raisonn'ablement espérer qu'on voulût la sacrifier à un homme que l'on ne connoisfoit point. Ma confidente me devint suspecte; & pour me débarrasser de ses importunités sur ce point, je lui dis franchement que j'avois pris ailleurs des engagemens qui ne pouvoient être rompus. Sitôt que j'eus déclaré mes sentimens sur cet article, les dames changerent de conduite à mon égard. Elles avoient jusques - là refusé tous les présens que l'hôtesse leur avoit offerts de ma part; elles se mirent sur un autre

pic fea bon me rel tre ma

ent

gu

de

la tuc pri con fai ga m'

me feg ho d'a Ell mi

de

fie qu da

de

de Gusman d'Alfarache. 189 pied. Elles résolurent de plumer l'oisseau, & eurent l'adresse de lui tirer de bonnes plumes de l'aile. Il est vrai qu'à mesure que je me montrois plus généreux, ma belle Hélene devenoit moins réservée; si bien qu'après quelques entretiens familiers que j'eus avec elle, ma passion se ralentit, il n'y eut plus entre nous qu'un commerce de politesse & d'honnêteté.

non

ver-

z la

reil-

oins

fois

que

pola

per-

me

t je

voit

e de

on-

fa-

oif-

vint

fes

dis

des

om-

nti-

an-

lles

erts

itre

Un nouvel incident acheva de me guérir. Un matin je vis sortir de l'Eglise des Dominicains, où j'allois entendre la messe, une dame d'une taille majestueuse & très-richement habillée. Je la pris pour une personne de qualité; & comme elle passa près de moi, si je n'osai la saluer, en récompense, je la regardai d'un air si respectueux, que je m'attirai son attention. Elle parcourut des yeux toute ma personne, de quoi je me sentis fort honoré, en Espagne un regard qu'une femme fait tomber sur un homme étant une faveur. Je fus curieux d'apprendre qui elle étoit. Je la suivis. Elle s'en apperçut, & continua son chemin d'un air toujours grave. Il y avoit derriere elle deux suivantes & un estaher, ce qui me confirmoit dans l'opinion que j'avois qu'elle ne pouvoit être qu'une dame de condition. Quand elle fut au

Qij

milieu de la grande rue, elle s'arrêta devant une maison parfaitement belle, & y entra. Je ne doutai point qu'elle n'y fît sa demeure, & après quelques informations, je découvris que c'étoit la fille du seigneur Dom Andrea, qui prenoit le Dom en qualité de banquier de la cour, & que cette jeune dame avoit la réputation d'être fort vertueuse.

je

po

pi

j'e

10

de

m

da

fer

tic

ja

rei

de

Je

réj

de

No

me

fra

Il :

gé

me

cie

ni

Vic

éto

des

27

Je fus occupé de cette rencontre tout le reste du jour, & je ne pus m'empêcher vers le soir d'aller passer & repasser devant les fenêtres du banquier. Je ne pris pas une peine inutile. Je vis à loisir ce marchand, qui s'entretenoit avec sa fille sur un balcon. Il me parut un homme de très-bonne mine. Pour la dame, je puis dire, sans flatterie, que c'étoit une beauté achevée. Elle avoit seulement un air agréable & des manieres aisées, qui me prévenoient en faveur de son esprit. Si j'en avois été touché le matin, ce fut bien autre chose le soir. Je m'en retournai chez moi résolu de faire connoissance avec son pere dès le lendemain. Ce qui s'exécuta de la façon que je vais le raconter. Depuis mon arrivée à Madrid, j'avois eu soin de faire démontrer & employer mes diamans d'une autre sorte qu'ils n'étoient, de peur que si par halard mes parens s'avisoient d'en

de Gusman d'Alfarache. 187 envoyer un état à leurs correspondans, je ne fusse arrêté. J'avois même risqué beaucoup en les montrant à l'ouvrier. Je portai pour dix à douze mille francs de pierreries au banquier, à qui je dis que i'en avois encore chez moi pour une somme plus considérable. Il les regarda de tous ses yeux, & les estima douze mille livres, qu'il s'offrit à me payer dans six mois, si je voulois les lui lais-

ser trafiquer.

rrêta

elle,

elle

ques

étoit

qui

uier

ame

ule.

tout

npê-

afler

e ne

oisir

c fa

om-

me,

toit

ule-

s ai-

lon

tin,

en

on-

ain.

vais

Ma-

on-

au-

e fi

'en

Comme je n'avois pas d'autre intention que d'entrer en commerce avec lui, j'acceptai son offre, & je refusai généreusement un billet qu'il se mit en devoir de me faire de la valeur des pierreries. Je lui dis que je savois trop bien quelle réputation il avoit dans le monde, pour demander d'autres suretés que sa parole. Nous demeurâmes donc d'accord qu'il me compreroit dans trois mois fix mille francs & fix mille autres trois mois après. Il fut si charmé de ma franchise & dema générosité, qu'il m'accabla de complimens. Il ne se lassoit point de me remercier de la confiance que je lui témoignois, ni de me faire des protestations de service. Il me fit voir toute sa maison, qui étoit richement meublée. J'y remarquai des équipages pour sa fille & pour lui, avec un grand nombre de domestiques,

Tous ces objets me jeterent de la poudre aux yeux, & je ne fis pas difficulté de croire que ce banquier devoit être un des plus opulens de toute l'Espagne. Si tout ce qui frappoit ma vue me confirmoit dans cette pensée, ses discours étoient encore plus capables de m'éblouir. A l'entendre, il faisoit tous les jous des affaires de deux ou trois millions, c'étoit l'homme dont la cour se servoit pour faire des remises considérables dans les pays étrangers. Il avoit son entrée chez les ministres, auxquels il parloit quand il lui plaisoit. Les plus grands seigneurs étoient de ses amis, & il n'y en avoit guere qui n'eussent besoin de lui.

Tous ces discours qu'on appele en France gasconnades, n'étoient pas néanmoins sans fondement. Il avoit été autresois sur ce pied-là avec les gens de la cour; mais à force de leur avoir rendu service, il s'étoit si bien ruiné, qu'il ne se soutenoit plus que par son industrie, qui étoit telle qu'il ne laissoit pas d'avoir encore quelque crédit. Mes diamans lui surent d'un grand secours; il s'en servit pour se tirer d'un embarras où il se trouvoit saute d'argent, & il gagna dessus la moitié, ayant sais l'occasion de s'en défaire avantageusement au ma-

dor ce ne fur her Je une

un fée roi

VOI

céd cha fori j'éte Ma por nor de

fujo mo lui j'ét noi qui

pot

qu' dev

de Gusman d'Alfarache. 189 riage d'une fille du duc de Medina Sydonia. Je fis donc un extrême plaisir à . ce banquier, sans le savoir. Comme je ne pouvois alors juger de sa fortune que sur les apparences, je m'estimois trop heureux d'avoir lié connoissance avec lui. Je m'accusois même en secret d'avoir une ambition démesurée, & de former un dessein téméraire en élevant ma pensée jusqu'à sa fille unique, qui me pa-

roissoit un parti digne d'un prince.

udre

é de

un

nfir-

ours

m'é-

les

mil-

r se

éra-

fon

ls il plus

, &

oin

en

ean-

au-

e la

ndu

ne

ric,

d'a-

ans

fer-

1 fe

gna

ion

na-

D'un autre côté, Dom André ne pouvoit revenir de la surprise que mon procédé lui causoit. Cela fut cause qu'il chargea un homme de confiance de s'informer adroitement de mon hôtesse qui j'étois, & de quelle maniere je vivois à Madrid. On ne lui fit de moi que des rapports très-avantageux; car quoiqu'on ignorât ma naissance, on ne laissoit pas de me croite un enfant de qualité; & pour ma conduite, je ne donnois aucun sujet de penser que j'eusse de mauvaises mœurs. Sur les bons témoignages qu'on lui rendit de moi, il se mit en tête que j'étois l'homme que le ciel lui destinoit pour gendre. Il en parla à sa fille, qui lui dit que je l'avois suivie dans la rue depuis l'église des Dominicains jusqu'au logis ; que je passois incessamment devant leurs fenêtres; en un mot, que

toutes mes actions faisoient assez connoître que j'avois des vues sur elle. Le
pere avoit trop d'expérience pour n'en
être pas aussi persuadé; il ne douta plus
que la consiance que je lui avois marquée,
en lui abandonnant mes pierreries sans
billet, ne fût un effet de l'amour que j'avois pour sa fille. Ils s'en réjouirent tous
deux, en conférerent ensemble; & me
croyant plus riche qu'un Juif, ils résolurent de me ménager si bien, qu'il ne
me fût pas possible de leur échaper.

Conformément à cette délibération, le banquier vint me rendre visite à l'hôtellerie. Je m'y étois bien attendu, & j'avois mis en étalage dans ma chambre tous mes bijoux, qui firent sur lui beaucoup d'impression. Il fut principalement frappé de ma chaîne d'or; il en admira le travail, & me dit que si j'étois dans le dessein de la vendre, il me feroit gagner dessus un tiers de ce qu'elle m'avoit coûté. Je le pris au mot, & je la lui lâchai comme j'avois fait mes pierreries, je veux dire sans billet. Il en fut transporté de joie. Il me fit mille caresses; & me regardant déja en beau pere, il me donna des conseils pour tirer un gros intérêt de l'argent comptant que je pouvois avoir. Peu de jours après, il m'apporta la somme qu'il m'a aug lui nes jeur apre n'ay dit

dit fent par ne l perciour

ter que C les c perç colla

& c

paffi quai le p me tois j'ave qu'e

leco fes b deur en p

de Gusman d'Alfarache. 191 m'avoit promile pour ma chaîne, ce qui augmenta la confiance que j'avois en lui, & m'obligea de reconnoître ses peines par un présent convenable à une jeune dame que j'envoyai à sa fille, après qu'il me l'eut permis. Ce présent n'ayant pas été mal recu d'elle, me rendit affez hardi pour ofer lui déclarer mes sentimens à l'usage du pays, c'est-à-dire par des mines, & il me sembla qu'elle ne les désapprouvoit point. A l'égard du pere, avec qui je m'entretenois tous les jours, je ne lui parlois que de commerce, & cependant je me proposois de profiter de la premiere occasion favorable que j'aurois de lui déclarer ma passion.

con-

. Le

n'en

plus

uée.

fans

j'a.

tous

me

élo-

l ne

on,

e a

du,

am-

lui

ipa-

len

j'é-

me

elle

z je

ier-

cn

ca-

eau

our

mp-

urs

u'il

Ces nouvelles amours refroidirent fort les domestiques. Mes voisines ne s'en apperçurent que trop - tôt pour elles. Les collations & les présens cesserent. Je passois les journées hors du logis, & quand j'y revenois le soir, je rentrois le plus souvent dans ma chambre pour me coucher; ou bien, lorsque je n'évitois pas la conversation de ces dames, j'avois avec elles des entretiens si froids, qu'elles comprirent aisément que j'avois lecoué leur joug. Hélene éprouvant que ses bontés, au lieu d'avoir irrité mon ardeur, n'avoient servi qu'à la rallentir, en plqura de dépit. Elle tint un grand

Aventures plaisantes conseil avec sa mere & l'hôtesse sur mon changement, qu'elles ne manquerent pas d'attribuer à un engagement nouveau; & le résultat fut qu'elles mettroient à l'épreuve ma générolité, & que si elles n'avoient pas lieu d'être contentes de moi, elles auroient recours à quelque artifice, pour se venger de mon inconstance. Il se présenta bientôt une conjoncture propre à l'exécution de leur projet. Il vint demeurer dans mon hôtellerie deux jeunes seigneurs qui avoient de l'argent frais. Ils m'engagerent à jouer avec eux, & je leur gagnai en trois séances deux cents cinquante pistoles; ce que les dames n'eurent pas plutôt appris, qu'elles m'entraînerent à la promenade, sans que je pusse m'en défendre. En revenant, nous passames devant la boutique d'un marchand d'étoffes d'or & de soie. Notre hôtesse, qui étoit avec nous, m'y voulut faire entrer malgré moi, & m'obliger à faire l'emplette d'un habit pour Dona Helena, en me disant que j'avois assez gagné pour lui faire ce petit présent. Je laissai parler l'hôtesse tant qu'il lui plut, & me mo-

quant de ses instances, je trompai l'at-

tente de ces dames, qui avoient compté

qu'elles feroient à ma bourse une copieuse

saignée, & cette action acheva de leur

per file J mor

plui par Je c app mêr j'eu me pay

cen

peu propocci

hon nes des bear

que à l'h

perfuader

de Gusman d'Alfarache. 193 persuader que je n'étois plus dans leurs filets.

mon

nollmet-

, &

con-

urs à

mon

une

leur

hô-

pient

nt à

i en

isto-

plu-

àla

ı dé-

s de-

offes

étoit

mal-

lette

me

r lui

arler

mo-

l'at-

npté

eule

lear

ader

J'avois un meilleur usage à faire de mon argent. On venoit de bâtir dans le quartier une maison, que j'avois vue plusieurs fois en passant, & qui m'avoit paru fort jolie. J'étois tenté de l'acheter. Je consultai sur cela Dom André, qui approuva cette acquisition. Il se mêla même de cette affaire, & fut cause que j'eus cette maison à bon marché. Elle ne me coûta que trois mille ducats, que je payai devant lui en especes sonnantes. & d'un air aussi froid que si j'eusse eu cent mille écus dans mon coffre fort. On peut bien s'imaginer que cela produisit un effet admirable chez mon futur beaupere, qui étoit un homme fin, Il crut pour le coup avoir rencontré le gendre qu'il lui falloit, & il ne songea plus qu'à me faire tomber finement dans la nasse. Je sis meubler ma maison assez proprement, & je me disposai à l'aller occuper. Le jour que j'y devois coucher, jugeant que je ne pouvois me dispenser honnêtement de dire adieu à mes voisines, je pris congé d'elles en leur faisant des complimens qu'elles reçurent avec beaucoup de civilité, & d'un air si gai que j'en fus surpris. Je m'adressai ensuite à l'hôtesse, pour la remercier de toutes Tome II.

les attentions qu'elle avoit eu pour moi, & l'assurer que je m'en souviendrois jusqu'au dernier moment de ma vie. Elle répondit à mes politesses d'une maniere flatteuse, & me pria le plus obligeamment du monde, de lui permettre, en quittant sa maison, de me donner à dîner. Connoissant l'hôtesse pour une semme d'un assez mauvais caractere, & voulant me séparer d'elle à l'amiable, je n'osai lui resuser la satis-

faction qu'elle me demandoit.

Je dînai donc avec mon hôtesse, qui me fit servir trois plats qu'elle savoit que j'aimois passionnément, mais elle m'en gardoit un autre qui n'étoit nullement de mon goût. Il me fut apporté par un alguafil de la cour, & fix archers qui entrerent dans la salle avec un décret de prise - de-corps contre moi. A cette apparition qui me troubla extraordinaire. ment, je ne doutai point que je ne fusie perdu. Tous mes parens s'offrirent à ma mémoire, & je m'attendois à chaque instant à voir paroître quelqu'un de leur part; car je ne croyois pas que d'autres personnes qu'eux pussent avoir à Madrid action contre moi. Je me levai de table sans savoir ce que je faisois. Je voulus enfiler la porte, que je trouvai gardée par trois archers, Je gagnai ensuite une fen là ; em des ren voi me raf

eff qui ho ajo life me

paide pre ma & lus

Qu Qu rêt pré coi

la

de

ext

de Gusman d'Alfarache. fenêtre dans le dessein de me sauver parlà; mais les trois autres archers m'en empêcherent. L'alguasil, qui étoit un des plus raisonnables de ses confreres, remarquant le désordre où je me trouyois, s'approcha de moi en souriant, & me dit tout bas : Seigneur cavalier, rassurez-vous. Il ne faut point tant vous effrayer. L'affaire dont il s'agit n'est qu'une bagatelle. Vous en sortirez avec honneur pour quelques pistoles. Tenez, ajouta - t - il, en me donnant le décret, lifez; vous verrez que vous vous alarmez mal à propos. Ces paroles, qui me parurent'd'un railleur, qui, bien instruit de mes tours, se divertissoit à me faire prendre le change, ne diminuerent pas ma crainte. Je m'assis d'un air tremblant, & parcourant des yeux ce papier, j'y lus le nom de Dona Helena de Melida. Je respirai un peu : & m'adressant à l'alguasil: Que fignifie ceci, lui dis - je? Quoi! c'est cette dame qui m'a fait arrêter? Que lui ai - je donc fait? Elle prétend, me répondit-il, en riant encore, que vous avez obtenu d'elle par la force ce que sa vertu refusoit à vos defirs. Qu'entends-je, m'écriai-je avec une

extrême surprise! Hélene seroit - elle

assez effrontée pour soutenir que je suis

our

ien-

ma

une

plus

per-

me

effe

ca-

le à

atis-

qui

que

n'en

ent

r un

en-

de

ap-

aire.

ufle

ma

que

leur

tres

drid

able

ulus

rdéc

une !

Aventures plaisantes coupable d'un pareil crime ? Pourquoi non, repartit l'alguafil: Monsieur l'officier, lui dis-je, vous me paroissez un très - honnête homme. Considérez, je vous prie, l'injuste persécution qu'on me fait. Je vous proteste que bien loin d'avoir employé la violence pour parvenir au comble de mes vœux, la belle Hélene a fait plus de la moitié du chemin. Si vous faviez combien d'argent j'ai dépensé. . . . Je n'en doute pas, interrompit-il. Je ne connois que trop cette nymphe & sa friponne de mere; elles demeurent depuis dix ans à Ma drid, où elles ne font pas d'autres métier que celui d'attraper les jeunes étrangers. Vous êtes le troisieme à qui elles font le tour dont vous vous plaignez; & entre nous, je ne crois pas que vous puissiez vous tirer de leurs pattes, qu'aux dépens de votre bourse. Je pense comme vous, repris-je, qu'il n'y a pas d'autre moyen de terminer promptement & sans bruit cette affaire. Je vous conjure, ajoutai - je, en lui glissant secrétement dans la main une bague de douze à quinze pistoles, de vous mêler de cet accommodement, Il mit la bague à son doigt, & me répondit d'un ton d'alguafil, qu'il alloit trouver ces dames, & que si elles refusoient de se désister de

leur nace te, dre

E

dans fant halle qu'à gard cette fero dans mai avo de ji en a qui part fide plus ces

> de f y en d'en tis trer fort

n'ar

men

de Gusman d'Alfarache. 197 leur poursuite contre moi, il les menaceroit de son attention à leur conduite, ce qui ne manqueroit pas de les ren-

dre raisonnables.

urquoi

r l'offi. Tez un

Z, jc

qu'on

n loin

parve-

belle

1 che-

rgent

pas,

trop

nere;

Ma-

s mé-

tran

elles

nez;

vous

aux

mme

autre

Cans

ire,

nent

ze a

cet

fon

zua-, &

de

En achevant ces mots, il me laissa dans la salle avec ses archers, qui faifant briller à mes yeux la pointe de leurs hallebardes, me tinrent en respect jusqu'à son retour, Si l'hôtesse, que je regardois avec raison comme l'auteur de cette fourberie, eût été présente, je me serois un peu soulagé en l'apostrophant dans les termes qui lui convenoient; mais pour éviter mes reproches, elle avoit pris la fuite à la vue de ces limiers de justice. Je n'étois pas sans inquiétude en attendant le résultat de la conférence qui se tenoit dans l'appartement de mes parties. Je n'étois pas assez assuré de la fidélité de mon procureur, pour le croire plus dans mes intérêts que dans ceux de ces créatures. Néanmoins il agit rondement dans cette occasion. Il les obligea de se contenter de cent pistoles, dont il y en eut vingt pour lui. Je bénis le ciel d'en être quitte à si bon marché. Je sortis de l'hôtellerie pour n'y jamais rentrer, & je me retirai dans ma maison, fort satisfait de voir que cette aventure n'avoit pas fait le moindre bruit.

CHAPITRE XIII.

Gusman recherche la fille du Banquier, & l'épouse. Suite de ce Mariage.

Aussi-tôt que je fus débarrassé d'Hélene, de sa mere & de mon hôtesse, ie m'abandonnai entiérement à mon nouvel amour. Je ne songeai plus qu'à devenir gendre de Dom André, qui de son côté, craignant que je ne m'embarquasle dans quelque commerce de galanterie, avoit autant d'impatience de me donnet sa fille, que j'en avois de l'obtenir. J'allai dès le lendemain chez ce banquier, qui me retint à dîner. Sur la fin du repas, ma future parut comme par hasard. Je me levai d'abord pour la saluer & lui témoigner la surprise agréable que son arrivée me causoit. Elle répondit d'un air modeste à mon compliment, & vou-Jut en même-tems se retirer. Son pere l'arrêta: Eugénie, lui dit-il, demeurez avec nous. Ce convive est de mes amis & je suis bien-aise de le lui faire connoître en vous permettant de vous entretenir avec lui. Je ne manquai pas de le remercier

ch en foi

di

Ar let

fer for tie pro en déc nie

m

pri for for par por mo

pro qu fin dr ré

le

d'une si grande faveur, dont je parus charmé, & à laquelle dans le fond j'étois encore plus sensible que je ne le paroissois.

ier.

Hé-

le,

ou-

eve-

fon

afle

ie,

ner

'al-

re-

ard.

lui

fon

l'un

ou-

l'ar-

vec

& je

e en

vec

cier

e.

J'entrai donc en conversation avec Eugénie, & pour comble de joie, Dom André, sous prétexte d'avoir quelques lettres à lire, se retira dans un coin de la salle où nous étions, pour nous laisfer un peu plus libres. S'il en usa de cette forte pour me faciliter un doux entretien, il ne favorisa pas un sot : car je profitai de l'occasion, ne croyant pas en trouver jamais une meilleure pour me déclarer. Je mis en œuvre tout mon géme, qui me servit assez bien ; & la dame m'enchanta par la délicatesse de son elprit. Pendant ce tems là, le pere faisant fort l'occupé, me demandoit quelquefois pardon de me tenir si mauvaise compagnie. Je lui rendois alors compliment pour compliment, & allant toujours mon train, j'en contois à sa fille d'une voix basse, comme si j'eusse craint de le distraire de sa lecture. Il y avoit déja près de trois heures que cela duroit, quand le banquier jugeant à propos de finir notre conversation, vint nous joindre, & Eugénie, après m'avoir fait la révérence, disparut. J'étois si plein d'estime, ou plutôt si

amoureux de cette dame, que je me répandis en louanges sur son compte, & parlant de l'abondance du cœur, je dis à Dom André qu'on ne pouvoit être plus touché que je l'étois du mérite de sa fille. Ce vieux renard m'écouta fort attentivement. Ensuite pour m'exciter à m'expliquer plus clairement, il me tint de longs discours sur la nécessité où les gens de mon âge étoient de se marier pour éviter les écueils qu'ils avoient à craindre, & sur l'importance de bien choisir une femme, puisque c'étoit elle ordinairement qui faisoit le bonheur ou le malheur de son époux. De là passant aux sentimens favorables qu'il avoit conçus pour moi, il me dit que j'avois gagné son cœur par mes manieres honnêtes, & par la confiance que j'avois eue en lui; & que je pouvois compter qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fût capable de faire pour me le persuader. Je ne demeurai pas court à des paroles si propres à m'obliger de rompre le silence. Je lui découvris le fond de mon ame, & lui dis qu'il pouvoit me rendre le plus heureux des hommes en m'accordant Eugénie. Il rêva ou fit semblant de rêver pendant quelques momens, pour me faire croire que je mettois son amitié à une grande épreuve. Nous ne nous séparâmes pout-

tant teni je le tain mer pou

m'a je sa fai mie dire

m'a de lach pre eng me

me qui la geo fut Je

la do qu eu

m

de Gusman d'Alfarache. 201 tant pas, sans que je susse à quoi m'en tenir. Il m'embrassa tendrement quand ic le quittai, & me dit qu'il avoit certaines vues pour établir avantageusement sa fille; mais qu'il me les sacrifioit, pour me marquer jusqu'à quel point il m'avoit pris en affection. A ces mots, je saisis une de ses mains, & je la baisai avec un transport qui lui témoigna mieux que tout ce que j'aurois pu lui dire, la reconnoissance dont j'étois pé-

nétré.

ré-

, &

dis

plus

ille.

nti-

ex-

de

ens

our

ıın-

oifir

nai-

nal.

en-

our

eur

la

que

ien

ire

rat

0-

dé-

dis

ux

ie.

ant

ire

de

11-

Depuis cet entretien le banquier ne m'appela plus que son fils. Il se mêla de toutes mes affaires, m'avança, pour achever de meubler ma mailon, les premiers six mille francs qu'il s'étoit engagé à me payer dans trois mois, & me fit avoir à bon marché quelques meubles magnifiques, qu'une personne qui avoit besoin d'argent se trouva dans la nécessité de vendre. Enfin, je mangeois tous les jours avec mon beau-pere futur. Je voyois sa fille en toute liberté. Je jouissois de tous les priviléges de gendre, si vous en exceptez celui que la seule qualité d'époux me pouvoit donner. Une chose me surprenoit, c'est que dans les conversations que j'avois eues jusques-là avec Dom André, il ne m'avoit point du tout parlé de dot.

Je voulus le sonder sur cela; & voici ce qu'il me dit: Ne vous attendez pas à recevoir beaucoup d'argent le jour de votre mariage. Vous ne toucherez que dix mille francs; mais vous pouvez faire fonds sur cinquante mille après ma mort. Cette dot me sembla bien mince pour la fille d'un homme que je croyois bien riche. Néanmoins, faisant réslexion que les marchands n'aimoient point à se dessaisse de leurs especes, je m'en contentai.

Je pressai Dom André de ne me pas laisser languir plus long-tems dans l'attente d'être réellement son gendre, il se rendit à mon impatience, & les noces furent célébrées avec éclat. Mon beaupere me compta les dix mille francs qu'il m'avoit promis, & qui furent bientôt employés. Je fis présent à mon épouse des pierreries que j'avois de reste. Je lui donnai des habits de la derniere magnificence, & je l'emmenai dans ma maison, où nous fîmes des réjouissances pendant quinze jours. Je pris des femmes & des valets pour la servir. En un mot, je me mis en état de me ruiner en fort peu de tems, si je ne trouvois moyen par mon industrie de gagner autant que je dépenserois. Le banquier, à la vérité me faisoit espérer des monts-d'or, pour

que grau pro mo tou reu tio fier

pe

COI

pol

pro

bru noi le i un me

noi bar

de Gusman d'Alfarache. 203 pen que la fortune secondat les projets qu'il formoit. C'étoit un homme à grands desseins, & son gendre étoit aussi de ce caractere-là. Nous ne nous proposions pas moins que de mettre en mouvement la cour & la ville, & de faire toutes les affaires du royaume. Malheureusement, pour y réussir, nous comptions, lui sur ma bourse, & moi sur la sienne. Ce qui n'étoit que pure illusion, comme nous nous en apperçûmes dès que nous fûmes obligés de nous communiquer l'un à l'autre l'état de nos fonds. Nous nous désabusâmes tous deux sans en venir aux reproches, puisque nous n'avions rien à nous reprocher. contraire, la mutuelle confidence que nous nous fîmes, rendit notre union encore plus étroite; & nous connoissant pour ce que nous étions, nous nous promîmes, à l'exemple des voleurs, de nous être fideles.

Voici

pas à

ir de

que

uvez

s ma

ince

Yois

xion

à fe

con-

pas

l'at-

oces

au-

ncs

ent

non

ste.

ere

ma

ces

nes

ot,

ort

en

ue

Hr

Notre société sit d'abord un très-grand bruit, par le soin que Dom André prenoit de dire d'un air mystérieux à tout le monde, qu'il avoit choisi pour gendre un homme qui avoit des richesses immenses. Cela se répandit par-tout, & nous attira de la pratique. On venoit à nous préférablement à tous les autres banquiers; & nous aurions par notre

Aventures plaisantes 104 seul crédit augmenté de jour en jour la bonne opinion que l'on avoit de nos biens, si nous nous fussions bornés à vivre avec les marchands; nous aurions infailliblement fait une groffe fortune. Mais le foible étonnant que mon beaupere avoit pour les personnes de qualité, nous empêchoit de nous enrichir. Ce qu'il venoit de recevoir d'une main, il le donnoit de l'autre. Il étoit si entêté d'un comte, d'un marquis, d'un chevalier de St. Jacques, qu'il ne pouvoit rien leur refuser, lorsqu'ils s'adressoient à lui pour le prier de leur prêter de l'argent, pour peu qu'ils lui fissent d'honnêtetés. Ce qu'ils ne manquoient pas alors de lui prodiguer. Qu'un ministre en passant l'eût regardé d'un air gracieux, il lui faisoit dès le lendemain des présens austi confidérables qu'inutiles. Il vouloit toujours suivre les chimeres que son esprit enfantoit, & lorsqu'il m'arrivoit de lui en représenter l'extravagance, il se mettoit à rire, se moquoit de moi, comme si je n'eusse pas eu le sens commun, & me traitoit d'homme neuf en matiere d'affaires du grand monde.

Cependant, avec toute son expérience il dissipoit tout ce que nous avions de plus liquide, & nous étions réduits à nous servir de toutes sortes de moyens,

nout

DO

pol

& prê

cur

Ou

dul

l'ex

idé

rai

tois

bea

aur

ble

cap

rior

cha

adr

pein

mel

And

sa fi

bea

de

que

& 1

de p

à gi

de Gusman d'Alfarache. 205 pour nous faire de nouveaux fonds. Oue ne mettions-nous point en œuvre pour cela! Nous nous mélions d'acheter & de vendre. Nous troquions, nous prêtions à gros intérêts. Il n'y avoit aucun commerce que nous ne fissions. Outre ce que je savois déja, mon industrie, que je raffinois tous les jours en l'exercant, me fournissoit de nouvelles idées pour le bien de la société. J'avouerai pourtant qu'avec tout cela, je n'étois qu'un ignorant en comparaison du beau-pere. Les profits que nous faisions auroient suffi pour nous entretenir agréablement, pour peu que nous eussions été capables d'user d'économie, & nous n'aurions pas été obligés de faire de méchantes affaires, qu'avec toute notre adresse nous avions quelquefois assez de peine à cacher. Mais nos dépenses domestiques étoient excessives. Si Dom André aimoit le luxe & la bonne chere, sa fille le surpassoit encore en cela. Elle ne trouvoit rien de trop riche & de trop beau pour elle. Nous avions une table de seigneur, une fois plus de domestiques qu'il ne nous convenoit d'en avoir, & notre maison ne désemplissoit point de parentes & d'amies qu'il falloit régaler à grands frais. Ce train de vie ne flattoit pas moins

ur la

nos

és à

ions

une.

eau-

lité, Ce

ille

d'un

alier

rien à lui

ent,

etés.

e lui Nant

l lui

austi

tou-

e lui

met-

mme

, &

tiere

ence

s de

ens,

Tome II.

Aventures plaisantes mon humeur que celle de ma femme, & je m'en accommodai à merveilles, tant que l'état de nos affaires fut florissant. Je ne m'en lassai que deux ou trois années après notre mariage, & lorsque je m'apperçus que notre fortune commençoit à prendre une nouvelle & vilaine face, tant par notre mauvaise conduite, que par quelques coups de malheur qu'il nous fallut essuyer. Frappé du péril de nous voir bientôt à sec, je voulus d'un air de douceur représenter ma crainte à

Eugénie; Dieu sait de quelle saçon elle me reçut, & comme elle me traita. Je m'en plaignis à Dom André, qui lui sit des reproches; toute sa famille même m'appuya: cependant mes plus douces paroles, les remontrances de son pere, & les prieres de ses parens ne servirent qu'à l'aigrir davantage contre moi. En

un mot, elle me déclara qu'elle ne prétendoit point que l'on fît la moindre réforme dans notre maison. Après cet arrêt, que le caractere de ma femme rendoit définitif, je pris sagement le parti de ne plus la contredire, & de m'armer d'une nouvelle patience.

Je ne laissois pas pourtant de voir avec une extrême douleur fondre ainsi mon argent d'Italie, & s'en aller au bruit du tambour, ce qui m'étoit venu au son de fuit amé fenf m'e foit gen Qui vero

fem fort avo core tois lui

ture

voir fort il, en p qui chai

lem que gen pas

bier

de Gusman d'Alfarache. 207 de la flûte. Je ne pouvois penser aux suites de mon mariage, sans soupirer amérement de regret d'avoir été assez insensé pour me marier. Quelquefois, pour m'excuser d'avoir fait cette sottise, je me rappellois la figure brillante que faisoit Dom André, lorsque je devins son gendre, & je me disois à moi - même: Oui se seroit jamais imaginé que ta trouverois ta ruine dans un établissement qui sembloit te répondre de la plus solide fortune? Quand je remarquai qu'il n'y avoit plus d'espérance de me soutenir encore long - tems sur le même pied où j'étois, je m'adressai au beau-pere, pour lui demander conseil dans une conjoncture si délicate.

mme,

illes .

florif-

1 trois

orsque

com-

ilaine

luite.

r qu'il

ril de

s d'un

inte à

n elle

a. Je

ui fit

nême

ouces

pere,

rirent

i. En

pré-

indre

s cet

mme

nt le

m'ar-

VOIL

ainh

bruit

1 fon

C'est dans cette occasion qu'il me sit voir qu'il étoit consommé dans toute sorte de rubriques. Il s'agit ici, me dit-il, de faire ce que j'ai fait moi-même en pareil cas; il s'agit de sauver le bien qui nous reste aux dépens de celui du prochain. Alors, sans perdre de tems, il composa des contre-lettres, des transports, de saux contrats, & je ne sais combien d'autres actes semblables, tous également dignes d'une récompense publique, si l'on rendoit justice aux honnêtes gens qui en sont usage. Il n'en demeura pas à ces prudentes précautions; pour re-

Sij

V

M

q

qu

le

pl

àl

le

fu

d'i

les

m

&

rei

fai

éto

cie

qui

dix

ge:

ma

gra

& 0

gin

iur

con

con

me

mettre en vigueur mon crédit, qui lui étoit nécessaire, il me fit acheter une rente de cinq cents ducats que son frere possédoit; quand je dis acheter, je veux dire en apparence, car nous n'avions pas, le beau-pere & moi, à nous deux la somme d'argent que nous devions montrer au notaire, afin qu'il pût témoigner que la rente avoit été payée. Il ne nous en coûta que cinquante écus d'intérêt, pour avoir cette somme que nous empruntâmes pour un jour seulement, & cette vente se fit par ce moyen. Bien entendu qu'en même tems je remis au vendeur un écrit, par lequel je déclarois formellement que ladite rente desdirs cinq cents ducats ne m'appartenoit pas, & qu'elle étoit réellement à lui, à qui j'en abandonnois la jouissance, comme une chose à laquelle je n'avois aucune prétention. J'étois très-content de ces tours de passe-passe, parce qu'ils m'étoient avantageux. De plus, je savois qu'on les faisoit sans scrupule dans toutes les villes marchandes, les contrelettres sur-tout me paroissoient une belle invention pour le commerce.

Grace à mon beau-pere, je me vis donc assuré de quelque chose, en cas que la fortune me devînt tout-à-fait contraire; & pouvant négocier de nou-

de Gusman d'Alfarache. 209 vel argent sur ces cinq cents ducats de rente, je continuai mon train ordinaire. Malheureusement il n'étoit pas possible que ce fût pour long-tems. Les gens qu'on trompe se désabusent; & d'ailleurs, ma femme dépensant toujours plus que je ne gagnois, me réduisit enfin à la cruelle nécessité de succomber sous le poids dont j'étois chargé. Dom André fut encore assez heureux pour se tirer d'intrigue. Pour moi, je ne pus éviter les griffes d'un maudit alguafil, qui m'arrêta de la part de mes créanciers, & me conduisit en prison; mais ils furent bien sots, lorsque s'apprêtant à se saisir de mes effets, ils apprirent qu'ils étoient à couvert. J'eus pourtant la concience assez bonne, pour ne vouloir pas qu'ils perdissent tout; je leur donnai la dixieme partie de leur dû, & je m'engageai à leur payer le reste dans dix ans. C'est ainsi que je me tirai de leurs mains.

i luí

une

eux

ions

eux

ions

té-

e. Il

d'in-

ous

ent,

Bien

s au

cla-

del-

noit

lui,

ice,

VOIS

tent

u'ils

vois

tou-

atre-

une

vis

cas

fait

104-

L'orgueilleuse Eugénie conçut un si grand déplaisir de mon emprisonnement & de ma banqueroute, dont elle s'imaginoit que toute la honte ne tomboit que sur elle, qu'il n'y eut pas moyen de la consoler. Elle en mourut de chagrin, & comme elle ne laissa point d'ensans, je me trouvai dans l'obligation de rendre

S iii

210 Aventures plaisantes sa dot. Ce qui, dans l'état où j'étois. ne pouvoit que m'incommoder, ou plutôt achever de m'abîmer. Aussi, pour dire la vérité, les larmes que sa mort me fit répandre, ne furent pas l'effet du regret d'avoir perdu ma femme. Je ne pleurois que l'argent qu'elle m'avoit dépensé follement, & celui que j'avois à remettre au beau-pere. Je ne manquai pas toutefois de faire le bon mari par bienséance, & j'ordonnai des funérailles si superbes, que mes créanciers en murmurerent. Etant devenu venf, je ne cessai pas de vivre en bonne intelligence avec Dom André. Véritablement notre société se rompit, & je rendis à ce banquier ses dix mille francs, sans avoir avec lui la moindre dispute. Outre que je n'aurois pas gagné à le chicaner, c'étoit un homme qui étoit le maître de mes affaires, & dont j'avois encore besoin. Je fis donc fort docilement tout ce qu'il exigea de moi, & il me sut si bon gré de la conduite que j'avois tenue avec lui, qu'il en usa de son côté parfaitement bien avec moi.

je

de

n

D

V

Ы

à

fc

je

ra

n p

CHAPITRE XIV.

luour

me

ne

dé-

ois uai

par

aur.

ne

nce

otre

an-

voir

ie je

toit

af-

. Je

ju'il

gré

lui,

oien

Gusman, après la mort de sa femme, veut embrasser l'État Ecclésiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruits de ses Etudes.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ma femme, & sa dot à son pere, je demeurai dans ma maison, seul reste de tous mes biens. Encore étoit-elle toute nue, à la réserve d'une chambre, que Dom André par compassion avoit bien voulu me laisser garnie de quelques meubles de peu de valeur. Là je m'occupois à faire des réslexions sur le passé, & à rêver aux moyens de subsister à l'avenir.

Me sentant dégoûté du monde, je résolus de le quitter. Il faut, disois je, que
je me tourne du côté de l'église; je pourrai trouver dans cet asyle le solide bonheur que j'ai jusqu'ici cherché vainement. Que de fripons ont fait fortune en
prenant ce parti! Je veux essayer s'il ne
me sera pas aussi favorable qu'à eux. Je
puis devenir bon prédicateur. Au pis aller
je pourraiacheter quelque bénésice de la

vente de ma maison. J'avoue que d'embrasser l'état ecclésiastique, pour avoir dans la suite de ma vie toutes mes petites commodités, ce n'étoit pas avoir une vocation fort canonique; mais je n'étois pas un homme à consulter les canons. Une conscience cautérisée comme la mienne, & sur laquelle les remords qu'auroient dû me causer tant d'infâmes friponneries, n'avoient pu trouver prise, étoit au-dessus de pareils scrupules. vie

plic

ïУ

que

cup

avo

me

en

Bac fac

un

qua

je i

me m'

ble

cal

il e

tel

em

Je

ga

fe₂

il

O

to

pli

Dès ce moment je ne pensai plus qu'à vendre ma maison; ce qui sut bientôt fait. Il se présenta un homme qui m'en donna presque autant qu'elle m'avoit coûté. Après avoir placé à la banque l'argent qui m'en revint, je sis faire un habit ecclésiastique, qui consistoit en une soutane, un manteau long & le collet espagnol. Voila M. Gusinan métamorphosé tout d'un coup en personnage grave & imposant. Mais je ne serai pas sans doute le premier exemple d'un si bisarre changement, & de la grande inconstance de bien des hommes.

Affublé de cet habit, je dis adieu à Dom André, & je partis pour la ville d'Alcala, où j'arrivai avant l'ouverture des écoles. Je ne fus pas long-tems sans faire des connoissances, & j'eus le bonheur de rencontrer des étudians aussi

de Gusman d'Alfarache. 213 vieux que moi. Je commençai par m'appliquer à l'étude de la philosophie, & i'y fis d'assez grands progrès. Je ne manquois pas une leçon, & j'étois fort occupé de mes devoirs scolastiques. Après avoir fait ce cours de deux ans, je pris mes licences de Maître-ès-Arts. J'étudiai en théologie, dans le dessein de passer Bachelier & de prendre ensuite les ordres sacrés. Mais ce qui doit vous paroître un miracle, c'est que pendant trois ou quatre années que je vécus de cette sorte, je n'eus aucun commerce avec les femmes, même les plus honnêtes. Je ne m'informois pas s'il y en avoit d'aimables dans la ville. J'évitois toutes les occasions d'en connoître. Je m'interdisois jusqu'à la curiosité de les regarder, tant il est vrai qu'une nouvelle passion, & telle que le genre d'ambition qui s'étoit emparé de mon cœur, impose silence à celle qui nous a dominé précédemment. Je n'avois pas tort de me tenir ainsi en garde contre mon penchant pour le beau sexe; je savois par expérience combien il étoit redoutable pour moi.

'em-

voir

peti-

voir is je

ca-

nme

ords

ife,

u'à

tôt

'en

oit

ue

un

en

le

né-

11-

ai

in le

e

e

S

En attendant que je pusse recevoir les Ordres, je commençai à m'écarter de toutes les compagnies, & pour vivre plus réguliérement, à fréquenter les lieux saints. Un jour qu'il faisoit un très-beau

tems pour la promenade, je sortis de la ville pour aller en pélerinage à Sainte Marie - du - Val, agréable hermitage qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue; je rencontrai en chemin un grand concours de monde, qui avoit entrepris comme moi ce petit voyage par dévotion, & la chapelle de la sainte en étoit si remplie, qu'en y arrivant je ne susoù me placer pour faire ma priere. Un dame qui n'étoit qu'à deux ou trois pas de moi, remarquant ma peine, se retira promptement en arriere, comme pour m'inviter par cette action à me mettre auprès d'elle. Je fus surpris & touché de cette honnêteté d'une femme qui m'étoit inconnue & à qui je croyois l'être. Malgré la gravité que j'affectois, je ne pus me défendre d'attacher ma vue sur une personne si polie, & je ne doutai point, à voir la propreté de ses habits, que ce ne fût une dame hors du commun.

Elle me cachoit avec soin son visage, ne me laissant appercevoir qu'un œil, qui me lança une œillade, dont je sus percé jusqu'au sond du cœur. Je me glissai tout ému derriere la belle, & voulant lui témoigner ma reconnoissance par quelques paroles obligeantes, je lui dis tout bas: Que vos politesses sont dangereuses! Je crois que vous ne les

mêm peur qui é roifle gard pliqu moir la ve en n

qui qu'e par du r men man à qui ces rence bear

Sou dre tour joli des poi affa ver

fou

espr

de Gusman d'Alfarache. 215 craignez guere, me répondit-elle sur le même ton. Je n'osai lui répliquer, de peur d'être entendu de quelques femmes qui étoient autour d'elle, & quime paroissoient de sa compagnie. Je les regardai toutes, & m'étant sur-tout appliqué à en considérer une qui se cachoit moins que les autres, je la reconnus pour la veuve du docteur Gracia, professeur en médecine, femme déja surannée, & qui tenoit des pensionnaires. Je savois qu'elle avoit trois filles, qu'on appelloit par excellence les trois Grâces, à cause du nom de leur pere, & qui véritablement passoient pour des personnes charmantes. Je ne doutai point que la dame à qui je venois de parler, ne fût une de ces trois illustres sœurs, & comme la renommée vantoit particuliérement la beauté de l'aînée, aussi-bien que son bon elprit, je souhaitai que ce fût celle - là. Souhait que je ne pus former, sans craindre en même tems pour mon cœur. Il faut tout dire; avec la réputation d'être fort jolies, elles avoient celle de n'être pas des vestales; ce qui ne me surprenoit point, le docteur Gracia ayant laissé ses affaires dans un état qui avoit obligé sa veuve à prendre des pensionnaires pour soutenir sa maison. Si la médisance ne respecte pas les filles élevées avec sévé-

de la ainte e qui eue; con-

epris évoétoit is où ame

de tira our

é de toit lal-

pus ine it,

e, l,

ce

ne & ce ui

18

S

Aventures plaisantes rité, comment pouvoit - elle épargner les trois Grâces, qui étoient sans cesse environnées de galans? Elles avoient appris la musique, & leur pere, homme de plaisir, s'étoit plus attaché à les rendre propres à la société, qu'à les former

à la vertu. J'étois parfaitement instruit de tout cela; comme de leur côté elles n'ignoroient pas qui j'étois. On leur avoit dit que je savois la musique à fond, que l'argent ne me manquoit point, & que j'avois un penchant naturel à le dépenser. Ces bonnes qualités, qu'elles aimoient fort dans un homme, leur donnerent envie de me connoître & de m'engager à grossir le nombre de leurs pensionnaires. Elles m'en avoient adroitement fait faire la proposition, que j'avois rejettée, de peur de m'embarquer dans une nouvelle galanterie. Pavois même bien fait serment d'éviter tous les piéges que l'amour me tendroit, & je ne croyois pas que dans le lieu Saint où je me trouvois, je violerois mon serment. Néanmoins je sentis certaine agitation qui ressembloit si fort aux premiers mouvemens d'une passion naissante, que j'en sus alarmé. Gusman, me dis je à moi-même, prens garde de faire ici une folie. Quel Dieu viens-tu adorer dans cette église?

Ne tu tud toit

aya

fort huit pag me qui fect prét voit frap reur ach lut prit

dan nir & n trai le r con pite

je 1

con

dift

Ne

de Gusman d'Alfarache. 217 Ne laisse pas surprendre ton cœur. Veuxnu perdre le fruit de tant d'années d'é-

tude?

argner

ceffe

oient

omme

s ren-

ormer

e tout

igno-

oit dit

, que

k que

enler.

oient

erent

gager

nnai-

t fait

ttée,

nou-

n fait

e l'a-

s pas

VOIS,

noins

Tem-

nens

fus

me,

Duel

ile?

Ne

Dans le tems que ma raison se révoltoit ainsi contre ma foiblesse, les dames ayant fini leurs prieres, se leverent pour sortir. Elles étoient au nombre de sept à huit personnes, toutes de la même compagnie. Elles passerent devant moi. Je me levai austi-tôt pour les saluer. Celle qui m'occupoit l'esprit, & qui étoit effectivement l'aînée des trois sœurs, sous prétexte de rajuster sa mante, me fit voir adroitement son visage. J'en fus frappé vivement, & les regards dangereux qu'elle jetta en même tems sur moi. acheverent de me troubler. Peu s'en fallut, dans le désordre ou étoient mes esprits, que je ne la suivisse, entraîné par je ne sais quel charme qu'on ne peut concevoir si on ne l'a éprouvé. Cependant un mouvement qui ne pouvoir venir que du ciel, me retint tout-à-coup, & me donna la force de rélister à un aitrait si puissant. Je me représentai dans le moment le péril que je courois; & considérai l'abyme où j'allois me précipiter. Je me remis à genoux pour continuer ma priere, ou plutôt pour la commencer; car j'avois été jusqu'alors si distrait, si ému, qu'il ne m'avoit pas Tome II.

été possible de m'en bien acquitter. Je ne pus même détourner mon esprit de l'image enchanteresse qui l'occupoit, & plus agité qu'un vaisseau qui se trouve sans voile & sans gouvernail au milieu de la mer, je cédois aux divers mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur.

L'inquiétude qui me travailloit ne me permettant plus de demeurer dans la chapelle, j'en sortis, non pour marcher sur les traces de la beauté qui avoit fait tant d'impression sur moi ; au contraire, je voulois la fuir; & craignant de la rencontrer sur le chemin de la ville, je pris une autre route. Je tournai mes pas du côté de la riviere, dans l'espérance qu'en me promenant le long de ses bords, je perdrois insensiblement le souvenir de cette redoutable personne, dont toute ma philosophie ne pouvoit me détacher. Peut-être serois-je redevenu tranquille à force de réflexions, si mon étoile ne m'eût conduit à ma perte. Une voix que j'entendis à dix ou douze pas de moi, me fit tourner la tête du côté qu'elle partoit, & la premiere chose qui s'offrit à ma vue fut Dona Maria Gracia, cette même Dame dont j'évitois les charmes avec tant de soin. C'étoit elle qui chantoit, assise sur l'herbe fleurie, tandis que ses sœurs & les autres dames de

ſa un

de

fal

dis ble voi paf je f rép qu'a just moi loup gag chai pou mis

preference d'envoir bles.

mani Les a cieul de p de Gusman d'Alfarache. 219 sa compagnie étendoient auprès d'elle

une magnifique collation.

Je

de

, &

ive

ieu

ve-

me

la

her

fait

re,

ren-

, je

mes

'ef-

de

t le

ne,

voit

enu

non

Jne

pas

côté

qui

11a.

nar-

qui

tan-

de

A ce spectacle, je ne fus plus maître de moi; je m'avançai vers elles en les saluant: Convenez, mesdames, leur dis-je, que le destin m'est bien favorable aujourd'hui, puisqu'il veut que je vous rencontre par-tout; mais pour être pafairement heureux, il faudroit que je fusie de votre écot. Dona Maria me répondit en souriant, qu'il ne tiendroit qu'à moi d'en être. Qu'aussi-bien il étoit juste que tant de bergeres eussent du moins un berger pour les défendre des loups. Cette réponse me ravit & m'engagea dans la conversation. Je m'approchai des dames, j'ôtai mon manteau, pour être plus à mon aile, & m'étant mis de la partie, je m'abandonnai à toute la gaieté de mon humeur. Animé de la présence de la personne qui me charmoit, je brillai dans cet entretien. La mere & les filles me firent, comme à l'envi, des honnêtetés. Il me sembloit n'avoir jamais passé des momens si agréables. Je me repentois de ne m'être pas plutôt faufilé avec une famille si charmante, & d'en avoir fui les occasions. Les autres dames étoient aussi fort gracieuses, de sorte que ce qu'il y avoit de plus aimable à Alcala se trouvoit là

Tij

220 Aventures plaisantes rassemblé. C'est ce que je leur dis plus d'une fois. Elles m'en surent bon gré, & pour me montrer que je leur rendois justice, elles se disposerent, après avoir fait collation, a former un concert. Deux dames prirent des guitares qu'elles avoient fait appofter, & Dona Maria, avec quelques autres qui avoient de la voix, les accompagna. Une guitare me fut ensuite présentée, & l'on me pria de jouer quelques airs à danser, ce que je fis avec moins de plaisir que je n'en eus à voir les danses légeres de ces dames, qui paroissoient à mes yeux dans cette prairie autant de Nymphes de Diane.

L'aînée des trois sœurs étois la dan-

p: tô

fa

te

qu

ve

ret

tou

nic

de Gusman d'Alfarache. 221 l'accompagnerois aussi. Elle avoit oui parler de ma voix, & elle mouroit d'envie de l'entendre. Comme je n'en avois pas moins de la satisfaire, je sis aussitôt retentir la prairie de cete voix touchante, que je ne faisois jamais éclater, sans m'attirer des applaudissemens. Toute la compagnie en sus si contente, qu'elle ne pouvoit se lasser de me le témoigner,

lus

ré,

013

oir

ert.

lles

ia,

e la

me

de

e je

i'en

da-

lans

de

Nous continuâmes à nous divertir de cette maniere, jusqu'à la nuit. Alors la veuve du docteur Gracia sit sonner la retraite, & nous commençames à désiler tous vers la ville, de façon que Dona Maria & moi nous marchions les derniers; comme si déia d'intelligence sous

été possible de m'en bien acquitter. Je ne pus même détourner mon esprit de l'image enchanteresse qui l'occupoit, & plus agité qu'un vaisseau qui se trouve sans voile & sans gouvernail au milieu de la mer, je cédois aux divers mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur.

L'inquiétude qui me travailloit ne me permettant plus de demeurer dans la chapelle, j'en sortis, non pour marcher sur les traces de la beauté qui avoit fait tant d'impression sur moi ; au contraire, je voulois la fuir; & craignant de la rencontrer sur le chemin de la ville, je pris une autre route. Je tournai mes pas du côté de la riviere, dans l'espérance qu'en me promenant le long de ses bords, je perdrois insensiblement le Souvenir de cette redoutable personne, dont toute ma philosophie ne pouvoit me détacher. Peut-être serois-je redevenu tranquille à force de réflexions, si mon étoile ne m'eût conduit à ma petre. Une voix que j'entendis à dix ou douze pas de moi, me fit tourner la tête du côté qu'elle partoit, & la premiere chose qui s'offrit à ma vue fut Dona Maria Gracia, cette même Dame dont j'évitois les charmes avec tant de soin. C'étoit elle qui chantoit, assise sur l'herbe fleurie, tandis que ses sœurs & les autres dames de

10

PC

mla

pr

me l'e

ble

plu

ma

cie

de

de Gusman d'Alfarache. 219 sa compagnie étendoient auprès d'elle

une magnifique collation.

le

8

70

u

e-

ac

la

er

ait

n-

ie

es

eſ-

de

le

e,

oit

nu

ion

Ine

pas

ôté

ia,

ar-

qui

an-

de

A ce spectacle, je ne fus plus maître de moi ; je m'avançai vers elles en les saluant: Convenez, mesdames, leur dis-je, que le destin m'est bien favorable aujourd'hui, puisqu'il veut que je vous rencontre par-tout; mais pour être pafairement heureux, il faudroit que je fusse de votre écot. Dona Maria me répondit en souriant, qu'il ne tiendroit qu'à moi d'en être. Qu'aussi-bien il étoit juste que tant de bergeres eussent du moins un berger pour les défendre des loups. Cette réponse me ravit & m'engagea dans la conversation. Je m'approchai des dames, j'ôtai mon manteau, pour être plus à mon aile, & m'étant mis de la partie, je m'abandonnai à toute la gaieté de mon humeur. Animé de la présence de la personne qui me charmoit, je brillai dans cet entretien. La mere & les filles me firent, comme à l'envi, des honnêtetés. Il me sembloit n'avoir jamais passé des momens si agréables. Je me repentois de ne m'être pas plutôt faufilé avec une famille si charmante, & d'en avoir fui les occasions. Les autres dames étoient aussi fort gracieuses, de sorte que ce qu'il y avoit de plus aimable à Alcala se trouvoit la

Tij

rassemblé. C'est ce que je leur dis plus d'une fois. Elles m'en surent bon gré, & pour me montrer que je leur rendois justice, elles se disposerent, après avoir fait collation, à former un concert. Deux dames prirent des guitares qu'elles avoient fait appofter, & Dona Maria, avec quelques autres qui avoient de la voix, les accompagna. Une guitare me fut ensuite présentée, & l'on me pria de jouer quelques airs à danser, ce que je fis avec moins de plaisir que je n'en eus à voir les danses légeres de ces dames, qui paroissoient à mes yeux dans cette prairie autant de Nymphes de Diane.

re

to

M

ni

de

de

cu

de

lor

chi

qui

que

Né

la v

pec

L'aînée des trois sœurs étoit la danseuse qui avoit le plus de part à mes regards. Elle avoit un air de noblesse &
des graces qui la distinguoient de ses
compagnes. On ne sera pas étonné qu'un
homme qui prenoit seu aussi facilement
que moi, ne pût résister à ces belles qualités. Je devins si amoureux de Dona
Maria, que je ne voyois plus qu'elle.
Lorsqu'elle eut cessé de danser, je m'assis à ses pieds, & lui présentant la guitare que j'avois entre les mains, je la
conjurai d'en jouer elle - même, & de
chanter en même tems. Ce qu'elle ne refusa point de faire, à condition que je

de Gusman d'Alfarache. 221 l'accompagnerois aussi. Elle avoit oui parler de ma voix, & elle mouroit d'envie de l'entendre. Comme je n'en avois pas moins de la satisfaire, je sis aussitôt retentir la prairie de cete voix touchante, que je ne faisois jamais éclater, sans m'attirer des applaudissemens. Toute la compagnie en sus si contente, qu'elle ne pouvoit se lasser de me le témoigner,

Nous continuâmes à nous divertir de cette maniere, jusqu'à la nuit. Alors la veuve du docteur Gracia sit sonner la retraite, & nous commençâmes à désiler tous vers la ville, de façon que Dona Maria & moi nous marchions les derniers; comme si déja d'intelligence tous deux nous eussions affecté de demeurer derriere pour nous entretenir en parti-

culier.

3

S

e

e.

n

1-

ns

n-

e-

& es

ın

nt

a-

na

le.

al-

la

de

re-

Quand nous fûmes arrivés à la porte de la maison des trois sœurs, leur mere me pria d'entrer. Ce que je sis fort volontiers. On m'y présenta des rafraîchissemens, & je m'y arrêtai jusqu'à ce que je jugeai que la bienséance exigeoit que je prisse congé de la compagnie. Néanmoins, avant que je me retirasse, je demandai à la veuve la permission de la venir quelquesois assurer de mes respects. Ensin, je quittai Dona Maria. J'é-

T iii

tois si transporté d'amour, & j'en avois l'esprit si troublé, qu'au lieu de m'en retourner chez moi, je pris le chemin de l'Université. Je ne reconnus mon erreur, que lorsqu'étant arrivé à la porte, je me mis en devoir d'y frapper. On conçoit bien que je ne dormis guere cette nuit, après avoir passé la journée comme

ie l'ai raconté.

Je fus le jour survant aux écoles de l'Université, où ma distraction fut telle, qu'en sortant, je n'aurois pu dire de quelle matiere on y avoit traité. L'après-dînée, sans pouvoir m'en défendre, je me rendischez Dona Maria, que j'écoutai plus attentivement que je n'avois sait mon Professeur le matin, & qui me détacha si bien de l'Université, que je cessai bientôt d'y aller. Je renonçai aux Ordres que j'avois voulu prendre. Je changeai mon habillement eccléfiastique en un habit séculier des plus riches, & après avoir payé mon hôte, je me mis en pension chez la veuve du docteur Gracia, ou, pour parler plus juste, je m'abandonnai au démon qui m'entraînoit. Tous les gens sensés, & qui étoient dans mes intérêts, déplorerent mon aveuglement. Le Recteur même eut la bonté de me faire une charitable remontrance sur le changement de ma con-

tr

di

pa

d'

la

dé

m

Ы

bo

rit

duite; mais tous ses discours judicieux furent inutiles. Il fallut que je subisse mon sort, qui étoit de m'abymer; ou bien le ciel vouloit peut-être par-la dérober un mauvais sujet à l'église.

CHAPITRE XV.

Gusman se remarie à Alcala, & revient peu de tems après demeurer à Madrid avec sa nouvelle Epouse.

JE vivois délicieusement chez mes nouvelles hôtesses. J'y faisois très - bonne chere; elles prévenoient mes desirs, elles ne cherchoient qu'à me plaire en toutes choses. En un mot j'étois le maître du logis. Une vie si voluptueuse dura trois mois, au bout desquels je parlai de mariage. Nous sûmes bientôt d'accord sur les articles; & pour pousser la folie encore plus loin, je sis une grande dépense en habits de nôces, tant pour la mariée que pour son prétendu. Il sembloit que j'euse des écus à compter par boisseaux. Cependant, pour dire la vérité, je jouois de mon reste.

Ma belle - mere, qui étoit une bonne

femme facile à éblouir, voyant tout le fraças que je failois, s'imagina que j'avois des biens considérables, que la fortune de ses autres filles étoit assurée, & qu'un gendre tel que moi alloit améliorer les affaires de sa maison. Je feignis d'avoir reçu des lettres d'un de mes amis, qui me mandoit qu'il avoit occasion de me procurer à Madrid un emploi honorable, & où je ne manquerois pas de m'enrichir en très - peu d'années. Je fis part de cette nouvelle à ma belle-mere, qui la croyant véritable, fut la premiere à me conseiller d'accepter cet emploi, malgré le regret qu'elle avoit de me perdre.

fe

fa

b

ré

n

n

di

no

fa

éc

ti

m

m

tr

pt

ge

ci

pl

de

fu

qu

qu

tre

Ce n'étoit pas là la seule raison que j'eusse de quitter Alcala. J'en avois encore d'autres. Je me voyois fort court d'argent, & je n'étois pas bien-aise de montrer la corde dans une ville où j'avois jusqu'alors passé pour un homme aisé. Outre cela, je voyois avec peine, que Dona Maria, depuis notre mariage, s'étoit avisée de renouer commerce avec certains écoliers dont elle n'avoit pas dédaigné la tendresse auparavant. Ce qui me déplaisoit d'autant plus, qu'elle ne pouvoit attendre de la reconnoissance de ces galans que des sérénades & des boîtes de consitures. Je n'étois nullement

de Gusman d'Alfarache. 225 satisfait de ces viandes creuses. Il me sembloit qu'un mari qui vouloit bien fermer les yeux sur les galanteries de sa femme, méritoit du moins que l'abondance régnât dans sa maison. Je me résolus donc à m'éloigner d'un séjour où mon épouse avoit de si mauvailes connoissances; & d'aller nous établir à Madrid, où nous pouvions compter d'en

faire de meilleures.

5

5

e

Nous étant préparés à ce voyage, nous dîmes adieu à nos amis & à notre famille, & nous nous rendîmes en bon équipage à Madrid, ville appelée à juste titre la ressource des malheureux. Je m'étois brouillé avec le seigneur Dom André mon beau-pere, à l'occasion de mon second mariage, que j'avois contracté contre son avis. Nous avions rompu tout commerce ensemble. Je ne songeois plus à lui; à l'égard de mes créanciers, comme j'avois encore devant moi plus de deux ans, j'étois fort en repos de ce côté-là. J'espérois qu'avant qu'ils fussent en droit de m'inquiéter, je ferois quelque bon coup de ma façon, ou que la beauté de ma femme nous mettroit en état d'aller nous faire loin d'eux un solide établissement.

Un pauvre diable de marchand d'Alicante fut le premier qui donna dans nos

gı

m

CI

A

80

fu

qu

ie

J'

(e

01

po

m

fe

tô

pi

q

ti

m

fo

ri

TU

aj

ei

u

lu

filets. Nous l'avions rencontré sur notre route. Il s'étoit joint à nous, & pour ses péchés, en voyant Dona Maria, il avoit concu pour elle un amour violent. Nous nous en apperçumes bien, lorsqu'étant arrivé à Madrid, il nous entraîna, pour ainsi dire, dans son auberge, où il nous assura que nous serions à merveille. L'hôtesse, nous dit-il, est une des meilleures femmes du monde; elle a des chambres de la derniere propreté; & il demeure à deux pas de chez elle un fameux rôtisseur qui nous fournira tout ce que nous voudrons avoir. Il n'y eut pas moyen de tenir contre la vivacité de ses inftances, qui nous déclaroient assez la bonté de ses intentions. Nous nous laissâmes persuader & conduire à son auberge. Nous y fûmes parfaitement bien reçus par l'hôtesse, qui nous parut effectivement d'un très - bon caractere & fort amie du marchand. Elle nous donna la plus belle chambre de sa maison, & s'offrit civilement à nous rendre service dans toutes les occasions où nous pourrions avoir besoin d'elle.

Notre compagnon de voyage nous pria de lui laisser le soin de nous faire apprêter un bon souper, & il s'en acquitta en homme riche & qui avoit envie de plaire. Il n'épargna rien pen-

de Gusman d'Alfarache. 227 dant le repas pour gagner mes bonnes graces. Il me fit plus d'honnêtetés qu'à ma femme, peut-être parce qu'il me croyoit plus opposé qu'elle à son dessein. Après le souper, je demandai à compter, & l'on me dit que tout étoit payé. J'en fus ravi; mais pour lui faire connoître que je savois régaler aussi-bien que lui, je l'invitai à dîner pour le lendemain. J'envoyai chercher le traiteur ou rôtisseur, car il étoit l'un & l'autre, & je lui ordonnai de préparer un repas délicat pour trois personnes. Il est vrai que je me promettois bien que le Marchand en feroit les frais; & pour cet effet, auslitôt que nous eûmes dîné, je sortis, sous prétexte d'avoir une affaire de conséquence qui m'appeloit dans le quartier de la cour, en le priant de m'excuser & de vouloir bien tenir compagnie à mon épouse. C'étoit là justement ce qu'il fouhaitoit, & moi de même. Dona Maria, quoiqu'assez parée de sa beauté naturelle, avoit passé toute la matinée à y ajouter tous les charmes qu'elle avoit pu emprunter de l'art. De sorte qu'elle avoit un éclat dont il étoit tout ébloui. Elle lui proposa de jouer pour le désennuyer, & lui gagna cent beaux ducats qu'il voulut perdre par galanterie. Ce ne fut la que le commencement

es

it

us

nt

ur

il

e. il-

es

il

1-

10

ıt

le

Z

IS

n

ıt

It

K

a

du branle; car devenant plus libéral à mesure qu'il prenoit plus d'amour, il se jetta dans une dépense effroyable. Il fit présent à ma femme de plusieurs habits magnifiques, & de quantité de bijoux. Il la menoit tantôt à la promenade, tantôt aux spectacles, & nous régaloit elle & moi tous les jours à grands frais. Je m'imagine, me dira-t-on, que toutes ses générosités n'étoient pas en pure perte pour lui. Je le crois aussi. Dona Maria étoit naturellement trop reconnoissante pour les payer d'une parfaite ingratitude. Mais c'est de quoi je ne me souciois guere. L'époux d'une coquette, quand il est dans l'indigence, & qu'il trouve son compte à laisser sa femme coquetter, doit être complaisant. Les sots sont les galans qui achetent chérement de lui une chose dont il est saoul. Pour moi, je me revis en peu de tems par ma complaisance dans une gracieuse situation. Tout ce qui nous chagrinoit mon épouse & moi, c'est que notre hôtesse faisoit semblant de ne souffrir qu'à regret la bonne intelligence qu'elle voyoit entre ma femme & le marchand. On ne lui avoit fait que de perits présens pour la rendre traitable; elle vouloit de plus grands profits; cela fut cause que nous délogeames. Nous louâmes une maison toute

de Gusman d'Alfarache. 229 toute entiere, pour y vivre en pleine liberté, & nous la garnîmes d'assez beaux meubles, dont le Senor Diego (c'est ainsi que se nommoir le marchand), eut la bonté de faire la dépense. O la joyeuse vie que nous menions là-dedans! la bonne chere, l'amour & tous les plaisirs sembloient y faire leur séjour.

(e

fit

its

X.

n-

lle

Je

tes

irc

na

n-

ite

ne

re.

ril

me

ots

ent

our

ma

ua-

on

fe

ret

en-

ne

our

lus

ous

Son

ute

Le marchand ne pouvoit être plus satisfait qu'il l'étoit de son sort, & nous n'étions pas moins contens du nôtre. La concorde & la paix régnoient dans notre petit ménage, lorsqu'un jeune seigneur Flamand, beau, bien fait & à grand équipage, vit ma femme à la comédie avec le Senor Diego, & la trouva si aimable, qu'il eut envie de la connoître. Il ne souhaitoit pas moins de savoir qui étoit l'homme qui l'accompagnoit. La dame lui paroissoit une personne de qualité, tant par les habits que par son air noble, & le marchand avoit une mine basse, avec un habillement qui ne donnoit pas une idée avantageuse de sa condition. Il ne savoit que penser de ce bisarre assemblage. Il prit d'abord Diego pour un domestique de la Dame; mais Diego avoit avec elle un air familier, qui lui fit croire ensuite que c'étoit son mari. Pour être informé de la vérité, il les fit suivre après la comédie par un la-Tome II.

quais qui avoit de l'esprit, & ce laquais ayant tout découvert par ses perquisitions, lui en sit un fidele rapport. Le gentilhomme Flamand, ravi d'avoir jeté les yeux sur une personne de bonne composition, se slatta de la sousser au négociant, dont la sigure étoit si dissé-

rente de la sienne.

Pour y parvenir, il eut une secrete conférence avec notre ancienne hôtesse, qu'il mit dans ses intérêts par des présens, & qui ne demandant pas mieux que d'être employée à de pareilles affaires, promit de le bien servir pour son argent. Cette femme, dont nous nous étions séparés à l'amiable, nous venoit voir quelquefois. Elle ménageoit notre connoissance, ou, si vous voulez, celle de mon épouse, pour en profiter dans l'occasion. Un jour, dans un entretien particulier qu'elle eut avec Dona Maria, elle lui fit un portrait flatteur du Flamand, & lui parla de façon, qu'elle l'engagea, sans que Diego en sût rien, à une promenade où ce jeune gentilhomme se trouva comme par hasard. Outre qu'il étoit fait à peindre & beau par excellence, il avoit l'esprit agréable & infinuant. Ma femme se sentit d'abord du goût pour lui, & ne le laissa pas longtems languir. Les marques de reconnois-

fi

q

n

re

P

d

tr

qu

je

je

dé

de Gusman d'Alfarache. 231 sance de ce galant ne furent pas comme celles de Diego, des montres de dix à douze pistoles, ni des habits de peu de valeur; ce furent des bourses de cent doublons, des diamans de prix, de superbes tentures de tapisserie & de la vaisselle d'argent. Vive la noblesse. Dès que nous vîmes que ce seigneur répandoit sur nous ses richesses à pleines mains, nous nous attachâmes à lui, & nous commençâmes à négliger furieusement notre Bourgeois d'Alicante. Plus de complaisance, plus d'attention pour lui; Dona Maria en sa présence même

ir

u é-

e,

X

i-

n

15

it

re

le

ns

ır-

1,

a-

le

1,

il-

d-

au

le

rd.

favorisoit son rival. Le Senor Diego ne manquoit pas de fierté. C'étoit un des riches marchands qui se regardent comme des gens de qualité. Ne pouvant souffrir qu'on lui préférât quelqu'un, après tout ce qu'il avoit fait pour moi, il en murmura. Des murmures, il passa aux reproches, & des reproches aux menaces. Ses emportemens exciterent mon courroux. Je lui parlai en homme qui vouloit être maître dans sa maison; en un mot, je le maltraitai fort, & lui fis même comprendre, que s'il m'échauffoit encore les oreilles, je lui apprendrois à vivre. Dans le fond, je ne lui devois rien. S'il avoit beaucoup dépensé chez moi, on lui en avoit donné

Vij

quittance. Il ne s'étoit point attendu que je le prendrois sur un ton si haut, & jugeant par-là qu'il avoit plutôt été ma dupe que moi la sienne, il prit le parti de se retirer en crevant de rage & de dépit, au lieu de rendre mille graces au ciel de l'avoir délivré d'une si dangereuse

sanglue.

Le gentilhomme Flamand, bien loin de diminuer la dépense qu'il faisoit au logis, l'augmentoit de jour en jour. Il nous accabloit de présens. Aussi c'étoit une chose à voir que les grands airs que nous nous donnions. J'avois trois laquais, ma femme deux suivantes. Nous vivions comme si la prospérité dont nous jouissions eût dû toujours durer. Cependant nous n'étions pas fort éloignés de sa fin. Notre galant s'avisa pour nos péchés & pour les siens, de vanter sa bonne fortune à un comte de ses amis, jeune Seigneur de la cour, & de l'amener chez nous. Celui-ci n'eut pas sitôt vu Dona Maria, qu'il devint rival du Flamand. Passe encore pour cela. Elle avoit assez d'esprit pour les accorder tous deux. Mais le comte voulant associer à ses plaisirs deux ou trois autres perits-maîtres, les introduisit dans notre maison, ou toute cette brillante jeunesse se mit à faire un fraças de tous les diade Gusman d'Alfarache. 233 bles; on n'entendoit au logis que rire & chanter nuit & jour; on n'y faisoit que jouer & boire. Et comme ces jeunes gens n'étoient pas toujours bien en especes, ils empruntoient, ils pilloient, & tout leur argent venoit fondre chez nous, sans que je m'apperçusse que notre fonds augmentât de beaucoup, quoique nous tirassions journellement un prosit certain de leurs débauches. Nous dissipions le bien, à mesure que nous le

gagnions.

IC

u-

na

ti

é-

au

in

u

II

it

1e

a-

15

nt

ŕ.

i-

11

er

s,

e-

ôt

u

le

er

)-

es

e

a-

Une vie si agitée ne pouvoit manquer de nous attirer quelque malheur. Deux de ces petits-maîtres, déja défunis par la jalousie, eurent au jeu une dispute, qu'ils pousserent jusqu'à mettre l'épée à la main. Ils se battirent, & avant qu'on pût les séparer, il y en eut un qui fut bleffé morteliement. Les parens de ces jeunes seigneurs, ayant appris que cet accident étoit arrivé dans ma maison, qui leur parut une source de désordres, m'envoyerent enlever de mon lit un beau matin par une groffe troupe d'archers, qui me menerent en prison, après avoir joué de la griffe chez moi & rafflé mes meilleurs effets.

Cette subite irruption de la justice réveilla désagréablement ma femme, qui se leva & s'habilla promptement pour

V iij

aller trouver le principal de mes juges, personnage des plus graves, & aussirespectable par son air prude, que par son âge avancé. Elle se jeta les larmes aux yeux à ses pieds, & implora son appui par des paroles très-touchantes. Le vieillard, malgré le froid des années, fut moins attendri par les discours de la solliciteuse, qu'échauffé par les charmes de sa personne. Il la releva, & pour lui donner, disoit-il, une audience particuliere, il la fit entrer dans son cabinet, où tandis qu'assise auprès de lui, elle racontoit son affaire le plus à son avantage qu'elle pouvoit, le vieux satyre, qui ne l'écoutoit point, lui essuyoit les pleurs avec un mouchoir d'une main, & lui passoit l'autre en tremblant sur la gorge. Ensin, il consola mon épouse, en lui faisant espérer que la triste aventure arrivée chez elle, n'auroit aucune fâcheuse suite, & sur le champ il envoya ordonner de sa part au concierge de la prison, de m'y faire un bon traitement. C'étoit un magistrat d'une grande autorité, & qui dès ce moment-là auroit pu m'en faire sortir, s'il l'eût voulu; mais il avoit encore des audiences à donner à ma femme. Comme en effet, il lui dit en la quittant , qu'elle n'avoit qu'à le revenir voir

de Gusman d'Alfarache. 235 le lendemain à la même heure. Ce qu'elle fit. Il l'attendoit dans son cabinet, où elle le trouva frisé, poudré, musqué, avec une barbe retroussée. Il promit dans cette seconde visite que je serois élargi le jour suivant; & il fallut encore que ma semme prît la peine de retourner chez lui, pour recevoir de sa main

l'ordre de mon élargissement.

Je m'estimai fort heureux de me voir si promptement hors de cette affaire, quoique ce fût aux dépens de la moitié de mes effets. Je me flattois qu'à l'ombre du puissant protecteur que Dona Maria venoit de se faire, nous pourrions impunément aller toujours notre train. Dès l'après-dînée, je me rendis à son hôtel, où je le remerciai de ses bontés. Il me reçut d'un air honnête, & me témoigna que je lui ferois plaisir de le voir quelquefois, & de dîner avec lui. Je parus infiniment sensible à cet honneur , & je le suppliai, en prenant congé de lui, de nous continuer sa protection. Il me protesta que je pouvois compter là-dessus, & pour m'en donner une forte assurance. il nous honora d'une visite dès le soir même. Nous lui fîmes une réception dont il eut tout lieu d'être content. Quand il auroit été le premier ministre de la monarchie d'Espagne, nous ne lui

236 Aventures plaisantes aurions pas marqué plus de respect.

aurions pas marqué plus de respect. Comme il nous dit qu'il aimoit la musique, nous simes, mon épouse & moi
un perit concert qui fut fort de son goût.
Ensuire nous le régalames de quelques
consitures, qui lui donnerent occasion
de nous en envoyer le lendemain une
caisse, dont on lui avoit fait présent.

Ce galant suranné s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans une maison où il étoit si bien reçu. Ma présence pourrant ne laissoit pas de le gêner; & pour m'écarter, il me dit un jour, qu'il m'avoit invité à dîner chez lui, qu'il ne pouvoit plus souffrir qu'un homme qui avoit de l'esprit comme j'en avois, passât sa jeunesse dans l'oisiveté; qu'il avoit dessein de m'occuper en me faisant avoir un emploi; qu'il en savoit un qui me convenoit, & où je serois bien maladroit; fi je ne m'enrichissois pas en peu de tems. Je lui répondis que je n'étois oifif que malgré moi ; qu'il m'obligeroit sensiblement, s'il me procuroit quelque occupation utile, & que je m'en acquitterois de façon qu'il n'auroit aucun reproche à me faire. Deux jours après, il vint au logis, & me mit entre les mains une commission toute prête d'officier-Receveur des railles du roi, en me signifiant qu'il falloit que dès le

la

P

tr

de

CC

pa

do

m

fu

ta

vi

tic

m

m

de Gusman d'Alfarache. 237 lendemain, pour tout délai, je partisse pour me rendre au quartier de mon département. Quoique je n'aimasse guere cet emploi, je l'acceptai, & j'en sis à mon bienfaiteur les mêmes remercîmens que je lui aurois fait, s'il m'eût élevé à un des premiers postes du royaume. Massemme n'en étoit guere plus contente que moi. Néanmoins nous résolûmes dans notre conseil secret d'en tâter un peu, & d'éprouver si pendant mon absence notre amoureux barbon seroit assez généreux pour réparer la perte du gentilhomme Flamand.

Je m'éloignai donc de Dona Maria, laissant le champ libre à son vieil Adonis. J'arrive au lieu de mon département. Je suis installé dans mon emploi; je me prépare à l'exercer. Mais hélas! que nous trouvons de près les choses différentes de ce qu'elles paroissent de loin! Je connus bientôt que mon poste n'étoit pas de ceux où l'argent nous vient en dormant, & que pour y gagner seulement ma vie, je devois m'attendre à fuer fang & eau. Outre qu'en tourmentant les misérables & en faisant mille violences, on ne s'acquiert point l'amitié du public; en un mor, ce métier me déplut. Je ne sais si je n'eusse pas mieux aimé celui de voleur de grands

238 Aventures plaisantes chemins. Aussi me proposois-je, au bout des trois premiers mois, de demander qu'on me rappelat. Ils n'étoient pas encore expirés, que mon patron m'écrivit lui-même de revenir à Madrid. Sa lettre me causa plus de joie, que je n'en avois ressenti lorsqu'il m'avoit si charitablement tiré de prison. J'abandonnai de bon cœur mon poste, & m'en retournai vers mon protecteur, fort curieux de savoir pourquoi il s'ennuyoit de mon absence. Je commençai par l'aller voir en arrivant. Il se mit d'abord à se plaindre de l'humeur coquette de Dona Maria: Vous avez, me dit-il, une femme qui a un grand défaut. Elle n'aime que les jeunes gens. J'ai eu beau lui représenter que les fréquentes visites qu'ils lui font, la perdront infailliblement. Jusqu'ici je n'ai pu l'engager à leur rompre en visiere. C'est une petite incorrigible.

Je ne vous ai rappelé, poursuivit-il, que pour vous informer de son indiscrétion, & vous avertir de prendre garde à sa conduite, de peur qu'il ne se passe encore chez vous une scene pareille à celle que vous savez. On ne trouve pas toujours des protections puissantes & désintéressées. J'entendis bien ce que cela signifioit, & je promis au vieillard

je

S

je

de

V

pl

U

de Gusman d'Alfarache. 239 d'employer tout le pouvoir que j'avois sur ma femme, pour l'obliger de vivre avec plus de retenue. Après avoir fait cette promesse, qui réjouit un peu le bon homme, je me rendis chez moi, fort assuré que mon épouse, de son côté, m'en alloit bien conter. Je l'excusois par avance d'avoir fait quelques infidélités au protecteur, qui avoit un vrai visage de vieux, & qui étoit encore plus vieux qu'il ne le paroissoit. Effectivement, à peine eus-je rapporté à ma femme ce qu'il venoit de me dire, qu'elle se déchaîna contre lui, le traitant d'infâme avare, & disant qu'elle mavoit reçu de lui depuis mon départ que des présens frivoles.

J'entrai dans le ressentiment qu'elle avoit de l'avarice de ce vilain jasoux, & je laissai venir dans ma maison plus de jeunes gens qu'il n'en venoit auparavant. Ce que notre magistrat ayant remarqué, il me reprocha aigrement que je lui avois manqué de parole; & comme s'il cût fait ma fortune, il me dit que je reconnoissois bien mal les bienfaits dont il m'avoit comblé. Je feignis de vouloir m'excuser, mais je n'en sis ni plus ni moins. Il me parla une seconde fois, se plaignant que pour pouvoir entretenir ma femme en particulier, il

Aventures plaisantes étoit obligé de venir chez moi à des heures qui le dérangeoient. Je perdis à la fin patience, & pour nous défaire d'un homme si incommode, je lui sis dire deux ou trois fois qu'il n'y avoit personne au logis, quoiqu'il sût bien que

nous y étions.

Des qu'il s'apperçut que nous cherchions à nous affranchir de sa tyrannie, son amour se convertit en haine, & ce juge passionné dans sa fureur, nous sit condamner à sortir de Madrid dans trois jours, sous peine d'être enfermés pour le reste de notre vie. Il s'imaginoit qu'il nous réduiroit par-là sans doute à implorer sa miséricorde, & à faire ce qu'il lui plairoit. Il se trompa. Dès que cette injuste Sentence nous fut signifiée, nous devinâmes aisément qui l'avoit fait rendre, & nous prîmes la résolution d'y obéir. Ma femme aimant mieux aller jusqu'au bout du monde, que d'avoir jamais à faire à ce vieux sorcier; & moi voyant approcher le tems que mes créanciets attendoient peut-être avec impatience pour me faire remettre en prison.

de

pu

fe

les

VO

&

pa

pe

no

ma

tai

res

Do qu ha pro

CHAPITRE XVI.

la

un ire er-

ue

er-

e,

ce fit ois

ur

l'il

n-

tte

us

n-

l'y

er

ir

01

n-

a-

D.

Gusman & sa femme ayant été chassés de Madrid pour leurs bonne vie & mœurs, vont à Séville. Gusman retrouve là sa mere. Suites de cette rencontre.

Nous nous défimes dès le premier jour de nos meubles & de tout ce qui auroit pu nous embarrasser dans un voyage. Le second jour, nous louâmes quatre mules, dont nous avions besoin, pour nous voiturer & pour porter notre bagage, & le troisseme d'assez bon matin, nous partîmes sans regret d'une ville, où pour peu que nous eussions encore demeuré, nous aurions été obligés de vendre nos marchandises au rabais.

Nons prîmes le chemin de Séville, autant pour satisfaire le desir que j'avois de revoir ma patrie, que pour contenter Dona Maria, qui sur les merveilles qu'elle m'en avoit oui raconter, souhaitoit ardemment d'en juger par ses propres yeux. Je lui avois dit, entr'autres choses, qu'on voyoit incessamment

Tome II.

Aventures plaisantes 242 arriver du Pérou à Séville un grand nombre de marchands chargés d'or, d'argent & de pierreries. Elle brûloit d'impatience d'effayer ses regards sur ces riches mortels, & de remplir ses coffres de leurs dépouilles. Cependant, quelque bon dessein que nous eussions fur eux, nous n'allions qu'à petites journées, de peur de nous fatiguer. J'avois un secret plaisir à considérer les pays par où j'avois passé, quoiqu'ils me rappelassent le souvenir des tristes aventures de ma premiere jeunesse. Je reconnus le cabaret où j'avois été garçon d'écurie, & à la vue de Santillana, je m'imaginai sentir encore ces excellens ragoûts de mulet dont on m'y avoit autrefois régalé. Je me souvins aussi à quelques lieues de là des coups de bâton que j'avois reçus de deux archers de la Sainte Hermandad. Je dînai dans cette charmante taverne où l'on mangeoit des poulets en omelette, & le récit que je fis de cette histoire à ma femme, la divertit infiniment. Enfin, je m'arrêtai à cet hermitage, qui m'avoit servi de gîte la premiere nuit de ma sortie de Séville, & transporté d'une joie si tendre qu'elle m'arrachoit des pleurs, j'apostrophai le Saint dans ces termes : 55 O grand Saint Di Lazare, quand je m'éloignai des de-

33

22

33

33

la

há

en

le

ch

i'e

Ba

ha

vi

foi

cro

Pre

ge

tri

ret

&

qui

ave

pai

me

de

je l

me

ble

1

de Gusman d'Alfarache. 243 so grés de votre chapelle, j'avois la so larme à l'œil, j'étois à pied, miséso rable, & vous me revoyez aujourso d'hui content, bien en fond & bien so monté so.

m-

ar-

ces

of-

nt,

ons

ur-

OIS

par

peires

s le

ie,

nai de

ré-

ues

j'a-

inte

nar-

oude

rtit

cet

e la

lle,

elle

ai le

aint

de-

Il étoit nuit quand nous arrivames à la ville. Nous descendîmes à la premiere hôtellerie que nous rencontrâmes en entrant. Nous y fûmes fort mal; mais le lendemain m'étant levé pour aller chercher un logement plus commode, j'en trouvai un dans le quartier de Saint Barthelemi, & j'y fis ausli-tôt porter mes hardes. Je demandai ensuite dans la ville des nouvelles de ma mere, & personne ne put m'en dire. Ce qui me fit croire qu'elle n'étoit plus au monde. Prévenu de cette opinion, qui m'affligeoit, je m'en retournai chez moi bien tristement. Néanmoins j'étois dans l'erreur. La bonne femme vivoit encore, & demeuroit à Séville même. J'appris qu'elle logeoit dans notre voisinage avec une jeune & belle personne, qui passoit pour sa fille. Bon sang ne peut mentir. Je ne sus pas sitôt le domicile de ma mere, que j'y volai. Je la vis, je la reconnus, & nous nous embraísames de part & d'autre avec une véritable affection.

Nous nous contâmes réciproquement

& en peu de mots, ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation. Chacun pourtant de son côté ne disant que ce qu'il jugeoit à propos de dire. Cependant les vaisseaux qu'on attendoit des Indes n'arrivoient point. L'argent devenoit rare, & par conséquent les profits de galanterie ne pouvoient être que fort médiocres. Il falloit néanmoins qu'on fît toujours la même dépense dans notre ménage, Dona Maria n'étant pas d'humeur à entendre parler d'économie. J'étois même obligé, pour la contenter, de lui acheter des habits tous les jours. Nos fonds diminuoient à vue-d'œil, & nos chagrins augmentoient. Nous avions compté sur les marchands du Pérou qui ne venoient pas, & ce n'étoit que dans l'espérance de disposer de leurs piastres, que nous avions pris un si haut vol. Ma femme, à qui j'avois donné une grande idée de l'opulence & de la générofité de ces négocians, n'en pouvoit détacher son esprit; & dans l'impatience qu'elle avoit de les voir arriver, elle me reprochoit leur retardement, comme si j'en eusse été la cause. Tout retomboit fur moi.

q

q

C

c

lo

9

ta

l'e

fi

pa se

lu

8

Je

m

ch

no

fid

me

un

fai

de

nif

VO

M:

Pour comble de bonheur, je sis connoissance avec un Italien, capitaine d'une galere napolitaine. Il avoit eu

de Gusman d'Alfarache. 245 ordre de la cour de se rendre à Malaga, pour transporter l'Evêque de cette ville à Naples, & n'ayant pas trouvé ce Prélat prêt à s'embarquer, il venoit, en attendant, à Séville chercher des marchands qui eussent des marchandises de conséquence à faire passer en Italie, ainsi que cela se pratique. Je le rencontrai par hasard dès le second jour de son arrivée chez un négociant, & comme il ne parloit qu'Italien, faute de pouvoir s'expliquer en Espagnol, qu'il entendoit pourtant, je leur servis de truchement dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. L'officier fut ravi de voir un homme qui parloit sa langue aussi-bien que lui, & il se faufila si bien avec moi, qu'il ne voulut plus me quitter. Il avoit de l'esprit, & il étoit très agréable de sa personne. Je le menai chez moi, & le présentai à ma femme, qui ne manqua pas de le charmer. Il nous fit de petits présens, & nous en aurions reçu de lui de plus considérables, s'il eût eu plus de tems à demeurer à Séville; mais il n'osa y faire un plus long séjour, dans la crainte de faire attendre l'Evêque de Malaga, & de se gâter dans l'esprit du premier Ministre. Ce n'étoit pas sans peine qu'il se voyoit obligé de s'éloigner de Dona Maria; & je doute qu'il eût pu s'y ré-XiII

irin ce

nles le-

ue

ins ins oas

ie. er,

% ons

es,

ne géoit

nce

e si oit

ne eu

soudre, s'il n'eût pas trouvé moyen de concilier son amour avec son devoir, en engageant ma chaste épouse à m'abandonner pour le suivre en Italie. Ce qu'il

fit fort bien sans truchement.

Après tout, je crois qu'il ne lui fut pas difficile de la déterminer à faire cette démarche; outre que ma femme aimoit le changement, je suis persuadé que le capitaine qui l'enleva ne tarda guere à s'en appercevoir. Quoi qu'il en soit, au lieu de courir après elle, & de songer à la ratrapper, ce que j'aurois pu faire en allant à Malaga, où je serois arrivé avant qu'il eût mis à la voile pour retourner en Italie, je fis pont d'or à mon ennemi. Bien fou qui court après sa femme qui l'a quitté. J'aurois plutôt remercié le Ciel de m'avoir délivré de la mienne, si pour me rendre sans doute sensible à son éloignement, elle n'eût pas emporté avec elle tout ce qu'il y avoit de meilleur au logis. En quoi le capitaine l'avoit honnétement aidée, sans que j'y eusse pris garde. Je n'en ayois pas eu le moindre

A Bear of Marie Angeles Ville Delition

Smoll by his western by the testing they are

-Maria de la compacta del compacta de la compacta de la compacta del compacta de la compacta del la compacta de
m

m

m fe

j'e

m

fu

Pu

da

pli éto pu

pa

no br

CHAPITRE XVII.

de en n-

'il

as

léle

e à au

rà

en

ant

ner

ni.

qui

Ciel

our

01-

vec

au

on-

oris

dre

Gusman, après la fuite de sa femme, demeure quelque tems avec sa mere. Par quelle ruse il devient ensuite Intendant d'une semme de qualité.

J'eus la prudence de tenir cette affaire fecrete, pour éviter la honte d'un éclat, sans parler des lardons que les railleurs m'auroient donnés. Je vendis le reste de mon bien, qui consistoit en quelques meubles & en quelques hardes que ma femme n'avoit pas daigné emporter; & j'employai l'argent qui m'en revint, à me divertir avec mes amis. Ma mere s'accommoda le plus long-tems qu'il lui fut possible de la vie que je menois. Puis s'en étant enfin lassée, elle se retira dans la maison où elle avoit laissé Pétronille, en me disant qu'elle vivroit là plus en repos, & dans le fond cette fille étoit plus propre que moi à servir d'appui à sa vieillesse. Je ne m'opposai pas au dessein de ma mere, & nous nous séparâmes tous deux sans nous brouiller.

te

pi

to

à

pr

af

éc

de

ge

ma

Vu

jô

8

vei

àp

de

dic

fair

je '

pou

ten

Jy

fan

atta

On ne sera passurprissi, en dépensant toujours sans rien gagner, je me trouvai bientôt réduit dans mon premier état; mais on s'étonneroit, si je disois qu'en me revoyant gueux, je sentis un chagrin mortel de n'avoir plus rien. On auroit raison. Cela seroit indigne d'un aventurier. qui, dans quelque mauvaise situation où le mette sa fortune, doit toujours trouver des ressources dans son génie. Aussi le mien ne m'abandonna-t-il pas. J'appris un jour qu'il y avoit dans Séville une riche veuve dont le mari étoit mort dans les Indes gouverneur d'une ville, où il y avoit amassé de grands biens, dont elle jouissoit en Andalousie; que cette dame, qui vivoir dans une haute dévotion, n'avoit point d'enfans, & que ses héritiers étoient tous des personnes de considération; qu'elle avoit besoin d'un intendant ou homme d'affaires, & qu'elle en faisoit actuellement chercher un qui eût de la probité, n'ignorant pas que ces sortes de places n'étoient pas toujours remplies par d'honnêtes gens.

Ce poste tenta ma cupidité, & je résolus de ne rien épargner pour l'obtenir, comptant ma fortune faite, si j'avois le bonheur de l'occuper. Après m'être bien tourmenté l'esprit pour inventer quelque ruse qui pût m'y faire parvenir, je m'ar-

de Gusman d'Alfarache. 249 rêtai à celle que je vais conter : Je découvris que cette dame avoit pour directeur un vieux Pere de l'ordre de Saint Dominique. On me dit qu'elle ne faisoit pas la moindre chose, sans avoir auparavant consulté ce bon religieux, qui avoit un empire absolu sur ses volontés. Cela me fir songer aux moyens de surprendre l'estime de sa révérence; & c'étoit en effet une voie sûre pour arriver à mon but. Voici donc comme je m'y pris. Ma mere m'avoit donné une bourse affez propre; j'y mis huit pistoles & vingt écus d'or. J'y ajoutai une bague de peu de valeur, un cachet d'or & un dé d'argent, dont ma mere avoit fait présent à ma femme, le jour qu'elles s'étoient vues pour la premiere fois. Après quoi, j'ôtai mon épée, & pris un habit simple & modeste. J'allai dans cet état au couvent des Dominicains, où je demandai à parler au révérend Pere dont je viens de faire mention. C'étoit un grand prédicareur & un saint homme, qui avoit fait plusieurs conversions. On crut que je venois le trouver sur sa réputation. pour me mettre au nombre de ses pénitens. On me conduisit à sa chambre. J'y entrai d'un air hypocrite; & adresfant la parole au religieux', sans oser attacher sur lui ma vue, je lui dis d'une

ou-

ais

e-

or-

ai

er,

où

u-isti

ris

ri-

ins

ly

lle

le.

a-

ers

ra-

int ai-

de

tes

60-

ir,

le

ien

uc

ar-

voix foible & douce: Mon très-révérend Pere, je viens de ramasser dans la rue cette bourse, qui paroît pleine de pieces d'or ou d'argent. Quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je sais bien qu'il ne m'est pas permis de la retenir. C'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous demander, pour la remettre telle que je l'ai trouvée, entre les mains de votre révérence, pour qu'elle en dispose com-

me il lui plaira.

Le bon Pere, à ces mots, ouvrit de grands yeux pour me considérer depuis les pieds jusqu'à la tête; & aussi charmé de mon action, qu'elle lui auroit paru condamnable s'il en eût pu pénétrer le motif, il loua d'autant plus la délicatesse de ma conscience, qu'elle étoit plus rare dans les hommes indigens. Il ne pouvoit assez m'admirer; & se sentant en même temps une envie de me rendre service, pour récompenser ma vertu, il me fit des questions sur mon état & sur mes talens, afin qu'il pût savoir de quoi j'étois capable : Mon réverend Pere, lui dis-je, il y a quelque temps que je suis à Séville, ou je ne suis point occupé. J'ai quitté la recette des tailles de Madrid, où j'ai été employé, & où j'ai mieux aimé mettre du mien, que de me résoudre à persécuter

le le de Di bii qui l'a

je plu far

bo

fui

me

pré tio lui J'e res me tié géo prê la

que me lui

ver

de Gusman d'Alfarache. 251 les pauvres gens. De receveur des tailles, je me suis fait intendant d'un grand seigneur, dont les affaires étoient fort dérangées. Néanmoins, avec l'aide de Dieu, je serois venu à bout de les rétablir, s'il ne les eût pas gâtées à mesure que je les raccommodois. Enfin, après l'avoir servi pendant quatre années, avec tout le zele & toute la sidélité que je lui devois, je suis sorti de chez lui plus gueux que je n'y étois entré, & sans avoir été payé de mes gages.

d

10

es

is 'il

ft

e-

je

tre

m-

de

uis

mé

aru

: le

ca-

oit

. Il

en-

me

ma

pût

ré-

que

ne

ette

em-

du

nter

Le révérend Pere m'écouta jusqu'au bout avec une extrême attention; &, surpris d'entendre parler en si bons termes un homme dont l'habillement ne prévenoit point en faveur de son éducation, il me fit plusieurs questions, & je lui répondis d'une maniere qui l'étonna. J'eus avec lui un entretien de deux heures; & il parut si content de moi, qu'il me témoigna que j'avois gagné son amitié: Allez, me dit-il ensuite en me congédiant, je dois, demain dimanche, prêcher dans notre église. J'y publierai la bourse que vous avez trouvée. Revenez ici mardi; j'espere que j'aurai quelque bonne place à vous offrir.

Après avoir quitté sa révérence, je me rendis chez ma mere: J'ai perdu, lui dis-je, la bourse que vous m'aviez

donnée, & dans laquelle sont votre bague, votre cachet & le dé d'argent de Dona Maria, avec huit pistoles & vingt écus d'or qui faisoient tout mon bien. Heureusement elle est tombée entre les mains d'un Pere Dominicain, qui doit la publier au sermon qu'il fera demain dans son église : il faut, s'il vous plaît, que vous l'alliez réclamer, comme une chose qui vous appartient; je ne veux pas paroître devant ce religieux, pour certaines raisons que je vous dirai dans la suite. J'ajoutai à ce discours quelques instructions, avec quoi la bonne femme ne manqua pas le jour suivant de se rendre à l'église des Peres de Saint Dominique. Elle entendit le moine prêcher. Il employa la plus grande partie de son sermon à louer l'action que j'avois faite. Il ne pouvoit, disoit-il, trouver des termes assez forts pour faire l'éloge d'un pauvre homme, qui, fans avoir égard à sa misere, n'avoit pas voulu retenir un bien qui n'étoit pas à lui. Enfin, le prédicateur s'étendit beaucoup là - dessus, & parla d'une façon si pathétique, qu'il fit fondre en pleurs son auditoire. Toute l'assemblée, touchée de mon indigence en faveur de ma vertu, m'auroit volontiers fait part de ses richesses. Il y eut même des personnes qui porterent au

ſį

lo el

m

m 11

fe

Be

ex

ur

di

ga

pé

for

fu

ve

to

fed

VIC

app

me

pif

fai

au

pu

de Gusman d'Alfarache. 253 au Pere, après son sermon, de l'argent pour moi. Ma mere se fit connoître à lui pour la maîtresse de la bourse, en spécifiant ce qu'il y avoit dedans; & lorsque le religieux la lui eût rendue, elle l'ouvrit devant lui, pour en tirer deux pistoles, qu'elle lui mit dans la main, en le priant de les donner, comme une marque de sa reconnoissance, à l'honnête homme qui avoit si bien observé les commandemens de Dieu. Ce ne fut pas tout encore: pour suivre exactement mes instructions, elle remit une pistole à sa révérence, pour faire dire des messes pour les ames du Purgatoire.

2-

de

gt

n.

les

oit

ain

ît,

ine

zus

our

ans

ues

me

en-

. Il

ion ite.

des

rdà

un pré-

us,

qu'il

oute

ence

vo-

rent

au

Ma bourse ayant donc ainsi passé sans péril par deux mains étrangeres, revint entre les miennes, comme elle en étoit sortie, à trois pistoles près. Le mardi ne sur pas si-tôt arrivé, que je retournai vers le dominicain, qui me reçut avec toutes les marques d'une véritable affection: Mon sils, me dit-il, une bonne vieille, à qui la bourse que vous savez appartient, est venue ici pour la réclamer, & je la lui ai rendue. Voici deux pistoles dont elle m'a chargé de vous faire présent de sa part. Je témoignai au religieux que je me faisois un scrupule de les accepter, attendu que je

Tome II.

n'avois fait que mon devoir en ne gardant pas le bien d'autrui, & que je ne méritois aucune récompense pour cela. Alors le Pere me dit que je poussois trop loin ma morale; & il m'obligea de prendre les deux pistoles. Ce que je sis seule-

ment par obeissance.

Ensuite ce bon dominicain m'apprit qu'il avoit une autre nouvelle à m'annoncer. Il se présente, me dit-il, un poste qui me paroît vous convenir. Il s'agit d'occuper une place d'intendant chez une dame des plus considérables de Séville. Yous serez heureux dans cette maison, & vous y gagnerez du pain pour le reste de vos jours, si vous remplissez fidélement votre emploi, comme je n'en doute pas. J'ai conçu pour vous tant d'estime, que je n'ai pas hésité à vous servir de répondant. A des paroles si flateuses pour un fripon, je me prosternai aux pieds de sa révérence. J'embrassai ses genoux avec un transport qui lui fit assez connoître qu'il me faisoit un grand plaisir de me procurer une pareille place. Il m'aida aussi-tôt à me relever, & m'assura qu'il me protégeroit toute sa vie. Puis il me chargea d'une lettre pour la veuve en question, en me disant qu'il s'étoit entretenu de moi avec cette dame, & l'avoit préparée à me bien re-CCVOIR.

m

g

di

10

de

là

CO

io

un

qu

pre

de Gusman d'Alfarache. 255

J'allai dès ce jour-là lui rendre chez elle mes premiers hommages; & il ne me fut pas difficile de m'appercevoir, par l'accueil qu'elle me fit, que le religieux lui avoit dit des merveilles de moi. Elle me reçut moins comme un garçon qui se présentoit pour être son domestique, que comme une personne de mérite, à qui, par estime, elle auroit donné chez elle un logement. Le révérend Pere avoit aussi pris soin de régler mes gages & mes profits avec elle. Cependant, dans la crainte que ce réglement ne me satisfit pas, elle eut la bonté de me demander si j'en étois content. Je répondis d'un air modeste, qu'on ne pouvoit l'être davantage, & que je ferois tout mon posfible pour qu'elle le fût autant de mes fervices. Ma personne & ma conversation lui plurent infiniment; & elle me témoigna de l'impatience de me voir chargé du soin de ses affaires, qui avoient, disoit-elle, grand besoin d'être mises en ordre. Quoique rien ne m'empêchât de demeurer dans sa maison dès ce momentlà, je ne laissai pas, pour me faire encore plus desirer, de demander deux jours, & le troisieme enfin, j'y fis porter un coffre où étoient toutes mes hardes, qui confistoient en deux habits assez propres, & en quelques nippes. Yij

ant

re-

11-

ne

a.

qc

n-

e-

rit

n-

un

Il

int

de

tte

ain

m-

me

ous

les

of-

m-

qui

un

ille

er,

ute

On me donna un bel appartement, & je remarquai avec plaisir que tous les autres domestiques me regardoient comme un intendant que madame prétendoit qu'on respectat. On me confia tous les papiers, & je m'appliquai avec tant d'ardeur au travail, que je fis plus de besogne en quinze jours, qu'on n'en attendoit de moi dans un an. Ma maîtresse, ravie d'avoir fait l'acquifition d'un homme d'affaires si expéditif, ne voyoit pas le dominicain, qu'elle ne lui en fît de nouveaux remerciemens. Ce qui causoit une extrême joie à ce bon religieux, qui se remettoit à me louer, & qui me croyoit effectivement un garçon integre & vertueux; tant il est vrai qu'un saint homme est facile à tromper.

J'étois souvent obligé d'aller demander à la dame des éclaircissemens sur des choses dont je ne pouvois être instruit que par elle même, & cela nous engageoit tous deux dans de longs entretiens. Il falloit me voir alors & m'entendre parler. J'étois tout sucre & tout miel. Je joignois à l'air du mondele plus respectueux, des manieres pleines de douceur, & quand son propre intérêt me forçoit à la contredire, ce qui arrivoit quelquesois, je lui rendois mes contradictions agréables par les tours flatteurs & délicats dont

C

J

de Gusman d'Alfarache. 257 je savois les assaisonner. Il me sembloit que de jour en jour elle prenoit plus de goût à ma conversation: d'abord il y avoit des heures réglées pour nous entretenir de ses affaires domestiques, & c'étoit ordinairement le matin, tandis qu'elle étoit à sa toilette, & le soir après son souper. Elle ne s'en tint pas là; elle se mit sur le pied de venir l'après-dinée dans mon cabinet, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, & d'y passer des heures entieres à me parler de toute autre chose que de ce qui concernoit l'administration de ses revenus. Elle en fit tant, qu'à la fin je connus les bonnes intentions qu'elle avoit pour moi. Je feignis long-temps de ne les pas pénétrer; mais quand ces sortes de veuves s'abaissent jusqu'à jetter les yeux sur quelqu'un de leurs domestiques, elles en ont rarement le démenti. Elle fit les trois quarts & demi du chemin, & me dit, pour excuser sa foiblesse, que son dessein étoit de m'épouser sécrétement. Je m'abandonnai à ma bonne fortune, & certainement j'en aurois tiré de grands avantages, si j'eusse eu assez de prudence pour la conserver.

8

es

17-

it

es

r-

0-

n-

е,

n-

as

de

it

ui

oit

1-

n-

n-

es

iit

a-

S.

r

i-

x,

82

la s, ant

CHAPITRE XVIII.

Pourquoi Gusman perd tout-à-coup l'amitié de sa Maîtresse; & pour quelle raison il est condamné aux Galeres.

Quand j'ai nâgé en grande eau, j'ai toujours eu le malheur de m'y noyer. Dès que je me vis aimé de ma maîtresse, & considéré des domestiques, comme celui qui faisoit la pluie & le beau tems, je commençai à jouer un autre rôle dans la maison. Je tranchai du maître absolu. J'acherai des riches habits. Je prodiguai l'argent; & pour comble d'extravagance, je pris un sous-intendant que je chargeai de tout l'embarras des affaires. Madame n'étoit pas plus prudente, & consultant moins sa raison que son amour, elle approuvoir, au lieu de blâmer, ma conduite indiscrete.

ti

Il n'en étoit pas de même de ses parens; comme ils la connoissoient pour une veuve fragile, & qu'ils visoient à sa succession, ils observoient exactement ses démarches & les miennes. Ils ne m'avoient pas déja regardé de trop bon œil,

de Gusman d'Alfarache. lorsqu'ils m'avoient vu entrer à son service. Ils s'étoient défiés de mon air dévot. & ils furent fort alarmés, quand ils apprirent des gens du logis que j'y taillois & rognois à ma fantaisse. Cela leur fit penser d'étranges choses. Ils ne savoient qui j'étois; & ne me croyant pas marié, ils mouroient de peur que la tendre veuve ne me fît remplir la place du défunt gouverneur, si ce n'étoit pas une affaire déja faite. Cette crainte leur paroissoit d'autant mieux fondée, que leur parente avoit, quelques années auparavant, contracté un mariage clandestin avec un de mes prédécesseurs, qui, par bonheur pour les héritiers de la dame, étoit mort peu de temps après. J'inquiétois donc ces messieurs, qui tinrent entr'eux plusieurs conseils pour délibérer fur les moyens les plus prompts & les plus efficaces de me faire quitter la partie. Ils y auroient néanmoins perdu leur peine, si je ne me fusse pas détruit moimême dans l'esprit de ma maîtresse, de

a-

ai

er.

le,

ne

IS,

ns

lu.

lai

:0,

ai

ne

nt

p-

11-

2-

ur

à

nt

a-

1,

Le commerce que j'avois avec elle devenoit moins vif de jour en jour de mon côté, pour deux raisons; la premiere, c'est que je possédois sans crainte & sans desir; & la seconde, c'est que la dame n'étoir pas bien ragoûtante. Pour surcroît de

la facon que je vais le dire:

260 Aventures plaisantes malheur pour elle, il arriva que je trouvai une de ses suivantes très-jolie. C'étoit une fille de seize à dix-sept ans, faite à peindre, vive & coquette. Je ne sais qui de nous deux fit les avances, car nous nous sentimes tout-à-coup de l'inelination l'un pour l'autre, & nous nous le témoignâmes en même temps. Un homme à qui l'argent ne coûtoit rien à répandre, & qui dominoit dans la maison, n'étoit pas pour une soubrette une conquête à mépriser. Elle m'écouta, & nous prîmes si bien nos mesures, que nous trompâmes tous les yeux: Il y avoit pourtant d'autres femmes au logis; mais il n'est pas possible que la plus secrete intelligence ne se découvre tôt ou tard. Célie, c'étoit le nom de la suivante, commença à se parer de bijoux, & à montrer de l'argent. Ses compagnes, par jalousie, en avertirent leur maîtresse, qui leur ordonna de veiller sur cette fille, & de ne rien négliger pour apprendre la cause d'une nouveauté qui lui étoit suspecte. La veuve fut bien servie; on m'épia, on m'éclaira de si près, qu'on s'apperçut que j'avois avec Célie des entretiens nocturnes. Quel coup de poignard pour la patronne! Elle fut d'autant plus sensible à cette nouvelle, qu'elle étoit plus prévenue en faveur de ma fidélité. Elle ne

pfi q

ne ve c' prode to

da

tu ur or j'a dii

jar là. po ex: av

no têt la

de Gusmand' Alfarache. 261 pouvoit me croire capable de cette perfidie, & elle voulut savoir la vérité avant

que de faire éclater sa vengeance.

DU-

oit

e à qui

ous

nale

mré-

n,

rî-

mant

eft

lli-

e,

de

e,

ur de

ile

te.

on

uc

ır-

aà

re-

IIC

Je couchois dans une chambre qui communiquoit à la sienne par un cabinet où il y avoit une petite porte couverte d'une tapisserie. Ce que j'ignorois, c'est qu'il y avoit aussi une ouverture pratiquée dans le mur de ce cabinet, laquelle répondoit au chevet de mon lit, de sorte qu'il étoit aisé d'entendre par là tous les discours que je pouvois tenir dans ma chambre, & particuliérement quand j'étois couché. Cette fatale ouverture fut cause de ma perte. La veuve vint une nuit à cet endroit, d'où prêtant une oreille attentive à la conversation que j'avois alors avec Célie, elle entendit distinctement que nous faisions son éloge dans des termes bien mortifians pour elle. Quoique nous en dissions ordinairement beaucoup de mal, il ne nous étoit encore jamais arrivé d'en dire autant que ce soirlà. Il sembloit que le diable s'en mêlât pour nos péchés. Nous fîmes un sévere examen des défauts que chacun de nous avoit remarqués en elle; en un mot, nous la tournâmes en ridicule depuis la tête jusqu'aux pieds. On s'imagine bien la rage dont elle fut saisse, lorsqu'elle puit que l'on faisoit de si beaux portraits

de sa personne. J'ai su depuis, que dans son premier mouvement elle avoit été tentée d'entrer dans ma chambre, pour venir décharger sur nous sa fureur; mais qu'après y avoir fait réslexion, elle avoit mieux aimé se retirer, pour se consulter sur le parti qu'elle dévoit prendre, que de faire rire à ses dépens tous ses autres domestiques, en leur donnant une sem-

blable scene.

Elle employa le reste de cette triste nuit à méditer sa vengeance. Il ne fut pas si-tôt jour, qu'elle envoya chercher son plus proche parent, pour lui dire que j'étois un parfait fripon; que je n'étois pas content de la voler, de la piller, & de mettre ses affaires en désordre; que j'ajoutois à l'infidelle régie de ses biens l'audacieuse insolence de déshonorer sa maison: enfin, qu'elle me livroit au juste ressentiment qu'il devoit avoir de mes friponneries, & qu'il n'avoit qu'à me faire subir la rigueur des loix. Elle ne pouvoit charger de cette commission un homme plus propre à l'exécuter, que ce parent, qui devant être un jour son légataire universel avoit plus d'intérêt que personne à m'écarter de la testatrice. Aussi fut-il charmé d'en trouver une si belle occasion; & il se hâta d'en profiter, de peur que la dame

of de que

da

ma

me

de april Je mis mo à la mo n'és

mei fans qu'i & j tend œuv

noi

flatt rend de Gusman d'Alfarache. 263 ne vînt à changer de sentiment. Il la connoissoit, & voyoit clairement qu'elle n'agissoit ainsi que par un dépit jaloux. Il usa d'une si grande diligence, qu'il obtint en moins de deux heures un décret de prise-de-corps contre moi. De maniere que je n'étois pas encore levé, qu'un alguasil & six archers vinrent me pincer dans ma chambre, & me traînerent en

prison.

ans

été

our

ais

oit

ter

que

res

m-

ifte fut

her

je la

dé-

gie

de

me

oit

a-

des

tre

à

ant

r'é-

mé

z il

me

Je crus pour le coup que c'étoit une marque de souvenir que me donnoient mes parens de Gênes, ou mes créanciers de madrid. Je n'appris que deux heures après le sujet de mon emprisonnement. Je n'en fus d'abord guere affligé. Je me mis dans l'esprit que ma maîtresse m'aimoit trop, pour vouloir m'abandonner à la sévérité des loix, & j'attendois à tout moment qu'on m'annonçat de sapart que n'étant plus irritée contre moi, elle venoit d'obtenir des juges mon élargissement. Ainsi je portois sans impatience & sans chagrin des fers que l'amour, à ce qu'il me sembloit, se préparoit à briser; & je me regardois moins comme un intendant emprisonné pour ses mauvailes œuvres, que comme un amant dont on punissoit l'infidélité. Cependant je me flattois d'une fausse espérance. On me sit rendre compte de mon administration,

Aventures plaisantes qui avoit duré deux ans. Ce fut alors que les douleurs commencerent à me prendre. La dissipation que j'avois faite des biens de la veuve, desquels j'avois disposé comme s'ils eussent été à moi, laissoit un si grand vuide entre la recette & la dépense, que j'aurois défié tous les intendans des grandes maisons de les remplir. J'eus beau travailler d'esprit, inventer des emplois de deniers, faire des parties d'apothicaire; tout compté, tout rabattu, je me trouvai court de quatre mille écus. Pour achever de m'abîmer, l'honnête homme sur qui je me reposois du soin des affaires de la dame, pendant que je ne songeois qu'à mes plaisirs, ne me vit pas plutôt entre les mains de la justice, que pour se dérober au même sort, qu'il ne méritoit pas moins que moi, il disparut avec tout l'argent comptant qu'il put emporter. Me voilà responsable de sa conduite, & chargé de toute l'iniquité. Comment pouvois-je impunément me tirer de-là? Je n'avois ni bien ni caution; & la partie à qui j'avois affaire étoit si puissante, que je ne devois pas me flatter de sortir de prison, que pour aller servir le roi sur mer.

J'étois si persuadé de cela ou de quelque chose d'approchant, que je sis une

tentative

de Gusman d'Alfarache. 265
tentative pour me sauver de prison sous un habillement de femme. J'avois déja passé deux portes, & j'étois sur le point d'ensiler la derniere, lorsqu'un maudit guichetier borgne, qui y étoit, me reconnut. Je portois sous ma robe un poignard que je tirai pour lui faire peur; mais il cria. On accourut à son secours, & l'on m'enserma dans un cachot noir, d'où je ne sortis que pour être conduit aux, galeres, à quoi je sus condamné seulement pour toute ma vie.

Mark that a hard a first that the a set where

property of the second second second

Tome II.

rŝ

16

te

is

,

te

es

es

t,

re

é,

de

ne e, nes les

ber

ins ent oilà de je ois

ne ne

nëline CANALA SANA

CHAPITRE XIX.

Gusman est mené au Port Sainte-Marie avec d'autres honnêtes gens comme lui. Ses aventures en chemin & sur les Galeres.

LA chaîne composée de vingt-six jeunes forçats, tous revêtus du colier de l'ordre, étant prête à marcher, nous partîmes de Séville, pour nous rendre au Port Sainte. Marie, où étoient alors les Galeres. Nous étions divisés en quatre bandes, tous enchaînés les uns aux autres; & notre Conducteur escorté de vingt Gardes, nous menoit à petites journées.

te

tr

s'

ne

je

Pe

V

tr

pa

La premiere, nous allâmes coucher à Cabeças, village éloigné de Séville de trois lieues. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étant remis en marche, nous rencontrâmes un jeune garçon qui chassoit de petits cochons devant lui. Ce pauvre malheureux, au lieu de faire prendre à ses bêtes une autre route pour nous éviter, eut l'imprudence de les faire

de Gusman d'Alfarache. 267
passer entre nos bandes, de sorte que
nous lui en enlevâmes la moitié. Il eut
beau s'en plaindre à notre conducteur,
& le prier d'interposer son autorité, pour
nous obliger à les rendre, le conducteur,
qui se promettoit bien d'en manger sa
part, sit la sourde oreille à ses prieres.
Nous continuâmes notre chemin en nous
applaudissant du beau coup que nous venions de faire. Nous en eûmes autant de
joie, que si notre liberté y cût été attachée.

Lorsque nous fûmes arrivés à une hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner, je fis présent de mon cochon au conducteur, qui l'accepta volontiers, en me témoignant qu'il m'en savoit bon gré. Il demanda aussi tôt à l'hôte & l'hôtesse, s'ils accommoderoient bien ce gibier; ces bonnes gens lui firent connoître par leur réponse qu'il ne pouvoit s'adresser à de plus mauvais traiteurs. Sur quoi prenant la parole, je lui dis que s'il vouloit me faire détacher de la chaîne, pour une heure de tems seulement. je lui setvirois de cuisinier, & que j'étois persuadé qu'il seroit content de mon savoir faire. Il ne balança point de me mettre en état de le lui montrer, & je lui préparai un repas dont il fut très satisfait. Ce qui l'engagea pendant le voyage à

IS

e

ıt

n

15

té

es

le

te

e,

ui

re

ur

ire

Zij

me traiter plus doucement que les autres. Je fis un autre tour de mon métier dans cette hôtellerie, où il y avoit deux marchands qui dînoient. Nous voyant là tous pêle-mêle avec eux, ils avoient une furieuse inquiétude pour leurs hardes. Un des deux sur-tout ne perdoit point de vue les siennes, & avoit mis sous la table sa valise, sur laquelle il appuyoit ses pieds. Je me sentis tenté de friponner celui-là. Je me glissai subtilement sous sa chaise, & fendant avec un couteau bien tranchant sa valise, j'en tirai deux paquets, que je fourrai dans mon haut-de-chausses, & dont je chargeai adroitement un de mes camarades, nommé Soro, avec lequel j'avois fait connoissance dans la prison. Lorsque la chaîne fut hors de l'hôtellerie, & qu'elle eût fait un quart de lieue, je dis à Soto de me donner les paquets, pour voir de quelle espece étoit notre butin , & pour le partager entre nous fraternellement. Soto me répondit qu'il ne savoit de quoi je lui parlois. Je crus d'abord qu'il vouloit rire; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Il persista constamment à nier qu'il eût reçu quelque chose de moi. Je pris mon sérieux. Je lui reprochai son ingratitude & sa mauvaise foi. Il se moqua de mes reproches & de mes mena-

2

10

q

le

III

de Gusman d'Alfarache. 269 ces, & demeura toujours à bon compte saisi des paquets. Son procédé me piqua. Je résolus de m'en venger, de déclarer la chose au conducteur, aimant mieux qu'il prositât du larcin que Soto, & je ne manquai pas, en arrivant à la couchée, d'exé-

cuter ma résolution.

n

S

a

e

0

e

ır

oi

1-

it

Je n'eus pas si - tôt conté le fait au conducteur, qu'il fit appeler Soto, pour lui demander les deux paquets. Le forçat lui répondit effrontément, qu'il ne les avoit pas, & qu'il falloit que je fusse un grand fourbe, pour l'accuser de les avoir. Ah! vous ne voulez donc pas les rendre de bonne grace, s'écria le conducteur? Hé bien, mon ami, nous allons en user avec vous comme vous le méritez. En même tems il ordonna aux gardes de lui donner la question avec des cordes. Soto pâlit de frayeur à cet ordre cruel, & craignant pour sa peau, il avoua lâchement que les paquets étoient cachés dans le ventre de son cochon; car il en avoit aussi attrapé un. Véritablement on les y trouva; & quand on les eut défaits, on vit plusieurs chapelets & bracelets de coral garnis d'or, & bien travaillés. Notre conducteur, en homme qui entendoit parfaitement son métier, les serra sans façon dans ses poches, en me promettant une récompense, que

270 Aventures plaisantes j'attends encore aujourd'hui. Ce qui prouve bien que ces sortes de gens profitent des mauvaises actions des voleurs, sans avoir part à leur châtiment. Depuis ce jour-là, Soto & moi, nous nous jurâ-

mes une haine immortelle.

Nous poursuivimes notre route, & à notre arrivée au port Sainte - Marie, nous trouvâmes qu'on y espalmoit six galeres pour les envoyer en course. On nous laissa reposer pendant quelques jours dans la prison, après quoi nous fûmes partagés en six bandes. Je fus assez malheureux pour être de celle dont étoit Soto, & par conséquent condamnéa vivre avec lui sur la même galere. On nous y fit entrer. On me plaça au milieu vis-à-vis du grand mât; & ce qui me causa un véritable chagrin, c'est que Soto fut mis au banc du patron, de maniere qu'il étoit fort près de moi. On nous donna deux chemises avec l'habit du roi, deux caleçons de toile, une cau misole rouge, un bonnet de la même couleur & un capot. Après cela le barbier vint nous raser le menton & la tête. Je ne perdis pas mes cheveux sans regret; quoiqu'ils fussent d'un blond qui tiroit sur le roux, ils ne laissoient pas d'être assez beaux. Me voilà donc forçat dans les formes, & il y avoit assurément

n

P

P

re

j

e

m

de

lu

de

fa

de Gusman d'Alfarache. 271 long-tems que je méritois bien de l'être.

15

à-

X

n

IS

it

à

n

u

e

c

1-

n

it

L

C

c

it

S

t

Comme le comite est un officier qui a un grand pouvoir sur les galériens, & qui l'exerce ordinairement avec beaucoup de brutalité, je crus que je ferois une bonne affaire, si je pouvois gagner son amitié; il couchoit & mangeoit auprès de moi. J'étois à portée de lui rendre de petits services, & je ne manquois pas une occasion. J'allois le servir à table, faire son lit, nétoyer ses habits. J'étois toujours le premier à courir audevant de ses besoins, & à lui marquer mon zele. Tant de peines & tant de soins ne demeurerent pas sans récompense. Je m'apperçus bientôt qu'il me regardoit d'un œil désarmé de cet air terrible qui fait trembler une chiourme. Ce qui me parut une grace toute particuliere. Aussi pour m'en rendre encore plus digne, je redoublai mon attention à lui plaire, & j'y réussis si bien, qu'il ne voulut plus employer d'autres que moi à son service. Pour m'y attacher encore davantage, il me fit ôter de mon banc pour me charger de faire son petit ménage, & sur-tout de lui apprêter à manger, étant très-content de quelques ragoûts que je lui avois déja faits. Je fus un peu sier de cet honneur, & j'avois sujet d'en être bien-aise, attendu que par cet heureux changement je

devenois exempt de toute fonction de

forçat.

Notre galere eut ordre d'aller à Cadix prendre des mâts, des antennes, du goudron & autres choses semblables. Quoique je ne fusse pas obligé de me mettre à la rame, cependant je fis comme les autres pour ne pasaugmenter leur jalousie, qui n'étoit déja que trop grande de me voir aimé du comite; d'ailleurs, puisque j'étois condamné à cet exercice, il me sembloit que je devois m'y accoutumer. Je ramai donc toute la journée. Mais le soir en arrivant, je me sentis si fatigué d'un travail si pénible & si nouveau pour moi, qu'après avoir couché mon maître, je m'étendis sur mon capot, où je m'endormis. Mon sommeil fut si profond, que deux de mes camarades me volerent sans que je me réveillasse. Ils me prirent quelques écus que j'avois cousus à ma camisolle. Je m'en apperçus à mon réveil. J'en portai d'abord ma plainte au comite, qui me les fit restituer à bons coups de cerceau. Ensuite il me conseilla, pour m'affranchir de l'inquiétude que la garde de mon trésor me causeroit, de l'employer en marchandises, sur lesquelles je pourrois gagner en les revendant. Je suivis son conseil; & continuant à faire tous mes efforts pour contenter un

de Gusman d'Alfarache. 273 maître qui avoit tant de bonté pour moi, je puis dire que je menois une vie heureuse, quoique je susse aux galeres.

la.

X

1-

i-

-

e

e

e

r.

eé

r

t

t

2

Sur ces entrefaites, un jeune Seigneur, parent de notre capitaine & chevalier de l'ordre de saint Jacques, ayant dessein de commencer ses caravanes, vint avec son bagage occuper une place dans notre galere. Il avoit, suivant la coutume de ce tems-là, une chaîne d'or au cou. On lui en vola un beau jour dix-huit chaînons. On soupçonna de ce larcin premiérement ses valets, qu'on voulut adroitement engager à le confesser; & lorsqu'on vit que par douceur on n'y pouvoit réussir, on fit jouer le cerceau. Le capitaine, qui connoissoit ses propres valets pour des fripons capables d'avoir fait le coup, les fit traiter comme ceux de son parent. Tout cela fut inutile. Les chaînons ne se retrouverent point. Sur quoi le capitaine lui dit : Mon neveu, il faut que vous vous fassiez servir par un forcat, qui ait soin de faire votre chambre, & qui soit responsable de vos hardes. S'il vient à perdre la moindre chose, il fera roué de coups. Le chevalier témoigna qu'il seroit bien aise d'en avoir un qui fût propre à le servir. Il ne s'agissoit plus que de savoir lequel des forçats auroit cet honneur. Plusieurs personnes de

la galere lui vanterent mon adresse & mon esprit, de sorte qu'il souhaita que je fusse auprès de lui. Là-dessus le capitaine sit venir le comite, & lui demanda s'il étoit content de moi. Le comite ne sachant pourquoi on lui faisoit cette question, s'étendit sur mon mérite, & me loua tant que le chevalier dès ce moment-là se résolut à me choisir. On me sit appeler. Je plus à ce Seigneur, qui, m'arrêtant pour son service, m'enleva au comite, dont je sus bien regretté.

b

fu

n

b

cl

q

9

fa

le

9

h

cl

d

n

P

Pic

Me voici donc devenu válet-de-chambre d'un chevalier de Saint-Jacques. Pour me rendre plus libre & me mettre plus en état de le servir commodément, il obtint du capitaine que je n'aurois que l'anneau au pied. On me donna par compte ses hardes, ses bijoux & sa vaisselle d'argent. On m'en chargea, en me recommandant pour mon propre intérêt, d'être fidele & vigilant. Je rangeai austi-tôt les effets de mon nouveau maître, de façon que d'un coup d'œil je les voyois tous. Il fut fait de très-expresses défenses à ses valets d'entrer sans ma permission dans sa chambre, lorsqu'il n'y seroit pas. Ce qui me dispensoit d'avoir toute l'attention dont j'aurois eu besoin pour veiller sur ces gaillards, qui valoient bien des forçats pour faire des tours de main.

de Gusman d'Alfarache. 275

Je m'attachai à étudier l'humeur & le génie du chevalier, & je ne tardai guere à m'en faire aimer, même estimer, tout galérien que j'étois. Il se plaisoit à m'entretenir, & je lui paroissois homme de bon conseil. Il me consultoit quelquefois sur ses affaires les plus importantes. Comme il arriva un jour qu'il avoit l'air sombre & rêveur : Mon ami, me dit-il, un de mes oncles m'a écrit une lettre qui me chagrine & m'embarrasse. Il souhaite que je me marie. Il m'en presse, si je veux hériter tous ses biens. C'est un garçon qui a vieilli dans l'oisiveté de la cour, sans avoir jamais pu se résoudre à subir le joug auquel il veut me lier. Je ne sais quelle réponse faire, pour m'excuser honnêtement. Je ne me sens aucun penchant pour le mariage. Monsieur, lui dis-je en plaisantant, si j'étois à votre place, je lui manderois que je ne demande pas mieux que de me marier, pourvu que ce soit avec une de ses filles. Mon maître fit un éclat de rire à ce trait plaisant, & me dit qu'il s'en serviroit pour se débarrasser des importunités de fon oncle.

i-

a

e

a

t

CHAPITRE XX & dernier.

Gusman se trouve dans la plus cruelle situation où il se soit jamais trouvé; mais le Ciel finit tout-à-coup ses peines, & lui fait recouvrer la liberté.

J'érois très-content de mon sort auprès de ce jeune Chevalier, qui faisoit si bonne chere, que des restes de sa table j'avois de quoi bien régaler une partie de mes camarades. J'en aurois sur-tout fait part à Soto, malgré ce qui s'étoit passé entre nous, si ce mauvais homme, que l'envie tenoit toujours armé contre moi, n'eût pris soin de nourrir ma haine par les discours médisans qu'il tenoit de moi, tant aux valets de mon maître. qu'à ceux du capitaine. Ces domestiques qui ne m'aimoient guere ni les uns ni les autres, l'écoutoient avec plaisir, & ne manquoient pas d'aller rapporter à leur patron tout le mal qu'ils lui entendoient dire de moi, & entr'autres cho-fes que je guettois l'occasion de faire un bon coup, & que tôt ou tard le chevalier me connoîtroit pour un fripon. Quoique .

de Gusman d'Alfarache. Quoique tous ces rapports dussent être suspects dans de pareilles bouches, ils ne laisserent pas de faire quelque impression sur l'esprit de mon maître. Je m'en apperçus bien. Ce seigneur feignoit en vain d'avoir toujours une entiere confiance en moi; je remarquois qu'il prenoit garde, contre sa coutume, à mes actions, & n'étoit pas éloigné de me croire capable de justifier les médisances de Soto. De mon côté, sans faire semblant de pénétrer les soupçons injustes que ce malheureux avoit inspirés, je continuois à servir avec beaucoup de fidélité, ayant sans cesse les yeux ouverts, pour éviter les piéges que mes ennemis me pourroient tendre. Cependant avec toute ma vigilance, je fus la dupe de la malice de Soto. A l'instigation de ce scélérat, un valet du chevalier se saisit subtilement d'une assiette d'argent, & la cacha sous mon lit entre deux ais, de façon qu'on ne la voyoit point. Je m'apperçus d'abord qu'elle me manquoit. Je le dis à mon maître d'un air qui devoit bien lui persuader qu'elle m'avoit été prise. Néanmoins on ne me crut pas. On fouilla par-tout, & on découvrit enfin où elle étoit. Alors le capitaine jugeant que j'étois le voleur, malgré ce que je pouvois alléguer pour ma défense, me Tome II.

lle

ei-

té.

ès

le

ic

ut

it

٠,

tc

ie

le

,

es

ni

1-

)-

R

2-

ic

condamna à cinquante coups de late. Mon maître fut touché de la douleur que je sis paroître, quand j'entendis prononcer cet arrêt, & s'opposant à l'exécution, il obtint ma grace, à condition que s'il m'arrivoit une seconde fois de perdre quelque chose, je paierai le tout

ensemble.

Comme je vis par cette aventure que 'avois des ennemis secrets, qui travailloient sourdement à ma perte, & que j'aurois bien de la peine à me garantir d'une nouvelle surprise, je suppliai trèshumblement le capitaine & mon maître de donner mon emploi à un autre. Le chevalier expliqua mal ma priere. Il s'imagina que je ne voulois quitter son service, que pour me remettre à celui du comite. Il m'en sut mauvais gré, & me refusa, pour me mortifier, ce que je demandois. Il fallut donc me déterminer à continuer de le servir, & à me tenir nuit & jour sur mes gardes. Ce que je fis pendant quelque tems avec tant de bonheur, que je mis en défaut l'adresse des traîtres conjurés contre moi. Mais il n'étoit pas possible que je fusse toujours asfez heureux pour parer leurs coups fourrés. Un soir mon maître étant revenu de la ville, voulut se déshabiller. Je lui donnai son bonnet & sa robe-de-chame

de Gusman d'Alfarache. 279 bre, & tandis que je portois d'une chambre à une autre son épée, ses gants & son chapeau, on m'escamota le cordon. Je ne sais comment se sit un tour si subtil, & je n'ai jamais pu le concevoir. Cependant c'est un fait. Le lendemain, lorsque je pris le chapeau pour le nétoyer, je le trouvai sans cordon. A cette vue, je devins plus pâle que la mort. Je cherchai par-tout. Peine inutile. Je reconnus qu'il y avoit dans la galere des siloux plus sins

que moi.

n

C

It

1-

ir

-

e

ca-i-ec

TIS ST. CIL

Oue faire à cela? Et comment sauver ma peau des coups qui la menaçoient? Je crus qu'il n'y avoit pour moi point d'autre parti à prendre, que celui d'implorer la miséricorde du chevalier. Je m'imaginai, qu'au lieu de me faire éprouver le rude châtiment qui m'avoit été promis, il entreroit dans ma peine, & auroit encore la bonté de demander grace pour moi. C'étoit une fausse espérance dont je me flattois. Quand je contai à mon maître le nouveau malheur qui m'étoit arrivé, j'eus beau lui parler d'une maniere plus pathétique, & lui représenter la malignité de mes ennemis. dont j'assurois que la perte du cordon étoit l'ouvrage, il ne sit que me rire au nez: Monsieur Gusman, me dit-il d'un air moqueur, je suis persuadé que vous Aaij

êtes un garçon plein d'intégrité, quoique vous n'ayez pas tout à fait cette réputation-là dans la galere, & qu'on m'ait dit que j'étois bien hardi d'avoir tant de confiance en vous. Encore une fois, je vous crois un très-honnête homme, & je suis fâché de vous dire que si vous ne retrouvez pas mon cordon, vous serez livré au sous-comite qui vous traitera en enfant de bonne maison. C'est sur quoi vous pouvez compter, malgré les assurances que vous me donnez de

votre fidélité.

Telle fut la réponse du chevalier. Le capitaine, homme des plus violens, arriva dans ce moment-là. Dès qu'il sut de quoi il s'agissoit, & qu'il vit que je m'obstinois a nier que j'eusse pris le cordon, il se mit en fureur, & me sit battre si cruellement, que je demeurai sur la place à demi-mort. Le barbare m'auroit sans doute fait ôter la vie, s'il n'eût pas craint d'être obligé, comme c'est la coutume en pareil cas, de me remplacer à ses dépens par un autre homme, ou de payer la taxe ordinaire d'un forçat. Pour comble de misere, je sus chassé de la poupe & envoyé au dernier banc de la proue. C'est l'endroit de la galere le plus incommode, & où il y a le plus à travailler. Ajoutez à cela que le comite eut de Gusman d'Alfarache. 281 ordre de ne me point ménager, sous peine de déplaire à la cour. Je crois bien qu'au fond de son ame, ce bon officier me plaignoit, & quoiqu'on lui eût fort recommandé de me traiter avec une extrême rigueur, il me laissa en repos pendant plus d'un mois, me voyant hors d'état de rendre le moindre service.

Je repris enfin peu à peu mes forces. Déja même je commençois à faire sur la mer où nous étions alors, la rude fonction de rameur, lorsque le Ciel, satisfait des peines que j'avois injustement souffertes, eut pitié de moi, & voulut me tirer de l'affreuse situation où je me trouvois. C'est ce que je vais raconter en peu de mots: Soto qui méditoit un grand dessein, qu'il ne pouvoit exécuter fans le secours d'un homme qui fût dans le poste où j'étois, c'est-à-dire auprès de la poudre, eut envie de se réconcilier avec moi. Il se servit pour cet effet de l'entremise d'un Turc, qui avoit la liberté d'aller d'un bout à l'autre de la galere. Soto me croyoit avec raison fort irrité contre le capitaine, & ne doutoit point que je n'aimasse autant qu'un autre à me voir libre. Il me fit prier par le Turc d'oublier le passé, & de lui rendre mon amitié qu'il confessoit avoir justement perdue. Je rémoignai ne pas de-Aaiii

mander mieux que de renouer avec lui. Sur quoi le Turc me parla dans ces

termes:

« Soto m'a chargé de vous communiw quer le projet qu'il a courageusement so formé pour nous délivrer tous. Quand 30 nous serons auprès de la côte de Bar-» barie, où nous allons, & dont nous » ne sommes pas fort éloignés, nous de-» vons égorger premiérement le capiso taine, ensuite les autres officiers & » les soldats, en criant : Liberté! liberté! » Les forçats se souleveront aussi - tôt. » Nous nous rendrons maîtres de la gao lere, & nous trouverons un asyle chez so les Turcs. Il y a plus de deux mois, so poursuivit-il, que nous nous préparons » à exécuter notre entreprise. Nous avons » des armes cachées. Toutes nos mesures » font prifes, & nous sommes un grand » nombre de gens, tant Turcs que Chré-» tiens, qui avons résolu de nous sauver » ou de périr tous ensemble. On n'exige » de vous qu'une chose, c'est de mettre » le feu aux poudres, si par malheur so vous remarquez que nous ne soyons m pas les plus forts. Tel est notre com-» plot. Après le châtiment inhumain que » le capitaine vous a fait souffrir, nous » avons cru que vous ne refuseriez pas 33 de vous joindre à nous ».

de Gusman d'Alfarache. 283

Je répondis au Turc qu'on avoir eu raison de présumer qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable de faire pour me venger du capitaine, & qu'il pouvoit assurer de ma part tous les conjurés, que je ferois ce qu'ils attendoient de moi. J'avois cependant une autre pensée. Lorsque je vis approcher la journée de l'exécution du projet, je dis un matin à un soldat, qui vint par hasard auprès de moi, d'aller dire au capitaine que j'avois un secret de la derniere importance à lui révéler. Mais, ajoutai-je, dites-lui qu'il m'envoie chercher tout à l'heure, que la chose presse, & qu'il y va même de sa vie. Le capitaine reçut l'avis que je lui faisois donner comme un artifice dont je me servois pour regagner ses bonnes graces, & tacher de rentrer au service de son neveu; & s'il voulut bien m'entendre, ce ne fut que pour me faire encore maltraiter, si ce que j'avois à lui dire ne méritoit point qu'il m'écoutât. Il me fit donc appeler, & je lui découvris tout. Je lui indiquai l'endroit où étoient les armes, & lui nommai les principaux auteurs du complor, à la tête desquels je n'oubliai pas de placer mon bon ami Soto, à qui je me croyois redevable des coups de late qui m'avoient été donnés avec si peu de justice.

Le capitaine après avoir oui mon rapport, qu'il ne jugea pas indigne de son attention, fit mettre sous les armes fort prudemment tous les foldats le long de la galere. S'étant par ce moyen rendu maître des conjurés, il commença par faire visiter les endroits où je lui avois dit que les armes étoient cachées. Il les y trouva, & ne pouvant plus douter de la vérité de la conjuration, il ordonna qu'on se saisît des chefs, à qui les tourmens firent tout avouer. Soto fut mis en quatre gartiers par quatre galeres, auffibien qu'un de ses camarades. On décima les autres, dont deux furent pendus, & on coupa le nez à tout le reste. Soto avant sa mort confessa que c'étoit lui qui avoit conseillé de cacher l'affiette & volé le cordon du chevalier.

Lorsque les conjurés eurent été punis, le capitaine sit l'éloge de mon zele & de ma sidélité. Il ne pouvoit assez admirer le généreux sentiment qui m'avoit fait sacrisser le plaisir de la vengeance au service du roi. Ensuite il me demanda publiquement pardon de son injustice; & m'ayant lui-même ôté mes fers, il me dit que j'érois libre, & que je sortirois de la galere aussi-tôt qu'il auroit reçu de la cour une réponse à la lettre qu'il y alloit écrire pour en obtenir ma liberré.

de Gusman d'Alfarache. 285 Il écrivit effectivement en ma faveur, & sit signer sa lettre par tous les officiers, qui furent bien aises de me marquer par là qu'ils sentoient vivement l'obligation qu'ils m'avoient. Je rendis mille & mille graces au ciel de l'occasion qu'il m'avoit donnée de me tirer de l'état déplorable où je m'étois réduit par ma mauvaise conduite, & je lui promis qu'à l'avenir je menerois une vie plus raisonnable.

Telles sont, lecteur, mon cher ami, les aventures qui me sont arrivées jusqu'à présent. S'il m'en arrive d'autres dans la suite, tu peux compter que je ne man-

querai pas de t'en faire part.

a ters

FIN.